



SWEET EVIL



WENDY HIGGINS

LA BEAUTÉ DU MAL

Wendy Higgins

Traduit de l'anglais par
Sébastien Arviset et Sophie Beaume

ADA
éditions

Copyright © 2012 Wendy Higgins

Titre original anglais : Sweet Evil

Copyright © 2014 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec HarperCollins Children's Books, une division de HarperCollins Publishers, New York, NY

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Sébastien Arviset et Sophie Beaume

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Carine Paradis

Conception de la couverture : Matthieu Fortin

Photo de la couverture : © 2012 Howard Huang

Arrière-plan de la couverture : © 2012 Mareen Farrelly et Cassidy Rose Bonjo, Lunalarosa Photography

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89752-181-3

ISBN PDF numérique 978-2-89752-182-0

ISBN ePub 978-2-89752-183-7

Première impression : 2014

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque Nationale du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes, Québec, Canada, J3X 1P7

Téléphone : 450-929-0296

Télécopieur : 450-929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Higgins, Wendy

[Sweet evil. Français]

La beauté du mal

(Série Clair-obscur ; 1)

Traduction de : Sweet evil.

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89752-181-3

I. Beaume, Sophie, 1968- . II. Titre. III. Titre : Sweet evil. Français.

PZ23.H53Be 2014 j813'.6 C2014-941643-1

Conversion au format ePub par:

LAB ||| **URBAIN**
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

À ma mère, Nancy Parry, qui m'a toujours dit qu'un jour je serais écrivaine.

COUVENT DE NOTRE-DAME, LOS ANGELES

Il y a près de 16 ans...

Le nouveau-né vagissait tandis que la sage-femme l'enveloppait dans ses langes et le confiait rapidement à sœur Ruth. Même si elle était courbée par les ans, un air royal émanait de la religieuse, la plus âgée du couvent, alors occupée à calmer la petite, pour tenter de lui épargner le spectacle de sa mère en train d'expirer.

Dans un coin de la salle stérilisée, un homme imposant à la tête lisse et rasée, et avec une barbiche, observait la scène. La noirceur masquait son visage. Pendant ce temps, on tentait de réanimer la femme allongée sur le lit.

La sueur coulait le long des tempes de la sage-femme occupée à appliquer des compressions thoraciques sur l'agonisante. Elle secoua la tête et, prise de panique, murmura :

— Mais où est le médecin ? Il devrait déjà être arrivé !

La sage-femme ne vit pas l'émanation vaporeuse, doucement scintillante, s'élever de la poitrine de la patiente, puis s'attarder dans les airs au-dessus de son corps. Mais l'homme, lui, la vit.

Ses yeux s'écarquillèrent tandis qu'une forme similaire, mais plus grande que la première, s'éleva du corps sans vie de la femme. Cette vapeur prit forme : c'était alors un être ailé, d'une pureté aveuglante. Sœur Ruth s'étouffa de surprise, puis retourna le bébé, qui était appuyé contre son épaule, de manière à ce que son visage soit à découvert.

L'esprit descendit vers la petite fille et lui caressa le visage d'un baiser aussi doux que le vent. Puis, il se dirigea vers l'homme, qui laissa échapper un sanglot. Il fit un geste en direction de l'esprit, une larme perla de son œil, mais il réussit à maîtriser ses émotions.

L'esprit resta devant lui pendant encore un moment avant de recueillir l'esprit plus faible dans ses bras et de partir en flottant comme emporté par une douce brise.

— Je suis désolée. Je... Je ne sais pas ce qui s'est passé.

La voix et les mains de la sage-femme tremblaient, tandis qu'elle recouvrait le corps fragile de la femme. Elle fit le signe de la croix et lui ferma les yeux.

— Vous avez fait votre possible, dit sœur Ruth avec douceur. Son heure était venue.

Pendant ce temps, le regard dur de l'homme silencieux et inquiétant se détournait du lit pour se poser sur le bébé.

Sœur Ruth hésita avant de le lui montrer. Le nouveau-né gémit, et ses yeux noirs s'ouvrirent. L'espace d'un instant, les traits de l'homme s'adoucirent.

Ils durent cesser de se regarder lorsque la porte s'ouvrit violemment, et la sage-femme poussa un cri. Des policiers envahirent la petite salle. Sœur Ruth recula jusqu'au mur en serrant le bébé contre elle.

— Doux Jésus, murmura-t-elle.

L'homme ne paraissait pas troublé au moment où les policiers l'entouraient.

— Jonathan LaGray ? demanda l'officier en face de lui. Vous êtes aussi connu sous le nom de John Gray ?

— C'est bien moi, répondit l'homme de sa voix rauque et bourrue, tandis que sur son visage renfrogné apparaissait un sourire redoutable, plein de défi.

Il ne tenta pas de se débattre quand les policiers se jetèrent sur lui pour le menotter en l'informant de ses droits.

— Vous êtes en état d'arrestation pour trafic national et international de stupéfiants.

Pendant que les policiers emmenaient Jonathan LaGray, énumérant toutes les infractions dont il était accusé, il se tourna encore une fois vers la toute petite fille, avec un sourire dur et ironique.

— Dis non à la drogue, d'accord, petite ?

Sur ce, il fut brutalement emmené par les policiers, et le bébé se remit à pleurer.

* * *

« Le plaisir est l'appât du péché. »

— Platon

* * *



MENSONGES ET LUXURE

Je tirai sur le bas de ma jupe en jeans et tentai de ne pas jouer avec les bretelles de mon débardeur tandis que nous faisons la queue pour le concert. Mes épaules et mes jambes me semblaient nues. L'ensemble que je portais avait été choisi par la grande sœur de Jay comme cadeau pour mon 16^e anniversaire. Jay, de son côté, s'était procuré des billets pour le concert de quelques groupes locaux, notamment sa toute dernière passion, Lascif. En ce qui me concernait, le nom même du groupe plaidait contre lui, mais par égard pour Jay, je souriais et faisais contre mauvaise fortune bon cœur.

Après tout, Jay était mon meilleur ami. En fait, mon seul ami.

À l'école, on pensait qu'entre lui et moi, il devait y avoir quelque chose, mais on avait tort. Ce n'était pas le genre de sentiments que j'éprouvais pour lui, pas plus que lui, d'ailleurs. Car ses sentiments, je les connaissais.

Je pouvais littéralement les *voir* et même les ressentir, quand je me le permettais.

À ce moment, Jay était comme un poisson dans l'eau, claquant sa main contre sa hanche. Je pouvais voir l'excitation irradier de son corps dans une teinte d'un jaune orange aveuglant, heureuse de me laisser inonder par sa bonne humeur. Il passa la main sur ses cheveux blonds épais et coupés court, puis tirailla la touffe de poils qui ornait le dessous de sa lèvre inférieure. Il était robuste, quoique petit pour un garçon, mais tout de même pas mal plus grand que moi.

Une chanson au rythme assourdissant se fit entendre en provenance de sa poche. Il me regarda avec un sourire un peu idiot et commença à remuer la tête d'avant en arrière au rythme de la musique. Oh non... Pas la danse du téléphone !

— S'il te plaît, Jay... Non, le suppliai-je.

Mais il se lança dans la folle chorégraphie dont il accompagnait la sonnerie de son téléphone cellulaire, ses épaules et ses hanches mues d'un va-et-vient latéral. Les gens près de nous reculèrent, puis se mirent à rire et à l'encourager. La main devant la bouche, je tentais de cacher un sourire embarrassé. Et juste comme la sonnerie allait s'arrêter, Jay s'inclina devant ses spectateurs, se redressa et répondit :

— Quoi de neuf ? dit-il. On fait toujours la queue, mon vieux ; où es-tu ?

Ah, ça devait être Gregory.

— As-tu les CD ? ... OK. Super. À tout de suite.

Et il fourra le cellulaire dans sa poche.

De mon côté, j'étais en train de me frotter les bras pour me réchauffer. Atlanta avait connu une splendide journée de printemps, mais une fois le soleil disparu derrière les grands édifices, la température avait chuté. Nous venions de Cartersville, une petite ville à une heure au nord, et la grande cité me paraissait étrange, surtout la nuit. Les lampadaires s'allumèrent au-dessus de nous et avec la pénombre, la foule devenait plus bruyante.

— Ne te tourne pas maintenant, me murmura Jay à l'oreille, mais le mec à trois heures te reluque.

Évidemment, je me tournai immédiatement, ce qui fit grogner Jay. C'était drôle, le garçon me regardait vraiment, quoiqu'avec des yeux injectés de sang. Il me fit un signe de tête, et je dus supprimer un petit rire bête typiquement féminin tandis que je me détournais de lui. Je me mis à jouer avec une mèche de mes cheveux blond châtain pour me donner une contenance.

— Tu devrais aller lui parler, me dit Jay.

— Pas question.

— Pourquoi pas ?

— Il est... défoncé, chuchotai-je.

— Tu n'en sais rien.

Mais justement, je le savais. En effet, les couleurs des émotions d'une personne deviennent floues quand celle-ci est ivre ou droguée, et celles de ce garçon étaient des plus troubles.

En effet, pouvoir distinguer les émotions des gens en tant que couleurs faisait partie de mon pouvoir de ressentir leurs sentiments, leur aura. Ce don, je l'avais depuis ma plus tendre enfance. Le spectre des couleurs était tout aussi compliqué que pouvaient l'être les émotions humaines, chaque nuance prenant un sens différent. Pour s'en tenir à l'essentiel, les sentiments positifs étaient toujours des couleurs primaires, des plus éclatantes aux plus pâles. Quant aux sentiments négatifs, ils se déclinaient dans les tons de noir, mais avec certaines exceptions. Ainsi, l'envie était verte ; l'orgueil, violet. Et le désir était rouge. Cette teinte revenait souvent.

Ces couleurs me fascinaient, avec leur manière de se transformer, de passer de l'une à l'autre lentement, ou alors les unes après les autres, successivement, rapidement. En général, je m'efforçais de ne pas observer ni de fixer sans arrêt les couleurs émanant des gens. Cela me donnait l'impression de violer leur vie privée. Mais personne ne me connaissait cette faculté, ni Jay, ni même Patti, ma mère adoptive.

Faisant toujours la queue, nous nous rapprochions lentement de l'entrée de la boîte. Une nouvelle fois, j'ajustai ma jupe tout en essayant de déterminer si sa longueur était décente.

« C'est bon, Anna. »

Au moins mes jambes étaient-elles devenues un peu plus musclées ces derniers temps, au lieu d'avoir l'air d'une paire de cure-dents. Même si en grandissant, j'avais été affublée de surnoms tels que « Brindille » ou « Mikado », je n'étais pas obsédée par mes courbes, ou plutôt, par mon absence de courbe. Les soutiens-gorge rembourrés servent à quelque chose, et les deux légères indentations qui pouvaient passer pour une taille me satisfaisaient. En plus, depuis que j'avais lu que mon corps

était « le temple de mon âme », la course à pied était, depuis cinq semaines, mon nouveau passe-temps.

J'avais un temple en bonne santé : confirmé.

Comme nous continuions de nous rapprocher de l'entrée, Jay se mit à se frotter les mains.

— Tu sais, dit-il, je pourrais nous avoir des verres, quand nous serons à l'intérieur.

— Pas d'alcool, répondis-je immédiatement tout en sentant mon rythme cardiaque s'accélérer.

— Oui, je sais. Pas d'alcool, pas de drogue, rien, rien du tout.

Il m'imitait, faisant palpiter ses paupières, puis il me donna un coup de coude pour me montrer qu'il plaisait, comme si, de toute manière, Jay avait pu être méchant. Il connaissait mon aversion malade pour les drogues et l'alcool, mais à ce moment même, sa proposition me mettait mal à l'aise, causait une réaction quasi *physique* en moi ; en fait, je ressentais comme un tiraillement avide. Je dus prendre une grande respiration pour me calmer.

Enfin, nous étions en tête de la file d'attente, et un jeune videur me passa autour du poignet un bracelet pour spectateurs mineurs, me jugeant du regard en examinant mes cheveux qui m'arrivaient à la taille, avant de soulever le cordon de velours pour nous laisser passer. Je me dépêchai de le franchir avec Jay sur mes talons.

— Sérieusement, Anna, que je ne sois pas un obstacle pour tous ces mecs ce soir, s'esclaffa-t-il derrière moi, parlant plus fort tandis que nous pénétrions dans la salle déjà remplie, à la musique assourdissante.

Je savais que j'aurais dû me relever les cheveux avant de venir, mais Jana, la sœur de Jay, avait insisté pour que je les laisse libres. Je les tirai par-dessus mon épaule pour en faire une torsade, mon regard jeté vers la foule compacte ; je tressaillis un peu à cause du bruit et de toutes ces émotions.

— Ils s'imaginent que je leur plais parce qu'ils ne me connaissent pas, dis-je.

Jay secoua la tête.

— Je déteste vraiment quand tu dis des trucs comme ça.

— Comme quoi ? Que je suis *spécialement spéciale* ?

J'essayais de plaisanter, utilisant l'expression qui pour nous, les gens du Sud, servait à désigner les personnes pas tout à fait « normales », mais la colère jaillit de la poitrine de Jay, si violemment que j'en fus surprise. Puis, elle faiblit.

— Ne parle pas de toi-même comme ça. Tu es seulement... timide.

En fait, j'étais bizarre, et nous le savions tous les deux. Mais je n'aimais pas l'irriter et de toute manière, il était ridicule d'avoir une discussion sérieuse en hurlant.

Juste à ce moment, Jay sortit son téléphone de sa poche. Ce qu'il vit sur l'écran de l'appareil en train de vibrer le fit sourire. Il me le passa. C'était Patti.

— Salut.

Je m'enfonçai un doigt dans mon oreille libre afin de pouvoir entendre quelque chose.

— Je voulais seulement m'assurer que tu étais bien arrivée, ma chérie. Oh là là, il y a tellement de

bruit où tu es.

— Oui, c'est très bruyant !

Il fallait que je hurle.

— Tout va bien, je serai à la maison vers 23 h au plus tard.

C'était la première fois que j'allais à un tel événement, la toute première fois. Jay lui-même avait supplié Patti de me laisser y aller et par miracle, il avait réussi à obtenir sa permission. Pourtant, elle n'était pas contente. Toute la journée, elle avait été aussi nerveuse qu'un chat chez le vétérinaire.

— Tu ne quittes jamais Jay d'une semelle et si quelqu'un que tu ne connais pas veut te parler...

— Oui, Patti, je sais. Arrête de t'en faire, d'accord ? Personne n'essaie de me parler...

C'était difficile de la rassurer en hurlant pendant qu'on me bousculait.

C'est à ce moment que l'animatrice annonça que Lascif serait en scène dans environ cinq minutes.

— Je dois raccrocher, dis-je à Patti. Le concert va commencer. Tout ira bien, c'est promis.

— D'accord, ma chérie. Tu peux me téléphoner quand tu seras en chemin ?

Ça, ce n'était pas une suggestion.

— Oui, d'accord, je t'aime, à tout à l'heure.

Je raccrochai avant qu'elle ait le temps de me rappeler des techniques d'autodéfense et d'autres trucs du même acabit. Avant de me laisser sortir, Patti s'était mise à énumérer une liste de dangers si longue que j'avais failli ne pas pouvoir quitter notre appartement à temps. Et je me disais qu'elle était assez paranoïaque pour nous suivre jusqu'à la boîte.

— Allons-y !

Je pris la main de Jay et je l'entraînai dans la foule éclectique, constituée de punks, de gothiques et de BCBG. Je manœuvrai de manière à ce que nous nous retrouvions au premier rang au coin de la scène, ce qui exigeait de déranger quelques personnes par des poussées légères. Je me disais que le moins que je pouvais faire pour Jay, après l'avoir irrité, c'était de nous dénicher des places au premier rang.

La scène en bois était en mauvais état, comme le reste de l'édifice, d'ailleurs. La salle était petite et carrée, mais au moins le plafond était élevé. Le fait que la salle soit remplie au point de violer toutes les règles du Code de prévention des incendies de Géorgie ne faisait qu'ajouter à l'atmosphère.

Nous avons justement réussi à nous faufiler jusqu'au-devant de la scène, lorsque l'animatrice nous invita à accueillir chaleureusement Lascif. En effet, des applaudissements à tout rompre saluèrent l'arrivée du groupe sur scène. Lorsque la première chanson commença, je pus reconnaître un des morceaux que Jay faisait parfois jouer dans sa voiture, tandis que nous roulions vers l'école. En dépit de ma tendance habituelle à être ultra réservée, je me sentis emportée par la musique : je me mis à sauter sur place et à hurler la chanson avec le groupe. Pour Jay, c'était la même chose. Je ne pouvais pas y croire : je m'*amusais*. Je sautillais au rythme de la foule, me permettant même de m'abandonner à l'euphorie générale.

— Hé ! hurla Jay dans ma direction, une fois que la chanson fut terminée. Ils. Sont. Fantastiques !

La deuxième chanson était plus lente, ce qui me permit de me calmer et de regarder les membres du groupe. Le chanteur suait avec fierté. Son aura d'un violet foncé masquait presque totalement sa chemise moulante et son jeans ajusté. Ses cheveux hérissés étaient savamment ramenés d'un côté. Et il tenait le microphone de manière lascive. La mesure s'accéléra dans une frénésie de batterie comme le groupe arrivait au refrain, ce qui attira mon regard vers la batterie, juste au moment où la foule en folie recommençait à sauter.

En regardant le batteur, je remarquai un grand nombre de détails pêle-mêle à son sujet. Il était concentré sur la musique, marquant parfaitement le rythme. Et au lieu d'un tourbillon de couleurs émanant de son torse, il y avait une petite émanation concentrée en forme d'étoile rouge vif au sternum. Sinon, son aura ne produisait rien d'autre.

« Hein ? »

Cela me paraissait étrange. Mais avant que je puisse examiner cette étoile davantage, je vis son visage.

Oh là là !

Il était méga sexy, c'est-à-dire S-E-X-X-Y. Avant de voir ce garçon, je n'avais jamais compris pourquoi les filles insistaient pour ajouter un X à « sexy ». Eh bien, ce garçon valait un X de plus.

Je me mis à l'étudier, déterminée à lui trouver un défaut.

Des cheveux bruns d'une coupe intéressante : courts sur les côtés, plus longs sur le dessus et lui tombant sur le front. Ses yeux étaient en amande, ses sourcils un brin épais et... Bon, ça suffisait... J'aurais pu le disséquer encore plus, mais tout chez lui, jusqu'à son regard évasif, me le rendait plus attirant.

Par ailleurs, il y avait une telle intensité dans sa manière de jouer qu'on aurait dit qu'il faisait passer ses passions dans la musique et que plus rien d'autre n'importait. Sa musique, il la vivait, il se perdait en elle. Qu'est-ce qu'il jouait *bien* ! Ses bras et son visage reluisaient légèrement de sueur, et ses cheveux étaient un peu humides au niveau des tempes.

Je n'avais jamais ressenti une telle attirance physique. J'en étais secouée. Évidemment, je voyais bien quand les garçons avaient de jolis traits, mais en général, le fait de percevoir leurs émotions m'en détournait.

Or, puisque le batteur était dépourvu d'aura, je pouvais voir le jeu de ses muscles, de ses biceps et de ses avant-bras se contracter, tandis qu'il manipulait ses baguettes en une série de mouvements aussi vifs que précis. Le rythme était enivrant et heurtait chacune de mes terminaisons nerveuses. Son corps bougeait avec fluidité, par des bonds en fonction du rythme, le visage concentré et sûr de lui.

Je regardai de nouveau l'étoile rouge sur sa poitrine. Je n'avais jamais rien vu de tel. Il était peu probable qu'il ressente du désir à ce moment précis, tant il était concentré sur la musique. C'était vraiment bizarre. Avec un dernier choc des cymbales, la chanson se termina. Il fit tourner ses baguettes avant de les glisser sous son bras. Jay, avec la foule, hurlait son approbation. Pour ma part, j'étais totalement émerveillée.

— Est-ce que tu t’amuses ? me demanda Jay.

— Et comment ! lui répondis-je en regardant le batteur qui venait de repousser une mèche de ses cheveux bruns de ses yeux et qui regardait du haut de sa place deux filles situées à l’autre extrémité.

Elles l’appelaient en criant. Il leur sourit de la manière la plus mignonne et la plus nonchalante que j’aie jamais vue. Je ressentis un coup au cœur. Les filles criaient et sautillaient, avec leurs seins qui menaçaient de sortir de leurs mégadécolletés. L’étoile du batteur s’élargit un peu, et je ressentis comme un déchirement, une espèce de sensation déplaisante dans mon ventre — encore une nouvelle sensation. Je voulais vraiment qu’il arrête de les regarder.

Quoi ? De la jalousie ? Mon Dieu !

— Ce n’est pas juste, dit Jay en suivant mon regard. Il y a des garçons qui ont vraiment tout.

— Quoi ?

Je sortis finalement de ma transe pour regarder Jay.

— Ce garçon, le batteur ? Écoute ça. C’est un musicien incroyable, il a toutes les filles qu’il veut, son père est plein aux as, et comme si ça ne suffisait pas, il a un fichu accent anglais !

Le mélange d’envie et d’admiration dont Jay faisait preuve me fit sourire.

— Comment s’appelle-t-il ?

Je dus hurler, car la troisième chanson commençait.

— Kaidan Rowe. Encore autre chose : il a un nom tout à fait cool. Le con...

— Comment ça s’écrit ? lui demandai-je.

Ça sonnait comme *Kaïe-den*.

Jay m’épela le prénom.

— Ça s’écrit avec un A et un I, comme la cuisine thaï, m’expliqua-t-il.

Kai, comme du thaï, mais encore meilleur. Ahhh ! Qui était cette fille qui avait pris possession de mon cerveau ?

En fait, ce nom, Kaidan Rowe, me disait quelque chose. Si je ne l’avais encore jamais vu, j’avais déjà entendu parler de lui.

— Quel âge ont-ils ? lui demandai-je en désignant le groupe d’un signe de tête.

— Ils ont un an de plus que nous, me hurla Jay dans l’oreille.

Bon, d’accord, j’étais impressionnée. Ils avaient seulement un an de plus que nous et étaient super talentueux. Ainsi, selon Jay, ils seraient le prochain groupe à succès. Ils avaient déjà enregistré un disque de manière indépendante, qui était proposé aux maisons de disques de Los Angeles. Qui plus est, ils donnaient des concerts dans la région d’Atlanta. Jay savait tout sur eux.

Il y eut une échauffourée derrière nous. Je me retournai et vis Gregory en émerger, avec sa bouille ronde, sa tignasse bouclée blonde, le tout dans une chemise hawaïenne trop grande. C’était le complice musical de Jay. Ensemble, ils avaient composé quelques chansons et étaient fêrus de musique. Le problème : aucun des deux ne pouvait chanter. Du tout.

— Tu en as mis du temps, Greg !

Jay et Gregory s'adonnèrent à ce rite de salutation masculin consistant à s'attraper les mains et à se heurter la poitrine l'un l'autre dans cet espace restreint. Puis, Gregory et moi, nous nous fîmes un signe de tête. Je fus surprise et un peu dégoûtée de voir un soupçon de rouge traverser son aura quand il regarda mes jambes, mais cela ne dura pas. Il tourna toute son attention sur Jay.

— Mec, tu ne me croiras pas, dit Gregory dans son accent traînant typique de la Géorgie. Je viens tout juste de parler à Doug, tu sais, c'est l'un des videurs, et il peut nous donner accès à l'arrière-scène !

Je sentis mon cœur s'emballer de plaisir anticipé.

— Pas possible ! dit Jay. As-tu les CD ?

Gregory lui montra deux CD contenant les chansons qu'ils avaient composées, paroles et musique. C'étaient de bonnes chansons, mais l'idée qu'ils puissent les donner aux membres de Lascif me faisait grimacer. Ces derniers recevaient sans doute constamment de tels disques. Or, que le dur labeur de Jay et de Gregory puisse être mis de côté comme le produit de simples amateurs me déplaisait profondément. Mais tous deux étaient recouverts d'une telle aura de plaisir toute jaune que la seule chose que je pouvais faire, c'était de les soutenir.

À la fin de la chanson, je regardai Kaidan mettre fin aux vibrations de la cymbale du bout des doigts, glisser ses baguettes sous son bras et de nouveau, dégager ses cheveux humides de ses yeux. Quand il se pencha pour prendre sa bouteille d'eau, nos regards se croisèrent. Pendant une seconde, je ne respirai pas, et toutes les voix qui m'entouraient se transformèrent en un simple bruit de fond. L'étoile rouge, témoin du désir du batteur, palpita pendant un instant magnifique ; puis, son front se plissa, et son regard se durcit. Ses yeux regardèrent partout autour de moi avant de revenir sur mon visage et de me regarder droit dans les yeux. Ensuite, il détourna le regard, prit une gorgée d'eau pour reposer la bouteille sur le sol juste avant la chanson suivante.

Cette brève confrontation me troubla.

— Je vais aux toilettes, dis-je à Jay, sans même attendre sa réponse.

Cela me donna l'occasion de remarquer qu'il était beaucoup plus facile de se frayer un chemin dans la foule pour s'éloigner de la scène que pour s'en rapprocher.

Dans les toilettes des femmes, l'air était stagnant, avec des odeurs d'urine et de vomi. Une seule des trois cuvettes n'était pas bouchée, ce qui n'empêchait personne de les utiliser toutes les trois. Pour ma part, je décidai que je pouvais me retenir. Je réappliquais du brillant sur mes lèvres quand je surpris la discussion de deux filles qui s'étaient enfermées dans la même cabine.

— Je *veux* Kaidan Rowe.

— Je te comprends tellement. Tu devrais lui lancer ton numéro. Mais moi, c'est Michael que je veux. Il peut me faire ce qu'il fait à son micro...

Elles s'extirpèrent de la cabine en gloussant, et en voyant leurs poitrines voluptueuses, je reconnus les deux filles qui étaient, auparavant, juste au bord de la scène. Leurs auras étaient complètement ternes.

J'ajustai les pinces qui retenaient mes cheveux. Jana, la sœur de Jay, leur avait donné un air décoiffé que je venais de ruiner complètement. Je l'avais laissée appliquer un peu de maquillage sur mon visage, mais elle avait piqué une crise quand je lui avais demandé de recouvrir ce fichu grain de beauté au coin de ma lèvre supérieure.

— Tu es folle ? Il ne faut jamais cacher ton grain de beauté !

Je ne comprenais pas pourquoi on lui donnait ce nom. Il n'y avait rien de beau. C'était une petite tache sombre dont la seule fonction était d'attirer le regard des gens. Et je détestais voir leurs yeux se fixer sur elle quand ils me parlaient.

Je plaçai la dernière pince dans mes cheveux, puis je me poussai pour que les deux filles puissent se laver les mains. Elles partageaient le même robinet, se plaignant de l'absence de savon, avant de se refaire une beauté. Je les regardais : elles étaient tellement à l'aise ensemble que je m'interrogeai sur le fait d'avoir une amie. J'allais partir quand une bribe de leur conversation m'arrêta.

— Selon le barman, le père de Kaidan est un des grands patrons des PP à New York.

Je ressentis un coup dans l'estomac. PP, c'était le sigle de Publications Pristine, une société internationale, très populaire, et spécialisée dans la production de magazines et de vidéos pornographiques, et j'en passe.

— Pas vrai..., lui répondit son amie.

— Et comment que c'est vrai ! Oh, on devrait essayer d'aller à l'arrière-scène !

Cette pensée l'excita, à tel point qu'elle en vint à perdre l'équilibre, me marcha sur le pied et s'agrippa à mon épaule pour ne pas tomber. Je dus l'aider à se redresser.

— Oh, excuse-moi, dit-elle, s'appuyant contre moi.

Une fois qu'elle eut à peu près retrouvé son équilibre, je la laissai aller.

Je ne peux expliquer pourquoi, mais je ressentais un tiraillement trouble, une envie irrésistible de parler et de dire quelque chose qui ne serait ni vrai, ni gentil.

— J'ai entendu dire que Kaidan a la gonorrhée.

Et voilà, ces paroles étaient vraiment sorties de ma bouche. Je sentais mon cœur battre violemment. Je savais bien que la plupart des gens mentent à certains égards, parfois même quotidiennement. Pour ma part, pour une raison ou une autre, je n'avais jamais été encline aux petits mensonges. Par exemple, si je n'allais pas bien, jamais je n'aurais dit aux gens le contraire. Et comme personne ne m'avait jamais demandé si un vêtement quelconque grossissait son derrière, je suppose que je n'avais jamais vraiment été éprouvée. Tout ce que je pouvais dire était que, jusqu'à ce moment précis, je n'avais jamais trompé qui que ce soit volontairement. Ainsi, l'air bouleversé des gens s'accordait au choc intérieur que je ressentais moi-même.

— Pouah... Est-ce que c'est vrai ? me demanda la fille qui le voulait.

J'étais incapable de répondre.

— Alors, c'est vraiment dégoûtant, dit l'autre fille.

Il y eut un silence embarrassé. En effet, à part le fait que c'était une ITS, je n'avais aucune idée de ce

qu'était la gonorrhée. Quel était mon problème ? Je sursautai quand la fille attirée par Kaidan me passa la main dans les cheveux.

— Oh, mon Dieu, tes cheveux sont tellement doux. On dirait du miel.

Les couleurs de ses émotions étaient tellement embrouillées par l'alcool qu'elles étaient difficiles à interpréter. J'avais pourtant l'impression qu'elle était sincère. Je me sentis envahie par la culpabilité.

— Merci, dis-je, terriblement mal à l'aise.

Je savais que je ne pouvais laisser ce mensonge hideux demeurer.

— Euh, en fait, pour Kaidan, il n'y a pas de rumeur...

Elles me regardèrent toutes deux avec un air de perplexité totale. Je dus me forcer pour continuer, après avoir avalé ma salive.

— Il n'a pas la gonorrhée, en tout cas, pas à ce que je sache.

— Pourquoi inventes-tu des histoires pareilles ?

Celle des deux qui était la plus sobre me regardait avec un mépris bien mérité. Son amie, qui était ivre, paraissait toujours aussi perdue. Je considérai faire comme si j'avais plaisanté, mais cela aussi aurait été mentir ; et de toute manière, qui plaisante au sujet des ITS ?

— Je ne sais pas, dis-je tout bas. Je... Je... Je suis désolée.

Je reculai et je m'enfuis des toilettes aussi vite que mes jambes le pouvaient. Ce qui tombait bien, car la dernière chanson de Lascif se terminait, et toutes les filles se ruaient à cet instant vers les toilettes. C'était alors au tour d'un nouveau groupe de jouer. Je cherchais Jay en me tordant les mains et en me mordant la lèvre inférieure, tandis que la foule déferlait autour de moi. Tout ce que je voulais, c'était rentrer à la maison.

— Anna !

Jay me faisait signe de la main et je dus le suivre à travers la foule vers une porte gardée par un homme gigantesque, le sourcil froncé et les bras croisés dans la posture classique des videurs.

J'avais menti ! C'était la seule chose à laquelle je pouvais penser. Des sensations horribles me nouaient l'estomac.

Gregory montra une carte plastifiée, sur laquelle le videur jeta un coup d'œil avant d'ouvrir la porte.

J'attrapai le bras de Jay.

— Attends, Jay ! Je devrais peut-être rester ici.

Il se tourna vers moi.

— Pas question. Patti m'assassinerait, si elle apprenait que je t'ai laissée seule. Allez, viens.

Et il me poussa à travers la porte.

Il fallut se faufiler entre des techniciens qui déplaçaient de l'équipement de scène. D'une pièce au fond du couloir, on pouvait entendre s'échapper des voix criardes et de la musique.

— Est-ce qu'on veut vraiment y aller ? demandai-je.

Ma voix tremblait et était suraiguë. J'aurais eu besoin de crier.

— Détends-toi, Anna, tout va bien. Calme-toi, me dit Jay.

En entrant dans le quartier général du groupe, nous fûmes assommés par la fumée de cigarette et l'odeur d'alcool. Les mains sur les hanches, je tentai de ne pas me faire remarquer tout en vérifiant si la sueur tachait mon débardeur. Quand je m'aperçus que des taches humides étaient apparues, je plaquai mes bras le long de mon corps.

« Calme-toi », m'avait dit Jay, comme si une telle chose était possible...

Après avoir examiné la pièce quelques secondes seulement, je le trouvai. Il était debout, dans un coin, au fond de la pièce, entouré de trois beautés aux longues jambes, vêtues à la toute dernière mode. Un ruban d'aura rouge les entourait, ondulant entre eux. L'une des filles sortit une cigarette de son paquet, et tel un magicien, Kaidan fit s'enflammer une allumette du bout de son pouce. Comment s'y prenait-il ?

Jay voulut m'entraîner, mais je résistai.

— Allez-y, les gars. Je vous attends ici.

Je voulais rester près de la porte. Je ne me sentais pas très bien.

— Tu es sûre ?

— Oui, tout va bien. Je reste ici. Bonne chance, ou merde, ou je ne sais quoi...

Tandis que Jay et Gregory me laissaient pour tra-verser la foule, je ne pus m'empêcher de regarder de nouveau dans la direction de Kaidan, seulement pour m'apercevoir que son regard sombre et dur me fixait aussi.

Je détournai le regard quelques secondes, puis avec hésitation, je le regardai de nouveau. Le batteur me dévisageait toujours, ayant complètement oublié l'existence des trois filles qui tentaient de retrouver son attention. Il interrompit les filles de la main et prononça quelques mots qui, de loin, paraissaient être « Excusez-moi ».

Oh, mon Dieu. Est-ce qu'il allait... ? Oh, non. Mais si, il se dirigeait vers moi.

Tout mon corps fut pris de panique. Je regardai autour de moi, mais il n'y avait personne d'autre. Quand je regardai de nouveau dans sa direction, il se tenait droit devant moi. Et il était vraiment sexy — terme qui, avant lui, ne faisant pas partie de mon vocabulaire. Ce garçon, c'était comme si sa vocation était d'être sexy, ou quelque chose du genre.

Il me regarda droit dans les yeux, ce qui me prit au dépourvu, parce que personne ne me regardait jamais d'une telle manière, sauf peut-être Patti et Jay, mais jamais comme il me fixait à ce moment. Il ne détournait pas le regard, et moi, je ne pouvais pas quitter ces yeux bleus.

— Qui es-tu ? me demanda-t-il brutalement, presque avec défi.

Je clignai des yeux. On ne m'avait jamais saluée de si étrange façon.

— Je suis... Anna ?

— Bien sûr. Anna. C'est charmant.

Je tentai de me concentrer sur ce qu'il disait, et non sur sa voix à l'accent délicieusement raffiné qui rendait tout enchanteur. Il se rapprocha de moi.

— Mais qui es-tu ?

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Est-ce que j'avais besoin d'un titre quelconque ou d'un rang social pour être en sa présence ?

— Je suis venue avec mon ami Jay ?

Comme je détestais ces moments où je perdais mon sang-froid et où tout ce que je disais prenait la forme d'une question ! Je fis un geste vers Jay et Gregory, mais il ne me quitta pas des yeux. Je me mis à parler de manière décousue.

— Jay et Gregory, ils ont composé quelques chansons. Ils voulaient te les faire écouter. À ton groupe, je veux dire. Elles sont vraiment... bonnes ?

Il scruta l'espace autour de mon corps, s'arrêtant sur ma pauvre petite poitrine pour l'évaluer, ce qui me fit croiser les bras. Quand son regard se fixa sur le stupide grain de beauté au-dessus de ma lèvre supérieure, je fus frappée par une senteur d'oranges et de limes, et aussi une odeur terreuse, comme le sol d'une forêt. C'était agréable, d'une manière toute masculine.

— Hum. Hum.

Il était encore plus proche de mon visage, grognant de sa voix grave et me regardant de nouveau dans les yeux.

— Comme c'est mignon. Mais où est ton *ange* ?

Mon quoi ? Est-ce que c'était de l'argot britannique pour dire « copain » ? Je ne savais pas au juste comment répondre sans continuer d'avoir l'air pathétique. Il fronça ses sourcils sombres, dans l'attente de ma réponse.

— Si tu parles de Jay, il est là-bas, en train de parler à cet homme en complet. Mais ce n'est pas mon copain, ou mon ange, ou je ne sais quoi...

Je me mis à rougir. Les joues me chauffaient, et je serrai encore davantage les bras sur ma poitrine. Je n'avais jamais rencontré personne avec un accent comme le sien et j'avais honte de l'effet qu'il avait sur moi. Même s'il était évident qu'il se comportait d'une manière grossière avec moi, je voulais continuer de lui parler. Cela n'avait aucun sens.

Il se radoucit et recula d'un pas ; il me parut perplexe, même s'il m'était toujours impossible de lire ses émotions. Pourquoi aucune couleur n'émanait-elle de lui ? Il n'avait pourtant pas l'air ivre ni défoncé. Et ce truc rouge... Qu'est-ce que c'était ? Il m'était difficile de ne pas le fixer...

Il jeta finalement un coup d'œil en direction de Jay, toujours en pleine conversation avec l'espèce d'agent.

— Pas ton copain, hein ?

Il me regardait à ce moment avec un sourire moqueur. Je détournai les yeux, déterminée à ne pas répondre.

— Tu es sûre qu'il n'a pas envie de toi ? me demanda Kaidan.

Je le regardai de nouveau. Son sourire était devenu malicieux.

— Tout à fait, répondis-je avec confiance. J'en suis certaine.

— Et comment le sais-tu ?

Je ne pouvais tout de même pas lui raconter que la seule fois que la couleur de Jay avait fait montre de la moindre attirance envers moi avait été au moment où, de manière accidentelle, je lui avais exhibé ma poitrine en retirant mon chandail, ce qui avait fait remonter mon tricot trop haut. Et de toute façon, en quelques instants, nous devînmes très mal à l'aise.

— Je le sais, d'accord ?

Il leva les mains comme pour se rendre et éclata de rire.

— Je suis vraiment désolé, Anna. Comme je suis mal élevé. Je te prenais pour... quelqu'un d'autre.

Il avança la main.

— Je suis Kaidan Rowe.

Je réussis à décroiser un bras pour lui serrer la main. J'avais la chair de poule, et mes joues s'étaient mises à brûler subitement. Heureusement qu'il faisait sombre, car je n'étais pas de ces personnes qui rougissent en douceur et dont les joues prennent une couleur rosée. Non, mon visage devenait cramoisi et mon cou marbré de taches rouges. Pas mignon du tout. Et cet accès de sang m'étourdissait toujours. Et lui qui me tenait toujours la main ! J'aurais dû la retirer, mais le contact de sa large paume et de ses longs doigts était vraiment agréable.

Il eut un petit rire, puis la laissa lentement glisser, jusqu'à ce que nous ne nous touchions plus. Il s'aperçut que je recroisai immédiatement les bras, puis souleva la tête et se mit à humer l'air.

— Hum, ça sent bon. Il n'y a rien comme l'odeur des hot-dogs américains. Je crois que j'en mangerai un tout à l'heure.

Bon. Quel coq à l'âne ! Je me mis à renifler, moi aussi.

— Je ne sens rien, lui dis-je.

— Vraiment ? Penche-toi vers la porte. Inspire un peu, encore un peu *plus*.

Je fis comme il disait. Rien. Mais comme je voulais vraiment trouver cette odeur, je fis quelque chose que je m'autorisais rarement : je déployai encore davantage mon odorat.

Dans la salle même, il n'y avait pas d'odeur de hot-dogs. Cet endroit sentait seulement le vieil alcool et l'eau de javel chaude pour les serpillières. Alors, je le déployai encore plus. Rien au restaurant d'à côté. Encore plus loin. Et je sentis finalement les hot-dogs ; l'odeur provenait d'un kiosque dans une rue à près d'un kilomètre et demi de nous. Mon odorat reprit sa puissance ordinaire, et je vis Kaidan en train de m'observer avec intérêt. À quoi jouait-il ? Il était impossible qu'il ait pu capter cette odeur. Pourquoi faisait-il semblant ?

Je remuai la tête et je tentai de ne rien laisser paraître.

— Hum.

Il sourit.

— Dans ce cas, je suppose que je me suis trompé.

Mon Dieu, comme il avait de beaux yeux. Ils étaient du bleu limpide des eaux tropicales des cartes postales, cerclés d'un bleu saphir plus sombre, le tout encadré par des cils longs et fournis.

« Quoi... ? Des eaux de carte postale ? Maîtrise-toi ! »

Une fille osseuse et parfumée nous rejoignit et en me tournant le dos pour mieux effacer ma présence, se plaçant entre Kaidan et moi. Elle était si proche que je dus reculer.

— On s’ennuie toutes seules, nous.

Elle lui passa ses mains sur la poitrine avant de les poser sur ses épaules. Je rougis violemment quand elle le toucha et que je vis la main de Kaidan se poser sur sa hanche maigre. Je regardai ailleurs, pour ne pas l’entendre lui susurrer sa réponse, qui sembla la calmer. Elle me jeta un regard froid, puis retourna dans le fond de la salle.

— Peut-être qu’on se recroisera, Anna. Et je vais m’assurer d’écouter les chansons de ton copain.

Sur ce, il partit.

— Jay n’est pas mon..., bredouillai-je tandis qu’il s’éloignait de moi.

Plus tôt, quand je lui cherchais des défauts, je m’étais trompée. Ses défauts n’étaient pas physiques. C’était sa personnalité qui était imparfaite. C’est bien d’être sûr de soi, mais pas d’être arrogant. Je regardai autour de moi, me sentant seule et stupide.

Heureusement, au bout d’un moment qui me parut tout de même long, Jay me rejoignit avec l’air d’être au septième ciel. Je me laissai pénétrer de ses émotions.

— De quoi parliez-vous, Kaidan et toi ? me demanda Jay. On aurait dit que vous alliez vous arracher vos vêtements.

Je m’étouffai et lui frappai le bras, mais sans effet.

— Tu inventes *n’importe quoi*...

Je regardai un instant en direction de Kaidan, et bien qu’il ait été trop loin pour entendre, le clin d’œil qu’il me lança me fit rougir de nouveau.

— Alors ? Tu me racontes, ou pas ? Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

Qu’est-ce que j’aurais bien pu dire à Jay qui ne l’aurait pas rendu aussi perplexe que je l’étais moi-même ? Je jetai de nouveau un coup d’œil vers Kaidan et je le surpris en train de me regarder une dernière fois avant qu’il nous tourne le dos.

— En fait, rien, lui répondis-je évasivement. C’était étrange, je t’en parlerai plus tard. Il faut d’abord que je téléphone à Patti pour lui dire que nous rentrons ; ensuite, je veux que tu me racontes ce qui s’est passé de ton côté. Qui était cet homme à qui vous parliez ? Qu’est-ce qu’il vous racontait ? J’imagine que Gregory reste ici.

Cette diversion me permit d’éviter d’avoir à m’expliquer au moment de quitter la boîte. C’était toujours Jay qui conduisait. Une fois mon appel terminé, il me détailla sa conversation avec l’agent de Lascif. Chaque mot fut analysé afin d’en extraire le maximum d’espoir, tout cela pour en arriver à la conclusion qu’il avait été fort impressionné par le talent de Jay et de Gregory et que d’ici la fin de l’année, tous deux seraient sans aucun doute des vedettes de rock. En général, ça me plaisait bien de rêver en couleurs avec Jay, mais ce soir-là, même si je me prêtais à ce petit jeu, j’avais la tête ailleurs.

En effet, l’utilisation de la puissance supérieure de mon odorat pour dénicher cette stupide odeur de

hot-dogs m'avait troublée. À environ un kilomètre et demi de mon appartement, je me laissai aller à rechercher, puis à m'attarder sur une maison sombre et abandonnée devant laquelle nous passions. Je fixai les fenêtres condamnées sur lesquelles on voyait encore les traces du feu, le toit qui s'était à moitié effondré à la suite de l'incendie qui avait eu lieu de nombreuses années auparavant. Si je me laissais aller au souvenir, je pourrais sans doute le sentir et le goûter comme s'il s'était agi d'une pleine bouchée de cendres...

J'avais été réveillée vers 2 h du matin, une semaine avant mon 9^e anniversaire, par une odeur puissante de fumée qui me brûlait le nez. La maison était en feu. Comme on me l'avait appris, je m'étais baissée et j'avais rampé dans le noir jusqu'à la chambre de Patti ; j'avais l'impression de souffrir d'hyperventilation.

— Patti, réveille-toi, avais-je dit. Il y a de la fumée !

Patti avait sauté hors du lit en état de panique et avait couru dans le couloir. Elle était restée là un instant pendant que je toussais et m'étouffais. Puis, elle était allée de pièce en pièce en poussant la vérification jusqu'à sortir pour voir si l'un des autres immeubles n'aurait pas été en train de brûler.

— Il n'y a rien qui brûle, ma chérie. Tu as dû faire un mauvais rêve. Viens dormir avec moi cette nuit, je vais prendre soin de toi.

En effet, il s'agissait bien d'un mauvais rêve, mais pas du genre dont elle parlait. Car pour la famille dont la maison, à un kilomètre et demi, était ravagée par cet incendie — que j'avais pu sentir —, il s'était bien agi d'un véritable cauchemar. Et pour moi aussi, la nuit avait été longue et douloureuse : c'est à partir de cette nuit que mes sens commencèrent à s'accroître.

— Tu rêves de Kaidan, hein ?

Je levai la tête. Nous étions garés en face de mon immeuble.

— Non, marmonnai-je. Je ne pensais *pas* à lui.

Jay éclata de rire, ce qui lui valut un nouveau coup sur le bras.

Je soupirai en imaginant sa réaction, si je lui disais que j'avais l'odorat d'un chien mutant et des yeux aussi puissants que des jumelles. Il aimait bien mes excentricités, mais il ne savait pas jusqu'où elles allaient.

— Merci pour cette soirée, lui dis-je. Je me suis vraiment amusée.

— C'est vrai ? J'étais sûr que tu aimerais ! Alors, je passe te prendre lundi matin pour l'école, comme d'habitude.

— Ouais. À lundi.

Je sortis de la voiture et me dirigeai vers l'escalier, amère envers ce garçon, Kaidan, qui m'avait fait me remémorer toutes ces choses auxquelles je préférais ne pas penser.



LE SYNDROME DE LA BONNE FILLE

Patti préparait des œufs dans la cuisine de notre petit appartement quand je revins de mon jogging le lundi matin suivant. Je m'appuyai contre le comptoir pour la regarder. Du poignet, elle repoussait une mèche de cheveux blond vénitien de son visage. Quand la mèche tomba de nouveau, je tendis le bras et la passai derrière son oreille. Une émotion translucide d'un jaune pâle virevolta autour d'elle pour parvenir chaleureusement jusqu'à moi.

Elle retourna les œufs, marmonnant avec irritation au moment où le jaune se creva. Tandis que je la regardais devant la cuisinière, je me pris à souhaiter qu'elle ait été ma mère biologique, ce qui m'aurait permis d'hériter de ses qualités génétiques. J'aurais tellement aimé avoir, comme elle, de grandes boucles de cheveux et un corps voluptueux.

Évidemment, elle m'avait attendu le samedi soir et, à mon retour, avait exigé un rapport circonstancié de ma soirée, dans un enthousiasme feint, en réalité empreint d'inquiétude. Je me contentai donc de lui donner la version « pour tous », exempte, entre autres, des épisodes de mon mensonge et de l'étrange rencontre d'un garçon. Elle se mordait les lèvres en m'écoutant, pour chercher sur mon visage les signes de ce que j'aurais pu lui cacher, mais finit par accepter mon histoire et parvint à se détendre.

Patti me donna mon assiette et me chassa d'un geste avec la spatule. Je pris place à notre table ronde, repoussant une pile de factures impayées et des épreuves photographiques provenant de ses contrats de photographe à la pige.

— Qu'est-ce que tu fais, aujourd'hui ? lui demandai-je.

— Le *Dispatch* m'a engagée pour photographier la conférence de presse du gouverneur, ce matin. Je devrais rentrer vers 16 h.

Remarquant qu'il se faisait tard, j'avalai mon petit déjeuner tout rond et me dépêchai de finir de me préparer.

Un quart d'heure plus tard, je faisais la bise à Patti, prête à sortir en courant, quand elle me posa doucement la main sur la joue pour m'arrêter.

— Je t'aime, ma petite chérie.

Le rose pâle de son amour flottait autour de son corps.

— Moi aussi, répondis-je.

Elle me tapota la joue, et je sortis.

Pendant l'année scolaire, Jay passait me prendre à 7 h 10 exactement. Et il était pile à l'heure, une

qualité que j’appréciais chez lui.

— Quoi de neuf ? me demanda-t-il tandis que je montais dans sa voiture.

Il avait toujours les yeux bouffis de sommeil.

— Bonjour, rayon de soleil, lui répondis-je, m’y reprenant à deux fois avant de réussir à fermer la portière, qui grinçait.

Je passai mes cheveux encore humides par-dessus mon épaule. Ils sécheraient tout droit, et je n’aurais plus qu’à les renvoyer en arrière.

En général, nous nous rendions à l’école en silence, étant donné que Jay n’était pas matinal, mais nous n’avions pas eu l’occasion de discuter depuis qu’il m’avait raccompagnée samedi soir.

— Je me suis toujours demandé quel genre de garçon te plaisait, mais je n’aurais jamais cru que ce serait un rockeur.

C’était reparti. J’espérais qu’il serait trop endormi pour aborder ce sujet.

— Il n’est pas mon genre. Si j’avais un genre, ce serait le genre... gentil. Et non pas une espèce de gigolo arrogant et égocentrique.

— Tu l’as traité de « gigolo » ?

Jay se mit à rire.

— Merde, je crois que c’est le mot le plus grossier que je t’ai entendu employer.

Je le regardai de travers, toute honteuse, ce qui le fit rire encore plus.

— Oh, en passant, j’ai une blague à te raconter. Comment appelle-t-on une personne qui se tient avec des musiciens ?

Il sourcilla, et je haussai les épaules de manière interrogative.

— Je ne sais pas, dis-moi, lui répondis-je.

— Un batteur !

Je secouai la tête pendant que sa blague le faisait rire, durant une bonne minute. Puis, il recommença à me harceler au sujet de Kaidan.

— Bon, alors vous avez discuté de mes CD, son vocabulaire a créé quelques confusions culturelles, et vous avez parlé de hot-dogs. En tout cas, ça avait l’air vraiment intense.

— Ça, c’est parce que *lui* était intense, même si on parlait de n’importe quoi. Il me rendait nerveuse.

— Tu le trouvais sexy, non ?

Je fixai les arbres et les maisons que nous croisions sur notre route. Nous étions presque à l’école.

— Je le savais !

Il frappa le volant, appréciant chaque seconde de mon malaise.

— C’est tellement étrange : Anna Whitt a le béguin.

— Bon, d’accord, c’est vrai qu’il est sexy. Mais c’est sans importance parce qu’il y a quelque chose en lui que je n’aime pas. Je ne peux pas l’expliquer. Il fait... peur.

— Si tu veux dire que ce n’est pas un fils à maman, d’accord. Toutefois, ne va pas contracter le syndrome de la bonne fille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu le sais bien. La bonne fille tombe amoureuse d'un voyou. Elle espère qu'il tombera amoureux d'elle et qu'il changera comme par miracle. Sauf que c'est seulement la fille qui finit par changer. Comme Jamie Moore, tu te souviens ?

Bien sûr, Jamie Moore ! C'était à son sujet que j'avais entendu parler de Kaidan. Elle était du même âge que Kaidan.

Jay gara la voiture à l'endroit habituel près de Cass.

— On se voit au déjeuner, me dit Jay.

Il venait de remarquer une fille du nom de Kaylah qui descendait de sa voiture garée trois places plus loin.

— Ouais, à tout à l'heure.

Je me dirigeai vers l'école, alors que Jay s'attardait pour saluer la fille.

Pendant tout le reste de la journée, je ne pus penser qu'à Jamie Moore.

Durant le déjeuner, j'étais avec Jay, mais je ne pouvais m'empêcher de regarder dans la direction de Jamie, toujours assise avec les mêmes personnes qu'autrefois, même si elle était devenue une espèce de marginale. Elle était assise à l'extrémité de la table, ne se mêlait pas aux autres, occupés à s'amuser et à draguer.

Jamie Moore avait toujours été sociable et à la mode. Là n'était pas son problème. Elle avait un an de plus que moi, était belle et était vraiment une personne gentille. La couleur primaire qui émanait d'elle était habituellement un jaune éclatant de bonheur. Au début de l'année scolaire, elle était meneuse de claques et présidente du club d'art dramatique. Or, au cours de l'automne, j'avais entendu dire qu'elle avait commencé à fréquenter un garçon quelconque qui faisait partie d'un groupe et qui fréquentait une école à Atlanta.

C'était Kaidan Rowe.

Sa couleur avait commencé à se modifier. De jaune, elle était passé à rouge, de rouge à gris. Enfin, du gris, elle était devenue noire. Elle était devenue pleine de colère et de dégoût d'elle-même, et ces derniers temps, elle était devenue dépressive. Des ragots circulaient autour de photos d'elle qui auraient été prises avec le cellulaire de son copain, ainsi qu'au sujet de leur rupture, lorsque celle-ci survint. Comme ses notes baissaient, elle avait été renvoyée du groupe de meneuses de claques. Puis, on avait raconté qu'elle faisait beaucoup la fête, qu'elle collectionnait les garçons, sans être jamais heureuse. Et pour la première fois, elle n'avait pas eu le rôle principal dans la pièce de théâtre que l'école présentait chaque hiver.

Mon cœur se serra en la regardant de nouveau, assise seule à l'extrémité de la longue table. Elle était toujours à la mode et prenait le temps de bien se coiffer, raisons pour lesquelles ses anciens amis la laissaient toujours se joindre à eux. Mais elle avait perdu son sourire et le jaune éclatant d'autrefois avait été remplacé par un brouillard morne et gris.

Quand la cloche sonna, je la regardai quitter la cafétéria lentement en se traînant les pieds.

Non, je ne voulais pas revoir Kaidan. J'étais à cet instant certaine de cela.

Je partis dans les couloirs bondés pour me rendre à mon cours, les émotions provenant de toutes ces personnes autour de moi me faisant à peine réagir. J'avais eu du mal à me faire à une aussi grande école, après avoir passé les huit premières années de ma scolarité dans une petite institution privée, mais à la longue, je m'y étais faite.

C'était presque la fin de l'année scolaire. Il ne restait plus que deux semaines. La chaleur typique de la Géorgie avait commencé à s'installer, amenant avec elle débardeurs et sandales, ainsi que les jupes qui ne laissaient plus rien à découvrir. Ma pudeur faisait en sorte que je résistais à trop en montrer, tout comme la pitié que j'éprouvais pour les garçons. Contrairement aux autres filles, en effet, je pouvais constater directement que la plupart des garçons avaient la plus grande difficulté à se concentrer sur autre chose que leurs débordements hormonaux.

Je croisai Jay, qui, d'une main, me décoiffa, sans même cesser de discuter avec un des garçons du cours de musique. Je souris tout en replaçant mes cheveux.

Je me faufilai dans la classe d'espagnol et commençai immédiatement le travail dont les consignes étaient notées au tableau. Une fois que j'eus terminé ce devoir, je jetai un regard à Scott McCallister, assis à côté de moi. Il s'endormait sans avoir terminé ses conjugaisons.

Scott était un des meilleurs lutteurs de tout l'État de Géorgie, un garçon très mignon aux grands yeux bruns et au visage de bébé. Avec moi, il était toujours courtois et même parfois dragueur, mais comme il draguait toutes les filles, je ne le prenais pas au sérieux.

Comme la professeure avait couvert la matière du jour avant la fin du cours, elle nous dit de commencer notre travail final.

Je levai la main, et la professeure me donna la parole :

— Euh, *señora Martinez* ? Allez-vous ramasser nos travaux ?

La classe laissa échapper un grognement mécontent, tandis que j'entendis le voisin de Scott murmurer :

— Ferme-la, idiote !

Je tentai de me cacher sous mon pupitre, mortifiée par un tel faux pas.

— *Ah, si !* dit *señora Martinez*. *Gracias, Anna*.

— Pourquoi dois-tu toujours être parfaite ? me chuchota Scott.

Je levai les yeux et pus voir son air moqueur. Lui n'avait pas de devoir à rendre.

J'avais toujours honte après que la professeure avait fini de ramasser les travaux. Veronica, qui était assise devant moi, se tourna pour me sourire avec un air compréhensif. Elle était, avec moi, parmi les seuls étudiants à faire leurs devoirs.

Après cet épisode, plus personne ne travailla. Enfin, à part *moi*, évidemment, avec mon besoin compulsif de suivre les règles. Les autres étudiants, durant cette période de temps libre, se mirent à bavarder bruyamment, et *señora Martinez* se concentra sur son ordinateur, sans plus se préoccuper de nous. Même les enseignants avaient hâte que l'année finisse.

J'en profitai pour ouvrir mon cahier.

Veronica, qui s'était penchée pour glisser ses affaires dans son sac, aperçut mes sandales.

— Jolies, tes chaussures, me dit-elle. Où les as-tu trouvées ?

Oh, j'aurais tellement souhaité être capable de mentir ! Je lui répondis tout en continuant de fixer mon cahier :

— Merci. Euh, je crois qu'elles viennent d'une vente-débarras ou d'un marché aux puces, quelque chose du genre...

— Ah, fit Veronica, les yeux de nouveau sur mes sandales, mais cette fois d'un regard plus critique, qui se solda par un échange de sourire poli.

Elle avait des cheveux noirs coupés court et un nez à la grecque légèrement arqué. Quand elle s'aperçut que je regardais son nez, je fus sidérée par la sombre vague de haine à son égard qui se dégagea d'elle, avant qu'elle se retourne vers ses amis. Ce trait la rendait, selon moi, le plus naturellement séduisante, comme jamais je n'aurais pu l'être, mais il représentait pour elle ce qu'elle détestait le plus.

À ce moment, Scott se tourna vers moi.

— Alors, qu'est-ce que tu fais vendredi prochain, poupée ?

— *Nada*, lui répondis-je.

— Hein ?

Son air perplexe me fit sourire.

— *Nada*, lui répétai-je. Tu sais bien, ça veut dire « rien » en espagnol.

— Ah, ouais. À mon avis, tu dois croire que j'écoute quand la prof parle, ou quelque chose du genre. Bon, tu viens à la fête ? Les parents de Gene ont une maison au bord du lac.

J'eus un coup au cœur.

— Ouah, c'est cool. Mais je ne sais pas...

Je posai le coude sur le pupitre et fis semblant d'étudier le graffiti gravé dans le bois.

— Jay aussi est invité. Allez, on n'a jamais fait la fête ensemble.

À ce moment, j'aurais probablement été très embarrassée si un autre garçon que Scott m'avait regardée avec des yeux aussi rêveurs. Que me disaient ses émotions ? De la bonne humeur. Beaucoup d'espoir. Et un peu de désir. De sorte que, malgré moi, j'étais flattée par son invitation et l'intérêt qu'il semblait me porter.

— Je suppose que je peux en parler à Jay, lui répondis-je, sans mentionner qu'en fait, ce serait Patti qu'il faudrait convaincre. Mais tu sais que je ne fais pas vraiment la fête, au sens où tu l'entends.

J'étais incapable de le regarder dans les yeux après avoir prononcé cette phrase pathétique, mais je ne voulais pas qu'il se fasse des idées.

— Ouais, ouais, je sais, dit-il. Mais pourquoi pas, au fait ?

Comment aurais-je pu le lui expliquer ? Je ne condamnais pas les jeunes de mon âge qui buvaient et faisaient la fête. Je savais bien que ce n'était qu'un besoin trop normal de se rebeller et d'apprendre à

se connaître. Or, tout cela s'accompagnait pour moi d'une promesse d'excitation dangereuse dont j'avais violemment envie, mais qui, de manière étrange, me dégoûtait en même temps.

— Ça te fait peur ? me demanda-t-il.

— Un peu, dus-je admettre. Je n'aime pas penser que ça pourrait me faire faire des choses qu'en temps normal je ne ferais pas.

— C'est justement pour ça que c'est amusant. Ça te libère et t'ouvre aux nouvelles expériences.

Se sentir libéré et ouvert à de nouvelles expériences... Est-ce ainsi que s'était senti Danny Lawrence quand il s'était évanoui sur la pelouse, lors d'une fête l'année précédente, et que les autres garçons, tous saouls eux aussi, avaient décidé que ce serait drôle de lui pisser dessus tous en même temps ? Ou alors, ce qui s'était passé pendant les fêtes de fin d'année, qui était bien plus terrible, et dont personne n'osait parler à Cass : soit l'histoire de cette étudiante de dernière année qui, conduisant alors qu'elle était défoncée, avait perdu la maîtrise de sa voiture. Sa meilleure amie, assise sur le siège du passager, avait perdu la vie lors de l'accident. Se sentait-elle pleine d'audace à ce moment-là ? En tout cas, chaque fois que je la croisais dans les couloirs, je la voyais avancer entourée d'un nuage tellement noir de remords que j'aurais voulu pleurer pour elle.

— Je suppose que je suis ennuyeuse, marmonnai-je.

Je voulais mettre un terme à cette conversation. En regardant l'horloge, je fus soulagée de constater que la cloche allait sonner.

— Crois-moi, Anna, me dit Scott en se rapprochant. Après un verre, ou une dose d'ecstasy, tu te sentiras tout *sauf* ennuyeuse.

Tout mon corps se contracta. L'X. L'« ecstasy ». Ce mot rebondissait dans ma tête comme une balle en caoutchouc, impossible à attraper. Le versant noir de ma personnalité se manifesta, fou de désir, et ma respiration s'accéléra. Je n'aimais pas admettre l'existence de cette zone d'ombre en moi. Elle se manifestait chaque fois qu'il était question d'alcool ou de drogue. En fait, c'était justement ce qui m'avait plu chez Jay. En effet, j'avais perçu quelque chose de similaire chez lui, quoique d'une manière différente.

Lui aussi avait ce côté sombre dans ses émotions. C'était toujours sur le point de se manifester, surtout lorsqu'il était question d'alcool. À vrai dire, je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire, mais je voulais vraiment vivre cela avec lui. Je me disais que je pourrais l'aider ou le protéger. Une drôle d'idée, en fait, considérant comme il était baraqué.

Je regardai Scott sourire. Ce n'était pas un sourire sinistre, mais un sourire qui sous-entendait qu'il voulait partager quelque chose avec moi.

Veronica avait dû nous entendre chuchoter, car elle se retourna et nous sourit avec un air de conspirateur.

— Tu vas à la fête, Anna ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore. Peut-être.

— Tu devrais vraiment venir. Ça va être incroyable. Tout le monde sera là.

Je baissai de nouveau la tête, suivant avec la gomme à effacer de mon crayon les rainures du pupitre. Ne réussirais-je jamais à changer de sujet ?

— En passant, je vais avoir 16 ans mercredi prochain. Et je vais obtenir mon permis de conduire.

— Je suis tellement jalouse ! dit Veronica en tapant sur mon pupitre. J'ai eu 16 ans il y a déjà trois mois, et mon père refuse *toujours* de me laisser avoir le mien. Je suis sûre qu'il me déteste. Tu vas avoir une voiture ?

— Oh là, pas du tout.

Loin de là en fait.

La cloche sonna. Tous les étudiants bondirent, sac à la main, pour quitter la classe. Enfin, la tension qui me serrait la gorge comme un étau se relâcha.

UNE DOUCE SURPRISE LE JOUR DE MES 16 ANS

À mon réveil, le mercredi suivant, je ne me sentais pas plus âgée. Patti était assise sur notre petit balcon avec son café et le journal. Quand elle me vit, toute son attention se porta vers moi, et son visage s'illumina.

C'est alors que je vis une espèce de vapeur, un peu comme un fantôme, en suspension à côté d'elle. Je me passai les doigts sur les yeux, mais quand je les retirai, c'était toujours là. C'était de la même taille qu'elle, peut-être un peu plus long, comme une ombre blanche un peu trouble. Ma vision était-elle dotée d'une nouvelle faculté ? De grâce, non. Avec l'expérience, j'avais appris à redouter l'acquisition de nouvelles habiletés ; en effet, tout comme il avait été horrible de suffoquer à cause de la fumée d'un incendie qui avait eu lieu à un kilomètre et demi de chez moi, chaque nouvelle habileté était accompagnée de son propre désavantage.

— Joyeux anniversaire ! me dit Patti, qui se leva et me serra fort dans ses bras, puis me prit le visage entre ses mains tout en me regardant dans les yeux. Est-ce que tu te sens mal ?

— Euh...

Mon regard glissa vers cette espèce de nuage, qui se déplaçait autour d'elle, sans jamais que son apparence se modifie.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle regarda son épaule, où mon regard s'était posé, et se frotta le bras, juste à côté du nuage.

— S'il te plaît, ne me dis pas que j'ai des pellicules ?

Elle se passa la main dans les cheveux, saisissant une mèche pour mieux l'examiner.

— Non, tu n'en as pas. Tout va bien, excuse-moi. Je suis encore fatiguée, et pas très bien réveillée.

Elle me serra de nouveau et m'embrassa sur la tête.

— C'est incroyable ! Ma petite fille a 16 ans ! Tu as une carte de grand-mère sur le comptoir. Et maintenant, je te prépare ton chocolat chaud.

L'espèce d'ombre la suivit en flottant dans l'appartement, comme si elle lui était attachée.

Nerveuse, je m'assis sur une des chaises en plastique, pendant que Patti me préparait mon chocolat chaud. En général, les matins étaient tranquilles, passés à boire des boissons chaudes sur le balcon, mais pas ce jour-là. La combinaison de l'humidité et de cette vision étrange me faisait sentir claustrophobe.

En fait, je ne pouvais croire que je voyais quelque chose de plus. Comme rien d'étrange ne m'était arrivé au cours des deux dernières années, j'avais cru que c'était terminé. Je fermai les yeux et, en

désespoir de cause, m'appuyai le front contre la table. Cela ne finirait donc jamais ?

Je me redressai quand Patti revint, posant mon chocolat chaud devant moi et prenant place sur l'autre chaise avec sa tasse de café. Je jetai un coup d'œil à cette espèce de nuage pendant qu'elle ne regardait pas.

— Tu es sûre que tu te sens bien ? me demanda-t-elle de nouveau.

C'était le moment d'avoir l'air normal. Je me raclai la gorge.

— Oui... Ah, au fait, il y a une fête la semaine prochaine pour la fin de l'année scolaire. Je me demandais si je pourrais y aller avec Jay, si tu veux.

Je pensai à Scott et je me mis à espérer qu'elle dise oui.

Patti renifla et se frotta le nez.

— Est-ce que ses parents seront là ? demanda-t-elle, la voix tendue.

Est-ce que ce serait le cas ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, je dois leur parler. S'il s'agit d'une petite réunion entre amis avec supervision parentale, j'y penserai.

Pfff... Patti faisait comme si j'avais l'habitude de faire des bêtises ou des trucs du genre. Moi ! La sainte nitouche de l'école. Je ne comprenais pas pourquoi elle ne pouvait pas avoir confiance en moi. Je devais faire la tête, car elle posa le journal et me tapota le bras pour me consoler.

— Veux-tu toujours obtenir ton permis de conduire aujourd'hui après l'école, chérie ?

— Oui, répondis-je.

En effet, c'était ce qu'une adolescente normale de 16 ans aurait souhaité. Or, j'avais l'intention de faire semblant d'être normale à tout prix.

— Parfait. Ensuite, on déjeune chez La Tia ?

— Oui ! dis-je, déjà plus réjouie.

La cuisine mexicaine était ce que nous préférions. Nous allions dans ce petit restaurant, qui ne payait pas de mine, pour nos anniversaires et chaque fois que Patti recevait une prime inattendue, ce qui n'arrivait pas très souvent. Les journaux et les agences ne l'engageaient que de manière sporadique, de sorte que ses revenus n'étaient jamais bien stables. À l'époque où je fréquentais l'école privée, c'était très difficile, même si mes études bénéficiaient en partie d'un soutien financier. Après ma classe de quatrième, je décidai que les choses devaient changer, car je trouvai une pile de derniers avis de paiement cachés entre deux livres de cuisine ; j'insistai donc pour aller à l'école publique.

— Alors, c'est entendu. Je passerai te prendre après l'école. Maintenant, je dois me dépêcher. Il y a des choses que je dois faire ce matin, car nous serons occupées cet après-midi !

Elle m'embrassa sur la joue dans un claquement bruyant de lèvres.

— Tu es sûre que tu ne te sens pas mal ?

— Oui, j'en suis sûre. Je t'aime, lui répondis-je.

— Moi aussi, m'assura-t-elle.

Et je la regardai rentrer, toujours avec ce nuage derrière elle.

Les oiseaux chantaient en semblant se répondre dans un arbre tout proche, et il y avait une odeur d'herbe mouillée dans l'air. Afin de tester mes capacités, je dirigeai mon ouïe en direction des oiseaux. En me concentrant, je pouvais la fixer directement sur eux, puis la faire rebondir autour d'eux. J'entendais si bien les oiseaux que j'aurais pu croire qu'ils étaient perchés sur mon épaule.

L'augmentation de la puissance de mon odorat et de mon sens du goût était survenue en même temps, la nuit de l'incendie, me laissant une saveur de mort dans la bouche. C'était comme si j'avais été enfermée dans une petite pièce, sans aération, avec un barbecue fumant. Et puisqu'au début, je n'avais aucune manière de savoir que je pouvais maîtriser mes facultés, je pensais que j'allais mourir ou devenir folle.

De plus, chaque année ou presque, le cauchemar revenait au moment où un nouveau sens se développait. Quand mon ouïe s'accrut, ce fut comme si la tête allait éclater. Soudainement, des centaines de voix et de sons concentrés dans un rayon d'un kilomètre hurlaient dans mes oreilles comme autant de télévisions tonitruantes qu'il aurait été impossible d'éteindre, à tel point que je ne pouvais même plus m'entendre pleurer.

Et ce fut l'augmentation de ma vision, mon cinquième et dernier sens, qui m'accueillit dans la préadolescence. Au moins, je pouvais fermer les yeux.

Car il m'avait fallu beaucoup de travail avant d'être capable de maîtriser chacun de mes sens, et ce, sans mentionner les migraines, la nausée et les saignements de nez que tout cela me causait. En effet, pouvoir tout entendre, tout voir, tout sentir dans un rayon d'un kilomètre était une surcharge sensorielle des plus considérables. Or, malheureusement, le fait de posséder une parfaite santé ne m'immunisait pas contre la douleur.

En effet, sauf pour mon examen annuel, je n'avais jamais besoin d'aller chez le médecin. Car, à part les migraines, je n'étais jamais malade. Chez moi, les coupures, les égratignures, les contusions guérissaient en l'espace de quelques heures et parfois bien plus vite. Toutefois, ce n'était pas comme à la télévision, quand on voit la coupure profonde d'un super héros se fermer et disparaître en quelques secondes juste sous nos yeux. C'était un processus que j'aurais pu observer sur une période de quelques heures, un peu comme une fleur qui s'ouvre et se tourne vers le soleil du matin. Mais qui veut consacrer du temps à une telle chose ?

À cette époque, cela me forçait à m'absenter souvent de l'école. Ainsi, le seul avantage de ne pas avoir eu d'ami avant l'école publique était que je n'avais jamais à m'expliquer à qui que ce soit. Tout au moins, j'avais Patti. Elle m'avait recueillie quand je n'étais encore qu'un nourrisson et m'avait adoptée dès que la réglementation des États de Californie et de Géorgie le lui avait permis. J'étais déjà assez grande pour l'appeler « Pat-Pat » quand ce moment arriva.

Par ailleurs, il m'était impossible de cacher les effets secondaires physiques de tout ce que je traversais, mais Patti prit soin de moi pendant toute cette période sans jamais me poser de question.

Par exemple, lorsque que mon sens du toucher trouva sa puissance supérieure, j'avais mal juste de bouger les bras, tant ma peau et mes muscles étaient devenus sensibles. Le seul fait d'essayer de démêler mes longs cheveux était comme si on m'écorchait la tête. Or, Patti savait me les brosser avec soin.

Puis, quand je me mis à avoir des migraines en série et que je vomissais tout ce que j'avalais, Patti réussit à mettre la main sur des analgésiques très puissants disponibles seulement sur ordonnance, qui étaient censés assommer un homme adulte et le faire dormir plusieurs heures. Après avoir pris le premier, je ressentis un merveilleux soulagement comateux pendant une vingtaine de minutes, avant que la douleur perçante revienne. Quand Patti s'aperçut que j'avais pris six comprimés en un après-midi, elle fut horrifiée. En effet, la posologie limitait la dose à deux comprimés par jour. Après qu'elle me les avait retirés, j'avais fouillé la maison de fond en comble pendant toute une semaine, poussée par une obsession sans borne, sans cependant jamais les retrouver.

Au fur et à mesure que je réussissais à augmenter ma concentration, chacun de mes sens devenait plus facile à maîtriser. Au bout d'un moment, je fus capable d'utiliser mes facultés sensorielles à leur puissance normale, sauf si je souhaitais les accroître, ce qui aurait pu être amusant, si j'avais eu quelqu'un à qui en parler. Mais il n'y avait personne.

Les petits nuages flous étaient partout, en train de suivre les gens. Tout le monde en avait un. Je les dévisageai toute la journée, ce qui dut me faire paraître encore plus bizarre que d'habitude.

Tandis que je prenais mes livres dans mon casier, je regardai celui de Jay, qui bougeait autour de lui.

— Quoi de neuf pour ton anniversaire ? me demanda-t-il, regardant autour de lui. Est-ce qu'on m'a collé quelque chose dans le dos ou quoi ?

— Non, non, il n'y a rien, excuse-moi.

Je me forçai à le regarder face à face.

— Je vais passer mon permis de conduire aujourd'hui.

— Super. C'est une chance que la voiture de Patti soit manuelle. Comme ça, tu pourras aussi conduire la mienne.

— C'est une chance, en effet, lui répondis-je.

La voiture de Jay était une vieille bagnole à côté de laquelle la berline de Patti paraissait en parfait état.

Je fermai la porte de mon casier et, suivant le flot des étudiants, nous finîmes par arriver à nos classes. Pendant que Jay regardait ailleurs, je tendis la main vers le nuage blanc en face de moi. Elle le traversa. Puis, me tournant vers Jay :

— Tu veux aller à la fête de fin d'année vendredi prochain ? lui demandai-je.

Jay salua le président de la troupe d'art dramatique qui nous croisait, tous deux se frappant le poing. Une fille qui faisait partie de l'équipe de danse ferma la porte de son casier et jeta un regard dragueur en direction de Jay. Il se retourna pour la fixer avant de me répondre.

— Chez Gene ? Tu veux vraiment y aller ?

— Ouais, pourquoi pas ? dis-je. Pourvu que Patti me donne la permission.

Nous étions devant ma salle de cours. Jay passa ses pouces sous les sangles de son sac à dos.

— Écoute...

Il hésitait.

— Méfie-toi de Scott, d'accord ?

Quoi ?

— Un instant, tu veux, lui dis-je. Explique-moi comment tu peux être enthousiasmé de me voir avec quelqu'un comme Kaidan Rowe et me mettre en garde contre quelqu'un comme Scott McAllister ?

Jay regarda par terre et fit des traces sur le plancher du bout de sa chaussure de tennis, ce qui la faisait grincer.

— Tu n'entends pas tout ce qu'il raconte dans le vestiaire de gym, quand il y a seulement des garçons.

— Oh, dis-je, songeuse, est-ce qu'il parle de moi ?

— Non, il ne dit rien sur toi. Tu crois que je le laisserais faire une chose pareille ?

Il regarda ailleurs.

— Écoute, peu importe. Oublie ce que j'ai dit.

Du coup, je me demandai si Jay était jaloux de Scott — pas à mon sujet, mais en général. Après tout, Scott était populaire, quoique Jay le soit aussi, à sa manière. Je n'avais jamais ressenti de jalousie chez Jay à quelque sujet que ce soit. Et à ce moment, sa couleur était simplement d'un brun grisâtre d'inquiétude.

— Je serai prudente, lui promis-je. Après tout, toi aussi, tu y seras, et je te parie que Kaylah aussi...

— Bon, bon, d'accord, dit-il. On ira.

Il me quitta, courant jusqu'à l'autre extrémité du couloir avant que sonne la cloche des retards. Son nuage blanc le suivait de près.

Moi aussi, j'eus juste le temps de me faufiler en classe, clignant des yeux de surprise à la vue de toutes ces vapeurs entourant mes camarades. J'allais avoir du mal à m'y habituer. C'était mon cours d'histoire mondiale, et très vite, le professeur nous fit travailler en groupe. Dans ce cours, il y avait aussi Gene, et puisque tout le monde changeait de place pour se mettre en groupe, je décidai de profiter de ce relatif chaos.

— Salut, Gene, chuchotai-je.

Il me regarda et me fit un signe de tête. Il était petit et, comme Scott, la lutte lui avait donné des muscles, quoiqu'il ait été dans une catégorie de poids plus léger.

— Ma mère, euh... Elle voudrait parler à la tienne au sujet de la fête. Tu comprends, elle veut être sûre qu'il y aura de la supervision adulte..., lui dis-je en essayant de ne pas avoir l'air trop pathétique.

Il haussa les sourcils un bref instant.

— Ouais, d'accord, je te suis.

Il déchira un morceau de sa feuille.

— Demande-lui de téléphoner à ce numéro la veille de la fête. Tu n'as qu'à lui dire que ma mère a un horaire de travail fou et que ce sera le meilleur moment pour lui parler. D'ac ?

Je me sentis toute joyeuse en le remerciant ; puis, je glissai le morceau de papier dans ma poche et rejoignis mon groupe.



LA FÊTE AU BORD DU LAC

Le vendredi suivant était notre dernier jour d'école. Il faisait une chaleur moite. Le crépuscule nous soulagea à peine de cette atmosphère lourde. Nous nous rendions à la maison du lac de Gene. Le climatiseur de la voiture de Jay produisait au mieux de l'air tiède, même au maximum. Les pieds sur le tableau de bord poussiéreux, j'essayai de nous faire un peu d'air en me servant d'une vieille barquette de frites comme d'un éventail. Je l'avais trouvée par terre dans la voiture, et elle sentait encore la graisse.

C'était la première fois que j'allais dans une maison située au bord d'un lac, quoique je sois souvent allée au lac lors de pique-niques organisés par notre église ou alors avec Patti, pour y passer l'après-midi. Ce que j'aimais particulièrement, c'était la sérénité du chemin sinueux et bordé de grands arbres que la voiture suivait pour nous mener jusqu'à destination.

La voiture s'engagea sur un sentier de gravier cahoteux et se dirigea vers les autres voitures tous phares allumés et une belle grande maison en rondins. Le temps de garer puis de sortir de la voiture, il faisait déjà beaucoup plus sombre. Dehors, on entendait les grillons, les grenouilles et les cigales nous faire la sérénade par ce temps chaud et humide.

La maison était tout illuminée, mais pas le chemin qui y menait, de sorte que pendant la marche, je dus accroître ma vision afin de ne pas perdre l'équilibre sur des cailloux ou des branches cassées. Je considérais que c'était ma « vision nocturne ». La lumière produite par la lune, dont on ne distinguait qu'un mince croissant, aurait été insuffisante pour éclairer une vision ordinaire, mais moi, ça me suffisait. On entendait le crissement du gravier sous nos pieds.

— Regarde-moi cette maison, dit Jay, bouche bée.

— Oui, c'est immense.

C'était une maison à deux étages, au toit en voûte, dont le rez-de-chaussée était entouré des quatre côtés par une véranda. On aurait dit une hutte.

Je rétablis ma vision à sa puissance ordinaire, une fois la véranda, qui était éclairée, atteinte. On entendait un mélange de voix, des rires et de la musique hip-hop forte provenir de l'intérieur. Et le bruit devint encore plus fort, quand Gene nous ouvrit.

— Hé, pas possible, regardez qui vient d'arriver ! Quoi de neuf, Jay ?

Ils se claquèrent la main, puis Gene me regarda.

— Anna Whitt, chez moi !

Il s'approcha et me donna l'accolade en soufflant sur moi son haleine chargée d'alcool. J'imaginai

qu'il avait dû prendre un verre en douce pendant que ses parents ne le regardaient pas.

Nous avançons dans la maison en poussant de l'épaule la foule qui grandissait régulièrement. Tous les gens que nous croisions saluaient Jay. La salle familiale avait été transformée en piste de danse peu éclairée avec de la musique très forte. La salle à manger était pleine de jeunes, tous debout et poussant des cris de joie, en train de jouer à un jeu quelconque. Nous nous arrê tâmes.

Des garçons et des filles se faisaient face de chaque côté de la table, leur gobelet sur le bord pour tenter de le retourner d'une seule main. En fait, c'était une espèce de course. Finalement, le gobelet de Kristin Miller atterrit tout droit, et elle leva les bras en signe de victoire. Les filles sautillaient et poussaient des cris de joie, tandis que les garçons remuaient la tête en maugréant de dépit.

— Ça a l'air amusant, dis-je à Jay, pendant que nous regardions ce spectacle du couloir.

— C'est un jeu d'alcool, m'expliqua-t-il. Ça s'appelle le « Lancer du gobelet ». Tu dois boire le contenu de ton gobelet avant de le lancer. Et tu ne peux pas être sobre, ça serait injuste.

— Oh...

Nous nous dirigeâmes ensuite vers la cuisine, avec son plafond en voûte surplombant les électroménagers en acier inoxydable et son carrelage en terre cuite. La surface entière d'un îlot imposant était recouverte de gobelets en plastique de couleurs brillantes, de bouteilles de jus, de boissons gazeuses, de canettes de bière et de bouteilles d'alcool. Je sentis mon estomac se contracter. Ses parents permettaient à des mineurs de consommer de l'alcool au vu et au su de tous ?

Un groupe se tenait devant une grande baie avec vue sur le lac. Gene les quitta pour nous rejoindre.

— Qu'est-ce que vous buvez ?

Il désigna l'îlot du doigt.

— Rien pour moi, merci, dis-je.

Je sentais que Jay hésitait. *Sois fort, tu n'en as pas besoin*, tentai-je de l'encourager en silence. Il me regarda dans les yeux et soupira avant de répondre.

— Non, rien pour le moment, mec.

— Sûr ?

Gene nous regardait, les yeux exorbités, incrédule.

— Ma sœur vient tout juste d'avoir 21 ans, alors on a mis en commun notre argent et on lui a demandé de faire une razzia dans le magasin d'alcool et de garder la monnaie.

— Et où sont tes parents ? lui demandai-je en regardant autour de moi.

— Aux Bahamas.

— Aux Bahamas ?

Je ne pus m'empêcher d'avoir l'air profondément surprise.

— C'est à ma sœur que ta mère a parlé. Elle fait très bien les voix de mère de famille. Je ne peux pas croire que vous ne buviez rien... Vous devriez en profiter, avant qu'il ne reste plus rien.

On entendit sonner à la porte, et il fila, patinant dans ses chaussettes à travers le couloir alors noir de monde. Et moi, j'étais abasourdie.

— Patti pense que ses parents sont là pour nous surveiller, murmurai-je à Jay.

Il gratta ses cheveux coupés très court.

— Euh, c'est vrai ? Veux-tu rentrer ? C'est ce que tu insinues ? me demanda-t-il avec réticence.

Je ne répondis rien. Je ne voulais pas partir, mais en même temps, je me sentais coupable de rester.

— Restons une heure, proposai-je comme compromis. Ça te va ?

— Marché conclu. Une heure.

Jay se passait toujours les mains sur la tête, puis il se frotta les mains, et je vis une bande de gris nerveux traverser le jaune de son aura.

— Je pourrais prendre juste un verre, dit-il, plein d'espoir. Après tout, tu peux conduire, maintenant.

— Toi, dis-je en lui enfonçant un doigt dans la poitrine pour le taquiner, tu es la fête incarnée. Les autres ont besoin de boire juste pour arriver à ton état, où tu es pourtant sobre.

Il tortillait les poils de son menton en réfléchissant.

— Je ne sais pas ce qu'il y a en toi qui fait que je ne peux rien te refuser, Whitt, malgré mon haut degré d'envie. C'est vraiment irritant.

Je lui souris, car je pouvais voir le contentement jaune pâle qu'il éprouvait, dépourvu de toute irritation.

C'est à ce moment que derrière Jay, j'aperçus les cheveux blonds, droits comme une règle, de Kaylah et ses chics lunettes cerclées de métal. Elle faisait partie de l'équipe de danse, et elle avait une taille de guêpe.

— J'ai remarqué quelqu'un qui t'intéresse, chuchotai-je.

— Suuuper, me répondit-il en chuchotant lui aussi.

— Allez, parle-lui. Moi, je vais à l'extérieur pour regarder le paysage.

Je lui serrai le biceps et me dirigeai vers la porte de derrière. Je sus exactement quand Jay eut rejoint Kaylah, d'après les cris perçants de son groupe d'amies en réponse à son propre salut bruyant.

Sur la terrasse, il n'y avait personne. Je marchai jusqu'au bord et posai les mains sur la rampe en bois. Il faisait alors tout à fait nuit. On aurait dit que les grillons et les grenouilles se livraient une compétition de bruit. On apercevait l'éclat des lucioles un peu partout dans l'air. Et il y avait un chemin peu éclairé qui menait jusqu'à un quai et à un hangar à bateaux. Des voix et le jeu des ombres indiquaient que là aussi, on faisait la fête. Au clair de lune, l'eau du lac scintillait. Il faisait lourd, et la chaleur humide était oppressante, mais je me sentais à l'aise.

Puis, la porte s'ouvrit derrière moi et le temps qu'elle se referme, un mélange confus de voix et de musique fusa à l'extérieur.

— Ah, c'est là que tu étais.

Je me retournai en entendant cette voix.

— Salut, Scott, dis-je avec une boule dans l'estomac.

Depuis qu'il m'avait invitée à cette fête, je pensais à lui. Il me rejoignit et se mit à côté de moi, un

gobelet rouge à la main. Une odeur de levure un peu aigre s'en dégageait.

— C'est de la bière, dit-il. En veux-tu une gorgée ?

— Non, merci.

J'étais intimidée. La tête renversée, il vida son verre en plusieurs gorgées, puis se tourna pour roter. Charmant...

— Pardon, dit-il, posant son gobelet sur le bord de la terrasse. Alors ? Qu'est-ce que tu fais dehors toute seule ?

— J'admire. C'est superbe.

— Ouais, répondit-il, tes cheveux sont bien.

— Merci.

J'avais renvoyé une partie de mes cheveux de devant en arrière et les avais retenus par des épingles, avec le reste détaché.

— Tu te souviens des leçons d'astronomie de M. Bunker l'an dernier durant le cours de science de la Terre ? lui demandai-je en regardant le ciel étoilé, fascinée par l'immensité de la création.

— Euh, *non*, rétorqua Scott en s'esclaffant.

— Bon, regarde, conseillai-je en indiquant du doigt la direction. Là, c'est la Grande Casserole. Cette boîte carrée par là, c'est la casserole même, et ces autres étoiles en forment le manche. Les vois-tu ?

Scott se rapprochait de moi, tandis que je lui désignais ces formations d'étoiles du bout du doigt.

— Où ? Hé, oui, je les vois ! *Cool*.

Le silence s'installa entre nous, et je m'aperçus que cette mise en scène aurait été tout à fait romantique, si seulement j'avais été capable de le regarder au lieu de gigoter sans arrêt.

— On rentre ? dit-il. Tu as vu le sous-sol ?

Je fis non de la tête.

— C'est fantastique. Je te sers un verre, et on va le voir.

— Scott...

Je ne voulais pas avoir à le dire. Au fond, ç'aurait presque été plus simple de prendre un verre juste pour que les gens me laissent tranquille.

— Quelque chose de non alcoolisé ? proposa-t-il. Boisson gazeuse, jus ?

Après tout, je *commençais* à avoir soif.

— Ce serait parfait, merci, ce que tu veux.

Il me prit par la main et me mena à l'intérieur de la maison. C'était étrange, mais agréable. Il y avait à ce moment encore plus de monde, et les couleurs d'un grand nombre d'entre eux avaient pâli ou avaient disparu, tant ils avaient bu. Mais les nuages de chaque personne étaient toujours là ; ces nuages, au contraire des auras, ne semblaient pas subir les conséquences de tout cet alcool. Mais même si ces espèces d'ombres étaient transparentes, avec autant de personnes dans un espace réduit, ça faisait beaucoup à digérer.

En dépit du plafond haut, il faisait chaud et humide dans la maison. Tandis que nous avançons, toujours main dans la main, je pouvais reconnaître des athlètes de l'école saluer Scott au passage : « Scott, quoi de neuf ? » et « Scottie ! ». Ils se frappaient le poing en se croisant, les garçons me regardaient d'un air complice et signifiaient à Scott leur approbation. Je faisais semblant de ne rien remarquer.

Je me sentais à la fois mal à l'aise, nerveuse et, Dieu me pardonne, excitée une fois devant l'escalier qui menait au sous-sol. Je commençais à me demander si cette fête, pour nous, n'était pas en fait un « rendez-vous ». Peut-être qu'on m'embrasserait pour la première fois ? Mes jambes tremblaient, et je lui tins la main plus fermement.

Une heure. J'avais dit que nous resterions une heure à cette fête, puis que nous partirions, par respect pour Patti. Bon, environ un quart d'heure était passé depuis que j'avais fait ce compromis, mais je n'en tiendrais pas compte. Le décompte commençait à cet instant.

— Vas-y, descends, me cria Scott dans l'oreille. Trouve-nous une place, et je te rejoins avec nos verres.

Mes genoux tremblaient dans la descente. Je m'arrêtai, une fois en bas, au pied de l'escalier. Cette aire ouverte, de grande dimension et aménagée en salle de jeux, aurait fait le bonheur de tout garçon. Une télévision à écran plat géante était installée à même le mur et entourée d'un divan en L gigantesque et luxueux. Il y avait une table de billard, une table de soccer, des consoles de jeux vidéo et sur le côté, une table pour jouer aux cartes et même un bar. Enfin, les murs étaient décorés de souvenirs d'équipes sportives universitaires.

Mon examen des personnes dans la pièce me conduisit à deux conclusions. D'une part, la moitié de la salle avec le divan était le « carrefour du pelotage », et d'autre part, le reste de la salle était rempli de garçons plus vieux que je ne connaissais pas en train de fumer ce qui devait être de la marijuana, même si c'était la première fois que je sentais cette odeur douce et acidulée. Justement, cette odeur me donna une telle envie que je tombai presque à genoux. Prise de panique, je remontai l'escalier à toute jambe.

Une fois de retour en haut, je m'efforçai de calmer ma respiration en me frayant un chemin à travers la foule en direction de la cuisine. Scott se tenait près de l'îlot et parlait à Kristin Miller, une de ses amies.

— Elle ne le sait pas ? lui demandait Kristin.

— Non, pas encore, alors ne dis rien, lui demanda Scott.

Kristin se mit à rire. Elle était experte en potins.

— Elle va t'en vouloir.

— Mais non... Au contraire... Elle m'en sera probablement reconnaissante.

Je restai à distance, ramenant mon ouïe à la normale et me demandant de quoi ils parlaient. Peut-être que son ancienne copine était là et qu'elle était furieuse d'apprendre qu'il s'intéressait à moi ? Mais pourquoi disait-il qu'elle lui en serait reconnaissante ?

J'aperçus la tête aux cheveux courts de Jay en train de se diriger vers moi. Il me fit la prise de l'ours, me soulevant une seconde avant de me reposer par terre.

— Tu ne devineras jamais !

Il était presque essoufflé.

— Je viens juste de parler à ce mec qui était au concert de Lascif ce soir, et selon lui, ils vont venir ici !

Quoi ! Je crus que mon cœur allait exploser. J'avais presque complètement oublié le batteur et son étrange aura. Ou alors, j'avais tout fait pour éliminer notre rencontre de ma mémoire.

— Ils vont venir ici, lui demandai-je. Ce soir ? Pourquoi ?

— Parce que c'est la fête la plus formidable de toutes ! Il y a des gens de partout ce soir. Tout le monde en parle !

— Quand même, je me demande si tu ne te fais pas de faux espoirs...

Le disais-je pour Jay ou pour me rassurer ?

Scott, de son côté, était en train de se diriger vers le sous-sol, nos verres à la main. Je l'appelai en sautant et en lui faisant des signes de la main. Son front se plissa quand il me vit avec Jay. Il vint vers nous et me tendit un des gobelets.

— Merci, lui dis-je.

Jay et Scott se firent un signe de tête.

— Quoi de neuf, mec ? lui demanda Jay plutôt froidement.

— Pas grand-chose... Et toi ?

— Je me détends...

Le silence s'installa parmi nous. Je n'avais jamais eu l'occasion de remarquer le peu de sympathie qu'ils avaient l'un pour l'autre. C'était aussi chaleureux qu'une pierre... Il faut avouer que c'était la première fois que je les voyais ensemble. Leurs auras débordaient d'irritation grise. Scott prit une grosse gorgée de son verre, et je baissai la tête sur mon jus orange-rougeâtre.

— Alors, qu'est-ce que vous buvez ? demanda Jay en regardant mon verre avec intérêt.

— Pour moi, de la bière, et un mélange de jus pour Anna. Sans alcool.

Scott se tourna vers moi.

— On descend ?

J'eus un serrement de cœur.

— Oh, dis-je. Euh, en fait, je suis remontée parce que la plupart des places étaient prises, et il y avait des garçons louches en train de fumer.

Son visage se décomposa.

— Jay !

C'était la voix tout en trilles de Kaylah, vers laquelle nous nous retournâmes tous. Elle fonçait vers nous et se jeta dans les bras de Jay.

— Je pense que le groupe dont tu parlais vient juste d'arriver, lui dit-elle.

— Ah !

Jay laissa Kaylah aller et se tourna vers moi, la langue tirée en signe de victoire.

— Qui avait raison, pessimiste ?

J'avais le cœur qui battait à me défoncer la poitrine, tandis que Jay et Kaylah, la main dans la main, s'éloignaient. Je ne voulais pas revoir Kaidan Rowe, n'est-ce pas ? Mais non. Et de toute manière, pour la première fois, un garçon s'intéressait à moi, et il m'intéressait, lui aussi. La dernière chose que je voulais était de m'occuper d'un garçon irrespectueux qui viendrait tout ruiner.

Comme j'étais soudainement assoiffée, je pris une grande gorgée de mon jus. Miam, c'était bon. Acide mais sucré... et quelque chose en plus. Je pris une nouvelle gorgée. Qu'est-ce que c'était ? Je reniflai le liquide, sans pouvoir sentir l'odeur brûlante de l'alcool.

Encore une autre gorgée, et je finis mon verre, même si je savais bien qu'il y avait quelque chose dans ce liquide. Mais je ne pouvais ou plutôt ne *voulais* pas m'arrêter. Je m'attendais à me mettre à paniquer. Au contraire, un sentiment de détente s'installa en moi. Cette fête n'était pas si mal, finalement, même si le mec le plus passif-agressif, le plus impoli, le plus attirant de toute la Géorgie venait d'arriver. Après tout, je n'avais pas à lui parler.

— De quel groupe s'agit-il ? me demanda Scott.

— Lascif. C'est son groupe préféré.

— Pfff... Jamais entendu parler...

Kristin Miller et Veronica, de mon cours d'espagnol, nous rejoignirent en chuchotant et en pouffant de rire. Toutes les deux étaient brunes, avec la même coupe au carré. Leurs cheveux remontaient sur le cou pour s'incliner vers le menton. En fait, les cheveux de Veronica étaient plus foncés que ceux de Kristin, presque noirs, et elle avait de nouvelles mèches, larges et rouges. Des deux, elle était la plus saoule, et ses couleurs étaient floues. Elle se jeta à mon cou et poussa un petit cri joyeux et bête en mangeant ses mots.

— Mon amie, est-ce que je peux te dire que tu es la plus *cool* de toutes ! Je suis tellement contente que tu sois venue.

En temps normal, je me serais demandé si elle se moquait de moi, mais je me sentais très légère et joyeuse à ce moment-là, de sorte que je la laissai parler, finissant même par apprécier.

— Merci, lui criai-je. Et en passant, j'adore tes mèches.

Ses yeux s'éclaircirent.

— Oh, mon Dieuuu, tu vas tellement être ma meilleure amie, ce soir. Allez, on va danser !

Kristin nous regarda, levant les yeux au ciel.

— Attendez, conseilla Scott. Finis ton verre pour ne pas le renverser en dansant.

Excellente idée. Je bus cette délicieuse boisson jusqu'à la dernière goutte et tendis mon gobelet vide à Scott.

— Allons-y ! J'adore cette chanson !

Veronica me prit par la main, et je la laissai me guider jusqu'à la piste de danse.

— Viens ! criai-je à Scott en tournant la tête vers lui.

Il nous suivit, accompagné de Kristin. Tous les quatre, nous nous faufilâmes sur la piste de danse, où la musique était plus forte encore, la basse faisant vibrer les vitres.

J'étais délivrée de toutes mes inhibitions. Quand Veronica cria « *Houuu* », je levai les bras et fis la même chose. J'avais perdu la faculté de percevoir la couleur des gens, et c'était libérateur. Les nuages étaient toujours là, toutefois, mais pour moi, ils n'étaient plus que l'extension de chaque personne. Plus rien ne pouvait me déranger à ce moment-là. Peu importait que je voie Kaidan Rowe. Même lui ne pourrait me ramener sur terre.

Nous dansions, Veronica et moi. C'était la béatitude totale. Tous ces gens étaient si gentils, dépourvus d'irritation quand je les bousculais dans la danse. La chaleur se dégageant de tous ces corps proches les uns des autres était merveilleuse. En dansant, je pouvais ressentir chaque frottement de mes membres contre le corps des autres danseurs, alors que je me déhanchais, les yeux fermés.

J'entendis faiblement Kristin parler à côté de moi.

— Ça ne peut pas déjà faire effet sur elle ?

— Ferme-la ! ordonna Scott agressivement.

Veronica voulut prendre une gorgée de son verre, mais on la bouscula, et elle laissa tomber son gobelet.

— Ahhh, merde ! dit-elle, et nous éclatâmes de rire, nous jetant dans les bras l'une de l'autre.

Mon rire n'était pas normal. Il ne s'agissait pas de mon bon gros rire spontané. J'étais bien trop calme pour ça. Mon rire était plus bas, plus sensuel que d'habitude. Et le chemisier de Veronica me parut si doux que je me mis à le frotter entre mes doigts.

— Ça fait effet, hein, ma belle ! dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans mon jus ? demandai-je, curieuse.

— Un peu d'ecstasy réduite en poudre. Ne sois pas trop fâchée contre lui. J'en aurais pris moi aussi, mais mon père n'a pas voulu me donner d'argent...

Je n'étais pas fâchée. Bien au contraire. Scott avait eu raison, et je voulais lui dire merci. Je renversai la tête, tandis que la sensation produite par la drogue me submergeait. La seule chose qui comptait était que j'étais défoncée. J'avais l'impression d'avoir retrouvé un être cher qui m'enveloppait dans une couverture douce et chaude. J'aurais voulu que ça ne finisse jamais.

Il y avait bien une arrière-pensée qui me tracassait, mais je ne m'en occupais pas. Bien vite, je ne pouvais penser qu'au fait que j'avais la bouche comme si on y avait enfoncé une chaussette.

— J'ai la bouche tellement sèche ! criai-je. Et je claque des dents.

— Viens. Tu vas boire de l'eau et prendre un peu de gomme à mâcher. Ça t'aidera. Et moi, j'ai vraiment besoin d'un foutu verre.

Une fois de plus, Veronica me tira par la main à travers la foule. J'avais l'impression que tout était au ralenti, que je marchais dans de la ouate. Nous nous rendîmes jusqu'à la cuisine où elle se tourna brusquement vers moi et cria :

— Ce mec est sacrément sexy ! C'était qui, ça ? Tu l'as vu ?

— Qui ?

Je regardai autour de nous.

— Là, dans le couloir. *Su-per* ! Quand il nous a croisées, il t'a tellement regardée !

Je regardai aux alentours du couloir, mais il y avait trop de monde.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu.

Je haussai les épaules.

— Je suis tellement contente que nous soyons amies.

— Ohhh, tu es tellement mignonne. Je ne peux pas croire qu'on ne se soit jamais tenues ensemble.

Et Veronica me mit un morceau de gomme à mâcher dans la bouche. Je me mis à mastiquer à toute allure, comme si mes mâchoires avaient été possédées. Veronica, de son côté, se préparait un verre, renversant du liquide partout sur le comptoir.

Je sentis qu'on me tapait sur l'épaule. Je me tournai, complètement endormie, et il me fallut quelques secondes pour reconnaître ce visage.

— Jay !

Je posai mes bras sur les épaules, le regardai, puis renversai la tête.

— Ça va ? me demanda-t-il.

— Je suis tellement bien.

J'essayais de parler normalement, mais la voix de gorge que je produisais était complètement déroutante. Je massai ses épaules de manière circulaire avec les paumes de mes mains.

— Tu es mon meilleur ami, Jay. Je t'aime.

— Est-ce que tu es *saoule* ?

Oh, oh, il était contrarié. Non, non, non. Tout était tellement bien, si parfait. J'avais besoin que Jay soit joyeux, lui aussi.

— C'est l'ecstasy, dit Veronica, tandis qu'elle mangeait des arachides avec ses doigts manucurés.

Il me regarda avec colère, se dégagea et recula d'un pas.

— Qu'est-ce qui te prend, Anna ?

— Jay, s'il te plaît. Je t'en prie, ne sois pas fâché contre moi.

Je fis un geste vers lui, mais il me repoussa.

— Ne trouves-tu pas que c'est un peu hypocrite ? me demanda-t-il, le visage sérieux.

Tout ce que j'étais capable de faire, c'était de le regarder, incapable de réagir. C'était la première fois que Jay criait après moi.

— En tout cas... laisse tomber.

Il tendit la main entre Veronica et moi et attrapa une bouteille à moitié pleine d'un liquide transparent, avant de disparaître dans le mouvement et le bruit de la foule. Aussi, quand Scott me rejoignit et remplit le vide laissé par Jay, je lui en fus reconnaissante. Je ne voulais ressentir aucun vide, ce soir-là.

— Tu as raté Jay, qui s’est montré un vrai rabat-joie ! lui dit Veronica. Et savais-tu qu’Anna et moi, nous sommes les meilleures amies au monde, maintenant ?

Scott me regarda avec hésitation. Mais quand je lui souris, il me passa un bras autour de la taille et m’attira contre lui. J’avais déjà digéré les paroles de Jay et je les avais oubliées. Au paradis, il n’y avait aucune place pour un sentiment aussi hideux que la colère.

— Hé, toi.

La voix de Scott sonnait toute fondante et veloutée dans mon oreille.

— Désolé, Veronica, mais je vais devoir te voler ta nouvelle meilleure amie.

— Soyez sages, vous deux.

Elle nous fit un clin d’œil.

Je me tournai vers elle, et nous nous fîmes un câlin, si fort qu’on aurait cru que nous ne nous reverrions jamais. Puis, Scott nous fraya un chemin à travers les fêtards, jusqu’à un escalier en bois qu’il fallut monter, pour finalement arriver, au bout d’un couloir, à une chambre.

Quand il eut fermé la porte, le silence me déstabilisa. Ça devait être une chambre d’ami, et Scott m’emmena jusqu’au lit. Comme il s’asseyait, je m’assis aussi. Il s’allongea, appuyé sur les coudes. Je fis de même. Lorsqu’il se tourna pour se pencher vers moi, je m’allongeai tout à fait, sans bouger.

— Est-ce que tu m’en veux ? me demanda-t-il.

Je lui fis signe que non.

— Tout est tellement doux.

Du bout des doigts, je caressais le côté de son jeans. Même ce coton grossier, sous mes doigts, était doux comme de la soie.

— Quand je prends de l’ecstasy, confia-t-il, je trouve que tout le monde devrait être nu. Comme Adam et Ève.

Dans l’état dans lequel j’étais, ce qu’il disait était parfaitement logique et me semblait même comique.

— Être juste naturel et heureux, ajoutai-je, et nous nous sourîmes.

— Est-ce que tu sais quand tu as commencé à me plaire ? me demanda-t-il. Tu te souviens, l’an passé, après la compétition de lutte locale, j’avais l’oreille enflée comme..., comme... un chou-fleur ?

J’avais complètement oublié tout ça. Son oreille tellement enflée après son match l’avait complètement embarrassé. Ça avait tellement dégoûté sa copine qu’elle l’avait laissé tomber.

— Mais toi, tu as toujours été gentille, dit-il. Tout le monde la fixait, mais pas toi.

Il mit le bras sur mon ventre et me caressa la taille.

— Tu sais, Anna, il ne te faudrait pas grand-chose pour être plus, comment dire, populaire... Je t’ai vue jouer au volley-ball et à la balle molle pendant les cours de gym. Tu joues bien. Tu pourrais faire plus de sport, porter des vêtements plus... Tu sais, tu es jolie, mais tu pourrais être... sexy. Tu vois ?

Je ne dis rien pendant un instant. À certains égards, je me disais que je devrais être offusquée, mais

l'épaisse couverture de paix qui enveloppait tout mon être repoussa cette possibilité.

— Je suis désolée, Scott. Mais même si j'en avais les moyens, toutes ces choses matérielles n'ont pas d'importance pour moi. Je veux que les gens m'aiment pour ce que je suis. Ce n'est pas ce que tu veux, toi aussi ?

Je lui caressai le visage, mais il m'attrapa la main et la garda dans la sienne.

— As-tu embrassé beaucoup de mecs ?

— Je n'ai jamais embrassé qui ce soit, dus-je admettre.

— Pas même Jay ?

— Jamais de la vie. Il est comme mon frère.

J'essayai de penser à Jay, à cet instant. Quel était le problème, un peu plus tôt ? Ça me rendait triste, mais je ne parvenais pas à me rappeler pourquoi.

— Ça va durer combien de temps ? lui demandai-je. Cette sensation, je veux dire.

— Environ quatre heures. Ensuite, il faut compter deux bonnes heures pour redescendre.

Redescendre ? Quelle horreur ! Je me demandai si je pourrais convaincre Scott de m'en donner une nouvelle dose.

— Anna ?

— Hum ?

J'essayai de me concentrer sur lui.

— Je veux être le premier à t'embrasser.

— D'accord, chuchotai-je.

Avant même qu'il ait eu la chance de se pencher vers moi, la porte s'ouvrit violemment, laissant pénétrer dans la chambre le bruit assourdissant de la fête. Nous nous redressâmes tous les deux, et soudainement, je me retrouvai en train de fixer le bleu foncé des yeux de Kaidan Rowe.

— Qu'est-ce qui..., commença Scott.

— Ah, te voilà, chérie. Bon, on y va.

Kaidan me regardait et me faisait signe de venir. Je restai assise, trop surprise pour bouger.

— Est-ce que tu peux marcher, ou je dois te porter ? me demanda Kaidan.

— Tu fais quoi, mec ? lui demanda Scott agressivement.

— Je dois discuter avec Anna.

Mais en disant cela, ce n'était pas Scott que Kaidan regardait. C'était moi qu'il fixait.

Il se souvenait de mon nom. Et c'était charmant quand il le prononçait. Scott et moi, nous nous regardâmes. Pour moi, il ne pouvait être question de ne pas suivre Kaidan. De tout ce rêve éveillé, il était ce qu'il y avait de plus incroyable.

— Je vais revenir, dis-je en me levant.

— Ne compte pas trop là-dessus, en fait, affirma Kaidan, s'avançant pour me prendre la main et me faire sortir de la chambre.

J'étais en train de me demander combien de personnes m'avaient entraînée par la main, ce soir-là,

quand Scott hurla :

— Mec !

Mais Kaidan claqua la porte derrière nous.



MOI NON PLUS

La main de Kaidan serrait la mienne. Je me concentraï sur les points de contact de nos corps, émerveillée d'avoir la main dans la sienne. Je n'eus aucun souvenir d'être sortie de la maison ni d'avoir marché jusqu'au quai. Mais une fois que nous fûmes arrêtés, je compris que nous étions arrivés au hangar à bateaux. violemment, du côté de son poing, Kaidan ouvrit la porte.

— Tout le monde dehors, dit-il avec autorité.

— On était ici les premiers, dit un des garçons qui se trouvaient là.

— Dégagez.

La voix de Kaidan était si calme qu'elle en faisait peur.

Les six silhouettes se faufilèrent hors du hangar en protestant faiblement et retournèrent à la fête. Quand ces gens furent partis, je m'attendais à ce que Kaidan entre dans le hangar à bateaux, mais il se dirigea plutôt jusqu'à l'extrémité du quai et s'assit. Je le suivis et m'assis sur le bord, mes pieds se balançant dans le vide, juste au-dessus de l'eau. Je m'aperçus qu'il portait un t-shirt brun orné d'un dragon doré allant de l'épaule jusqu'au milieu de la poitrine. Il était juste assez moulant pour mettre en évidence son corps musclé. Puis, quand il posa les yeux sur son visage, je fus troublée par l'intensité de son regard. Je sentis le vent caresser ma peau comme une plume.

Mes dents se mirent à claquer, sans que je sache si c'était encore sous l'effet de l'ecstasy ou parce que l'air était devenu frais.

— Qui es-tu ?

— Je ne comprends pas ce que tu attends comme réponse.

Soudain, mon corps fut comme traversé d'un éclair qui me fit sortir de mon état de rêve flou. Un instant, je perdis le souffle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda-t-il.

Un nouvel éclair venait de me secouer, mais plus longtemps cette fois. La réalité s'infiltrait en moi. Je commençais à manquer d'assurance et à me sentir anxieuse.

— Je crois... J'ai l'impression que l'effet commence à s'atténuer. Mais il a dit que ça durerait quatre heures !

J'étais incapable de rester plus longtemps assise. Je me levai, en état de panique. Tout mon être tremblait. Kaidan, debout lui aussi, me prit le menton entre le pouce et l'index pour que je le regarde dans les yeux.

— As-tu déjà été malade ? me demanda-t-il, me fixant dans les yeux.

— Malade ?

J'étais incapable de me concentrer.

— La grippe, une amygdalite. N'importe quoi ?

Là, il capta mon attention. Un nouveau spasme me rejeta encore plus dans la réalité, si violent que je dus me pencher, les mains sur les genoux, pour l'encaisser.

— Peut-être que cette petite friandise pourrait t'aider.

Il tenait un petit comprimé blanc. *Oui !* Je fis un geste pour lui prendre, mais il était plus rapide que moi.

— Réponds d'abord à toutes mes questions. As-tu déjà été malade ?

— Non.

— À quand remonte ton premier souvenir ?

Cette nouvelle question me saisit, à tel point que je m'arrêtai de trembler. Nous nous fixions l'un l'autre. Comment aurait-il pu savoir ? C'était mon plus grand secret.

Il se rapprocha de moi, comme lors de notre première rencontre.

— Réponds à ma question.

Je fixai sa bouche, ses lèvres si belles et pendant un instant, j'oubliai le comprimé. Je me raclai la gorge.

— D'accord, chuchotai-je. Je me souviens de tout depuis le début. Depuis ma naissance et même avant. Content ?

Il hocha la tête, sérieux. Je ne pouvais pas croire ce que je venais de lui admettre, et il n'avait eu aucune réaction, comme si c'était quelque chose de tout à fait normal. Je regardais sa main, le long de son corps, ce poing qui renfermait ma chance de m'évader.

— Maintenant, le plus important, affirma-t-il. Qui est ton père ?

— Je... je ne sais pas. J'ai été adoptée.

— N'importe quoi... Tu dois avoir une idée.

Il leva le bras et tint sa main au-dessus de l'eau.

— Il y avait bien un homme ! Il était là, à ma naissance, je me souviens. Jonathan LaGray. J'ai toujours tenu pour acquis qu'il était mon père, mais je ne lui ai jamais parlé. Je t'en prie ! Je ne sais rien sur lui, sauf qu'il est en prison.

Je continuais de fixer sa main, qu'il baissa près de lui, en sécurité.

— Oui, évidemment, dit Kaidan en me regardant alors d'un air différent. Ton comportement ce soir aurait dû me faire deviner.

Je n'avais pas les idées assez claires pour m'occuper de ce qu'il disait. J'avais recommencé à trembler et j'étais dévorée de désir pour ce comprimé. Je voulais rester dans mon monde d'évasion. Je ne pouvais pas revenir.

— Mon comprimé, le suppliai-je.

— C'est ça que tu veux ?

Il me le montra, et mes yeux s'écarquillèrent.

— Désolé, chérie, rien qu'une aspirine.

Puis, ce qui m'horrifia, il le jeta dans le lac avec nonchalance, et je l'entendis couler doucement.

— Non ! criai-je.

Il m'arrêta en serrant mes avant-bras entre ses mains puissantes.

— Depuis combien de temps t'a-t-il fait prendre cette drogue ?

— Quoi ? Je ne sais pas, il y a peut-être 30, non, 40 minutes ?

— L'effet devrait avoir complètement disparu très bientôt. Ça ira. Assieds-toi et essaie de te calmer.

Il desserra son emprise, et je m'assis, le front sur les genoux en me balançant pour tenter de maîtriser un léger tremblement. C'était cruel de sa part de m'avoir donné de faux espoirs avec ce comprimé. Il n'y avait rien que j'avais tant désiré depuis ces analgésiques, quand j'étais petite.

Puis, je sentis de nouveau le souffle du vent sur ma peau. Ensuite, je pus entendre le bruit des vagues sur la grève rocailleuse. Deux minutes plus tard, la brume se dégageait de mon esprit, et j'étais frappée de plein fouet par la laideur de la réalité.

Jamais je n'aurais dû aller à cette stupide fête. J'aurais dû partir dès que j'appris que les parents de Gene étaient aux Bahamas. Et comment Scott avait-il pu croire qu'il pouvait me donner de l'ecstasy ? Surtout, pourquoi avais-je adoré son effet, jusqu'à en vouloir davantage, comme une espèce de droguée ? Beurk, un peu plus et mon premier baiser, je le recevais alors que j'étais défoncée !

Je levai la tête et je vis Kaidan, de nouveau assis sur le bord du quai, en train de regarder l'eau. Je compris ce que ses questions signifiaient. Il savait quelque chose à mon sujet. Je m'approchai de lui, craignant qu'il ne me laisse en plan, si je lui posais trop de questions.

— Pourquoi l'effet a-t-il disparu si rapidement ? lui demandai-je.

— Nos systèmes combattent tout corps étranger.

Nos systèmes ?

— Les microbes, le cancer, les maladies, tout ce que tu veux. Et nous éliminons les drogues et l'alcool rapidement. Ça ne vaut même pas la peine d'en consommer. J'ai essayé de fumer. Résultat, j'ai passé quelques jours à cracher du goudron.

— Séduisant, dis-je.

— Justement. Je ne peux pas me permettre de ne pas être séduisant.

Et il rit froidement.

— Donc...

J'avais tellement peur de le faire fuir.

— Tu es comme moi ?

— Oui et non, semble-t-il.

C'est alors que je remarquai quelque chose. Et je l'aurais vu bien plus tôt, si l'ecstasy ne m'avait pas rendue folle.

— Pourquoi n'as-tu pas un de ces machins de nuage autour de toi ? lui demandai-je.

Il se tourna et me regarda, perplexe.

— Un machin de nuage ? Tu n'es pas sérieuse...

— Tu vois de quoi je parle ? Oui, tu le sais, hein !

Comme il allait se lever, je fis de même. Il regarda en direction de la maison en fronçant les sourcils.

— As-tu retrouvé tes sens ? me demanda-t-il.

Je savais qu'il parlait de mes facultés spéciales et j'étais émerveillée par sa manière d'en parler comme si de rien n'était.

— Je pense, oui, répondis-je.

— On se bagarre là-dedans. Je crois que tu devrais écouter.

Debout, je déployai mon ouïe. Il lui fallut plus de temps et d'effort qu'à l'habitude, mais finalement, elle pénétra dans la maison. Des cris. Le chaos. Des coups de poing et des éraflures. Des verres en train d'être brisés, des filles en train de pousser des cris et des gens hurlant les noms des bagarreurs pour tenter de les séparer.

— Mon Dieu, Scott et Jay !

Je détalai aussi vite que mes jambes me le permettaient sur la surface inégale du quai. J'étais incapable de me concentrer assez pour activer ma vision nocturne, mais je réussis à ne pas me prendre les pieds et à ne pas tomber. Je me jetai à l'intérieur et je réussis à me frayer un chemin à travers la foule à coups de coude.

Trois énormes joueurs de football entraînaient Jay sur la véranda, à l'avant de la maison. Il se débattait en hurlant de gros mots que je n'avais jamais entendus dans sa bouche. Je restai dans l'embrasement de la porte et regardai autour. La fenêtre dans la pièce de devant était en mille morceaux. Des filles pleuraient. Scott était là. Il n'y avait plus de musique, plus personne ne dansait, et tous observaient la scène. Il se tenait le nez, qui saignait, tout comme son bras. Sa chemise était déchirée du col jusqu'à la taille et tachée de sang. Il avait dû dessoûler un peu, car avec mon sixième sens, je pouvais voir comment il se sentait : vulnérable et mort de peur.

Gene arriva en titubant dans l'espace ouvert. Scott n'avait plus de chemise, et comme le laissait à penser la tête échevelée de sa copine, ils devaient venir du « carrefour du pelotage ».

— Oh, non, mes parents vont m'*assassiner* !

— Voilà qui fait foirer la fête, chuchota quelqu'un dans la foule.

— Gene, dit Scott, avec une voix nasale et geignarde. Jay est devenu fou. Il est arrivé de nulle part et il m'a frappé sans que je m'y attende. Après, il m'a jeté à travers la fenêtre. Je pense qu'il m'a cassé le nez.

— Merde.

Gene posa ses mains sur sa tête, regardant de tous côtés.

Dehors, Jay recommençait à tout casser, hurlant et donnant des coups de pieds. Les trois armoires à glace resserrèrent leur emprise, lui criant de se calmer et d'arrêter de se débattre. Je sortis en courant

et descendis les marches de la véranda pour le rejoindre.

— Jay ?

Il me regarda avec des yeux sauvages que je ne lui avais jamais vus. Ses joues étaient en feu. Il montra les dents, haletant. Il avait un garçon pendu à chaque bras, et le troisième derrière lui le retenait par la poitrine. Il me regarda intensément, jusqu'à ce qu'il reprenne son souffle et que son regard mauvais laisse place à un sanglot pitoyable.

— Il t'a drojé, Anna. Drovvé.

Je comprenais ce qu'il disait. Je fis un signe aux joueurs de football.

— Ça va, les gars. Merci. Je vais le ramener chez lui.

Quand ils le lâchèrent, il perdit l'équilibre et tomba dans un buisson. Ça allait faire mal le lendemain matin. Je me précipitai vers lui.

— Bon, je vais t'aider à le faire monter dans la voiture, dit le garçon le plus imposant.

Il s'appelait Frederick, je pense, et venait tout juste d'obtenir son diplôme. Les deux autres rentrèrent. Frederick passa un de ses bras autour de Jay et le souleva, tandis que je le prenais par l'autre. Frederick avait été un solide secondeur au football, de sorte que, pour moi, Jay ne pesait rien. On avançait dans le noir, tandis que la musique reprenait à la fête.

Je me tournai vers la maison et j'intensifiai ma vision pour découvrir quelque signe de Kaidan Rowe. Rien. Il y avait tellement plus de questions que je voulais lui poser. Et surtout, pourquoi étions-nous comme ça ? Surtout, qu'est-ce que nous étions ? *Nous*. Mon Dieu. À la simple pensée que quelqu'un d'autre pouvait être comme moi, je me sentis comme foudroyée. Il fallait que je le revoie. Le plus tôt possible.

Une fois à la voiture, je récupérai les clés et le cellulaire de Jay dans sa poche, j'inclinai complètement le siège passager et laissai Frederick l'installer à l'intérieur. Je le remerciai, et il retourna à la fête. Jay était complètement évanoui. Il me vint bien à l'idée que je pourrais retourner à la fête et y retrouver Kaidan, mais je craignais que Jay se réveille. En plus, je ne voulais pas avoir à composer avec toutes les émotions suscitées par drame.

Au lieu de cela, je dirigeai mon ouïe en direction du quai et j'écoutai. Il n'y avait aucun bruit. Je la concentrai de nouveau aux alentours de la maison cette fois, le bruit me durcissant le visage, et dans la nuit, je prononçai ces paroles :

— Je n'en ai pas fini avec toi, Kaidan Rowe.

Des environs de la cuisine, une voix solitaire à l'accent anglais me répondit :

— Moi non plus.

Et en dépit de la chaleur de cette nuit, j'eus froid dans le dos.

Après être montée dans la voiture et avoir ajusté le siège du conducteur, je téléphonai à Jana du cellulaire de Jay. Elle était aussi à une fête, quand elle me répondit. Elle avait obtenu son diplôme l'année précédente, mais vivait toujours chez ses parents, d'où elle faisait le trajet jusqu'à l'université. Quand elle apprit que dans l'état dans lequel il était actuellement, son petit frère serait incapable de

rentrer à la maison et de se mettre au lit par ses propres moyens, elle jura et dit qu'elle nous retrouverait devant la maison familiale. Il serait possible de le faire entrer sans réveiller leurs parents.

Quelle pagaille !

Au début, j'étais nerveuse de devoir conduire sur cette route sinueuse à travers la forêt complètement noire, et ce, même avec l'aide de ma vision nocturne. À tout bout de champ, je voyais de petits animaux éclairés par la lumière des phares qui, parfois, décidaient soudainement de traverser la route, me forçant à freiner brusquement.

Ce fut seulement une fois que nous fûmes sortis de la forêt et rendus sur la route principale que je me permis finalement de penser à ce qui avait eu lieu ce soir-là. Plus je pensais à ce que Scott avait fait, plus j'étais contrariée. Et j'étais complètement dégoûtée par moi-même d'avoir pris du plaisir à tout ça. À un moment donné, je devrais m'occuper de Scott. Je n'aimais pas les affrontements, mais il ne pouvait pas s'en sortir sans conséquence. Au moins, l'année scolaire était terminée, et je n'aurais pas à m'occuper de tous ces gens au cours des prochains mois.

Mais toute la colère que je pouvais éprouver envers Scott et tout l'embarras que je pouvais ressentir par rapport à mon propre comportement étaient relégués au second plan par ma conversation avec Kaidan. Le simple fait d'y penser me donnait de nouveau des palpitations. C'était incroyable. Il était vraiment comme moi. Qu'est-ce que cela signifiait exactement ? *Lui* savait, évidemment. Si seulement j'avais pu lui parler plus longtemps. Je me demandai comment je pourrais le retrouver.

Je me dis que je pourrais toujours écrire mon numéro de téléphone sur une de mes culottes et la lancer sur scène à son prochain concert. La pensée d'un pareil acte me fit éclater rire. Il n'accorderait sans doute qu'un coup d'œil furtif à cette petite culotte de coton blanc avant de la mettre à la poubelle.

Jay remua. Il tenta de dire quelque chose, mais il était incapable de prononcer de manière discernable.

— Qu'est-ce que tu dis, Jay ?

— Je vais vomir !

Oh ! J'arrêtai la voiture le long de la route et je me penchai sur lui afin de pouvoir ouvrir la portière, qui bloquait, comme d'habitude. Je réussis à l'ouvrir juste à temps.

Il fallut s'arrêter une fois de plus par la suite. Pauvre Jay. Je lui massai le dos, tandis qu'il fermait la portière et s'appuyait contre elle. Je ne pouvais pas faire beaucoup plus. Il commença à pleurer, alors que nous arrivions dans son quartier.

— Tout va bien, le rassurai-je.

— Non, ça ne va pas bien. Je ne veux pas devenir comme grand-père Len.

Et ses pleurs se transformèrent en un gémissement douloureux.

— Comme qui ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Par la suite, il ne dit plus rien de sensé. Jana nous attendait sur le bord du trottoir, les bras croisés, irritée. Je n'aurais pas voulu être à la place de Jay le lendemain, et ce, pour plus d'une raison. Jana

était une gothique pure et dure et elle ne s'en laissait pas imposer, bien au contraire.

Ensemble, il nous fut possible de le tirer jusqu'à son lit sans réveiller leurs parents, puis Jana me reconduisit à la maison.

— Qu'est-ce qui lui a pris de se beurrer comme ça ? me demanda-t-elle.

— La fête était trop intense.

— Attends, est-ce que c'était celle du lac ? Même moi, j'en ai entendu parler ce soir. Ça devait être dément.

— C'était complètement fou, en effet.

Pendant quelques minutes, le silence s'installa entre nous.

— Qui est grand-père Len ? lui demandai-je finalement.

— Hein ? Oh, il a parlé de lui ? Ouais, c'était le père de notre mère. C'était un ivrogne total. Mais selon notre mère, quand il n'avait pas bu, c'était le meilleur des hommes. Elle l'adorait. Tout le monde l'adorait, en fait. Puis, il se remettait à boire, et c'était un autre homme : il devenait mauvais. Il a fait du mal à beaucoup de gens. C'était un homme troublé. Il a essayé de combattre ses démons, mais en fin de compte, il a perdu.



SORTIR DES JOURS SOMBRES

Le lendemain matin, il était à peine 9 h et déjà il faisait chaud et lourd sur notre balcon, tandis que je savourais mon chocolat chaud. Il n’y avait pas de vent et d’un champ à proximité provenait une odeur de fumier. Patti arriva avec son café, sentit l’odeur et remua les narines. Elle ouvrit son journal et moi, mon livre. Mais j’étais incapable de me concentrer. Il s’était passé trop de choses la veille à la fête.

Je n’aimais pas penser au jour de ma naissance, d’une part parce que pouvoir s’en souvenir était contre nature, et d’autre part, parce que j’étais incapable de comprendre. Je ne savais pas comment je devrais me sentir et je ne voulais pas me tromper de sentiment, si cela était possible. Mais depuis que Kaidan avait rouvert cette plaie, elle saignait de nouveau, et il allait falloir la panser.

J’appelais l’époque précédant ma naissance les « jours sombres », pas parce que tout allait mal, mais parce que, dans le ventre maternel, il fait noir. C’était comme être bercé dans un hamac en pleine nuit. Mon souvenir le plus vif était la voix de ma mère. La première fois que je pus entendre sa voix, elle chantait. Lorsque je décidai de tenter de bouger mes membres et rencontrai la tendre résistance de son ventre qui m’entourait, elle poussa à son tour en riant, et la pression me fit rebondir. Pendant ces jours sombres, la voix de Jonathan LaGray était là, elle aussi, retentissante, grave et bourrue.

Le fait de naître me désorienta — trop lumineux et trop froid —, mais le pire était l’impression d’avoir perdu certaines connaissances qui avaient été communes pendant mes jours sombres.

Avec mes yeux embués, typiques d’un bébé naissant, je ne voyais rien et pourtant je me souviens très bien de l’effet que me fit le regard de cet homme lorsqu’il se pencha sur moi ce jour-là. Ces yeux étaient pleins de ce savoir qui, justement, me manquait.

« Dis non à la drogue, d’accord, petite ? »

Il me fut toujours impossible de déterminer s’il était sincère ou ironique. En effet, je ne le revis jamais.

Pourtant, je me souvenais très bien de la religieuse, une vieille femme toute fripée de laquelle émanaient la pureté et une paix à l’odeur de lavande, et aussi de Patti, me regardant penchée sur moi, ses cheveux dans les yeux, le jour où elle vint me chercher. Elle explosait presque d’amour, quand elle me reçut dans ses bras, comme si j’avais été le plus fragile de tous les dons.

Voilà la seule partie de mes souvenirs que je pouvais comprendre et à laquelle je repensais avec amour : ma rencontre avec Patti.

Je la regardai, en train de lire son journal, de tourner les pages en chantonnant. Au loin, sur la

colline, à travers la pinède, un train passait.

— J'ai fait la connaissance de quelqu'un qui est comme moi, dis-je, tout juste comme le train sifflait.

Le journal glissa des mains de Patti et tomba par terre avec un froissement sourd. La tempête d'émotions noires qui tourbillonna soudainement autour d'elle me surprit.

— Patti ? murmurai-je.

— Qui était-ce ?

Sa voix pleine de panique m'effraya. Elle s'agrippa à la table de plastique pour se redresser.

— Je... Je ne le connais pas vraiment, bégayai-je. Mais je lui ai parlé un peu hier soir.

— Il ne faut pas que tu le revoies.

Elle me montra du doigt pour souligner l'importance qu'elle donnait à ce qu'elle me disait en me regardant avec des yeux exorbités.

Le téléphone sonna comme nous nous regardions. Il sonna de nouveau.

— Réponds, dit-elle. J'ai besoin de réfléchir.

Je me levai, et le téléphone avait déjà sonné trois coups lorsque je répondis.

— Allo ?

— Salut, dit une voix faible et éraillée.

— Jay ? Oh, ça n'a pas l'air d'aller.

Je m'assis à la table de la cuisine, mon regard tourné vers Patti. Elle était toujours assise, la main sur le bord de la table, les yeux fermés, rigide.

— Je me sens vraiment mal, dit-il. Est-ce que tu me détestes complètement ?

— Ne dis pas de bêtises, Jay. Je me faisais du mauvais sang pour toi, c'est tout. Es-tu malade ?

— Je me sens comme si un camion Mack m'était passé dessus. Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé, mais ce dont je me souviens me fait sentir comme un imbécile.

— Heureusement que Jana nous a donné un coup de main, lui répondis-je.

— Pfff... Elle me l'a fait payer cher. Elle m'a forcé à lui préparer son petit déjeuner à 7 h, parce qu'elle devait aller travailler. Et on ne parle pas d'un bol de céréales, non. Elle voulait des œufs, du bacon et tout le reste, alors que j'avais du mal à tenir debout !

Je dus me retenir pour ne pas rire en imaginant cette scène.

— Je me suis mis en colère après toi parce que j'ai cru que tu étais défoncée, alors j'ai descendu une bouteille de gin. Oh... Le simple fait d'en parler me donne envie de vomir. Après, tout le monde est venu me voir pour me demander si je savais que Scott t'avait fait prendre de la drogue sans te le dire, et j'ai explosé. Ensuite, je ne me rappelle pas tout, mais je suis convaincu d'avoir remué la maison de fond en comble pour le trouver. Je suis pas mal certain d'avoir fait tomber quelques personnes. Ah, je ne peux pas croire que je me suis saoulé comme ça.

— C'est tout ce dont tu te souviens ?

— Ouais. Pourquoi ? J'ai fait autre chose ?

Je regardai de nouveau Patti. Elle s'était levée et, les bras croisés, regardait en direction des arbres. Je continuai de parler à voix basse.

— Il s'est produit quelque chose de pas trop important entre Scott, une fenêtre et toi.

— Oh non ! C'est vrai ? Personne n'est blessé, j'espère. Est-ce que la vitre est cassée ?

— Oui, elle est cassée, mais tout le monde va bien. Bon, Scott a quelques coupures et aussi peut-être le nez cassé, mais je crois surtout que tu l'as blessé dans son orgueil. Tu n'as pas mal à tes articulations ?

— J'ai mal partout. Oh, bon sang... Mes économies de l'été vont y passer. Il faut que je téléphone à Gene pour faire remplacer cette vitre avant que ses parents reviennent. Mais est-ce que c'était vrai pour la drogue ?

Je fis une pause. Encore une nouvelle occasion où il aurait été plus simple de mentir.

— Il y avait de l'ecstasy dans mon verre, et j'en ressentais les effets quand tu m'as vue, mais ils n'ont pas duré.

Il émit un long bruit sourd, plein de colère, pareil à un grondement.

— Écoute-moi, Jay. Je ne veux pas que tu t'en occupes pour le moment. *S'il te plaît !* Je te remercie d'avoir été là pour moi, mais je ne veux pas que tu t'en prennes à lui. Je m'en chargerai moi-même, quand il sera temps. D'ac ?

— Bon, comme tu veux, marmonna-t-il pour m'apaiser, sans que ça paraisse très convaincant.

— Merci, lui dis-je tout de même.

— Hé, attends un instant, reprit-il. Qu'est-ce qui se passait entre Kaidan et toi ? Je te cherchais quand j'ai entendu la rumeur, puis quelqu'un m'a dit que tu étais sortie avec lui.

Mon ventre se serra, et je jetai de nouveau un coup d'œil vers Patti. L'air sérieux, elle était complètement perdue dans ses pensées. Je me mis à chuchoter.

— Il ne s'est rien passé entre nous. On a discuté sur le quai. Il se souvenait de moi...

— De quoi parliez-vous ? J'ai du mal à t'entendre. Est-ce que Patti est près de toi ou quoi ?

— Oui, désolée. Je ne sais pas. On a parlé de drogues, de nos parents. Discuter avec lui, c'est vraiment difficile.

— Vous êtes complètement différents l'un de l'autre, mais ça pourrait te faire du bien. Tu as besoin de t'amuser un peu.

— Oh, je t'en prie ! m'écriai-je, oubliant un instant de rester discrète. Ça n'a rien à voir. Je ne sais pas comment t'expliquer.

— Il te plaît ? me demanda-t-il encore.

— Disons que... qu'il m'intrigue, dus-je admettre.

— Super, super.

Il avait l'air content.

— C'est un début.

Le début de quoi, je n'en avais aucune idée, mais j'avais bien l'intention de le découvrir.



IDENTITÉ

Le comportement de Patti était tellement étrange que je décidai de m'enfermer dans ma chambre avec mon livre. Je lisais quelques phrases, pour ensuite penser aux événements de la veille, avant de reprendre ma lecture, mais seulement pour m'arrêter en me demandant ce qui troublait tant Patti.

Elle n'était pas du genre à rôder autour de ma chambre, mais pendant plus d'une heure, je l'entendis aller et venir dans le couloir devant ma porte.

— Est-ce que ça va ? lui criai-je finalement depuis ma chambre.

Elle entra, l'air penaud, entourée d'une zone de gris nerveux. Elle s'assit sur le bord de mon lit. Je croisai les jambes pour lui faire de la place et lui prêtai toute mon attention.

— Anna...

Elle se racla la gorge. Elle avait les yeux humides et tout rouges.

— Le jour où je suis allée te chercher à l'orphelinat... Non, il faut que je remonte à plus tôt. Tout ça va te paraître bien étrange...

Elle savait quelque chose à mon sujet ! Je lui pris l'avant-bras, avide d'informations.

— Tu sais, Patti, toute ma vie a été étrange. Si tu sais quelque chose, tu dois me le dire, je t'en prie. Il n'y a rien que tu puisses me confier qui peut m'effrayer ou...

Elle souffla par le nez et remua la tête.

— *Tout* ce que je vais te raconter va t'effrayer. Ma chérie, moi, j'ai peur depuis 16 ans.

Je ne répondis rien. Je laissai son bras. Son air, de même que la frayeur gris foncé qui entourait son être, accélérât mon rythme cardiaque.

— Tu as toujours été portée vers tout ce qui est spirituel, Anna, mais je me demande à quel point tu vois... à quel point tu crois...

— Tu veux dire Dieu ? Je crois en...

— Je sais. Mais qu'en est-il de... des esprits ? me demanda-t-elle.

— Tu veux dire les fantômes ?

— Non. Je te parle des anges.

Je ressentis un picotement sur le cou et le cuir chevelu.

— Oui, bien sûr, dis-je lentement. Je sais bien que la Bible parle des anges au paradis... en train de chanter et de claironner et tout ce genre de trucs...

— Dans la Bible, il est aussi question d'anges qui viennent sur Terre. Et aussi des démons.

— D'*ac-cord*. Je sais bien que ce genre de trucs arrivait autrefois, ou je ne sais quoi, mais quel

rapport y a-t-il avec nous ?

— Tu sais que j’ai été mariée, dit-elle.

Je hochai la tête, complètement perplexe quant à cette conversation, incapable de déterminer où elle voulait en venir. Patti se leva et se mit à arpenter ma chambre tout en me parlant.

— Pendant trois ans, nous avons tenté de concevoir un enfant. Au bout d’un moment, il est allé voir un médecin et a appris que le problème ne venait pas de lui. Pour nous, ce fut le début de la fin. Je priais pour que mon corps soit guéri et que nos vies soient bénies par la naissance d’un bébé, mais les mois ont passé, et je n’ai jamais réussi à tomber enceinte. Or, une nuit, j’ai fait un rêve. En fait, j’ai dit à mon mari que c’était un rêve, mais je savais que c’était réel.

Elle s’arrêta et me fixa. Je hochai de nouveau la tête en souhaitant qu’elle aboutisse, qu’elle dise ce qu’elle avait à dire, quoi que ce soit.

— Un ange est venu à moi, Anna. Il m’a dit qu’il y avait un bébé qui m’attendait dans un couvent à Los Angeles.

Je sentis un picotement tout le long de ma colonne vertébrale. Elle vint s’asseoir à côté de moi, posant la main sur mon genou comme pour m’immobiliser, comme si j’avais eu l’intention de m’enfuir. Elle se mit à parler plus rapidement.

— Quand je me suis réveillée le lendemain matin, j’en ai parlé à mon mari, mais il disait que j’avais perdu la tête. Et d’une certaine manière, c’était le cas. Tout ce que je savais, c’était que je devais me rendre jusqu’à toi, peu importe le reste. J’ai acheté un billet pour Los Angeles et je l’ai supplié de venir avec moi, mais il a refusé. Quand je suis revenue à la maison avec toi, il était parti. Un an plus tard, il s’est remarié. Mais je t’avais, et pour moi, c’était tout ce qui comptait. Est-ce que tu me crois, jusqu’à maintenant ?

— Oui, bien sûr.

Mais malgré tout, dans mon esprit, les dénégations de tout ce scénario complètement irrationnel se succédaient à un rythme frénétique. Je lui pris la main, dans l’espoir de la calmer.

— Avant qu’on me laisse te prendre, une religieuse qui dirigeait l’orphelinat m’a parlé. Son nom était sœur Ruth. C’est la personne la plus âgée que j’ai jamais rencontrée. Elle devait avoir au moins 100 ans à l’époque. Elle m’a dit qu’elle m’attendait et qu’elle sentait que j’étais la bonne personne pour t’élever.

— Qu’est-ce que ça voulait dire ? murmurai-je.

Elle fit une pause, examinant mon visage.

— Que t’élever allait exiger beaucoup de soins, car tu es plus qu’un humain, Anna.

J’avais toujours su que j’étais différente, et pourtant, ce qu’elle me disait me paraissait complètement fou.

— Alors, qu’est-ce que je suis ? lui demandai-je avec appréhension.

— Tes parents étaient des anges.

Je ne pus contenir un rire nerveux, mais je cessai de rire en voyant que Patti était tout à fait sérieuse.

— Ta mère était un ange de lumière, et ton père était...

— Était quoi ?

— Était un démon.

Je dus me forcer pour respirer.

— C'est impossible, murmurai-je. Tu ne crois pas à des histoires pareilles, quand même ?

— Absolument tout ce que sœur Ruth m'a dit sur toi pour me mettre en garde s'est réalisé. Quand tu avais trois ans, tu m'as dit que tu te souvenais de ta naissance. Puis, toutes les autres choses sont arrivées, l'une après l'autre, exactement comme elle me l'avait annoncé.

— Tu savais tout ça ?

C'était un choc. Voilà pourquoi Patti ne m'avait jamais posé de questions... Ça m'avait toujours paru étrange qu'elle ne m'amène pas chez le médecin pour me faire passer des tests quand je m'étais mise à avoir des migraines à la suite de l'amplification de mes facultés. Je me disais que, peut-être, elle ne faisait pas confiance aux médecins quand il s'agissait de sa petite fille *particulière*.

— Je suis désolée de ne t'avoir jamais rien dit, me dit Patti, la gorge serrée par l'émotion. Je n'avais jamais l'impression que c'était le bon moment.

J'essayai d'organiser tout ça dans mon esprit. Il devait bien y avoir une explication rationnelle. Mais en réalité, est-ce que, depuis des années, je ne tentais pas, justement, de trouver une explication rationnelle pour toutes les choses que j'étais capable de faire ?

— C'était peut-être une vieille dame folle, avec des pouvoirs de prophétie, tu sais, quelque chose du genre..., tentai-je de raisonner.

— D'accord. Mais alors, comment expliques-tu tous tes pouvoirs surnaturels ? Elle a dit qu'en grandissant, tu pourrais même voir les anges gardiens.

Je réfléchis un instant et soudain, tout devint clair.

— Les nuages blancs !

— Tu peux les voir ?

Je me redressai et me mis à regarder le sien. Il semblait être en train de poser sa main de vapeur sur l'épaule de Patti. Mais je ne pouvais pas distinguer ses traits. C'était juste une image floue. Est-ce que c'était vraiment un ange ? Je tendis la main et regardai la main vaporeuse voleter de son épaule et se poser dans la mienne. Je ne sentais rien, mais j'étais pénétrée d'un sentiment de paix intense et de compréhension avant qu'il la retire.

— Tu vois, Anna ? me dit Patti en me regardant attentivement. C'est la vérité. Et il n'y a personne comme toi sur Terre. Certains sont similaires, mais ils sont seulement la moitié de ce que tu es. C'est vraiment important, Anna. Écoute-moi bien.

J'étais toujours en train de fixer son ange gardien, mais je me forçai à la regarder.

— Ceux qui sont comme toi sont tous les enfants de démons, Anna, de démons et d'humains. Et ils ont été élevés par ces démons eux-mêmes, de sorte que ce garçon que tu as rencontré...

« Où est ton ange ? »

Les paroles de Kaidan me revinrent à l'esprit.

— Il est à moitié démon, murmurai-je.

Je compris tout, à cet instant, et ça me frappa en pleine poitrine, me traversant comme un flot d'eau froide.

— J'aurais dû tout te dire plus tôt.

Les larmes venaient alors aux yeux de Patti, mais j'étais trop en état de choc moi-même pour pleurer avec elle.

— J'ai été égoïste. Je savais qu'une fois que je te l'aurais dit, plus rien ne serait comme avant, que tout serait différent pour toujours. Et ces demi-démons sont si peu nombreux sur Terre que je me disais qu'il y avait peu de chances que tu en rencontres un.

— Je ne suis pas fâchée contre toi, lui dis-je.

De toute manière, j'étais incapable d'éprouver une sensation en particulier, tant mon être entier était en ébullition.

— Mais je ne comprends pas. Les démons et les anges ? *Vraiment* ? Enfin, admetts-le ! C'est... c'est...

Elle se leva et prit ma Bible sur ma commode. De mon côté, je pris un mouchoir de ma table de nuit et le lui donnai. Patti s'essuya les yeux et se racla la gorge. Puis, elle s'assit et ouvrit le livre sur ses genoux. Me le passant, elle m'indiqua « Genèse », chapitre six, verset quatre. Je me mis à lire tout haut.

— « En ces jours, les géants étaient sur la terre et ils y étaient encore lorsque les fils de Dieu vinrent trouver des filles d'homme et eurent d'elles des enfants. Ce sont les héros d'autrefois, ces hommes de renom¹. »

Je levai la tête pour la regarder, dans l'espoir qu'elle puisse m'expliquer.

— J'ai fait beaucoup de recherches au cours des dernières années, dit-elle. Les fils de Dieu étaient les anges. Les filles des hommes sont simplement des femmes humaines. Et un Nephilim, ou un géant, est l'enfant d'un ange du paradis ou un démon. Les démons, eux, ne sont en fait que des anges déchus. Tu es une Nephilim.

Ce mot me disait quelque chose.

— Je pensais que les Nephilim étaient des géants, comme Goliath.

— C'est vrai que ça signifie « géant », mais tu sais comment la Bible fonctionne, me dit-elle avec un léger sourire. Il est difficile de déterminer ce qui doit être compris littéralement et ce qui est seulement métaphorique. Pour la plupart des gens, il est plus facile de les considérer comme une véritable race de géants qui ont habité la terre et ont disparu, ou subi une mutation génétique quelconque. L'Écriture est pleine de références aux anges et aux démons, mais même les croyants ont tendance à penser que ce ne sont que des fables ou du fantastique. C'est difficile pour notre intelligence de concevoir ce que l'on ne peut pas voir.

— Mais ce que je ne comprends pas, c'est que les anges ou les démons puissent avoir des enfants.

Ce sont des esprits, non ?

— Ils doivent posséder quelqu'un.

Hiiii ! Être possédée par un démon. Cette histoire empirait à chaque mot.

— J'ai posé beaucoup de questions à sœur Ruth, et celle-ci a tenté de m'expliquer la hiérarchie des anges. Il y a les anges-messagers, comme celui qui est venu à moi. Les anges gardiens, de tous les esprits, sont ceux qui sont le plus aptes à soutenir, à protéger ; ils sont choisis pour leur obéissance. Ils ne peuvent pas interférer avec les vies humaines, à moins que Dieu leur donne le pouvoir de le faire. S'il n'est pas encore temps pour une personne de mourir, son ange gardien peut faire des guérisons miraculeuses ou lui éviter des catastrophes. Sinon, tout ce qu'ils peuvent faire est d'apaiser notre souffrance.

Elle détourna la tête avec un air mélancolique, et je compris à quel point elle avait réfléchi à toutes ces questions au fil des années.

— Il me restait bien d'autres questions à poser à sœur Ruth, mais je n'ai pas eu le temps. Cependant, elle m'a confié un message pour toi.

Les mains de Patti se mirent à trembler, tandis qu'elle me prenait la Bible et la fermait.

— Elle m'a dit que tu devrais aller la trouver dès que tu serais assez mûre intellectuellement. C'est le cas aujourd'hui.

— D'accord, oui. Tout à fait.

Je devais faire la connaissance de cette sœur Ruth.

— Est-ce qu'elle a dit pourquoi ?

— Elle n'a rien voulu me dire. Il y a des choses qu'elle sait qu'elle ne dira qu'à toi et qu'il serait dangereux d'écrire. Elle a aussi dit qu'il faudrait que...

À ces paroles, elle ferma les yeux, ayant du mal à poursuivre.

— ... tu devras voir ton père.

Il m'en fallait beaucoup pour que je me mette en colère, mais penser à mon « père » suffit.

— Je ne veux pas le voir.

— Je sais bien. Et j'ai dit à sœur Ruth que je pensais que c'était une mauvaise idée. Le seul fait de te savoir en présence d'un démon me rend malade. Mais je vais te répéter ce qu'elle m'a dit. Elle est convaincue que tes parents étaient amoureux l'un de l'autre. Et après tout, tous les anges peuvent ressentir la gamme complète des émotions, même les anges déchus. De cette manière, s'il pouvait aimer ta mère, un ange de lumière, ne pourrait-il pas t'aimer, toi aussi ?

Je me rappelai son visage le jour de sa naissance, tandis qu'il regardait ma mère mourir, puis l'ascension de son âme. Oui, il l'aimait. Et ses yeux n'avaient fait montre d'aucune mauvaise volonté à mon égard, quand ils s'étaient posés sur moi. Mais tout de même... Toutes ces années passées sans jamais entendre parler de lui...

— Comment cette religieuse pouvait-elle savoir tout ça ?

— Elle m'a dit que sur terre, elle est unique, tout comme toi, quoique de manière différente. En fait,

sœur Ruth était réellement particulière. Il émanait de sa présence quelque chose d'apaisant, comme chez toi. Mais pardonne-moi de ne pas pouvoir t'en dire plus, Anna. C'était déjà beaucoup à assimiler ce jour-là.

— Ne t'en fais pas, Patti.

Une partie de mon cerveau, le côté réaliste, ne voulait pas croire un seul mot de ce qu'il avait entendu. Mais l'autre partie, le côté spirituel, plus près du cœur, savait à n'en pas douter que c'était la vérité vraie. En général, c'était mon cœur qui menait. Mais je comprenais assez bien la situation pour être consciente qu'une fois le tout digéré, je serais terrifiée.

— Est-ce qu'elle a dit autre chose sur ma nature ?

— Tu n'es pas mauvaise, si c'est ce que tu veux savoir.

Des deux mains, elle prit la mienne, la posa contre elle dans un serrement.

— Ta faculté de ressentir les émotions des gens te vient de ta mère. Tous les anges gardiens peuvent voir et ressentir les émotions humaines. De ton père, te viendrait une tendance vers un péché en particulier, mais elle ne savait pas duquel il pourrait s'agir.

Oh, moi, j'en avais une bonne idée. Salut, les drogues et l'alcool !

— Mais je ne suis pas mauvaise, répétais-je, pour confirmer.

— Pas mauvaise, ma chérie. Une âme mauvaise rejette le bien et l'amour qui est naturellement en nous tous du fait que nous avons été créés à l'image de Dieu. Il te sera plus difficile de résister à la tentation que ça ne l'est pour un humain ordinaire, mais tu peux y arriver. En gros, tu es une fille normale, mais avec des sensations plus fortes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Elle fit une pause, regarda ma main sur ses genoux en la caressant.

— Anna, est-ce que tu me pardonnes ? me demanda-t-elle. J'ai toujours pensé que savoir tout ça te compliquerait seulement l'existence, mais aujourd'hui, je ne suis plus certaine que c'était la meilleure décision.

— Je te pardonne. Je ne suis pas fâchée.

Je me penchai vers elle et la serrai dans mes bras. Tandis que nous étions dans les bras l'une de l'autre, je vis l'ensemble de son comportement à mon égard, pendant toutes ces années, sous un autre jour. Comment elle m'avait couvée, surprotégée et gardée cachée, comment elle m'avait éduquée sans jamais la moindre remise en question ! Je la serrai plus fort, comprenant soudain tout ce à quoi elle avait dû renoncer pour m'élever. Elle se dégagea.

— C'est la raison pour laquelle je t'ai toujours encouragée à m'appeler Patti, et non pas maman. Je sais que ça va sembler idiot, mais je ne voulais pas usurper ce titre à ta véritable mère, quand je savais qu'elle te regarderait de là-haut. Mais en réalité, Anna, pour moi, tu es ma fille, et je ne pourrais pas t'aimer plus que je t'aime.

J'essayai une larme et lui dis dans un murmure :

— Je sais.

— Bon. Alors, voici mon plan.

Elle lissa mes cheveux rebelles de la main, nouvelle preuve de son esprit pratique.

— Je n'ai pas d'argent de côté, en ce moment, comme j'ai donné un coup de main à grand-mère avec ses frais médicaux. Mais en commençant à économiser dès maintenant, nous devrions avoir assez d'argent pour faire un voyage en Californie vers la fin de l'été. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Super. Mais je veux me trouver un emploi d'été, de mon côté.

— Marché conclu. Nous sommes d'accord.

Je ressentis une vague d'enthousiasme, tandis que nous nous serrions la main.

— Maintenant que je t'ai dit tout ce que je sais, pourquoi ne me parles-tu pas de tous tes superpouvoirs ?

Nous nous sourîmes, excitées à l'idée de pouvoir enfin partager tout cela.

— Oh, attends. Une dernière chose, avant que tu me racontes. Tu dois me faire une promesse.

Son visage se durcit, et un gris clair, comme de la fumée, se mêla au vert clair d'espoir de son aura.

— D'accord.

— Promets-moi que tu ne reverras plus ce garçon.

J'ouvris la bouche, hésitante. Son ange gardien, aussi vague qu'il ait été, semblait me défier du regard, dans l'attente de ma réponse.

— Je t'en prie, Anna, dit Patti. C'est dangereux. Il y a des choses contre lesquelles je ne peux pas te protéger, de sorte que c'est à toi de prendre les bonnes décisions afin de ne pas te mettre en danger.

— Mais...

— Non, me coupa-t-elle. Je ne sais pas trop ce qu'il en est de ton père, mais tu peux être convaincue que les autres démons sont mauvais. Et c'est du *mal radical* dont je te parle. Or, c'est l'un d'eux qui a élevé ce garçon. Tu comprends ? Tu dois me le promettre.

Je pris une grande respiration :

— Je te le promets.

[1](#). N.d.T.: Traduction de la TOB.



CONSÉQUENCES

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Kaidan Rowe.

Je me demandais exactement ce qu'impliquait être l'enfant d'un démon et être dépourvu du contrepoids angélique. En fait, il m'avait aidée et avait été gentil avec moi lors de la fête, même si c'était de sa manière grossière.

De plus, le fait de savoir enfin ce que j'étais n'avait qu'alimenté mon besoin intense d'en apprendre davantage. J'avais tant de questions. Heureusement, la patience était une vertu que jusque-là, je n'avais eu aucune difficulté à cultiver. L'important était de m'occuper le plus possible. Et de toutes mes priorités, la première était de me trouver un emploi d'été.

Il y avait le comptoir de crème glacée de Paula, juste en marge de notre quartier, où je pouvais me rendre à pied. Je fus engagée séance tenante. La patronne avait seulement deux règles : « Tu dois sourire ! Et ma glace, tu la vends. Ce n'est pas gratuit ! » Oui, madame. Ça, je pouvais m'en tirer.

Je travaillais et tentais de me garder l'esprit occupé. Je courais tous les jours, parfois même deux fois par jour, et je lisais beaucoup, en plus des recherches sur Internet au sujet des anges et des démons. J'étais incapable de déterminer si ce que je lisais était vrai ou si c'était seulement du folklore.

Après un mois, j'avais économisé environ 200 dollars. Notre objectif commençait à se concrétiser. Mais en dépit de tout ce que je faisais pour rester occupée, rien ne pouvait m'empêcher de penser à *lui*. Je sentais qu'il était tellement proche. De plus, j'étais certaine qu'il possédait les réponses, au moins à certaines de mes questions. Mais j'avais promis.

Bien sûr, Patti était d'un naturel prudent. Mais si Kaidan avait eu l'intention de me faire du mal, il l'aurait déjà fait, non ? Elle se faisait de lui l'idée d'un être terrible, mais si elle l'avait rencontré, elle aurait compris qu'il n'était après tout qu'un jeune, quoique particulier, tout comme moi. J'étais assise, tapotant le téléphone du bout des doigts, considérant la situation, et finis par soulever le combiné et composer le numéro.

— Allo ? dit-il.

— Salut, Jay.

— Hé, princesse des glaces, reine des cornets extravagants.

— Belle entrée en matière...

— Merci beaucoup. Je m'applique. Alors, quoi de neuf ?

— En fait, tu vois, je me demandais si...

— *Ouiiii ?* dit-il.

Je me mordis l'intérieur de la bouche.

— Est-ce qu'il y a bientôt un concert de Lascif ?

J'avais lâché le morceau.

Silence total.

— Oh hé ? Jay ?

— Désolé... Je me suis évanoui un instant.

— Très drôle...

— Alors, tu veux voir Kaidan ? dit-il en se moquant de moi.

Je soufflai dans le combiné.

— Oui. C'est vrai. Je veux lui parler. Ça va vraiment sembler venir de nulle part, mais je pense que nos pères se connaissent peut-être.

— Vraiment ? En effet, ça, ça vient *vraiment* de nulle part... Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Juste certaines des choses qu'il m'a dites lors de la fête et d'autres choses que j'ai apprises depuis en discutant avec des gens. Quoi qu'il en soit, est-ce qu'ils donnent un concert bientôt ?

— Ils en ont donné un peu partout à travers l'État et aussi en Alabama. Laisse-moi communiquer avec certaines personnes, et je te rappelle.

— Merci.

Je raccrochai et me mis à faire les cent pas dans l'appartement, occupée à ranger un peu à droite et à gauche, pour faire passer le temps. Je n'avais pas une liste précise de tâches ménagères dont je devais m'acquitter. Patti et moi, nous effectuions toujours ce qui avait besoin d'être fait. Ainsi, armée d'un plumeau, je me mis à parcourir l'appartement, sans vraiment prêter attention à ce que j'époussetais. Quand le téléphone sonna, j'abandonnai le plumeau sur une étagère et courus répondre.

— Allo ?

— Salut. Ils ne donnent pas de concert près d'ici au cours des deux prochaines semaines, mais je connais maintenant leur programme de répétition.

Les aptitudes de Jay à la traque de groupes rock devenaient utiles.

— Ils répètent chez Kaidan. Selon Greg, ils disposent d'une salle de répétition incomparable dans le sous-sol de la maison. D'après Greg, Kaidan a toujours la maison pour lui tout seul.

— Et son père, où est-il ?

Mon estomac se serra à l'idée de son père démoniaque.

— Son père travaille à New York. Il fait le trajet en jet privé. Dingue, non ? Je ne sais pas s'il sera difficile d'avoir accès aux répétitions du groupe, mais je peux t'y conduire, juste pour voir.

Cette situation était terriblement embarrassante. Mais c'était ma seule option.

— D'accord, lui dis-je.

Des gens sortaient par les portes de devant. Jay avait réussi à nous faire franchir le portail de la propriété privée des Rowe en disant à la voix d'homme du haut-parleur que nous étions des amis de

Kaidan. À en juger par le nombre de voitures, beaucoup de gens venaient assister à leurs répétitions. On aurait cru qu'il s'agissait d'un miniconcert ou d'une fête. Jay arrêta sa voiture le long de l'allée circulaire où tous les autres véhicules étaient garés. Au centre du cercle que formait cette allée, il y avait une fontaine, directement devant une énorme maison de pierre grise, avec des centaines de rosiers alignés le long de l'entrée en arc et des fenêtres. C'était pour moi ce qui se rapprochait le plus d'un château, sauf qu'aucun prince charmant ne m'attendait à l'intérieur.

— Veux-tu que j'entre avec toi ? me demanda Jay.

— Je pense qu'il vaut mieux que je lui parle seule.

— Pas de problème. Près d'ici, il y a ce magasin de musique où je veux toujours aller jeter un coup d'œil. Tu n'as qu'à me téléphoner quand tu voudras que je revienne te prendre.

— D'ac, merci.

Je descendis de la voiture et me dirigeai vers la porte, croisant des gens qui parlaient. Quand je voulus frapper, la porte s'ouvrit. Le chanteur de Lascif, Michael, était en face de moi, avec un jeans noir serré et une fille huppée au bras.

— On a fini de répéter, dit-il, m'effleurant au passage.

— Je veux juste dire deux mots à Kaidan, répondis-je.

Il haussa les épaules en s'éloignant.

— Fais ce que tu veux, rétorqua-t-il en se retournant. Il est en bas et probablement occupé en ce moment.

Je pénétrai dans le vaste hall d'entrée au parquet brillant et au grand escalier. Je me sentais comme une intruse, tandis que je me dirigeais au son des voix vers une salle à manger aux couverts en porcelaine raffinés, jusqu'à une porte ouverte avec un escalier recouvert de tapis menant au sous-sol. Deux filles en mini-jupes étaient en train de remonter, l'une d'elles cognant des pieds et jurant. Du sous-sol, le son des percussions se fit entendre, accompagnant les filles jusqu'en haut.

— Si c'est Kaidan que tu viens voir, dit celle qui était en colère, ne te fatigue pas.

Elle me dépassa et continua sa diatribe tout en s'éloignant.

— Je ne le rappellerai *jamais*.

— N'importe quoi, dit son amie. Tu vas le rappeler dès ce soir.

Je m'arrêtai, dans la perspective soudaine de sortir et de me sauver de cette maison. Le son de chaque coup de batterie provenant du sous-sol s'accordait avec les battements assourdissants de mon cœur. Je me forçai malgré tout à avancer, puis à descendre les marches l'une après l'autre. Je m'arrêtai au pied de l'escalier et examinai un sous-sol qui ridiculisait celui de Gene. En fait, c'était plus grand que mon appartement. Je m'avançai dans la pièce gigantesque et fermai la porte derrière moi.

Une partie de cette pièce avait l'air d'une salle de cinéma miniature, avec ses trois rangées de sièges en cuir et son écran géant. Juste en face de moi, au centre de la pièce, se trouvait un bar Tiki avec des tables hautes et des tabourets en provenance directe d'un décor hawaïen. Et à l'extrême

gauche, il y avait deux longs divans face à une scène équipée au milieu de haut-parleurs et de microphones. Et à ce moment précis, on jouait de la batterie. On en jouait même très bien, devrais-je ajouter.

Il portait des écouteurs. La concentration rendait sévères les lignes droites de son visage, tandis que ses bras se contractaient sous son t-shirt d'un rouge brillant à la violence de chaque coup de baguette. Le rythme qu'il créait était impeccable. Le talent qu'il avait de toujours prévoir les sons afin de placer la baguette au bon endroit au bon moment, le mouvement vertical de la jambe pour activer la pédale de manière synchronisée, tout cela me sidérait. Et ça allait si vite que je n'arrivais pas à suivre. La beauté de cette interprétation me submergeait. Jamais, je n'avais éprouvé un tel désir. Je voulais... le prendre, le serrer, qu'il soit à moi.

C'était un désir effroyable, honteux.

Dans un dernier fracas, le bruit de métal des cymbales fut le seul son qui persista. Il retira les écouteurs, les posa sur le côté, se leva et me regarda.

— Tiens, tiens, si ce n'est pas Annie, la petite orpheline...

Il passa derrière le bar et prit une bouteille d'eau dans un grand réfrigérateur. Il en but la moitié en une seule gorgée, tandis que je restais sans bouger, puis il la posa sur le bar et sortit de la poche de son jeans un objet argenté. D'un mouvement rapide du poignet, une lame s'en échappa. Je ressentis un coup au cœur. Il me regardait l'observer, faisant virevolter le couteau ouvert entre ses doigts. Qui jouait avec les couteaux ?

En quelques pas, il franchit la distance qui nous séparait et fut en face de moi, très près, la tête inclinée d'un côté. Pour une raison ou une autre, tout cela semblait l'amuser. Mais soudain, son visage devint cruel, et il posa sa main libre contre le mur, au-dessus de ma tête. Nos visages étaient à quelques centimètres à peine l'un de l'autre. Ses yeux me foudroyaient. Et je n'oubliais pas un instant le couteau qu'il tenait toujours avec son autre main. Aller chez lui avait été une erreur monumentale.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il.

— Je voulais seulement te parler.

J'essayais de ne pas avoir l'air effrayée.

— Tu n'as pas besoin d'essayer de me faire peur.

Il gardait son air sérieux, et sa voix était grave, très séduisante.

— Il y a bien peu de place pour de la peur en toi, tellement tu es excitée.

Je fus frappée de surprise par son effronterie. Puis, il baissa les yeux pour regarder mon corps, mais sans jamais bouger.

— Ah, voilà de la colère, dit-il froidement, et tu es aussi un peu embarrassée.

Il lisait en moi... lisait mes couleurs ! Et je ne pouvais pas voir les siennes. J'avais l'impression d'être nue devant lui, complètement vulnérable. Je me mis à me concentrer sur la raison pour laquelle j'étais chez lui.

— Maintenant, je sais ce que nous sommes.

Si seulement ma voix n'avait pas tremblé.

— Félicitations.

Il me domina encore quelques instants, savourant sûrement son pouvoir, puis s'éloigna en lançant son couteau sur la cible à fléchettes. Le couteau se planta en plein dans le mille. Sans s'arrêter, il marcha avec arrogance jusqu'à un divan blanc orné de coussins géants. Il se laissa tomber, ses bottes noires sur les coussins blancs et les bras sur le dessus du dossier, il se détendit. Il continua de me fixer, me défiant de parler.

Je ne savais pas quoi dire, ni quoi faire. Je ne savais même plus ce que je faisais là. Est-ce que c'était tout ce que j'avais en tête, faire irruption chez lui et lui dire « Ah ah, je sais ce que nous sommes, maintenant ! » pour ensuite exiger plus d'information ?

Soudain, il releva brusquement la tête, et ses yeux perdirent leur concentration, comme s'il écoutait quelque chose, très loin. Il se leva du divan et se jeta sur moi. Je voulus reculer, mais il m'attrapa par les épaules, pressant ses lèvres très fort contre mon oreille.

— Mon père vient d'arriver.

Je fus paralysée par la peur.

Un démon. Un véritable démon était là, à cet instant. Je n'avais pas pris en compte cette possibilité. Je tenais pour acquis qu'il serait à New York. Je voulais m'enfuir, mais Kaidan me tira jusqu'au divan et me poussa sur les coussins. Il déchira mon chemisier, et j'ouvris la bouche, prête à crier.

Kaidan me mit brutalement un doigt sur les lèvres pour me faire taire, puis attrapa une couverture disposée sur l'un des bras du divan et me la lança. Il retira son t-shirt et me fit signe d'ôter mon chemisier. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais la peur me fit suivre son exemple, et je retirai mon chemisier, la couverture glissée sur ma poitrine pour la cacher.

Kaidan se pencha sur moi. Oh, mon Dieu, un demi-démon à moitié nu était en train d'enfoncer son visage dans mon cou ! Ses épaules chaudes et douces se pressaient contre les miennes. Je fus traversée par le plaisir, alors que j'étais morte de peur et de perplexité. Je sentis la chaleur de sa bouche contre mon épaule et je dus m'agripper aux coussins du divan afin que mes mains n'aillent pas où elles voulaient, c'est-à-dire n'importe où sur son corps.

Quand la porte du sous-sol s'ouvrit, je poussai un cri malgré moi. Kaidan se redressa légèrement, mais resta devant moi, la tête tournée vers la porte.

— Père.

Kaidan lui parlait d'une voix humble, avec respect.

Toujours sous le bras de Kaidan, je jetai un coup d'œil sur l'homme de grande taille qui venait d'entrer ; il était vêtu d'un complet sombre que complétait une cravate bleu ciel comme ses yeux. Ses cheveux étaient plus foncés que ceux de Kaidan, coupés plus court aussi, et renvoyés vers l'arrière, sa coiffure ondulée par le gel. Et il avait une étoile rouge devant la poitrine trois fois plus grande que celle de son fils. Le bel homme démon sourit légèrement, quand il nous aperçut. Il sembla même faire un pas de côté pour mieux me regarder. Je tirai la couverture qui s'était baissée et laissait voir mon

soutien-gorge.

— Toutes mes excuses, fils. Je ne m'étais pas aperçu que tu avais une invitée.

Alors qu'il avançait vers nous pour me regarder de plus près, j'aurais pu jurer que ses yeux tournèrent au rouge un instant. Sa voix refroidit la pièce.

— Je n'aurais jamais cru que tu aurais envie de t'amuser avec une Nephilim.

— Normalement, non.

Kaidan s'était levé et s'éloignait de moi.

— Elle m'a surpris alors que je m'ennuyais seul après la répétition.

Son père renifla et s'essuya le nez, comme s'il y avait eu une odeur déplaisante dans l'air.

— Venez prendre le thé, tous les deux !

Il se détourna et monta l'escalier. Kaidan ferma les yeux et serra les poings le long de son corps. Mon cœur battait à me défoncer la poitrine. Je me dépêchai de remettre mon chemisier, enfilant gauchement les bras dans les manches, seulement pour constater, avec horreur, que deux boutons manquaient au milieu. Je le gardai fermé avec mes mains, qui tremblaient. Kaidan prit son t-shirt sur le sol et me le lança. Il était beaucoup trop grand pour moi, mais c'était mieux que de me montrer à moitié nue. Je tentai aussi de passer outre le fait que ça sentait merveilleusement bon : un mélange d'arômes d'agrumes et boisés, tellement masculin.

Je suivis Kaidan dans l'escalier en essayant de me convaincre que le fait de prendre le thé avec un démon et son fils amateur de couteaux n'était pas une raison d'avoir peur.

Nous entrâmes dans une pièce d'aspect solennel où le père de Kaidan était déjà installé dans un fauteuil et, d'un signe, il m'indiqua de prendre place sur la causeuse la plus proche de lui. Kaidan s'appuyait contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine nue. Son père le regarda et eut un petit rire sourd.

— Non mais regardez mon fils, me dit-il. Un véritable homme des cavernes. Fils, trouve-toi une chemise et rejoins-nous.

Kaidan sortit, et une femme arriva, chargée d'un plateau et d'un service à thé délicat. Elle remplit trois tasses de thé bouillant, puis regarda M. Rowe pour obtenir son approbation. Il lui fit un sourire en coin qui fit rougir l'aura de la femme et d'un signe de tête, accompagné d'une tape sur le derrière, il lui signifia de se retirer, avant de recommencer à s'occuper de moi. Beurk !

— Quel est ton nom ?

J'avais la gorge trop sèche pour répondre du premier coup, de sorte que j'avalai et essayai de nouveau.

— Anna.

— Anna, je m'appelle Pharzuph, mais parmi les humains, on me connaît sous le nom de Richard Rowe. Je ne crois pas avoir jamais vu un insigne aussi unique.

Il fixait ma poitrine avec un peu trop d'intérêt et je dus me retenir de ne pas croiser les bras. Kaidan revint, une chemise noire sur le dos, et il s'assit sur la causeuse, à une bonne distance de moi.

— Est-ce que je reconnais la couleur de Béliat ? demanda Pharzuph.

Je n'aimais pas sa manière de parler, comme s'il exerçait sa voix nonchalante et séduisante sur moi.

— P... pardon ?

— Béliat est le nom d'ange noir de ton père, m'expliqua Kaidan.

— Elle sait certainement une chose pareille, se moqua Pharzuph.

Mais tandis qu'il me regardait, il prit ce même air de perplexité qu'avait eu son fils le soir où nous avions fait connaissance.

Je toussai et avalai de nouveau, maintenant le rythme de ma respiration égal dans l'espoir de calmer mon aura. J'aurais voulu prendre une gorgée de thé pour me dessécher la gorge, mais j'avais peur d'en renverser.

— Je viens juste d'apprendre que je suis une Nephilim. Kaidan m'a expliqué certaines choses.

Ma voix paraissait plus calme que j'aurais cru. Je faisais attention de parler strictement de ce que j'avais appris de Kaidan. Je ne voulais surtout pas parler de sœur Ruth ni de Patti.

— Et comment avez-vous fait connaissance ?

— Par hasard, répondit Kaidan pour moi. Elle était à un de mes concerts.

— Je suppose que Béliat ne t'a pas enseigné ce que signifie le fait d'être de la race des Neph, donc ?

— Non, nous ne nous sommes jamais vus.

Je me redressai, ayant toujours du mal à croire que j'étais assise là, en train de raconter ma vie à un démon qui avait l'air d'un homme tout à fait normal.

— Et je suppose qu'il ne sait pas que tu es en vie ? Sinon, il me paraît évident qu'il n'aurait pas négligé ta formation.

Pharzuph semblait détendu, même amusé, mais le ton de sa voix était froid et manipulateur.

Je ne répondis pas, préférant hausser les épaules. Jouer les innocents me paraissait être la meilleure option.

— Tu peux être certaine qu'il sera informé de ton existence sur-le-champ. Mais en attendant, il faut s'occuper de toi. Kaidan va te mettre au courant. Commençons par le début : tu pues la pureté. Oui, voilà. Je peux la sentir : ta *virginité*.

Il prononça ce mot comme s'il s'était agi d'une grossièreté, et je rougis.

— Comme un fruit trop mûr. Sans mentionner ton débordement d'émotions, offertes à la vue de tout un chacun. Quel âge as-tu ?

— J'ai 16 ans.

Il se claqua le genou d'une main avec un rire étonné en entendant ma réponse.

— Une Neph vierge à 16 ans ! Comment espères-tu avoir une mauvaise influence sur les humains, si toi-même tu ne te comportes pas mal ? J'ose espérer qu'au moins tu consommes de l'alcool et des drogues avec les jeunes de ton âge ?

— Oui.

On ne devrait sans doute pas me tenir rigueur d'avoir enjolivé la vérité avec un démon.

Je tentai de comprendre tout ce qu'il avait dit. Avoir une mauvaise influence sur les humains ? Oh la la... Et comment il m'avait appelée ? Neph ? Ah, oui, pour Nephilim...

— Tu ne dois pas consommer assez, car sinon, tu ne serais plus vierge. Kaidan, donne-moi mon sac.

Son sac ? Ça semblait totalement glauque. Pharzuph prit sa tasse et sirota son thé jusqu'au retour de Kaidan. Pharzuph déplaça le plateau et ouvrit le petit sac noir, posant sur la table des fioles contenant des poudres et des liquides, des sachets pleins d'herbes séchées, des pipes en argent, des seringues, toute la panoplie du parfait drogué, qui me hérissait la peau à la fois de dégoût et d'envie.

« Je vous en prie, je vous en prie, ne me demandez pas d'en prendre. »

— Laquelle te tente le plus ? me demanda-t-il.

« Attention. »

Il était difficile de faire un choix. Ma main se dirigea vers l'une des fioles et la pointa.

— La cocaïne. Voilà qui est excellent.

Il s'enfonça dans son fauteuil et reprit une gorgée de thé en me mesurant du regard.

Le cellulaire de Pharzuph sonna, et je pus respirer. Il le prit, examina l'écran et appuya sur une touche pour faire taire la sonnerie.

— Je dois retourner au travail. Anna, je suis sûr qu'il ne te déplaira pas de passer un peu de temps avec mon fils ?

Je fis non de la tête.

— Bien sûr que non. Kaidan va prendre soin de toi. En un rien de temps, il saura te faire tirer le meilleur parti de tes capacités. Apprends ce que tu dois savoir et mets-toi au travail.

Puis, il se tourna vers Kaidan.

— J'aurai des invités ce soir, et tu te joindras à nous. Marissa amène une de ses nièces.

— Oui, Père, répondit-il, détournant les yeux pour ne pas me regarder.

Pharzuph se leva et quitta la pièce en composant un numéro. Kaidan prit le petit sac noir.

— Es-tu déjà allée à Lookout Point ? me demanda Kaidan.

Il secoua la tête de manière exagérée, comme pour m'inviter à jouer le jeu. J'essayai d'avoir l'air naturelle, même si j'avais plus l'impression de survivre à une série de petites crises cardiaques.

— Non, répondis-je.

— Eh bien, alors, allons-y.

Nous nous installâmes dans son VUS noir brillant, qui ne pouvait qu'attirer l'attention. Le véhicule était aussi grand que ma chambre. Quel genre de garçon avait besoin d'un VUS gigantesque rien que pour lui ? Comme le véhicule commençait à rouler, il désigna l'odomètre du doigt, puis me montra cinq doigts. Cinq kilomètres ? Ensuite, il mit le doigt sur ses lèvres. Voulait-il dire que l'ouïe de son père s'étendait sur un rayon de cinq kilomètres ? Je me retournai juste assez pour jeter un coup d'œil sur le sac noir qu'il avait lancé sur le siège arrière. Kaidan me vit le regarder.

— Tu vas adorer la vue qu'on a à Lookout Point.

— Super, dis-je, regardant de nouveau la route qui défilait devant nous.

Il était de notoriété publique que Lookout Point constituait l'endroit parfait pour perdre sa virginité. Je fus soulagée lorsque nous eûmes dépassé la sortie qui y menait. Je pouvais respirer un peu mieux.

— Il n'y a plus de danger, maintenant, dit-il. C'est ton ami Jay qui t'a amenée ?

— Oui, comment le sais-tu ?

— J'étais en train d'écouter quand tu es arrivée, évidemment. Il a fallu que je mette tout le monde dehors.

Il semblait irrité. Et je me souvins à quel point les deux filles qu'il avait mises à la porte étaient contrariées.

— Oh, désolée. Je peux t'emprunter ton cellulaire pour lui téléphoner ?

Il me tendit un machin haute technologie que je retournai dans tous les sens, incapable de le faire fonctionner, avant qu'il me le reprenne pour activer l'écran tactile, sur lequel un clavier de téléphone apparut. Je pus composer le numéro de Jay.

— Allo ?

— Salut, Jay. Je voulais seulement te prévenir, euh, Kaidan va me reconduire à la maison.

— Ah, ah, ah !

Pour ma part, je n'avais pas envie de rire, mais je vis les yeux de Kaidan prendre un air amusé.

— Pas de problème, *chica*. Appelle-moi plus tard.

Comme je n'arrivais pas à comprendre comment on raccrochait, je rendis le cellulaire à Kaidan.

— Où habites-tu ? me demanda-t-il. À Atlanta même ?

— Non. À Cartersville. C'est à près de 50 kilomètres. Est-ce que ça va ?

— Oui. De toute façon, il s'attend à ce que je sois parti un bon moment.

J'avais toujours l'estomac travaillé par la rencontre de Pharzuph, cela sans mentionner le comportement déroutant de Kaidan à mon égard. À mon arrivée, il avait été froid et agressif. Puis, quand son père était rentré, il était devenu... quoi ? Protecteur ? Ça n'avait aucun sens. Même à ce moment, il me reconduisait à la maison au lieu de m'emmener dans un lieu à l'écart pour me faire découvrir le contenu du redoutable sac noir, notamment.

— Qui est Marissa ? lui demandai-je, moi-même surprise par mon indiscretion.

— Personne, me répondit-il d'un ton cassant.

Son visage se durcit, et il serra les mâchoires. Pourquoi était-il en colère ?

— Tu es la personne la plus déconcertante que j'ai jamais rencontrée, murmurai-je.

— *Moi ?* Les Neph ne se présentent pas à un concert ou chez quelqu'un, si elles ne cherchent pas des problèmes.

S'était-il senti menacé par ma présence ? Cette pensée était tellement absurde que j'éclatai de rire devant tant d'ironie.

— Je ne savais même pas que j'étais une Neph avant cette fête, lui dis-je.

— C'est bien ce que je comprends, maintenant.

— Et tu avais raison. Je suis bien comme toi, mais... en même temps, je suis différente.

Je fis une pause.

— Je t'écoute, me souffla-t-il.

J'en avais trop dit. C'était de la folie de vouloir lui parler de moi. Et pourtant, il y avait chez lui quelque chose qui me donnait envie d'abandonner toute prudence. Toutefois, il était au service de son père, et je ne pouvais prendre un tel risque.

— Peu importe, affirmai-je.

— Non. Autant me le dire, maintenant.

— Comment puis-je savoir que tu ne te précipiteras pas chez ton père pour le *lui* dire ?

— Quand c'est possible, je ne lui dis rien. Tu ne t'en es peut-être pas aperçue, mais j'ai essayé de te protéger de lui, là-bas. J'ai cru que si je pouvais le distraire en lui faisant croire que je travaillais, il nous laisserait tranquilles et ne verrait pas ce que tu es.

— Oui, je m'en suis aperçue.

Ma voix s'adoucit.

— Pourquoi as-tu fait tout ça ?

— Je ne sais pas vraiment.

Il me regarda brièvement, puis détourna le regard et scruta la route.

— Je suppose que je voulais te comprendre par moi-même. Je m'attendais à ce qu'il rentre plus tard en soirée. D'habitude, il n'est pas à la maison en semaine, mais je suppose que Marissa lui a téléphoné. Tu m'as pris au dépourvu quand tu es arrivée. Je n'écoutais pas, ce qui n'est pas mon genre.

Alors que je ne pouvais voir ses couleurs, je le croyais. Mais tout de même, je n'aimais pas le risque que représentait le fait de ne pas être certaine.

— Pourquoi ne puis-je pas voir tes émotions ? lui demandai-je.

Kaidan s'esclaffa, comme si la réponse était évidente.

— Parce que je ne veux pas que tu les voies.

Il pouvait cacher ses émotions volontairement ?

— Est-ce que c'est une chose que tu peux m'enseigner ?

— Je suppose. Mais il faut du temps pour l'apprendre.

Passer plus de temps avec Kaidan ne serait pas si désagréable. Puis, je me souvins : c'était exactement ce que son père voulait.

— Qu'est-ce qui va arriver, si je refuse, tu sais, si je refuse de faire tout ce que ton père veut que je fasse ? Parce qu'il n'est pas question que je fasse tout ça.

— Ah, vraiment ?

Il semblait amusé.

— Et pourquoi pas ?

— Eh bien, parce que... la drogue... Tu as vu ce que ça me fait. Je serais incapable de me maîtriser.

Je ne peux pas faire ça. Et je ne le ferai pas. En plus, il est hors de question que j'encourage d'autres personnes à prendre de la drogue. Et pour ce qui est du s... Tu sais...

— Quoi ? me demanda-t-il.

Je sentis de la chaleur se propager dans ma poitrine et se répandre dans tous mes membres, jusqu'à mon visage.

— Ça t'embarrasse de prononcer ce mot ? Sexe. Allez, essaie : sexesexesexe.

— S'il te plaît, contente-toi de répondre à ma question. Qu'arrivera-t-il, si je refuse ?

— Nous pourrions tous les deux être punis. Si tu refuses d'être « formée », il ne faut pas que tu te fasses remarquer. Tu ne dois plus revenir chez moi, et surtout, ne fais rien qui puisse attirer son attention. Les Neph sont le dernier souci des démons dans notre monde. On t'oubliera et on ne s'occupera plus de toi. Mais s'il s'aperçoit que tu es toujours vierge, tu te débrouilles toute seule. Je lui dirai que j'ai essayé et que tu as refusé. Et sache que s'il te recherche et que tu continues de refuser de lui obéir complètement...

Je hochai la tête pour qu'il continue, suspendue à ses lèvres.

— Qu'est-ce qui arrivera ?

— Tu ne devines pas ? Tu es morte.

Ce fut comme un coup dans l'estomac. Patti savait qu'il y avait de tels dangers qui me menaçaient et elle m'avait fait promettre de garder mes distances, de ne pas revoir Kaidan. Comment avais-je pu être si imprudente ? Je m'étais jetée dans la gueule du loup, non, du démon ! Et qu'arriverait-il, si Pharzuph vérifiait ce qui m'arrivait et s'apercevait que j'étais toujours une innocente vierge ?

— Je ne comprends pas pourquoi le fait que je sois toujours vierge pose un tel problème, ou pourquoi il faut que ce soit toi qui...

— Il y a quelqu'un d'autre que tu préférerais ?

Il parlait sérieusement, mais avec un amusement latent qui m'irritait.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Si c'est toi et moi, en quoi est-ce une mauvaise influence sur les humains ?

— Un aspect de ta formation serait de faire en sorte que tu sois tout à fait accomplie dans ta nature de pécheresse afin de pouvoir attirer plus d'humains. Quant à moi, je ne crois pas que rester vierge en vaille le risque. Je comprends que tu aies peur de devenir dépendante des drogues, mais quels sont tes arguments contre le sexe ?

Bon sang, cette conversation devenait vraiment trop indiscreète. Je me tortillai sur mon siège, mal à l'aise.

— Je veux attendre d'être mariée, admis-je, croisant les jambes et les bras sur ma poitrine.

Il éclata de rire, fort. Je le fusillai du regard.

— Excuse-moi. Mais le simple fait d'imaginer une Neph aussi pure que toi, qui se marierait et aurait une vie humaine normale est...

Il arrêta de rire en me regardant.

— C'est impossible.

Ça ne pouvait pas être vrai. En une heure à peine, ma vie avait été complètement chamboulée et en serait pour toujours dénaturée et assombrie.

— Même les humains, pour la plupart, n'attendent plus d'être mariés, de nos jours.

Il me regarda à travers ses cheveux bruns qui ondulaient devant ses yeux.

— Écoute, inutile de s'en faire, pour le moment. Pourquoi ne me dis-tu pas ton grand secret ?

Je me mordis l'intérieur de la joue. Je n'étais pas complètement en sécurité avec Kaidan. Ça, je le savais. Alors, pourquoi n'avais-je pas peur de lui ? Son père était un cas, à la fois terrifiant et dégoûtant, mais Kaidan, c'était autre chose. Je voulais lui faire confiance, qu'il ait confiance en moi.

— Ma mère était un ange, laissai-je échapper. Un ange gardien.

Voilà, je l'avais dit. Et je me mis à prier de ne pas avoir à le regretter.

Il cessa d'observer la route pour examiner mon visage.

— Mais les anges de lumière n'ont pas le droit de posséder des humains.

— Je suppose qu'elle a fait quelque chose d'interdit, répondis-je.

Il se passa la main à travers les cheveux, les laissant retomber sur ses sourcils.

— C'est du jamais vu. Et sans aucun doute une chose que tu ne devrais révéler à personne. Ouah !

Puis, Kaidan commença à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? lui demandai-je.

— Toi. Tu es la contradiction incarnée. Des cornes et une auréole. Incroyable.

Pince-sans-rire, je m'esclaffai à sa moquerie :

— Ha, ha, ha.

Après avoir fait connaissance avec son père, plus rien ne me paraissait drôle.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de personnes comme nous ? lui demandai-je. Des Nephilim ?

— Non, pas vraiment. Un peu plus d'une centaine. Autrefois, il y en avait des milliers, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Assise sur le siège passager, j'étais fascinée par l'idée qu'il y avait d'autres personnes comme moi, qui avaient passé leur enfance à cultiver des pouvoirs étranges, pareils aux miens.

Kaidan ralentit à la sortie menant à Cartersville, et le silence s'installa tandis que je lui indiquais le chemin à suivre. Il conduisit son véhicule jusqu'à mon quartier et se gara en face de mon immeuble. Il le regarda avec scepticisme et éteignit le moteur. Je n'étais pas encore prête à le quitter.

— Qu'est-ce que ça implique d'être un Nephilim ? À quel point ressemblons-nous à nos pères ?

Il s'enfonça un peu plus dans son siège et se passa les mains derrière la tête.

— Leur nature pécheresse nous attire. Et on considère que nous sommes à eux, leurs pions, si tu veux. Un Nephilim doit faire en sorte de faire avancer la cause démoniaque et de promouvoir le péché dans son entourage.

Il me racontait tout ça comme si de rien n'était, comme si ces atrocités ne lui importaient pas, ne le troublaient pas.

— C'est complètement fou.

Il m'ignora.

— Chaque démon a un rôle spécifique. Mon père est le duc de la luxure. Et le tien, Béliar, est le duc de la surdose.

Ses paroles furent comme une gifle dont je ressentis la brûlure. Même si j'avais eu certains doutes au sujet de ma nature, entendre tout ça me dégoûtait tout de même. Il était le fils de la luxure ? Voilà qu'il devenait encore plus dangereux.

— Je n'arrive pas à y croire. C'est complètement dingue !

Il continua de m'ignorer, plissant les yeux comme il l'avait fait chez lui.

— Lequel de ces appartements habites-tu ?

Je regardai en direction de notre appartement et le désignai du doigt.

— N'entends-tu pas ? Ou bien n'écoutes-tu jamais ? Il y a une femme qui pleure dans cet appartement.

— Patti ! criai-je.

Je détachai ma ceinture de sécurité, sautai hors de son VUS et courus en direction de l'immeuble, quittant Kaidan sans même lui dire au revoir.



UN CHOIX DIFFICILE

Je montai les marches de béton deux par deux et fonçai dans notre petit appartement, sans même me soucier de fermer la porte derrière moi. Les démons l'avaient-ils trouvée ? Patti était assise sur le divan et me tournait le dos, quand elle m'entendit entrer. Elle avait les yeux rouges. Je me jetai à ses pieds et lui pris le bras.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandai-je.

— Les freins de ma voiture ont lâché. Je suis désolée, ma chérie. Je vais devoir dépenser tout l'argent que j'avais commencé à économiser pour notre voyage.

Elle se remit à sangloter, s'essuyant les yeux avec sa manche.

C'était tout ? Merci, merci, mon Dieu. Je poussai un soupir de soulagement en renversant la tête, rassurée.

Mais soudain, ma vision périphérique me permit de distinguer des mouvements dans le couloir, et je me souvins que la porte était restée ouverte. Et lorsque je me levai pour la fermer, Kaidan était là, dans l'embrasement de la porte d'entrée, la main sur la nuque. Oh, merde, merde, merde, *merde* ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il me suive ! Je voulus fermer la porte avant que Patti le remarque, mais trop tard. Elle l'avait déjà vu. Puis, elle se tourna vers moi.

— Anna ?

Patti et moi, nous nous regardâmes un instant, les yeux exorbités, puis elle me demanda :

— C'est lui, n'est-ce pas ?

— Patti... Je suis désolée.

Elle regarda Kaidan comme si elle s'attendait à ce qu'il fasse quelque chose de menaçant, mais il se contenta de faire passer son poids d'une jambe à l'autre. Il donnait l'impression de vouloir s'enfuir. Patti se leva et se dirigea vers la porte.

— Eh bien, puisque tu es là, tu ferais aussi bien d'entrer, dit-elle fermement.

Il entra, et elle ferma la porte, puis, les mains sur hanches, l'étudia.

Devant Patti, il semblait aussi nerveux que je l'avais été avec son père. Ça le faisait paraître plus jeune. Que pensait-il qu'elle pourrait le forcer à faire : chanter des cantiques avec nous ? L'absurdité d'une telle pensée, en plus de la conviction que j'avais de gros ennuis, me faisait sourire bêtement, une réaction nerveuse. Patti me regarda avec des yeux pleins de colère, et je réussis à effacer ce sourire de mes lèvres. Il fallait tout de même trouver quelque chose à dire pour briser le silence qui régnait entre nous.

— Patti, je te présente Kaidan. Kaidan, Patti.

Ils s'observèrent l'un l'autre avec incertitude, puis à ma grande surprise, elle lui tendit la main.

— Tu dois être un jeune homme bien extraordinaire pour qu'Anna manque à sa promesse afin de te revoir.

Il me lança un regard furtif, et je baissai la tête.

Puis, Patti se mit à m'examiner en profondeur, avec une drôle d'expression du visage.

C'est alors que je me souvins que je portais toujours le t-shirt de Kaidan, et mes oreilles en rougirent. Je commençais à bégayer une justification.

— Oh, ce t-shirt ! m'exclamai-je. Ce n'est rien. Mon chemisier s'est déchiré accidentellement, alors Kaidan me l'a prêté. Je sais qu'on pourrait penser autre chose, mais c'est vrai... Je te le jure.

Et j'eus un coup au cœur en comprenant que plus jamais Patti n'aurait la même confiance en mes promesses. Elle se racla la gorge et croisa les bras.

— Est-ce que je peux te parler seule un instant ? lui demandai-je.

— Tu peux t'asseoir, dit-elle à Kaidan avec une voix sévère. Veux-tu boire quelque chose ?

Évidemment, l'hospitalité du Sud prenait le dessus, même à un moment pareil.

— Non, merci, madame.

Kaidan s'assit au milieu du divan. Il n'avait pas l'air à sa place dans notre salon. Je lui lançai un regard noir, lui montrai mon oreille du doigt et fit non de la tête, pendant que je m'engageais avec Patti dans le couloir. Il valait mieux pour lui qu'il n'écoute pas. Ouais, bonne chance...

Une fois dans la chambre de Patti, avant même que la porte soit fermée, mes yeux se remplirent de larmes.

— Patti, je t'en prie, *s'il te plaît*, pardonne-moi. Je me sens tellement mal. Je n'ai jamais été de mauvaise foi avec toi auparavant et je m'en veux tellement maintenant. C'est seulement que... Je voulais... Je savais qu'il pouvait répondre à mes questions et je savais aussi qu'il ne me ferait pas de mal. Ce que je ne savais pas, c'était comment t'en convaincre.

J'évitai de regarder son ange gardien, car je me sentais déjà bien assez coupable comme ça. J'aurais voulu dire à Patti qu'elle avait eu raison, que je n'aurais jamais dû chercher à le revoir. Ce que j'avais appris me bouleversait, et depuis, j'étais en grave danger. Pourtant, je ne pouvais pas le lui dire. Elle en perdrait la tête.

L'aura de Patti oscilla de l'amour rose pastel à la nervosité gris clair, pour finalement s'arrêter au rose. Comme j'étais en larmes, elle m'attira contre elle. Je la serrai fort dans mes bras, tellement j'avais besoin de m'envelopper d'absolument tout l'amour, toute la douceur qu'elle m'offrait.

— Je sais que c'est une période difficile pour toi, Anna, mais tu dois garder ton sang-froid. Il faut que tu restes toi-même, me dit-elle, s'écartant de moi pour me tapoter le cœur. Car voilà ce qui est important.

Je m'essuyai les yeux avec la manche du t-shirt de Kaidan.

— Je ne veux pas que tu t'en fasses au sujet de l'argent, d'accord ? lui dis-je. Tout ce qui arrive a

une raison d'arriver. Fais réparer ta voiture, et nous ferons notre voyage dès que ce sera possible.

Elle hocha la tête, fit une pause pour réfléchir.

— Une des raisons pour lesquelles je suis si bouleversée, c'est que, quand on m'a ramenée du garage, la première chose que j'ai faite, c'est chercher le numéro de téléphone du couvent. J'avais un mauvais pressentiment. Or, malheureusement, j'avais raison. Il se trouve que sœur Ruth est très faible et a de longs moments d'inconscience. Pour l'amour de Dieu, la pauvre femme doit avoir près de 120 ans aujourd'hui !

Nos regards se croisèrent.

— Nous devons trouver un moyen de t'y envoyer bientôt. Je vais communiquer avec tous les journaux et les magazines que je connais et les supplier de me donner du travail additionnel. Et si tu ne peux pas y aller cet été, tu devras peut-être manquer quelques jours d'école cet automne.

— Moi, de mon côté, je vais tenter d'obtenir plus d'heures de travail au comptoir de crème glacée. Nous y parviendrons. Nous serons là à temps.

Mais si nous arrivions trop tard ? Qu'arriverait-il, si sœur Ruth mourait sans m'avoir rien dit ?

— Tu sais, ajoutai-je, à la pensée d'une éventualité, nous pourrions communiquer avec mon père et lui demander de l'argent.

— Non.

Le visage de Patti se figea un instant.

— Nous allons trouver une solution par nous-mêmes.

Elle se pencha vers moi et murmura :

— Fais-tu confiance à ce garçon ?

— J'ai confiance dans le fait qu'il est probablement en train d'écouter notre conversation en ce moment.

— Il est certainement capable de se comporter en gentleman et de ne pas faire une chose pareille, dit-elle avec une fausse douceur.

Je savais bien que c'était pour lui qu'elle disait ça, pas pour moi. Ça me fit me demander quel effet aurait le chantage affectif d'une mère sur Kaidan.

— Je ne le connais pas encore très bien, mais mes instincts et mon cœur m'indiquent que je peux lui faire confiance.

— Voilà qui est bien. Tes instincts et ton cœur sont très justes. Toutefois, il est vraiment beau. Parfois, ça peut tout embrouiller.

Je haussais les épaules.

— Oui, il est beau, et je sais que je dois être prudente.

Elle sembla rassurée que je ne sois pas en pâmoison en parlant de lui.

— Eh bien, allons lui tenir compagnie.

De retour dans le salon, Kaidan était debout en train de regarder les photos qui ornaient l'un des murs. Jamais auparavant, je n'avais ressenti la moindre honte par rapport à notre petit nid, mon foyer.

Mais après avoir été dans la maison luxueuse et impeccable de Kaidan, ma perspective en était modifiée. Tout ici avait l'air vieux et insolite. Pire, les photos artistiques de Patti, en noir et blanc, qui relataient chaque étape de mon enfance, étaient humiliantes. Il pointa une photo de moi à six ans, sur laquelle il me manquait les dents de devant et eut un petit sourire moqueur.

Je levai les yeux au ciel et m'assis. Patti alla dans la cuisine et prit des verres.

— Tu es sûr que tu ne veux rien boire ? J'ai du thé glacé et...

Elle chercha dans le réfrigérateur.

— Et de l'eau...

— J'aimerais bien du thé glacé, merci, répondit Kaidan.

Le fait qu'il accepte le thé glacé me fit plaisir. Patti s'irritait quand les gens refusaient son hospitalité.

Kaidan prit délicatement place sur notre vieux divan dépenaillé, à côté de moi. Je repensai à lui, vautré sur le magnifique divan dans son sous-sol, avec ses bottes sur les coussins blancs, et cela me parut ironique qu'il montre plus de considération pour notre divan miteux.

Patti nous apporta nos verres, et il en prit une grande gorgée, avec un sourire poli.

— Merci. Je n'avais jamais bu de thé glacé avant de venir aux États-Unis.

— Vraiment ? lui demanda Patti. Oui, c'est vrai, j'ai remarqué que tu as un accent. Tu viens d'Angleterre ?

— En gros, oui.

Il prit une nouvelle gorgée.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je vous ai entendu dire que des ennuis avec votre voiture vous empêchaient de faire un voyage que vous avez planifié ?

— Nous économisons de l'argent pour aller en Californie, répondit Patti.

Elle était sur ses gardes. Il ne s'en rendait probablement pas compte, mais moi, si. Quand elle était à l'aise, elle se calait confortablement sur son siège et croisait les jambes. Or, à ce moment, elle était assise droite et parlait de manière plus solennelle qu'à son habitude.

— Pour que je puisse faire la connaissance de mon père, ajoutai-je.

Ses yeux s'écarquillèrent d'intérêt.

— Oh, mais j'adore les voyages en voiture. Pourquoi je ne vous emmènerais pas toutes les deux en Californie ?

Il m'aurait giflée que je n'aurais pas été plus surprise. J'échangeai un regard incrédule avec Patti.

— Avec mon groupe, j'ai gagné de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, très franchement. Et j'ai un VUS. Mais nous pourrions aussi prendre l'avion et louer une voiture, si vous préférez. Et c'est moi qui l'offre.

— C'est très généreux de ta part.

Patti choisissait ses mots avec attention.

— Mais pourquoi voudrais-tu nous aider ?

Le tourbillon d'émotions vert de mer et gris qui émana de Patti était exactement ce que je ressentais : de la reconnaissance, de la surprise, de la nervosité et du scepticisme. J'aurais tellement préféré que Kaidan ne puisse pas voir nos émotions.

— Je...

Je me sentis un peu mal en voyant Kaidan incapable de répondre. Bien sûr, c'était un beau parleur, mais je savais comment on se sentait quand on se faisait jauger du regard par Patti. Ses charmes et son esprit ne l'impressionnaient pas. Tout ce qui l'impressionnait, c'était l'honnêteté authentique. J'espérai qu'il pouvait s'en rendre compte.

— Je ne sais pas, dit-il finalement, comme si c'était la dernière chose au monde qu'il voulait reconnaître. Normalement, ce n'est pas mon genre d'offrir de l'aide à quelqu'un.

— À moins que tu n'y trouves à gagner ?

La question de Patti n'était teintée ni de sarcasme ni de jugement, mais j'ouvris la bouche, prête à désamorcer la situation. Pourtant, je m'arrêtai en raison de la conversation intense et silencieuse qui se déroulait entre leurs regards.

— Oui.

C'était honnête et direct de la part de Kaidan, avec quelque chose d'autre. De la surprise ?

— Je ne peux pas partir tout de suite, dit Patti. Je dois couvrir les défilés du jubilé et la foire de Géorgie.

Elle se leva et se dirigea vers la porte-fenêtre coulissante. Les mains sur les hanches, elle semblait scruter l'horizon. Je voyais bien qu'elle avait une idée en tête, à la manière dont elle tapait du bout du pied notre vieux tapis.

— Peut-être que, vous deux, vous devriez y aller immédiatement.

Quoi ? Et elle était sérieuse ! Bien sûr, assis là, Kaidan avait l'air sage comme une image, mais je savais de quoi il était capable. Pourtant, ce fut à ce moment-là que je décidai que ses véritables motivations importaient peu. J'avais confiance en moi.

— Je sais bien que c'est une étrange proposition, dit-il à Patti. Et je dois le reconnaître : Anna m'intrigue.

C'était le même mot que j'avais utilisé pour décrire à Jay ce que je ressentais envers lui, et cela me réchauffa le cœur.

— Je connais d'autres Nephilim, mais Anna est... différente.

— En effet, elle *est* différente, dit Patti. Et il est crucial qu'elle se rende en Californie le plus tôt possible, sans quoi jamais je ne considérerais une telle possibilité. Mais elle doit rester en sécurité. Je ne veux pas qu'elle ait quelque contact que ce soit avec ton père ou quelqu'un comme lui.

— Moi non plus, je ne veux pas quelle ait de contact avec mon père, dit-il avec sincérité.

Il s'en sortait bien avec cette nouvelle notion, la franchise, et Patti était en train de tout avaler.

— Quel âge as-tu ? lui demanda-t-elle.

— J'ai 17 ans.

— Il ne faut pas avoir 18 ans pour louer des chambres d’hôtel ?

Après avoir posé cette question, elle ferma les yeux, comme si le fait de nous imaginer ensemble dans une chambre d’hôtel lui donnait un mal de tête. Mais Kaidan poursuivit.

— Je suis émancipé, c’est-à-dire que je peux faire légalement tout ce que fait un adulte, étant donné que mon père est toujours en voyage. J’ai tous les documents officiels. Mais nous n’avons pas à dormir dans la même chambre.

Patti faisant les cent pas.

— N’empêche que ça ne me semble toujours pas une bonne idée, dit-elle. Et te laisser payer tout ça...

— Ça ne me dérange pas du tout, je vous le jure, dit Kaidan. Vous ne me devrez rien.

— Mais quand même, vous n’êtes que des jeunes. Vous n’avez aucune manière de vous protéger.

— En fait, j’ai certains moyens de nous protéger, répondit Kaidan. En plus de nos sens, je veux dire.

Elle s’arrêta et le fixa.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? Pas une arme à feu, j’espère ?

— Non, mais je sais assez bien me servir d’un couteau.

Le souvenir m’en fit frissonner.

Patti, elle, croisa les bras.

— Vraiment ? le défia-t-elle. Tu peux me faire une démonstration ?

Oh la la. À quoi pouvait-elle bien penser ? Pour ma part, je n’avais pas besoin d’une nouvelle démonstration.

Kaidan se leva et prit un raisin de la grappe qui se trouvait sur le comptoir. Il le tendit à Patti, puis retourna s’asseoir, mais cette fois à l’autre extrémité du divan.

— Vous n’avez qu’à lancer le raisin à Anna d’où vous êtes, dit Kaidan, sa main près de sa poche.

Tout arriva si vite. Au moment même où Patti bougea le bras, Kaidan avait déjà le couteau ouvert en main. Je vis le raisin venir vers moi et avançai les mains pour l’attraper, mais un sifflement traversa la pièce, suivi d’un bruit sourd. La surprise nous fit sursauter. Et sur le mur se trouvait le raisin, transpercé par la lame argentée.

— Comment as-tu fait ça ? demanda Patti, très impressionnée.

— Quand je concentre tous mes sens, c’est comme si tout était au ralenti, alors que mes réflexes deviennent plus vifs.

Il se leva et retira le couteau du mur, attrapant les deux moitiés de raisin

— Je peux vous arranger ça, dit-il en essuyant la marque laissée par la lame avec ses doigts.

— Non, ce n’est pas la peine. Je vais m’en occuper.

Patti se leva, lui prit le raisin et le jeta.

— Ne partez pas, d’accord ? Il faut que je réfléchisse. Laissez-moi quelques instants.

— D’ac, répondis-je.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre, et Kaidan vint s'asseoir à côté de moi.

— Dis-moi les véritables raisons pour lesquelles tu veux nous aider ? lui demandai-je.

— Exactement celles que j'ai mentionnées.

Il eut l'air de ne pas pouvoir croire que je lui pose une telle question.

Je me mis à me ronger les ongles. Après tout, Kaidan n'avait pas proposé de seulement m'amener *moi* — il avait dit toutes les *deux*. Ça me paraissait important. Mais les sentiments contradictoires que je ressentais pour lui embrouillaient mon jugement. Toutefois, Patti était une excellente juge quand il s'agissait de cerner une personnalité. Ainsi, la décision qu'elle prendrait m'indiquerait de manière définitive si je devais avoir confiance en Kaidan ou non. Si elle disait non, cela voudrait dire qu'il y avait quelque chose chez lui dont il fallait se méfier. Voilà ce à quoi je pensais en me suçant le petit doigt, après m'être fait saigner.

— Tu es nerveuse, me dit-il.

— Hum, hum.

— En fait, tu es très nerveuse, précisa-t-il.

— Ouais. Je suis anxieuse. Depuis toujours.

— Je vois. Et tu as peur qu'elle dise oui ou non ?

Je fis une pause.

— Les deux.

Il hocha la tête, comme si c'était tout à fait logique.

— C'est quoi un insigne ? lui demandai-je. Ton père a dit que le mien était unique.

Kaidan pointa l'étoile rouge sur sa poitrine.

— Le tien n'est pas d'une couleur unie comme celui des autres. Il est ambré, de la même couleur que de la bière, mais il y a un ruban de blanc qui le traverse.

— Super, murmurai-je en recommençant à me ronger les ongles.

Je ne pouvais pas croire que j'avais un de ces trucs, moi aussi. Et bien sûr, il fallait que le mien soit bizarre. Je ne pouvais pas le voir dans le miroir, cependant ; un peu comme les couleurs des auras, les insignes ne pouvaient pas être réfléchis.

Au bout de 10 minutes, Patti nous rejoignit et s'assit face à nous dans le fauteuil inclinable.

— Est-ce que vous préféreriez vous parler en privé de nouveau ? demanda Kaidan.

— Ça serait sans doute préférable.

Patti lui fit signe d'aller sur le balcon.

— Ça ne te dérange pas ?

— Pas du tout.

Il se leva, franchit la porte-fenêtre coulissante et alla sur le balcon. Nos yeux se croisèrent, et je lui jetai un nouveau regard qui implorait « N'écoute pas ! ». Il sourit sans s'engager et se détourna.

Je me concentrai sur Patti.

— Je vais être franche, ma chérie, dit-elle pour commencer. Je suis pétrifiée à l'idée de te laisser

partir. Tu n'as pas pris les meilleures décisions, ces derniers temps. Et moi, je t'ai couvée et protégée, tellement que de bien des manières, tu es restée si naïve... et pas seulement au sujet des démons, mais aussi des humains. Il y a des gens qui tenteront de profiter de ta gentillesse. J'ai confiance en toi, mais tu devras prendre beaucoup de décisions difficiles. Or, il est essentiel que tu prennes les bonnes décisions. Cela dit, je ne crois pas que ce soit Kaidan dont il faille se méfier. Aussi, je vais te laisser choisir, Anna. Si tu te sens mal à l'aise, alors je ne veux pas que tu y ailles. Nous pourrions y aller ensemble dans quelques mois. C'est toi qui décides.

Elle était assise dans la berceuse en bois qui datait de ma plus tendre enfance et elle avait les mains sur les joues, son regard rivé sur moi, entourée d'une aura grise de nervosité.

C'était à moi de décider ? J'eus un étourdissement. Être coincée dans une voiture avec Kaidan pendant plusieurs jours, passer les nuits en sa compagnie, c'était à la fois ce que je souhaitais et redoutais le plus. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait chez lui une certaine honnêteté, prête à se manifester. Patti devait le penser, elle aussi.

J'étais intriguée. De cette manière, nous pourrions apprendre à nous connaître. Et au moins, c'était un moyen de voir mon père et sœur Ruth le plus rapidement possible.

Voilà, j'avais pris une décision. Je me levai et frappai à la porte-fenêtre pour faire rentrer Kaidan.

Nous nous assîmes tous les deux sur le divan, face à Patti.

— Je laisse Anna faire son propre choix, lui expliqua-t-elle.

Comme s'il ne le savait pas. Tous les regards étaient rivés sur moi.

— J'ai décidé d'y aller, leur annonçai-je.

Patti se tourna alors vers Kaidan avec dans les yeux toute la férocité d'une mère.

— Je sais bien que je ne suis qu'une femme humaine, mais, par Dieu, si quelque chose lui arrive quand elle est avec toi...

— Je vous assure qu'elle est entre bonnes mains.

— Hum, c'est justement en partie ce qui m'inquiète.

Elle pointa ses mains :

— Bas les pattes, jeune homme.

Les yeux de Kaidan s'écarquillèrent, tout comme les miens, d'ailleurs.

— *Patti !* m'écriai-je.

Elle croisa les bras, sérieuse et féroce. Elle nous faisait sentir tout petits.

— Ramenez-la-moi en parfaite santé, *avec sa pureté intacte.*

Je fermai les yeux. Qu'on m'achève sur-le-champ !

— Oui, madame, répondit Kaidan docilement.

Pour ma part, j'étais tellement rouge de honte que j'étais incapable de dire ou de faire quoi que ce soit.

— Et merci de nous aider, ajouta-t-elle finalement.

Puis, elle alla s'asseoir à côté de lui et le serra dans ses bras. En fait, elle l'*aimait bien !* Il hésita un

instant avant de la serrer lui aussi dans ses bras. C'était l'un des spectacles les plus étranges que j'avais jamais vus : une accolade entre deux personnes qui, pour ma part, ne semblaient pas appartenir au même univers. Quand Patti se redressa, son visage était calme.

— Alors, on part demain matin, d'accord ?

Kaidan me regarda en fronçant les sourcils avec une certaine nonchalance qui me fit frissonner et me donna des sueurs froides tandis que je hochais la tête.

Qu'avais-je donc fait ?



LE TOUCHER

Et voilà comment je me retrouvai, dès 6 h le lendemain matin, sur le siège passager du gigantesque VUS de Kaidan, filant à toute allure sur l'autoroute I-20, vers la Californie. Trois jours de conduite sans arrêt nous permettraient d'arriver juste à temps pour les heures de visites du samedi à la prison.

Je n'avais pas bien dormi. Patti avait été agitée toute la nuit, ce qui m'avait donné la nette impression qu'elle voulait tout annuler. Mais quand Kaidan arriva, elle se tranquillisa en constatant de nouveau qu'il n'avait ni cornes ni queue.

Je détournai le regard du rétroviseur pour ne pas voir les poches que j'avais sous les yeux. J'envisageai bien de dormir un peu, toutefois je n'étais pas convaincue de pouvoir me détendre de manière suffisante.

À la place, je me mis à penser à ma conversation de la veille avec Jay. L'idée que j'allais traverser le pays avec Kaidan l'enthousiasmait et le troublait à la fois. Il était partagé entre son admiration pour le batteur de Lascif et sa loyauté envers moi en tant qu'ami. J'avais tout de même dû le faire taire quand il s'était mis à chantonner « Anna aime Kaidan, Anna aime Kaidan ».

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? me demanda Kaidan.

— Oh, j'étais juste en train de penser à ma conversation d'hier soir avec Jay.

— Ton copain ?

Je secouai la tête. Il essayait de me faire enrager, mais ça ne marcherait pas.

— Il m'a raconté une blague pour toi : comment sait-on qu'il y a un batteur à la porte ?

Je ne lui laissai pas le temps de répondre.

— Il frappe à répétition et ne sait pas quand entrer.

— Pfff, il est drôle, celui-là...

Son téléphone sonna.

— Je crois que c'est ta mère, euh, Patti.

Et il me passa le téléphone.

— Allô ? dis-je.

Il y avait à peine une heure que nous étions partis, et elle téléphonait déjà ? Ce n'était pas bon signe.

— Ah, Anna, Dieu merci !

Mon cœur se mit à battre à vouloir me défoncer la poitrine.

— Qu'est qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je crois qu'il vaut mieux que tu reviennes à la maison.

— Pourquoi ?

Je retins ma respiration, la main sur la poitrine.

— Tout ça, c'était une mauvaise idée. Revenez, je vous en prie...

Elle était en train de se mettre à divaguer, comme elle le faisait toujours quand elle était angoissée.

Je soupirai.

— Patti, tu m'as tellement fait peur. J'ai cru qu'il s'était passé quelque chose. Écoute, tout va bien...

— Non ! Ne me dis pas que tout va *bien* !

Je regardai du côté de Kaidan, qui se mordait les lèvres pour ne pas rire. Je posai une main sur mon front.

— Je ne peux pas croire que je t'ai laissée partir. Reviens, reviens immédiatement. Je communiquerai avec ton père et je demanderai de l'argent...

Quand elle se mit à pleurer, je me tortillai sur place à chercher un moyen de la reconforter, tout en m'efforçant de rester calme. Je gardai une voix modérée et douce.

— Je t'en prie, Patti. Ne me demande pas de rentrer à la maison. Il faut que je voie sœur Ruth et mon père. Il est temps. Je te téléphonerai toutes les heures, si ça peut te reconforter.

Elle braillait littéralement, à cet instant. Sa douleur me tordait le cœur, et mes yeux brûlaient.

— Tu es la meilleure mère de toutes, lui assurai-je. Je t'en prie, fais-moi confiance, nous avons pris la bonne décision.

Elle soupira profondément.

— Si quoi que ce soit arrive, et je te le répète, quoi que ce soit, me prévint-elle, tu as intérêt à me téléphoner immédiatement. Peu importe comment, je me procurerai l'argent, et l'une de nous deux sera aussitôt dans un avion pour rejoindre l'autre. C'est compris ?

— Oui, madame.

Une fois que cette conversation pénible fut terminée, je fus incapable de regarder Kaidan en face lorsque je lui rendis son téléphone. Je croisai les bras et fixai la route à travers les vitres teintées, malheureuse à l'idée que Patti, toute seule à la maison, se faisait un sang d'encre.

Au bout d'un moment, un panneau indicateur apparut devant nous : « BIENVENUE EN ALABAMA ».

— Hourra ! m'écriai-je sans réfléchir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il me regarda bizarrement, ce qui mit un terme à mon enthousiasme et me chagrina.

— La frontière de l'État. C'est la première fois que je sors de la Géorgie.

— La première fois ? De toute ta vie, tu as seulement été dans un État ?

Je hochai la tête.

— Eh bien, sauf les premières semaines de ma vie.

— C'est incroyable.

Malheureusement, l'Alabama ressemblait beaucoup à la Géorgie, pensai-je, déçue.

Dès 10 h, les messages textes se mirent à faire vibrer le téléphone de Kaidan toutes les 15 minutes. Il lisait chacun d'eux, une main sur le volant. Ces messages le faisaient sourire, ou rire, parfois sourciller, mais il ne répondait à aucun d'entre eux. Ensuite, quand son téléphone sonnait, il vérifiait qui l'appelait, sans jamais répondre, d'ailleurs. Au bout d'environ 10 messages et appels, je voulais jeter son appareil par la fenêtre.

— Aimerais-tu que je conduise pour que tu puisses organiser ta vie sociale ? lui demandai-je.

J'avais été plus brusque que je le voulais, mais il fut insensible à mon ton et continua à lire ses nouveaux messages.

— Non, non, j'y arrive.

— J'espère qu'on n'aura pas un accident parce que tu es en train de *sexter* et de conduire en même temps ! m'exclamai-je.

Ce jeu de mots le fit éclater de rire.

— Mon ouïe est déployée. La voiture de devant est à deux longueurs de voiture et trois quarts, et celle de derrière est à 400 mètres de nous. Et il y a une voiture compacte qui le dépasse. C'est une voiture étrangère au son du moteur, probablement une Honda. Elle va nous dépasser dans 12 secondes environ. Il a des pneus à nervures super larges, pour la course. *Sexter...*

Et il rit de nouveau. Douze secondes plus tard, une Civic nous dépassa à toute allure, collée au sol, avec des pneus larges. Un frimeur.

Chaque fois que nous croisions un panneau indiquant un nouvel État, il me le signalait : le Mississippi, ensuite le Tennessee, avec tous les panneaux relatifs à Elvis, dont Kaidan fit une très mauvaise imitation. Il sourit quand je me moquai de lui, un vrai sourire qui lui fit plisser les yeux de manière vraiment craquante. J'en eus le cœur serré.

Le silence s'installa jusqu'en Alabama, où nous nous arrê tâmes. Le véhicule énergivore avait besoin de carburant, ou d'*essence* comme préférait dire Kaidan. Il me donna son téléphone pour que je me rapporte à Patti. Je m'assurai que la conversation serait brève et optimiste, agrémentée de quelques pas sur l'asphalte pour me dégourdir les jambes. À mon grand soulagement, elle ne pleura pas de nouveau, et je raccrochai tout juste quand Kaidan termina de faire le plein.

— Quatre États dans la même journée, dit-il une fois que nous rentrâmes dans la voiture. On a parcouru une bonne distance.

— Oui, approuvai-je. Tu me diras quand tu veux que je prenne le volant.

— Pour le moment, ça va. Mais tu pourrais nous sortir un peu de nourriture.

Patti avait préparé une glacière pleine de victuailles : des boissons, quatre sortes de sandwiches, des muffins et des carrés au chocolat faits maison, et des fruits frais dans des récipients en plastique. Elle n'avait pas chômé, la veille. Nous mangeâmes en route. Comme Kaidan ne trouvait pas de station de radio à son goût, il connecta son lecteur et mit le son à fond. La basse faisait vibrer mon siège, mais la musique forte ne me dérangeait pas. En fait, j'aimais bien, car chez moi, il fallait toujours garder le volume bas. En plus, avec la musique aussi forte, nous n'avions pas besoin de chercher un sujet de

conversation. À vrai dire, après ces quelques heures ensemble, il n’y avait plus la moindre gêne entre nous.

À mi-chemin en Arkansas, nous nous retrouvâmes en plein milieu du pire orage qu’il m’avait été donné de vivre. Le ciel était complètement noir, et la pluie martelait la voiture comme des galets. Des éclairs illuminèrent le ciel, évocation d’un passage de soleil inquiétant dans un rêve incongru ; puis, le tonnerre remua le sol, avant que nous replongions dans la noirceur.

Je dois bien reconnaître que si j’avais été avec quelqu’un d’autre, j’aurais probablement eu peur, mais avec Kaidan, je me sentais en sécurité. Bien sûr, c’était une illusion, car même lui n’aurait rien pu faire contre une tornade. Toutefois, Kaidan pouvait utiliser ses facultés accrues pour voir et entendre, de sorte que nous poursuivions notre chemin, alors que d’autres voitures devaient attendre une embellie le long de la route. La tempête parut durer des heures.

Une fois Little Rock dépassé, la tempête se transforma en une pluie soutenue, pour ensuite se réduire à de la bruine. Cet apaisement de la température avait quelque chose d’inquiétant, à tel point que je m’attendais presque à voir surgir une tornade devant nous et à ce que nous soyons balayés de la route. Au lieu de cela, ce que j’aperçus me coupa le souffle.

— Regarde !

Je désignai du doigt un magnifique arc-en-ciel qui s’étendait dans toute l’immensité du ciel. Chez moi, j’en avais souvent vu, au travers des arbres, mais celui-là était complètement visible.

— Hum, entendis-je Kaidan me répondre, jetant un coup d’œil blasé à l’arc-en-ciel.

Pendant notre voyage, tout me faisait beaucoup plus d’effet qu’à lui.

— Est-ce que ton père sait que tu fais ce voyage avec moi ? lui demandai-je.

— Non. Je lui ai parlé une minute, avant son départ ce matin. Il sait seulement que je voyage avec une vierge particulièrement récalcitrante. C’est tout ce que je lui ai dit. Il m’a félicité de mes vaillants efforts, quoiqu’il considère que c’est consacrer trop de temps à une seule fille. Il s’attend donc à ce qu’elle soit bel et bien déflorée à la fin de notre voyage.

— Eh bien, il va être déçu, alors..., marmonnai-je, et Kaidan eut un petit sourire suffisant.

Irritée, je croisai les bras et cherchai quelque chose à lui dire qui lui ferait perdre son sourire.

— Est-ce que tu t’es amusé avec la nièce de Marissa, hier soir ?

Ça fonctionna.

— Non, répondit-il durement.

Je n’insistai pas, me demandant tout de même ce que cela pouvait cacher.

Quand la bruine arrêta complètement, il faisait nuit, et nous mangions de nouveau. Kaidan avait presque vidé la glacière. Patti était chanceuse de ne pas avoir un garçon adolescent. Elle n’en aurait jamais eu les moyens.

— Il vaudrait sans doute mieux s’arrêter bientôt, proposa-t-il.

Je fis oui de la tête.

— Je suppose qu’on devrait prendre des chambres séparées, avança-t-il.

Mon estomac se noua. Je ne laisserais rien se passer entre Kaidan et moi, et lui faire payer deux chambres simplement pour satisfaire ma pudeur et le besoin exagéré de me protéger de Patti me semblait du gaspillage.

— On peut partager une chambre, pourvu qu'il y ait des lits séparés, dis-je par mesure de compromis. Et on ne mentionne rien à Patti, à moins qu'elle pose la question.

— D'accord.

Il prit la sortie pour Webbers Falls et trouva le seul motel de la ville, le Shining Armor Inn, qui n'était guère reluisant, contrairement à ce qu'il laissait entendre avec « *shining*² ». Moi, ça ne me dérangeait pas, mais Kaidan avait l'air inquiet.

— Ça a l'air assez glauque.

— Mais non, ça ira, le rassurai-je, quoique je pouvais imaginer que nous partagerions sans doute la chambre avec plusieurs familles d'insectes.

Pendant qu'il louait la chambre, je restai dans le VUS et en profitai pour téléphoner à Patti et lui dire où nous étions. Elle voulait que je lui donne les moindres détails sur Kaidan. Je lui jurai qu'il était gentil avec moi. Je lui parlai aussi de l'arc-en-ciel, de l'appétit de Kaidan, ce qu'elle trouva comique. Enfin, il revint avec une carte-clé plastifiée.

— Bon, je te rappelle demain, Patti.

— D'accord, ma chérie. Passe une bonne nuit. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, bonne nuit.

Je raccrochai, ayant à peu près appris comment me servir de son téléphone, et lui rendis l'appareil. Il marqua une pause en face de moi.

— Est-ce que vous vous dites toujours ça ? me demanda-t-il.

— Quoi, ça ?

— Que vous vous... *aimez* ?

— Ah, oui, on se le dit toujours.

Il hocha la tête, songeur, et prit nos sacs sur la banquette arrière. Je me rendis soudain compte que Kaidan n'avait sans doute jamais prononcé ces mots et que personne non plus ne lui avait peut-être jamais dit de toute sa vie, sauf peut-être des filles. Puis, nous avançâmes côte à côte, vérifiant les numéros sur les portes au fur et à mesure.

Une fois dans notre petite chambre, nous déposâmes nos affaires, retirâmes nos chaussures et nous laissâmes tomber sur nos lits respectifs. Kaidan prit le lit qui longeait la fenêtre, et moi, celui du côté du mur, avec la salle de bain de l'autre côté. J'examinai la pièce. Aucun cafard ne passait par là.

Bien vite, nous étions allongés sur le côté, face à face, chacun dans notre propre lit. J'étais accoudée sur le matelas, le regardant jouer avec l'un de ses couteaux. J'eus un mouvement de recul à le voir le faire tourner sur sa paume, puis glisser rapidement entre ses doigts et finalement tourner sur son poing.

— Ça me rend nerveuse quand tu fais ça, lui dis-je.

— Je vois bien. Mais ne t'en fais pas. La dernière fois que je me suis coupé, j'étais un petit garçon.

— Tu joues avec les couteaux depuis ton enfance ?

— Un jour, alors que j'avais sept ans, je suis rentré à la maison après ma première bagarre — avec le frère d'une fille que j'avais embrassée dans la cour de récréation. Mon père m'a donné un couteau à cran d'arrêt et m'a dit d'apprendre à me protéger, car j'aurais souvent à me battre.

— Il voulait que tu utilises une arme dans des bagarres à l'école ? Contre des enfants ?

— Non, non. Il s'agissait seulement d'apprendre à me protéger quand je serais plus grand, comme maintenant.

— C'est lui qui t'a appris à t'en servir ?

— Non, j'ai appris tout seul, à force de m'exercer. Mon père ne se sert pas d'arme. Pas d'arme physique, en tout cas. Il utilise l'influence qu'il a sur les gens pour se sortir de mauvaises situations. Puis, il y a d'autres esprits démoniaques qui surveillent ses arrières.

— As-tu déjà eu besoin de t'en servir ?

— Quelques fois, répondit-il avec désinvolture, comme si de rien n'était. Seulement des blessures superficielles. Inutile de tuer qui que ce soit. De toute manière, ce n'est pas mon truc.

Il me fit un clin d'œil et referma la lame. Il était temps d'aborder un autre sujet.

— As-tu eu peur, quand tes sens se sont mis à s'égarer ? lui demandai-je.

Il s'allongea sur le dos, la tête dans les mains, les jambes croisées.

— Peur ? Non, mais j'étais préparé. Je suppose que toi, non ?

Je secouai la tête, et il poursuivit.

— Pendant les cinq premières années de ma vie, c'était presque comme si mon père n'existait pas, mais une semaine avant mon sixième anniversaire, il est venu à la maison pour m'expliquer « les changements extraordinaires qui se feraient en moi et qui me sépareraient du reste de l'humanité ».

Moqueur, il avait adopté le ton pontifiant de son père.

— Il m'a appris à maîtriser chacun de mes sens et à les utiliser pour me donner un avantage sur les humains. J'apprenais vite. Je voulais... qu'il soit content de moi.

— Est-ce qu'il l'a été ?

Il grimaça en regardant le plafond.

— Si c'est le cas, il ne me l'a jamais dit. Mais quand j'ai eu 13 ans, il a commencé à être plus souvent à la maison et à s'intéresser à ma participation à son travail. Pour moi, ça signifiait qu'il était fier de moi. Ça me faisait me sentir utile.

— Mais avant qu'il s'occupe de toi, tu avais une nounou ou quelqu'un qui t'élevait ?

Je l'imaginai avec une espèce de Mary Poppins qui lui chantait des chansons et lui témoignait de la gentillesse.

— J'ai eu un grand nombre de gouvernantes, mais ce qui leur importait, c'était la présence de mon père. Il s'en assurait. Aucune d'elle ne restait plus d'un an, six mois en moyenne. Quand elles devenaient trop autoritaires, elles étaient remplacées. Il se lasse facilement...

Elles ne devaient donc pas très souvent lui chanter *Un morceau de sucre*, comme Mary Poppins. Je ressentis une colère qui me parut familière à la pensée du père de Kaidan : la même colère que j'éprouvais envers mon propre père. Kaidan regarda dans ma direction.

— Tu devrais vraiment essayer de maîtriser tes émotions.

En tout cas, je n'arrivais pas à m'habituer à ce que quelqu'un puisse les voir.

Le téléphone de Kaidan émit encore un son. Je lui lançai un regard exaspéré, et mon expression le fit sourire.

— Aimerais-tu que je l'éteigne ? me demanda-t-il.

— Oui, s'il te plaît. Sinon, on va l'entendre toute la nuit

— En effet, dit-il, l'éteignant, ce qui fit émettre un son de plus à l'appareil.

Puis, il le déposa sur la table de nuit.

— Lequel de tes sens préfères-tu, petite Ann ?

Ann. Il avait utilisé un diminutif. Ça n'aurait pas dû me faire plaisir, mais c'était le cas.

Je me concentrai donc sur sa question. En réalité, je n'avais jamais considéré mes sens comme une source de plaisir, et certainement pas comme dignes de me procurer des avantages. J'avais du mal à oublier à quel point, au début, ils avaient été un pénible fardeau.

— L'odorat peut être vraiment bien, dis-je. Pour avertir d'une mouffette ou de quelque chose du genre. Hum... La vision est utile, pour lire les panneaux de loin et ce genre de trucs.

Il me jeta un regard sceptique.

— Tu ne les utilises jamais, hein ?

— Pas très souvent, non, dus-je admettre. J'aime agir comme si j'étais normale.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules. Sa confiance en soi m'intimidait.

— Tu n'as pas mentionné le toucher, remarqua-t-il alors.

— Euh, non. Mais laisse-moi deviner ; c'est *ton* préféré.

Il sauta du lit avec souplesse et vint s'asseoir à côté de moi. Je me dépêchai de me redresser, mais il posa la main sur mon bras.

— Non, reste allongée. Je veux te montrer quelque chose.

Je le regardai avec suspicion, et il rit.

— Du calme, mon chou.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Rien qui remettra en question ta pureté et qui forcera Patti à me pourchasser. Maintenant, ferme les yeux.

Je maugréai un peu, mais j'étais curieuse. Peut-être qu'il m'apprendrait quelque chose d'utile ? Je laissai donc mon hésitation de côté et je m'allongeai sur le dos, les yeux fermés, mais prête à réagir, au besoin.

— Maintenant, je veux que tu te détendes et que tu te concentres sur le toucher. Je serai sage, je te le

promets.

Oh, ce n'était qu'un exercice pour bâtir la confiance, n'est-ce pas ? Et puis zut !

Je pris une grande respiration pour me calmer et je laissai se déployer mon sens du toucher. Le cuir chevelu, d'abord. Puis, mon cou, mes épaules. Au tour de mon ventre, de mon dos. Mes hanches. Mes cuisses, mes mollets et mes chevilles. Et enfin, mes orteils. Tout frissonnait.

Je pouvais désormais sentir la texture des fils entrecroisés dans le tissu de mon chemisier et de mon short en jeans. La couette du motel était rêche avec des milliers de petites épines de polyester. Des cheveux rebelles s'échappant de ma queue de cheval me chatouillaient les tempes et le cou. Puis, soudain, oh ! J'inspirai profondément, mais réussis à garder les yeux fermés : il appuyait sur la paume de ma main avec le bout de son doigt chaud. Je me concentrai là-dessus.

— Je peux sentir tes empreintes digitales, lui murmurai-je.

Il ne répondit pas. Il retira son doigt et une seconde plus tard, j'avais le pied entre ses mains, palpitant de sensibilité. Ses doigts massaient chacun de mes orteils avec juste assez de pression pour que ça ne chatouille pas, se déplaçant sur l'avant de mon pied, ensuite sur la voûte et le talon, tous ces muscles négligés qui se réjouissaient de tant d'attention. Il remonta, et mes chevilles frissonnèrent de plaisir au contact de ses mains sculptées.

Mais une panique soudaine s'empara de moi, quand je m'aperçus qu'il allait dépasser mes mollets. Je ne m'étais pas rasé les jambes !

— Attends, m'écriai-je en me redressant. Pas mes jambes. Elles sont...

J'étais trop embarrassée pour le dire.

— Elles sont charmantes.

Son visage était sérieux, mais ses yeux souriaient.

— Non, s'il te plaît.

Je ramenai mes jambes contre ma poitrine pour les protéger et je marmonnai :

— Je n'ai pas eu le temps de les raser, ce matin.

Il se mit à rire. Quel son merveilleux, si riche !

— Bon, d'accord, comme tu veux, pas les jambes. Mais tu rates quelque chose. Je n'en ai pas fini avec toi. Alors, couche-toi sur le ventre et détends-toi de nouveau.

J'obéis, les bras le long de mon corps, sans les contracter, et je fermai les yeux. Pour une raison ou une autre, je me sentais un peu plus en sécurité couchée sur le ventre.

— Hum, fit-il, avant même de m'avoir touchée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je, ma voix étouffée par l'oreiller bouffant.

— Oh, rien, rien. C'est juste que tu as un très joli petit...

Je me tournai sur le côté et lui lançai un regard noir. Il leva les mains.

— Désolé ! Un garçon ne peut s'empêcher de remarquer ce genre de chose. Mais je vais me retenir, dès maintenant.

Je m'aperçus que finalement, ma position sur le ventre ne m'offrait pas plus de sécurité qu'une

autre, et cette fois, il me fallut plus de temps pour me détendre. Puis, Kaidan me parla, avec sa voix grave comme un doux grondement.

— Il faut que tu me fasses confiance et que tu sois détendue. Je vais soulever ton chemisier juste un peu pour avoir accès à ton dos.

Quand il souleva mon chemisier, l'air frais sur ma peau nue me fit frissonner. Pourtant, ce n'était rien, comparativement au frisson que j'éprouvai quand il posa ses doigts chauds dans le creux de mon dos et se mit à me masser en traçant de petits cercles sur ma peau. Il les leva de manière à me toucher à peine. Tous les poils de mon corps étaient dressés. Et toute envie de l'arrêter s'évanouit. Puis, au moment précis où je commençais à trouver insupportable son toucher, léger comme une plume, ses mains appuyèrent sur les muscles de mon dos, dans un geste circulaire, de ma colonne vertébrale à ma taille. Je dus retenir un gémissement de plaisir.

Bon, d'accord, peut-être avait-il raison d'affirmer que le toucher était digne d'être préféré.

Ensuite, d'un mouvement de maître, ses mains furtives se posèrent sur le haut de mon dos, au-dessus de l'attache de mon soutien-gorge, qui s'enfonçait inconfortablement dans ma chair, ses doigts suivant le tracé de mes omoplates. Mes muscles encore tendus éprouvèrent un faible spasme, puis se transformèrent en gelée, à son toucher. À ce moment, il avait les mains sur mes épaules, ce qui étirait mon chemisier. Une de ses mains déplaça ma queue de cheval et la mit sur le côté. Alors, je connus la meilleure sensation de toutes : ses lèvres posées sur ma nuque.

Il était en train de m'embrasser. Dans le cou.

« Je devrais l'arrêter », pensai-je.

Mais la douceur de sa bouche était tellement... Oh, je pouvais sentir la douceur de chaque pli de ses lèvres sur chacun de mes pores. Dans la chambre, nous entendions seulement nos cœurs battre et le souffle de nos respirations. Pourquoi fallait-il qu'il sente si bon ? Est-ce que ce serait vraiment mal de l'embrasser ? Juste un petit baiser ? Je n'avais plus les idées claires.

Je tentai de maîtriser ma respiration, tandis que sa bouche chaude s'ouvrait et m'embrassait sous l'oreille. Je tournai la tête pour lui donner un meilleur accès. C'était *mal* ! Ses lèvres étaient alors sur mon menton, et je pouvais le sentir, l'odeur de terre à la fois douce et salée de sa peau. À ce moment-là, je réussis à me convaincre que je maîtrisais toujours la situation — qu'un baiser rapide serait sans importance. Je me tournai vers lui, mes bras autour de son cou, mes doigts caressèrent ses cheveux sur sa nuque, puis j'attirai sa bouche contre mes lèvres, qui ne pouvaient plus attendre.

Le baiser fut un plaisir bien plus grand et intime que je n'avais jamais osé me permettre d'imaginer. Ses joues et son menton étaient rugueux, mais nos lèvres ensemble étaient douces, lentes et attentives. Et je pus sentir sa faim quand ses lèvres insistèrent davantage. Je m'aperçus que j'aimais ça. Il plaça sa main sur ma taille, dessinant ma hanche. J'aurais pu l'embrasser toute la nuit. C'était la sensation la plus belle de toutes. Le bout de ma langue se frottait à la sienne, me donnant une autre sensation, joueuse et excitante. Ce baiser me combla pleinement, mais le laissa insatisfait.

Sa main se promena sous mon chemisier, sur mon ventre et mes côtes, pour atterrir sur le léger

renflement de mon soutien-gorge. Une simple pression de sa main suffit à rompre la magie, et je me dégageai de ses lèvres. En un instant, j'avais rétabli mon toucher à sa puissance ordinaire.

Mes mains passèrent de ses cheveux à sa poitrine pour le repousser, puis je m'assis à la tête du lit. Quand Kaidan me regarda, le désir faisait rage dans ses yeux comme une violente tempête tropicale. Il se pencha sur moi pour m'embrasser de nouveau, mais les mains contre sa poitrine, je résistai. Son étoile rouge palpait et tournait devant moi, plus grosse que je ne l'avais jamais vue.

— Tu avais promis de bien te tenir, lui rappelai-je, à bout de souffle.

— C'est *toi* qui m'as embrassé, Anna, grogna-t-il.

Sa voix était devenue très grave.

— D'accord, mais c'est toi qui as commencé en m'embrassant le cou.

— C'est vrai. Ce n'était pas prévu.

Sa voix sensuelle, combinée à ses yeux embrasés, indiquait clairement que je devais m'éloigner de lui. Je me précipitai au pied du lit pour me lever et je me mis à faire les cent pas dans la chambre, refaisant ma queue de cheval. Je dus faire un effort pour ne pas penser au goût de ses lèvres. C'était la première fois qu'on m'embrassait, et je ne serais plus jamais la même.

— Pourquoi as-tu arrêté ? me demanda-t-il.

— Parce que tu voulais aller plus loin.

Il se gratta le menton et la joue.

— Hum, ouais, j'ai voulu aller trop vite. Erreur de débutant...

Je croisai les bras et je l'observai en train de réfléchir, comme un entraîneur en train de décortiquer une tactique qui n'avait pas fonctionné. Incroyable ! Puis, il me regarda pour m'évaluer.

— Mais je peux voir que tu me désires toujours.

Je lui lançai mon regard le plus mauvais, mais c'était si difficile de le regarder. Mon Dieu, il était tellement sexy. Et quel séducteur ! Ce baiser, pour lui, ne voulait rien dire.

— Oh, dit-il avec une fausse tristesse, voilà que ça se transforme. Tu es fâchée, maintenant ? Bon, un peu. Tu ne sembles pas capable de te mettre vraiment en colère.

— Arrête !

— Désolé. Est-ce que je disais ça tout haut ?

— Je peux lire les gens, moi aussi, tu sais. Bon, *toi*, non, mais au moins, j'ai le bon goût d'essayer de ne pas faire de remarques, de respecter leur vie privée affective !

— Ouais, ouais, c'est très bien de ta part.

Il était toujours allongé sur mon lit, langoureusement.

Je me penchai pour attraper un oreiller et je le lui lançai.

— Une bataille d'oreillers ?

Il fronça un sourcil.

— Dégage de mon lit, s'il te plaît. Je veux dormir.

Il se leva et d'un geste solennel, il m'invita à me coucher. Je me dépliai, me glissai sous les

couvertures rugueuses et lui tournai le dos. C'est alors que je m'aperçus que j'étais tout habillée, mais il n'était pas question que je me lève. Je pouvais sentir son regard dans mon dos.

— Moi qui pensais qu'on pourrait se mettre nus, comme Adam et Ève, c'est tellement naturel...

J'avais le souffle coupé. J'avais complètement oublié cette partie de ma conversation avec Scott ! C'était l'humiliation totale. Je me recroquevillai encore plus sous les couvertures.

— Ah, allez. Tu ne m'as même pas encore remercié.

— Remerçié pour quoi ? lui demandai-je, toujours sans le regarder.

— De t'avoir épargnée d'embrasser cet imbécile. Ne me dis pas qu'il te plaisait vraiment.

Mes joues se mirent à brûler, et je fus bien contente de lui tourner le dos. Je ne lui répondis pas.

— Alors, c'est vraiment fini ? demanda-t-il.

Je l'ignorai.

— Je me suis toujours demandé comment ça me ferait sentir.

Ce qu'il venait de dire piqua assez ma curiosité pour que je me tourne vers lui.

— *Qu'est-ce qui* au juste te ferait sentir comment ? lui demandai-je.

— Être rejeté.

On aurait dit que c'était une révélation pour lui.

— Qu'est-ce que tu es en train de dire ? Aucune fille ne s'est refusée à toi ?

— Pas une seule.

Évidemment, voilà qui expliquait bien des choses.

— Et toi, de ton côté ? lui demandai-je. Tu ne t'es jamais arrêté ou tu n'as jamais dit non à une fille ?

Il éclata de rire, comme si je venais de dire quelque chose de ridicule.

— Pourquoi ferais-je une telle chose ?

— Il y a tellement de raisons, dis-je. Bon, peu importe, dors. On a beaucoup de route à faire, demain.

Je me tournai de nouveau face au mur, aplatissant l'oreiller bouffant avant d'y poser la tête.

— Je suppose que j'ai refusé une fois, mais elle ne compte pas, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était une Neph.

Je me sentis soudain rongée par l'embarras.

— J'imagine donc que tout ce qu'il me reste à faire, c'est de prendre une douche froide ? me demanda-t-il.

— Très bonne idée.

Une fois qu'il fut dans la salle de bain avec l'eau en train de couler, je sautai hors du lit et enfilai mon pyjama. Puis, je me remis au lit en me scandant :

« Ne pense pas au baiser, ne pense pas au baiser. »

C'était impossible.

Quand il revint dans la chambre, je restai immobile, les yeux fermés. Je sentis le délicat parfum de la vapeur passer au-dessus de moi. Je l'écoutai trifouiller dans la chambre pendant quelques minutes, puis je m'aperçus qu'il ouvrait la porte de la chambre. Je me redressai et le vis dans l'embrasement de la porte.

— Où vas-tu ? lui demandai-je, juste au moment où il fermait.

Il leva la tête.

— Je dois travailler.

Pourquoi étais-je abasourdie et aussi un peu blessée ?

— Tu dois ? Ou tu en as envie ? lui défiai-je.

— En quoi est-ce que ça peut t'importer, Anna ? me répondit-il sèchement. Bon, j'y vais.

Il était sur le point de fermer la porte.

— Où vas-tu ? lui criai-je.

— Je vais rendre visite à la réceptionniste, comme elle me l'a elle-même suggéré. Alors, à moins que tu aies changé d'avis...

Ses yeux s'illuminèrent d'une promesse de séduction, mais je secouai la tête.

Je n'avais pas changé d'idée. Il ne se passerait rien d'autre dans cette chambre. Mais je voulais qu'il reste. Je baissai la tête, les yeux rivés sur la couette piquante.

— C'est bien ce que je pensais, l'entendis-je marmonner.

Puis, il éteignit la lumière et ferma violemment la porte.

Je restai au lit, incapable de dormir, essayant tant bien que mal de ne pas imaginer la réceptionniste et les lèvres de Kaidan qui se poseraient bientôt sur les siennes. Je grognai, irritée par ma propre stupidité, et me retournai de l'autre côté.

J'aurais tellement voulu m'endormir et ne plus penser à tout ça, mais je n'arrivais pas à trouver une position confortable, quoi que je fasse. J'envisageai d'allumer la télévision, mais je ne voulais pas que Kaidan sache que mon cœur, ce traître, l'attendait.

Deux longues heures plus tard, il revint, et je restai sans bouger, dans un sommeil feint. Il alla directement dans la salle de bain y faire sa toilette. Quelques minutes plus tard, il se mit au lit et ne bougea plus.

— Anna ? dit-il à voix basse.

Évidemment, il savait que j'étais réveillée. Je ne lui répondis pas, mais ça ne le découragea pas.

— Est-ce qu'au moins tu as aimé ton premier baiser ?

Je voulais lui dire de se la fermer, mais mon accès de colère se dissipa.

— Dors, Kaidan.

Mal à l'aise, je me mis à me mordiller l'intérieur de la bouche. Pourquoi étais-je incapable de demeurer en colère contre lui ? Le fait de penser à ce qu'il avait fait me remplissait de terribles émotions, mais pas de colère. Au fond, je n'avais pas le droit d'être en colère. J'avais été bête de croire qu'il ne travaillerait pas pendant notre voyage.

Cependant, j'étais soulagée qu'il soit de retour. Il soupira, puis au bout d'un moment, il devint clair qu'il ne dirait plus rien. Toute tension disparut.

Pendant toute cette nuit, je me retournai sans cesse et repassai mon premier baiser au moins mille fois.

[2](#). N.d.T.: Le mot anglais *shining* signifie justement « reluisant ».



UNE BONNE DOSE DE PEUR

Aucun de nous deux n'avait pensé à régler le réveil, mais la lumière du soleil à travers les minces rideaux suffit. Je m'étirai et repoussai les couvertures tout emmêlées, puis me tournai pour voir si Kaidan était réveillé. Ses yeux étaient en train de s'ouvrir. Il bâilla, ce qui me fit bâiller aussi. J'aurais eu besoin de quelques heures de sommeil de plus, mais pour le moment, il faudrait que je me contente de ça.

Kaidan s'appuya contre la tête de son lit, les yeux fermés. Chacun de ses muscles était visible sous sa peau bronzée. J'avais assez bien bronzé pendant l'été, mais rien à voir avec lui. Je m'interrogeai alors sur son origine, celle-ci pouvant tout aussi bien être italienne que sud-américaine. Il ne le savait probablement pas lui-même.

Pendant qu'il avait les yeux fermés, je le détaillai sans me gêner. Ses épaules étaient bien découpées ; et ses avant-bras, musclés. Son torse était spectaculaire : une poitrine tonifiée couronnait ses abdominaux ; pourtant, il n'était pas sculpté au point de donner des complexes à une fille. Sa taille en V rejoignait ses hanches, cachées par la couverture.

Lorsqu'il bougea, je détournai le regard. Du coin de l'œil, je le vis repousser les couvertures et s'asseoir au bord du lit du côté de la fenêtre. Il se leva, me tourna le dos et s'étira de tout son long. Et quand je le regardai de nouveau, mon regard s'arrêta sur son derrière nu.

— Mon Dieu ! m'écriai-je avant de m'enfouir le visage dans mon oreiller.

— Quoi ? l'entendis-je demander. Tu as vu un cafard ?

— Pourquoi es-tu tout nu ?

Je n'osai pas relever la tête, rouge de honte.

— Quoi, c'est tout ? me demanda-t-il. Je dors toujours nu. Je ne sais pas comment tu peux supporter tous ces vêtements.

— Incroyable, dis-je.

Je me levai et me ruai dans la salle de bain.

Nous avions franchi plus de 150 kilomètres sans avoir encore échangé un mot. Kaidan cherchait continuellement une station de radio parmi celles qui étaient disponibles. Quand il entendit « *I'm bringing sexy back*³... », il eut un petit rire et remua la tête pour finalement changer de station et s'arrêter sur une rockeuse angoissée.

De mon côté, je me concentrai sur le paysage verdoyant qui défilait le long de l'autoroute I-40. Le VUS croisa des ranchs et des fermes, modernes, ou abandonnés et sur le point de s'écrouler. On dut

voir toutes les races de vaches existantes au fil du trajet.

— As-tu faim ? me demanda Kaidan.

Je haussai les épaules, puis opinai.

Il s'arrêta dans le stationnement presque désert d'une crêperie. Dans le restaurant, une banquette aux coussins déchirés nous reçut, avant qu'une serveuse, l'air fatigué, pas beaucoup plus vieille que nous, s'approche de nous. De son ventre, il émanait une vague de douce satisfaction.

— Qu'est-ce que je vous apporte à boire ? nous demanda-t-elle froidement.

— Du café pour moi, dit Kaidan.

Elle me regarda.

— Un chocolat chaud, s'il vous plaît.

Elle alla chercher nos boissons.

— Elle est enceinte, chuchotai-je.

Il la regarda et remua la tête.

— Non, elle n'en a pas l'air, dit-il.

Bien sûr, ça ne voulait rien dire. Parfois, les femmes n'avaient pas l'air enceintes jusqu'au milieu de leur grossesse. Par exemple, une fille à l'école avait réussi à cacher la sienne jusqu'au sixième mois.

— Je peux sentir le bébé, pas toi ?

— Non.

C'était peut-être mon imagination, mais il avait l'air un peu irrité que je puisse faire quelque chose qu'il ne pouvait faire. Nous la regardions de derrière, tandis qu'elle remplissait les tasses. De son côté, elle n'était pas satisfaite, elle était tout enveloppée de gris.

Elle nous apporta nos boissons et prit nos commandes. Kaidan buvait son café noir. Mon chocolat chaud, lui, était surmonté de crème fouettée que je mangeai à la petite cuillère, avant de m'adresser à Kaidan. J'avais quelque chose à lui demander et je redoutais déjà de devoir le faire.

— Kaidan... Penses-tu que tu pourrais essayer de te comporter en gentleman, au moins le temps de notre voyage, et porter un caleçon la nuit ?

— Ah, je vois. Voir mon cul t'a fichu la trouille, hein ?

— Je suis sérieuse, Kaidan, lui répondis-je.

Il prit une gorgée de café.

— Pour que ça soit clair, je ne suis pas un gentleman, mais je ferai une exception, cette fois-ci. Je ne dormirai donc plus nu pendant notre voyage. Contente ? Maintenant, tu peux arrêter de me jeter le mauvais œil. Ah, voilà nos assiettes.

Quand je vis mes crêpes, avec leur gros morceau de beurre en train de fondre au sommet de la pile, mon estomac cria famine. Mais le petit déjeuner de Kaidan me fit écarquiller les yeux. Des crêpes, des œufs brouillés, des saucisses, du bacon, du jambon, du gruau de maïs et même du pain grillé. Il fallait trois assiettes pour lui servir tout ça. Il sourit et se mit à l'attaque.

J'étais affamée. Une fois nos assiettes terminées, nous avons tellement mangé que nous dûmes nous adosser contre les dossiers de notre banquette, un peu étourdis par toute cette nourriture.

Soudain, Kaidan se redressa, et son regard s'assombrit. Il me fit signe de me baisser pour que le dossier de la banquette me cache, et je me laissai glisser. Son regard effrayé me rappela l'arrivée de son père, l'autre fois.

— Les ennuis commencent, murmura-t-il.

Je voulus me retourner.

— *Ne regarde pas !* siffla-t-il.

— Où ? lui demandai-je.

Je ne regardais plus que lui. Il fit un mouvement de tête en direction de la serveuse, derrière le comptoir le plus rapproché de nous.

— Couvre ton insigne, chuchota-t-il.

Je cherchai quelque chose avec quoi le cacher et je pris le menu des desserts, le gardant devant moi.

J'attendis une seconde, puis je regardai en direction de la serveuse, occupée à remplir la cafetière d'eau. Sa main tremblait tandis qu'elle versait. Puis, elle dut s'arrêter et s'appuyer contre le comptoir pour retrouver son équilibre. Son gris brumeux s'assombrit, et son menton trembla. Ce qui me frappa le plus fut que son nuage blanc, son ange gardien, bougeait de manière erratique, sautillant autour d'elle avec agitation. Je les avais déjà vus agir de cette manière, mais sans comprendre pourquoi. Et au bout d'un moment, il se calma.

Le cuisinier, par l'ouverture qui séparait la salle de la cuisine, lui posa une question au sujet d'une commande, à laquelle elle répondit sèchement.

— C'est parti, murmura Kaidan avec soulagement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demandai-je.

— L'esprit démoniaque. Tu ne pouvais pas le voir ?

— Je n'ai rien vu.

Je regardai autour de moi, me faisant plus petite sur la banquette.

— Tous les Neph sont capables de les voir. Seulement, tu ne dois pas vouloir.

Sur ce, la serveuse, avec une impatience évidente, vint à notre table.

— Prendrez-vous autre chose ?

— Non, merci, lui répondis-je. Tout était bon.

Elle posa brutalement l'addition sur la table et desservit sans rien répondre. Kaidan prit son portefeuille dans la poche arrière de son jeans et laissa un billet de 20 dollars sur l'addition.

— Penses-tu qu'elle est fâchée contre nous ? lui demandai-je.

Car si je percevais les émotions, je n'avais aucun moyen de connaître leur origine.

— Elle n'a aucune raison de l'être. Elle est frustrée parce qu'elle ne peut pas comprendre pourquoi elle a soudain ressenti une pointe d'émotions mauvaises sans motif. Sans doute qu'elle cherchera à en trouver la cause — habituellement en l'attribuant à une autre personne, au manque de sommeil ou à

ses hormones, n'importe quoi en fait — plutôt que de tenter de comprendre ses émotions. Et ça devient un cercle vicieux.

— Est-ce que tu es en train de me dire — je me rapprochai de lui pour chuchoter à travers la table qui nous séparait — que notre serveuse vient d'être visitée par un démon ?

Il hocha la tête, tout en alignant bien droit la salière, la poivrière, les sachets de sucre et les autres condiments.

Cela me fit penser à notre addition. Mon calcul rapide indiquait qu'elle recevrait un pourboire de cinq dollars environ. Quelque chose me disait que l'argent n'était sans doute pas le dernier de ses problèmes. Je pris donc un billet de 10 dollars de mes économies, que je gardais dans mon portefeuille, et l'ajoutai au billet de 20 dollars de Kaidan.

— L'argent ne fait pas le bonheur, me dit-il.

Il était si diaboliquement beau que je fus parcourue d'un frisson et dus me racler la gorge. Puis, je jetai un autre coup d'œil vers notre serveuse, avec son ange gardien qui semblait à cet instant l'enserrer.

— Est-ce que les anges gardiens sont toujours avec eux ? lui demandai-je en continuant de les regarder.

— Ouais. Ils sont avec leurs humains quand ils vont au petit coin... et même quand ils ont une relation sexuelle.

Je fermai les yeux et remuai la tête.

— Évidemment, tu ne pouvais pas garder ça pour toi.

— C'est toi qui me l'as demandé. Mais ne t'en fais pas, ce ne sont pas des voyeurs, ils sont bien trop purs et obéissants.

J'avais l'impression de blasphémer en entendant de telles choses sur les anges. Je cherchai donc une autre question à lui poser.

— Alors, les démons qui rendent visite aux gens sont sous forme d'esprits ?

— Tout à fait. C'est une bonne chose que nous ayons une longue distance à parcourir. Il y a tellement de choses que je dois t'enseigner.

Il se leva, et je m'apprêtai à le suivre, quand notre serveuse arriva et remarqua les billets sur la table.

— Je vais vous rendre la monnaie, dit-elle.

— C'est pour vous, susurra Kaidan.

Il la regarda trop longtemps, et ses couleurs passèrent du vert clair de la gratitude à un accès de rouge.

— Oui, encore merci, dis-je, plus fort que prévu. Passez une bonne journée.

Je donnai un petit coup de pied sur la cheville de Kaidan, et il bougea. Dehors, un beau matin typique de Shawnee en Oklahoma nous accueillit, tandis que nos pieds faisaient crisser le gravier sur la chaussée.

— Ça sera vraiment un voyage pénible, si tu dévisages toutes les filles avec ton regard de séducteur chaque fois qu'on s'arrête.

J'essayai de garder un ton léger.

— Mon regard de séducteur ? demanda-t-il.

Nous étions en train de monter dans son VUS, quand une fois installé, il se tourna vers moi, les cheveux sur le front, les extrémités en boucles au-dessus de ses sourcils. Son visage était sans rondeur, complètement anguleux. Mais pour moi, ce qu'il y avait de mieux, c'étaient ses yeux bleus.

— Comme si tu ne savais pas ce que tu faisais, lui dis-je.

— Je travaille.

Pfff. Vraiment...

— Cette pauvre fille passait déjà une assez mauvaise journée, sans qu'en plus tu t'en mêles en lui mettant des idées dans la tête.

Je tirai sur la ceinture de sécurité avec plus de force que nécessaire, et il fit démarrer le moteur.

— Je pense qu'elle est tout à fait capable de se forger ses propres idées. On croirait que tu es jalouse, à t'entendre, mais je vois bien que ce n'est pas le cas. C'est vraiment étrange, est-ce que tu t'en fais vraiment pour elle ?

— Pourquoi est-ce si incroyable ?

— Tu ne la connais même pas, souligna-t-il.

— Il est tout à fait *possible* de ressentir de la compassion pour des inconnus.

— Elle est tombée enceinte, alors qu'elle n'est même pas mariée, dit-il. C'est son choix.

— On ne connaît pas les circonstances.

Grâce aux panneaux routiers, Kaidan retrouva l'autoroute I-40. Il était clair que nous avions fait le tour de la question.

— Pourquoi as-tu dit que je ne voulais pas voir les démons ? lui demandai-je.

— J'aurais tendance à croire que tu n'es pas ouverte au mal. Il faut le vouloir pour le voir vraiment et l'accepter pour ce qu'il est.

— Je ne veux pas m'ouvrir au mal. Je n'aime même pas regarder les informations. Je sais bien que ça existe, mais les détails font trop mal ; ressentir toutes les souffrances de ces gens me dépasse.

Il me regarda avec un air interrogateur.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « ressentir leurs souffrances » ?

— Parfois, j'ai du mal à me protéger de leurs émotions, en particulier s'il s'agit d'un grand nombre de personnes aux émotions très sombres. Je tente de les repousser, mais parfois, certaines s'infiltrèrent tout de même jusqu'à moi, et ça me fait mal.

— Tu veux dire que tu *ressens* vraiment les émotions qui émanent d'eux ? Pas juste que tu les vois ?

— Oui, répondis-je. Pas toi ?

— Non ! Je peux seulement voir leurs couleurs. La faculté de les ressentir doit te venir de ta mère.

— Ah.

Je ne savais pas quoi ajouter.

— Attends, dit-il alors qu'il retenait mal son envie de sourire. Est-ce que ça veut dire que tu ressens du désir chaque fois que quelqu'un près de toi en éprouve ?

— Non, espèce de vicieux. Ça ne fonctionne pas de cette manière. C'est davantage comme une envie insatisfaite. C'est désagréable.

— Hum. Tant pis. Enfin, ne le prends pas mal, dit-il, mais tu as besoin de t'endurcir un peu. En plus, tu aurais intérêt à percevoir les démons et savoir ce qu'ils se préparent à faire.

Bien sûr, il avait raison. Je savais que j'aurais à m'occuper de tout ça, mais pour le moment, ce qui m'importait, c'était d'obtenir le plus d'informations possible.

— Qu'est-ce qu'ils font exactement, les esprits démoniaques ?

— Ils chuchotent des idées pas très gentilles à l'oreille des humains.

Il tenait le volant d'une main, tandis que de l'autre, il faisait tourner un stylo entre ses doigts, sans trop y prêter attention.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais, cette petite voix dans ta tête ? me demanda-t-il. Cette voix que les humains aiment appeler « leur conscience » ?

Je hochai la tête.

— En fait, ce sont les messages qu'ils reçoivent de leur ange gardien. Tu vois, d'un côté, l'esprit démoniaque insinue certaines idées dans l'esprit des gens, pour travailler les propres sentiments des humains et pour contrer le message que l'ange gardien tente de leur instiller. L'imagerie populaire, qui représente l'humain avec un démon sur une épaule et un ange sur l'autre, est en fait assez juste. Par exemple, un démon chuchotera à une fille qu'elle n'est pas attirante et qu'elle ne mérite pas d'être aimée. Puis, il s'en va, son travail est fait, il peut passer à la victime suivante. Son ange, de son côté, lui murmurerà qu'elle *est* belle, qu'elle *mérite* d'être aimée, etc. Lequel des deux penses-tu qu'elle choisira de croire ?

C'était tellement injuste. Mais je poursuivis avec mes questions.

— Est-ce que les démons rendent souvent visite aux gens ?

— Tout dépend de ce qui est nécessaire. Une fois par mois, ou par année. Ça varie en fonction de chaque personne.

— Mais pourquoi ont-ils le droit de faire une chose pareille ?

Je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir trahie de la part de l'humanité. Mais la réponse cinglante de Kaidan me bouleversa.

— Peut-être parce que le Créateur n'est pas aussi bon et aimant qu'on le prétend.

— Tu Lui en veux ?

Je n'étais pas exactement certaine de savoir pourquoi cela me surprenait.

— Il n'a jamais rien fait pour moi. J'ai été damné à la minute où j'ai été conçu, tout comme toi, sans doute, que tu sois moitié ange ou non.

— Qu'est-ce que tout ça signifie ?

Il se passa une main dans les cheveux et fixa la route.

— Ça signifie que les Neph n'ont aucune chance de rédemption. C'est la première chose qu'on nous apprend pendant notre formation. On va tout droit en enfer, tout comme nos pères.

Un instant, quoi ? Il devait se tromper.

— Je ne vois pas comment ça pourrait être possible, lui dis-je. Peut-être que ton père ne voulait pas que tu te fasses une trop haute idée de toi-même en tant que garçon prodige du désir.

— On verra, dit-il. Tu poseras la question à ton père, quand tu le rencontreras.

Je tentai de me concentrer sur le paysage, et non sur ma perplexité, mais je fus même incapable d'être enthousiasmée par la frontière du Texas. Tout ce à quoi j'étais capable de penser, c'était à la possibilité d'être condamnée à l'enfer. Cela ne pouvait être vrai. Je découvrirais la vérité, même si je préférais qu'elle ne me vienne pas du démon qui m'avait engendrée.

Je m'appuyai contre la portière, tout absorbée par ce paysage sans aucune dénivellation à perte de vue, et mes yeux se fermèrent.

Un coup de coude sur mon bras me fit ouvrir les yeux encore brouillés et regarder autour de moi. Je me redressai et lissai mes cheveux, tandis que ma vision s'ajustait. Nous étions au milieu de nulle part, entourés de kilomètres de vide plat.

— Désolé de te réveiller, mais il faut s'arrêter pour faire le plein.

Nous prîmes de l'essence dans un petit magasin général, où nous achetâmes aussi des sandwiches, des pommes, des boissons et du fudge croquant préparé par la femme du propriétaire.

Kaidan était fasciné par l'accent texan de ce dernier et lui posa un nombre ridicule de questions, simplement pour que l'homme continue de parler. Puis, une fois dans le VUS, il essaya de reproduire son accent.

— Où c'est que vous vous en allez, vous autres ? Des cartes, on en a là-bas, à côté des pommes.

J'éclatai de rire tandis qu'il massacrait le bel accent de cet homme.

— Il ne parlait pas comme ça !

— J'ai toujours voulu prendre cet accent. J'adore les Américains. Et toi, tu as un joli petit accent, quoiqu'il ne soit pas aussi génial que le sien.

— J'ai un accent ?

Il fit oui de la tête.

À part quelques expressions typiques du Sud qu'il m'arrivait parfois d'utiliser, je ne pensais pas avoir d'accent, mais je suppose que c'est difficile à déterminer quand il s'agit de soi-même.

— Parle-moi des différents endroits où tu as vécu.

Je me plaçai sur mon siège de manière à le voir et je débballai l'un des deux sandwiches, que j'enveloppai à moitié avec une serviette avant de le lui tendre.

— Merci.

Il prit une grosse bouchée et une fois qu'il eut avalé, commença à me raconter.

— Je suis né à Londres. Ma mère est morte en couches, comme c'est le cas pour toutes les mères de Nephilim.

Il prit une nouvelle bouchée de son sandwich, et j'en profitai pour réfléchir à ceci.

— Ensuite, j'ai grandi entre les îles britanniques : l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles. J'ai aussi passé de courtes périodes en France, en Italie et en Afrique du Sud. Je n'étais jamais venu aux États-Unis avant. D'ailleurs, j'étais déçu de me retrouver à Atlanta au début — j'aurais voulu être à New York —, mais maintenant, j'aime bien.

Tout ce qui concernait Kaidan était excitant et exotique. Alors que c'était la première fois que je m'éloignais de la maison, lui avait déjà tant vu. Je mangeai ma pomme, contente qu'elle soit ferme et non pâteuse.

— Quel endroit as-tu préféré ?

— Je ne me suis jamais vraiment attaché à un endroit en particulier. Je suppose que ce serait... ici.

Je m'arrêtai de mâcher et examinai son visage. Lui ne me regardait pas et serrait les mâchoires, tendu. Était-il sérieux, ou me taquinait-il ? J'avalai ma bouchée.

— Le Texas ? lui demandai-je.

— Non.

Il semblait choisir chacun de ses mots avec délibération.

— Je veux dire ici, dans cette voiture. Avec toi.

Saisie de frissons, je détournai le regard et fixai la route droit devant moi, laissant ma main qui tenait la pomme tomber sur mes cuisses.

Il se racla la gorge et essaya d'expliquer.

— Je n'ai jamais pu parler de toutes ces choses avec qui que ce soit, depuis que j'ai commencé à travailler, même pas aux quatre personnes au monde que je consi-dère comme des amis. Toi, tu as Patti, et même ton petit copain. Alors, c'est comme un soulagement. C'est plutôt... agréable.

Il se racla de nouveau la gorge.

Oh mon Dieu, est-ce que nous venions de vivre un moment spécial ? Il fallait procéder avec prudence, pour ne pas tout ruiner.

— Pour moi aussi, c'est agréable, lui dis-je. Je n'ai jamais rien confié à Jay. Il ignore tout. Tu es le seul avec qui j'en ai parlé, en dehors de Patti, mais ce n'est pas la même chose. La religieuse lui avait expliqué l'essentiel, au couvent où je suis née.

— Tu es née dans un couvent ? répéta-t-il.

— Oui.

— Évidemment.

— Quoi qu'il en soit, continuai-je, en grandissant, je n'ai rien dit à Patti de tous les changements qui se faisaient en moi, ni des nouvelles choses que je pouvais faire. Alors, la solitude, c'est une chose que je comprends.

— Oui, mais malgré tout, son amour pour toi...

Et voilà, c'était donc ça.

Moi, j'avais grandi avec de l'amour et rien d'autre. Kaidan, lui, avait grandi en pleine connaissance de ce qu'il était et avec tout le confort matériel imaginable, mais sans amour.

— Et toutes les filles avec lesquelles tu es sorti ?

Je savais que j'allais trop loin.

— Je suis sûre que certaines d'entre elles t'aimaient, et peut-être même y en avait-il certaines que tu aurais pu aimer, non ?

— Aucune fille ne m'a jamais aimé. Il faut connaître une personne pour l'aimer. Ce n'était que des engouements passagers. Elles voulaient me posséder. C'est le propre du désir.

Mon estomac se noua de culpabilité : je reconnaissais le sentiment qu'il me décrivait. Et juste au moment où je craignais qu'il s'en aperçoive, le visage de Jamie Moore se présenta à mon esprit. Elle, s'il lui en avait donné la possibilité, aurait été capable de l'aimer. Malgré le fait que je ne voulais pas penser à elle, je me sentais attirée dans cette direction.

— Il y a une fille à l'école avec laquelle tu sortais l'an dernier, je suppose que tu venais juste d'arriver à Atlanta. Elle était vraiment bien. Jamie Moore ?

Il hocha la tête en signe d'acquiescement, mais sans me regarder. Je n'osai continuer, dans la crainte d'être allée trop loin, et de toute manière, ce sujet me rendait nerveuse.

— Écoute, voilà ce qu'il en est, dit Kaidan. Dès le départ, toutes savent que je ne veux pas de relation. Je ne leur mens jamais, c'est inutile : la vérité blesse davantage que le mensonge. Jamie pensait qu'elle pourrait me changer, ce qui était stupide de sa part.

Il semblait vouloir me faire croire qu'il était endurci, mais il n'y parvint pas. J'avais vu les failles. J'avais aperçu, très brièvement, quelque chose de plus doux se cacher en lui. Je décidai donc de poursuivre.

— Est-ce qu'il t'arrive de te sentir mal pour elles, ou triste quand tu vois qu'elles ont mal ?

Je continuai avant qu'il puisse répondre.

— S'il te plaît, je ne te juge pas, j'essaie seulement de te comprendre.

Ses mains se resserrèrent sur le volant, tellement que ces jointures blanchirent.

— Et si je réponds non, hein, alors quoi ? Que feras-tu si je n'ai aucune compassion pour toutes les filles auxquelles j'ai fait du mal... ou de manière plus exacte, celles qui ont fait en sorte que je les blesse, qui ont même recherché la souffrance ?

Je gardai mes mains sur mes cuisses et fixai la pomme à moitié mangée qui brunissait sur les bords.

— Si c'est le cas, je me sentirais mal pour toi, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une manière bien triste de vivre sa vie et que... j'ai de l'affection pour toi.

— Ne dis pas une chose pareille.

Son ton était dur, presque colérique.

— Tu ne devrais pas dire une chose pareille, que tu as de l'*affection*. Tu me connais à peine.

— Tout comme tu me connais à peine, et pourtant nous voici. Tu as proposé qu'on fasse ce voyage, tu as répondu à chacune de mes questions. Tu ne m'as pas forcée à faire quoi que ce soit et tu ne m'as pas dénoncée à ton père. Et je suis contente d'être ici avec toi.

Voilà. Je l'avais dit. Nous nous scrutâmes du regard un instant, avant qu'il se concentre de nouveau sur la route. Ses mains sur le volant s'étaient desserrées, et mon pouls retrouvait un rythme normal.

— Une fois que je convaincs une fille d'aller avec moi, il n'y a pas de lendemain, commença-t-il. De temps en temps, on peut se revoir, deux ou trois fois, tout au plus. J'essaie de ne pas les considérer comme des êtres à part entière. Pour moi, c'est strictement physique. Je ne fais aucune promesse de les rappeler. En fait, je ne leur donne même pas mon numéro ; elles l'obtiennent par d'autres. Ou elles viennent aux concerts, ou encore à une fête à laquelle je me trouve, et elles m'offrent certaines choses... Je suis sûr que tu peux l'imaginer.

J'aurais tellement préféré ne pas pouvoir.

— Mais la troisième fois que j'ai vu Jamie, elle m'a offert quelque chose de différent, comme personne ne m'avait jamais donné. Elle m'avait fait un CD. Je voyais bien qu'elle y avait mis beaucoup d'énergie. Selon elle, chaque chanson avait soit un solo de batterie incroyable ou un *riff* de batterie incomparable. Et c'était en effet une excellente compilation. On est sortis ensemble pendant trois semaines, pendant lesquelles on s'est vus très souvent. Mais quand elle m'a dit qu'elle m'aimait, j'ai su que je devais rompre. En fait, il fallait qu'elle me déteste. C'est pourquoi un jour, j'ai laissé mon téléphone à une de nos répétitions. Et il y avait une photo d'elle qu'elle m'avait envoyée.

Il me jeta un bref regard de défi, puis fixa de nouveau la route. Je suppose qu'il avait besoin de tout me confier, mais j'étais ravagée.

— Tu étais en train de tomber amoureux d'elle ? lui demandai-je.

Il grogna et secoua la tête.

— Bon Dieu, Anna.

Je tressaillis.

— C'est vrai, j'oubliais que je suis avec une sainte.

Il soupira et se passa la main dans les cheveux avant de continuer.

— Non, je n'étais pas amoureux d'elle. Et je n'ai jamais *aimé* personne. Je répondais simplement à ta question, à savoir si je m'étais déjà senti mal d'avoir fait souffrir quelqu'un. La réponse est oui. Je me sentais mal pour elle. Mon *Dieu*, je ne peux pas croire que je parle de ça avec toi.

Je m'enfonçai dans mon siège et regardai défiler les derniers kilomètres du Texas, tandis que le jour diminuait peu à peu. J'espérais que Kaidan ne remarquerait pas que j'étais en train d'essuyer une larme qui avait glissé sur mon visage.

— Tu ne dois pas avoir pitié de moi, Anna, et ne te fais pas d'idée à mon sujet à cause de cette petite révélation. Ne va pas te convaincre que je n'ai pas pris de plaisir au travail que j'ai exécuté, car il m'en a donné. Il faut que tu sois consciente de qui je suis.

Justement. Il était temps d'en apprendre davantage au sujet de cette personne.

— As-tu déjà drogué une fille ou glissé quelque chose dans son verre ? lui demandai-je, les yeux toujours rivés sur la route texane.

— Non. Je laisse ça à ceux qui manquent de confiance.

— Et est-ce que tu as déjà profité d'une fille saoule ou évanouie ?

— Mais non. C'est sans intérêt, si elle ne se souvient de rien.

— Ou alors, forcé une fille à faire quelque chose qu'elle refusait de faire ?

— Encore une fois, non. As-tu l'intention de devenir psychologue ?

— Je n'ai aucun doute que tu as eu du plaisir physique, Kaidan, mais si tu veux vraiment que je sache à qui j'ai affaire, il faut que tu répondes à cette question : est-ce que faire mal aux filles te donne du plaisir ?

Je vis sa poitrine s'enfler, puis se désenfler dans un soupir silencieux. Sa voix était dépourvue de tout sentiment, presque irritée.

— Je ne ressens rien pour elles. Et je ne tiens aucun compte de leur douleur. Je ne la laisse pas infiltrer mes pensées. Les voir souffrir ne m'apporte ni plaisir ni douleur, avec la seule exception que j'ai déjà mentionnée. Alors, est-ce que c'est assez sentimental pour toi ?

Il allait falloir que je lise entre les lignes, quand il s'agissait de Kaidan. Pour le connaître, je devrais comprendre pourquoi il ne faisait aucun cas de la douleur qu'il provoquait, et ce qu'il lui arriverait, s'il laissait la souffrance des filles s'infiltrer dans ses pensées. Car si la douleur d'autrui lui donnait du plaisir, il s'y vautrerait, au lieu de la détourner de lui.

— Pourquoi tiens-tu tellement à me convaincre que tu es mauvais ? lui demandai-je.

— Simplement parce qu'il te serait salutaire d'éprouver une bonne dose de peur à mon égard, pour que tu ne puisses pas dire que je ne t'avais pas prévenue. Je ne suis pas comme les garçons de ton école. Pense à l'attrait que tu ressens pour les drogues. C'est ce que je ressens pour le sexe.

Oh.

— Alors, tu commences à comprendre ? Et laisse-moi être encore plus précis.

Sa voix devenait plus grave, tandis qu'il me décrivait son travail.

— J'ai besoin de parler cinq minutes à une fille pour savoir ce que je dois dire et faire pour l'attirer dans mon lit. Et toi compris, quoique je doive reconnaître que je n'étais pas à mon mieux hier soir. Avec certaines, il s'agit tout simplement d'être attentif et de les flatter. Avec d'autres, il faut plus de temps et d'énergie. Eh bien, je fais absolument tout ce qui est nécessaire pour qu'elles se donnent et alors, je m'arrange pour qu'elles ne puissent plus jamais être avec un autre homme sans penser à moi. Je connais tous les secrets du corps, des choses que la plupart ignorent sur elles-mêmes. Et quand je les quitte, quand je les entends me supplier de rester, je sais qu'elles sont fichues.

Mon cœur battait à me défoncer la poitrine. Oui, j'avais alors très peur. Il jeta un coup d'œil à mon aura.

— Il était temps, dit-il.

[3](#). N.d.T.: Ces paroles sont tirées de la chanson très populaire *SexyBack* du chanteur américain Justin Timberlake.



LE PARFUM DE KAIDAN

À notre arrivée au Nouveau-Mexique, chacun de nous deux gardait ses pensées pour soi. Je fus soulagée par le changement soudain de paysage. En effet, les plaines du Texas s'étaient transformées en collines et en monts parsemés d'arbustes. À l'horizon s'ouvrait le Sud-Ouest, et je n'en revenais pas de pouvoir voir si loin.

Kaidan ralentit pour quitter l'autoroute, tandis que le soleil se couchait. Il s'arrêta à un restaurant-minute, ce qui nous permit d'aller nous dégourdir les jambes. Mes poumons ressentait l'aridité de l'air sans humidité, habitués qu'ils étaient à la lourdeur de l'air en Géorgie.

Nous commandâmes et mangeâmes nos repas en silence, assis face à la fenêtre qui donnait sur le stationnement. Le coucher du soleil recouvrait le paysage de rose foncé et d'orange.

— Tu as un bien beau pays, très diversifié.

— C'est superbe, corroboré-je en lui donnant l'autre moitié de mon sandwich au poulet, qu'il mangea tandis que je grignotais les dernières frites.

— On va reprendre la route pour encore quelques heures, ensuite on s'arrêtera pour dormir, dit-il. Je ne ferai le plein que demain matin.

J'opinai et jetai tous mes déchets, prête à partir. La pensée d'une autre nuit à passer avec lui me rendait nerveuse.

De retour sur l'autoroute, tandis que nous roulions le long de la I-40, la beauté de l'Ouest d'antan me fortifia. Kaidan me regarda furtivement, tandis que je me tournais vers lui, glissant mes pieds nus sous moi.

— Une fois à Los Angeles, il y a quelqu'un d'autre que je dois voir, en plus de mon père.

Il me fit signe de continuer, de sorte que je lui racontai l'épisode de Patti et de l'ange venu à elle, ce qui l'avait conduite à prendre soin de moi. Ensuite, je lui dis que la religieuse, sœur Ruth, avait demandé que j'aille la voir pour qu'elle puisse me parler en personne.

— Je n'arrive pas à imaginer ce qu'elle peut bien avoir à me dire qu'elle ne pouvait confier à Patti.

— Hum, et de mon côté, je n'avais pas entendu d'histoire de visitation d'ange depuis un bon moment.

— Je crains qu'elle n'en ait plus pour longtemps, lui dis-je. Je crois que c'est la seule raison pour laquelle Patti m'a laissée faire ce voyage avec toi.

— Nous arriverons à temps.

Je l'espérais vraiment.

— Je voudrais apprendre tout ce que tu sais sur les démons, continuai-je.

Il se racla la gorge et se lança, un peu blasé.

— Je suis convaincu que tu as entendu parler des sept péchés capitaux : la colère, la paresse, la gourmandise, l'envie, l'avarice, la luxure et l'orgueil. De l'orgueil, dit-on, découleraient de tous les autres péchés. Quoi qu'il en soit, voici comment ils sont ordonnés sur terre : à chaque péché est assigné un démon de forme humaine, sauf pour la paresse et la gourmandise, qui ont été combinées et confiées à un seul démon, puisque l'une entraîne bien souvent l'autre. En outre, il y a six autres péchés : le mensonge, le meurtre, la haine, le vol, l'adultère et l'abus d'alcool et de drogues. Tout cela donne 12 anges noirs de forme humaine. On les appelle les « ducs », et ce sont eux qui patronnent le mal ici-bas.

— Et nos pères sont deux de ces 12 ducs ?

— Exactement.

Écouter Kaidan était étrange. Son accent devenait malicieux quand il était excité ou fâché, mais à d'autres moments, comme à cet instant, il donnait l'impression d'être un étudiant raffiné en train de faire un exposé. En fait, comme je pouvais le constater, il était capable de s'adapter à son auditoire, passant du rôle de mauvais garçon à celui de *gentleman* instruit. Mais qui était-il réellement ? Je dus m'étirer pour me gratter la nuque, qui avait commencé à me piquer.

— Et quelle différence y a-t-il entre un duc et les autres démons, par exemple celui d'aujourd'hui au restaurant ?

— Sous la forme d'esprit, ils sont similaires, mais seuls les ducs ont le droit de posséder un corps humain. De plus, chaque duc est à la tête d'une légion de démons qui hantent la terre. Les chuchoteurs sont connus sous le nom de légionnaires, quoiqu'on se contente parfois de les appeler « esprits ». Ainsi, entre les ducs et les légionnaires, il y a 666 démons sur terre.

À ces mots, un frisson d'incrédulité me traversa.

Je fis un calcul rapide.

— Donc, 12 ducs, 654 chuchoteurs ou légionnaires... et où plaçons-nous les Nephilim, dans tout ça ?

— Nous ne sommes qu'un produit dérivé. Nous ne sommes pas humains, mais nous ne sommes pas considérés comme des légionnaires, non plus. Nous devons travailler pour nos pères et nous la fermer. C'est tout.

Tout ce que je pouvais faire était de hocher la tête, puisque son discours me rendait malade.

— Autrefois, les ducs étaient plus nombreux. À un moment, il y en avait même un pour chacun des Dix Commandements, en plus de ceux qui s'occupent des sept péchés capitaux. Toutefois, un grand nombre d'entre eux sont devenus désuets. Tu vois, ils s'adaptent quand c'est nécessaire, de sorte que le mensonge et l'adultère sont les deux seuls des Dix Commandements à toujours être représentés. Par ailleurs, les ducs ont une spécialité durant chacune de leur vie, en fonction de l'état de la société dans laquelle ils évoluent. Ainsi, actuellement, mon père se spécialise dans la pornographie.

Je tenais une bouteille d'eau sur mes cuisses, combattant la nausée qui s'élevait en moi en l'écoutant.

— D'après ce que je sais, ton père a eu pas mal de succès avec l'alcool, au siècle dernier. Mais durant son existence actuelle, sa spécialité, c'est la drogue. Les démons ressentent une attirance pour leur spécialité, tout comme leurs rejetons. Et toi, comme tu es une fille, tu as probablement d'autres facultés en plus, par exemple, pouvoir déterminer si une personne est sujette à l'accoutumance. Pas vrai ?

Je fis signe que oui, au souvenir de ma perception de Jay.

— Mais quel est le rapport avec le fait d'être une fille ?

— Je ne sais pas vraiment. En tout cas, les Neph filles semblent toujours ressentir davantage. C'est l'intuition féminine, ou je ne sais quoi. Par exemple, les filles de mon père pouvaient détecter la virginité ou la fertilité, tout comme mon père. Mais moi, non.

— Intéressant. Ensuite ?

— Ouais. Voyons... Tu dois sans doute savoir que la position de duc est très recherchée chez les démons. Tous veulent avoir une possibilité d'exister sous forme humaine. Cela cause même des luttes entre les esprits des ténèbres. D'ailleurs, Lucifer lui-même préférerait être sur terre, mais il est condamné à l'enfer, en compagnie de ses guerriers acolytes, Belzébuth et Asmodée.

— Ils ne peuvent pas quitter l'enfer ? lui demandai-je, m'autorisant un peu de soulagement.

— Non, ils ne le peuvent pas. Lucifer vit par l'entremise des ducs et des légionnaires.

— Mais pourquoi y a-t-il si peu de démons sur terre ? Il pourrait tous les envoyer, non ?

— J'imagine qu'il pourrait, mais tout ça est mené comme une espèce d'opération clandestine, ce qui est ironique, puisque tout le monde au paradis doit savoir ce qu'il en est des anges noirs. Mais il semble que Lucifer ne tienne pas à se faire remarquer, en quelque sorte.

— Il a peur, pensé-je tout haut.

— C'est que les légionnaires ne peuvent *contraindre* les humains à faire quoi que ce soit, poursuivit-il sans tenir compte de mon commentaire. Ils ne peuvent retirer aux humains leur libre arbitre. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est leur insinuer une idée en tête. C'est tout. Mais comme les humains sont égocentriques, la plupart du temps, les démons ne leur soufflent que ce qu'ils veulent entendre, encourageant leur égoïsme.

Voilà qui n'était pas agréable à entendre. Pourtant, Kaidan me racontait tout ça comme si de rien n'était, me présentant la vérité pure et simple comme s'il me lisait un manuel de démonologie.

— Les ducs chuchotent-ils des idées aux gens ? Enfin, je veux dire, quelle est leur véritable tâche ?

— Non, sous forme humaine, ils ne peuvent pas chuchoter, mais ils ont certains talents de persuasion oratoires. Les ducs se mêlent à la société, occupent des postes d'influence par rapport aux dirigeants politiques et aux centres de pouvoirs sociétaux.

— Ils ne cherchent pas à devenir des dirigeants politiques ? lui demandai-je.

— Jamais. N'oublie pas que leur but est de faire en sorte d'encourager les humains à se battre pour

arriver au sommet, et ce, par le sacrifice de leur âme.

Sa manière de parler des humains m'attristait, car il était impossible de ne pas penser aux gens qui étaient manipulés de la sorte, à leur souffrance, tout comme au rôle que jouait mon propre père dans tout ça.

Kaidan haussa un sourcil en me regardant.

— Tu pleures, me dit-il.

Je m'essuyai les joues du revers de la main. Oh ! Je fis un geste irrité.

— Je pleure toujours quand je suis émue, c'est-à-dire presque tout le temps. Ne t'en occupe pas et continue, je t'en prie.

Il soupira, dépassa un camion semi-remorque et prit une gorgée d'eau avant de poursuivre.

— Bon. Alors, les ducs occupent des positions stratégiques sur terre et se déplacent quand cela est nécessaire. Une fois l'an, ils se rencontrent afin de déterminer où chaque démon pourra faire le plus de dégât, à l'exception de ceux qui sont en prison, comme ton père. Ici, aux États-Unis, il y a actuellement trois ducs : mon père, le tien et Melchom, le duc de l'envie. Chaque duc reçoit la visite trimestrielle du démon messenger personnel de Lucifer, Azaël, auquel ils doivent rendre des comptes sur leurs travaux et l'état de l'humanité, tout cela étant ensuite rapporté à Lucifer. D'après ce que j'entends, il est satisfait de la situation actuelle.

— Mais les humains sont bons, aussi, tentai-je d'argumenter. Je suis sûre qu'il y a beaucoup de gens qui résistent.

— Je suppose, mais même les plus dévots ont des faiblesses. Les démons doivent prendre des mesures différentes en fonction des cultures, car certaines d'entre elles sont plus tolérantes que d'autres, qui sont plus strictes. C'est vraiment une question de vocabulaire et de présentation. Et ils arrivent à trouver les manières les plus ingénieuses de promouvoir la souffrance et l'apathie, un peu comme des stratégies de mise en marché. Recherchez le plaisir. Mangez, buvez et soyez joyeux. *Carpe diem.*

— Profite d'aujourd'hui sans te soucier du lendemain, murmurai-je.

L'hôtel que nous avons trouvé en banlieue d'Albuquerque était mieux que le premier. Kaidan mit en marche son lecteur et le plaça sur la table de nuit qui séparait nos lits. Je commençais à considérer sa liste de chansons comme la trame sonore de notre voyage.

Je me laissai tomber sur mon lit et décidai de téléphoner à Patti. Je fus surprise d'avoir à mettre en marche le téléphone de Kaidan. Il avait donc dû l'éteindre à un moment ou à un autre de notre route. D'ailleurs, je me rendais alors compte que la journée avait été bien plus calme sans tous ces bips incessants.

Patti, de son côté, sembla soulagée de m'entendre, ce qui me fit me demander quelles choses terribles elle avait encore pu imaginer toute la journée. Kaidan avait diminué le volume de la musique et s'était réfugié sur le balcon, le temps de notre conversation.

— Je serai au jubilé toute la journée demain et samedi, me dit-elle. Ces deux prochains soirs, que

dirais-tu si je te téléphonais dès que je serai rentrée, probablement vers 23 h, ce qui fait 20 h sur la côte Ouest, je suppose ?

— D'accord. J'aurai le téléphone avec moi, vers cette heure-là.

— Anna ?

— Oui ?

— Kaidan, comment est-il ? Est-ce qu'il se comporte toujours bien ?

Je me recroquevillai sur mon lit et j'eus des papillons dans l'estomac à sa pensée.

— Oui, répondis-je. S'il te plaît, ne t'inquiète pas pour nous. On apprend à se connaître. Il m'enseigne beaucoup de choses.

— C'est bien, dit-elle. Je suis contente, mais tout de même, sois prudente et reste sur tes gardes.

Ensuite, Patti me donna le numéro de téléphone du couvent, et il fut convenu que je téléphonerais une fois en Californie, afin de déterminer si l'état de santé de sœur Ruth lui permettait de recevoir une visiteuse.

Finalement, après nous être fait la bise au téléphone, ce qui produisit des sons comiques, nous raccrochâmes. Comme il y avait une distributrice au bout du couloir, j'allai acheter deux bouteilles d'eau. De retour dans la chambre, j'augmentai le volume du lecteur et près de la porte ouverte du balcon, je regardai Kaidan par derrière, tandis que l'eau des bouteilles me refroidissait les mains.

Je m'imaginai le serrer dans mes bras et poser la joue contre son dos. Toutefois, je ne pouvais pas me comporter avec lui d'une telle manière. Le baiser de la veille serait sans lendemain. D'ailleurs, j'avais l'impression que cela s'était produit il y avait déjà longtemps. En réalité, je ne pouvais me permettre de m'abandonner d'une telle manière, d'autant plus que depuis, j'avais été formellement « mise en garde ».

Je le rejoignis sur le balcon et pressai une bouteille d'eau contre son avant-bras.

— Merci, dit-il en la prenant.

Appuyés contre la balustrade, nous regardâmes les bâtiments endormis tout en respirant l'air chaud et sec. Nos bras s'effleurèrent, et je pus sentir une trace de son parfum boisé et sucré. Je pris une grande respiration et décidai de rentrer. J'avais besoin de faire le vide, peut-être même d'aller courir.

Dans la chambre, je pris mes vêtements de course et me changeai dans la salle de bain. Sur le rebord du lavabo, la trousse de toilette de Kaidan m'arrêta. Je fus soudain dominée par la curiosité de découvrir quel parfum ou lotion après-rasage il pouvait bien porter, car je n'avais jamais rien senti de tel. Malgré la sournoiserie, j'écartai l'ouverture de la trousse du bout du doigt et jetai un coup d'œil. Il n'y avait pas de flacon de parfum, seulement un rasoir, de la mousse à raser, une brosse à dents, du dentifrice et un désodorisant. Je le saisis et retirai le bouchon pour le sentir. Non, ce n'était pas ça.

Le son du petit rire grave de Kaidan tout près de la porte me fit pousser un cri de surprise et lâcher le désodorisant, qui tomba bruyamment dans le lavabo. Mal à l'aise, je me pressai la main contre la poitrine et m'agrippai au rebord du lavabo. Kaidan, à cet instant, s'esclaffait.

— Bon, d'accord, ça doit paraître vraiment mal, m'adressai-je à son reflet dans le miroir, pour ensuite cafouiller à propos du désodorisant.

Je remis le bouchon et le replaçai dans la trousse.

— Mais je voulais seulement savoir quel parfum tu portes.

Mon visage brûlait, tandis que Kaidan pénétrait dans la petite salle de bain et s'appuyait contre le comptoir, les bras croisés. Je reculai, tandis qu'il semblait bien s'amuser de mon embarras.

— Je n'ai pas porté de parfum, ces derniers temps.

— Ah.

Je me raclai la gorge.

— Eh bien, comme je n'en trouvais pas, j'ai pensé que c'était peut-être ton désodorisant, mais ce n'est pas ça non plus. C'est peut-être l'odeur de la lessive ou je ne sais quoi. N'en parlons plus.

— Qu'est-ce que tu sens, au juste ?

Sa voix était devenue rauque, et il me semblait qu'il s'imposait considérablement dans la pièce, à tel point que je n'osais pas le regarder. Il se passait quelque chose d'étrange. Je reculai et me cognai le talon contre la baignoire, dans l'effort de décrire le parfum.

— Je ne sais pas exactement. Comme des agrumes et la forêt, quelque chose du genre.

Son regard me transperça, tandis qu'il avait son petit sourire séduisant habituel, toujours les bras croisés.

— Des agrumes ? me demanda-t-il. Comme du citron ?

— Plutôt de l'orange et un peu de lime.

Il hocha la tête, puis la remua pour dégager ses yeux de ses cheveux. Mais soudain, son sourire disparut, et son insigne se mit à palpiter.

— Ce que tu sens, Anna, ce sont les phéromones.

Un petit rire nerveux s'échappa de ma gorge.

— Ah, d'accord, je vois...

Je mesurai du regard le peu de place disponible pour que je franchisse la porte. Je fis un pas dans cette direction, mais il se déplaça et me bloqua le passage, me forçant à reculer de nouveau.

— D'habitude, les gens ne peuvent pas sentir les phéromones, me dit-il. Tu dois utiliser ton odorat supérieur sans t'en apercevoir. Il paraît que certains Neph perdent la maîtrise de leurs facultés quand ils ressentent des émotions violentes. Par exemple la peur, la stupeur ou... le désir.

Je me frottai les bras de manière frénétique. Tout ce que je voulais, c'était changer de sujet, ne pas aborder ce thème si dangereux.

— Ouais, il m'arrive souvent d'avoir du mal à maîtriser mon odorat, bafouillai-je. Ça m'arrive même quand je dors, parfois. Je me réveille en pensant que Patti prépare des petits pains à la cannelle, alors que l'odeur provient d'un autre appartement. Et je dois me contenter de céréales. Quoi qu'il en soit...

— Aimerais-tu savoir quelle senteur tu dégages ? me demanda-t-il.

Mon cœur se gonfla à me déchirer la poitrine pour se contracter aussitôt. Toute cette conversation au sujet des odeurs était par trop sensuelle pour avoir lieu dans cet espace exigü, d'autant plus qu'à n'importe quel moment, mon traître de corps pouvait se mettre à émettre des phéromones, en plus de mon aura rouge.

— Euh, pas vraiment, non, répondis-je tout en détournant le regard. Je crois qu'il vaut mieux que j'y aille.

Mais Kaidan n'avait pas l'intention de se retirer de l'embrasure de la porte.

— Tu sens la poire, avec un soupçon de freesia.

— Ouah, d'accord.

Je me raclai de nouveau la gorge, refusant toujours de le regarder dans les yeux.

— Je crois que je vais juste...

Je fis un geste en direction de la porte et commençai à me diriger vers lui, dans l'effort extrême de ne pas même l'effleurer. Il recula finalement et baissa les bras pour me montrer qu'il ne me toucherait pas. Je pus enfin sortir de cet espace réduit et je pris une grande respiration.

Mes chaussures. Il fallait que je trouve mes chaussures de sport. J'éparpillai mes affaires sur le sol et les trouvai. Je les enfilai le plus vite possible, avant de les lacer. Bien sûr, Kaidan savait ce que sentait le freesia. Il avait probablement eu à suivre un cours sur les fleurs pendant sa formation à la luxure.

— Tu sors ?

Ma vision périphérique me permit de le voir sur le seuil de la porte de la salle de bain. Je ne voulais surtout pas le regarder dans les yeux, de crainte que les miens soient aussi embrasés qu'après notre baiser.

Je me levai et regardai l'horloge. Il était 21 h.

— Ouais. Je vais courir.

— Est-ce que tu accepterais que je t'accompagne ?

J'expirai avec détermination et cette fois, je le regardai directement.

— À une seule condition.

Il haussa les sourcils en guise de réponse.

— Apprends-moi à cacher mes couleurs.



CACHER SES ÉMOTIONS

Le silence qui régnait entre nous, tandis que nous courions, était agréable. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour ajuster le rythme respectif de nos foulées, qui nous menèrent, par-delà un centre commercial situé à proximité de l'hôtel, jusqu'aux collines. À part les quelques voitures qui nous croisaient de temps à autre, nous étions seuls.

Arrivés à un amas de pierres et de gros rochers, nous l'escaladâmes aussi haut que nous en fûmes capables. Au sommet, Kaidan s'allongea, les mains sous la nuque. Je me contentai de m'asseoir, les jambes croisées, à côté de lui. Je contemplai le ciel, qu'aucun obstacle ne venait masquer, tout en jouant avec mes lacets.

Kaidan était tellement silencieux et immobile que je crus qu'il s'était endormi. Je jetai un coup d'œil dans sa direction et m'aperçus qu'il regardait les étoiles, une de ses mains sur le ventre, l'autre le long de son corps, tout près de moi. Sa main était puissante avec des articulations masculines, des doigts longs et des ongles coupés court. Prise par quelque instinct primaire de tendresse, je glissai ma main dans la sienne. Pendant une horrible seconde, je m'attendis à ce qu'il la retire. Ce ne fut pas le cas. Il continua de regarder le ciel, mais sa respiration semblait s'être ralentie. Je croisai mes doigts avec les siens. Ce que je ressentais quand Patti et moi nous nous tenions par la main, ou encore quand Scott me la tenait et m'entraînait dans la fête, n'avait rien à voir avec le sentiment d'intimité et de douceur que j'éprouvais à cet instant.

Il faudrait aussi considérer cette bonne dose de peur dont m'avait déjà parlé Kaidan.

En dessous de nous, dans la terre, j'entendis quelque chose qui détalait, peut-être un lézard. J'aimais bien les lézards. Mais ça pouvait tout aussi bien être un scorpion ou un serpent. Je frissonnai à cette pensée.

— Tu as froid ? me demanda Kaidan.

— Non, je pensais seulement aux reptiles venimeux.

Il rit doucement. De mon côté, j'espérai qu'il avait son couteau, au cas où... D'ailleurs, comment nos corps réagiraient-ils au poison ?

— Vas-tu vraiment m'apprendre à cacher mes émotions ? lui demandai-je.

Il souleva la tête et me regarda.

— D'accord.

Il s'assit, et quoiqu'avec réticence, je retirai ma main de la sienne pour l'écouter avec attention.

— Tu me disais que tu pouvais repousser les émotions qui proviennent des autres, me dit Kaidan.

Comment t'y prends-tu ?

— Je n'en tiens pas compte quand elles se dirigent vers moi et je m'efforce de ne pas penser à elles.

— C'est peut-être un peu la même chose. Imagine chaque émotion sous la forme d'un objet, quelque chose de matériel, de physique, et imagine que très concrètement, tu le repousses ou le recouvres d'une couverture, peu importe, pourvu que ça fonctionne pour toi. Ou, comme tu disais, n'en tiens aucun compte, fais comme si ça n'existait pas. Maîtrise ton esprit. Dans un premier temps, commençons par une émotion positive. Pense à Patti... Très bien, je peux voir tout l'amour que tu lui portes. Commence avec ça.

Je donnai à mon amour pour Patti la forme d'un objet physique, un gros oreiller bien bouffant. J'en fis un petit ballon rose pâle sur lequel je donnai un coup de mon pied imaginaire pour l'envoyer aussi loin que possible. Kaidan m'examina du regard, et l'expression sur sa bouche me montra qu'il était impressionné.

— Est-ce que ça s'est dissipé ? lui demandai-je.

Il fit signe que oui, à ma grande surprise. Je serais peut-être capable d'y arriver ! Ce n'était pas comme repousser les émotions des autres, car il fallait plus de concentration. Rejeter une sensation extérieure était plus facile que de saisir ce que je ressentais et de le maîtriser.

— Ça ne t'a pas pris de temps, tu es douée. Essaie maintenant avec un sentiment plus désagréable, quelque chose qui te met en colère ou te rend triste.

Je me mis à penser à mon père, à ce qu'il m'avait dit le jour de ma naissance. Je voyais bien depuis que ça devait être tout à fait sarcastique, qu'il n'avait pas pu vouloir que je m'abstienne de consommer des drogues, si telle devait être ma tâche, n'est-ce pas ? Mais pourquoi, tout au long de ses années, n'avait-il pas tenté de me mettre au travail ?

— Je ne sais pas à quoi tu penses en ce moment, mais ça ne te met pas en colère. Pense plutôt à ce morveux qui t'a droguée pour pouvoir abuser de toi, pense à toutes les filles avec lesquelles il a réussi.

— Tu penses qu'il l'a fait à d'autres filles ?

— Les gens qui prennent leur plaisir de cette manière sont généralement des récidivistes.

Je sentis mon estomac se nouer. En effet, que me serait-il arrivé, si Kaidan n'était pas intervenu cette nuit-là ? Jusqu'où Scott serait-il allé ? Jusqu'au bout ? Je pensai aux victimes de viol, qui souvent ressentent de la culpabilité, et je savais que, moi aussi, je me serais sentie coupable.

— Très bien, murmura Kaidan. Vas-y.

Je canalisai la colère qui jaillissait en moi en une balle de baseball s'élevant en spirale. Je m'élançai et la frappai, et la vis s'éloigner loin de moi. Il s'agissait d'un circuit, et c'était bon.

La colère envers Scott subsistait quelque part en moi. Il ne s'agissait pas de faire disparaître mes sentiments, mais de les retirer de cette partie de mon cerveau qui les exposait.

Je passai une heure à m'exercer avec Kaidan, qui me mena d'émotion en émotion, du bonheur à la tristesse, sans oublier la peur, l'anxiété.

— En réalité, c'est presque un jeu d'enfant pour toi, non ? me dit Kaidan en se rapprochant de moi. Je suis très impressionné.

Il me caressa la joue du revers de la main, et mon cœur se mit à battre plus rapidement.

Ne pas en tenir compte, repousser cette émotion. Oh, et merde, c'était bien plus difficile qu'avec les autres sentiments.

— Tu sais, Anna, pour que ce soit clair, mon opinion de toi ne changera pas, si jamais tu te décides à faire ce que mon père attend de toi.

Je me raidis, tandis qu'il passait sa main le long de ma cheville, sur mon mollet, qui, depuis, était rasé, toujours plus haut, jusqu'à ce que ses doigts me caressent l'intérieur du genou d'une manière tellement sensuelle. Il avait les yeux fixés sur moi tout en me parlant, tandis que ma respiration s'accélérait.

— En ce moment, ici, il n'y a que toi et moi, Anna. Je t'ai sentie prendre vie, lorsque nous nous sommes embrassés, et je sais que cela t'effraie. Je sais que tu as peur de libérer l'autre côté de ta nature. Mais tu ne dois pas t'en faire, je saurai m'en occuper.

Je fus traversée d'un frisson. Pendant une seconde, je fus trop distraite pour maîtriser mes sentiments.

Pendant ce temps, sa main chaude continuait de progresser sur le revers de ma jambe. J'attrapai son poignet, me forçai à respirer plus calmement et de ma main mentale, je saisis le désir que j'éprouvais pour lui. Il s'approcha encore plus de moi, je pouvais sentir son souffle contre mon visage et je savais qu'il sentait le mien.

Le regard de Kaidan ne cherchait pas vraiment à me séduire. Il était plutôt chargé d'espoir. Il continuait à jeter un coup d'œil sur ma poitrine, la main toujours sur le revers de ma cuisse, caressant du pouce ma peau si sensible.

Je remuai la tête et saisis la nouvelle bouffée de désir pour en faire un ballon de soccer rouge et noir que j'envoyai droit dans le filet. But !

— Non, lui dis-je.

Il retira sa main et se redressa.

— Désolé, je sais que c'était un coup vache, mais c'était le seul moyen. Certaines personnes sont plus performantes sous pression. Maintenant, si ça ne te dérange pas, il vaut mieux que je fasse quelques pas.

Il sauta, et je le vis se déplacer sur les rochers gigantesques, repoussant du bout du pied des cailloux, dans une série d'étirement des bras et du cou. Il était de retour cinq minutes plus tard, et sa voix était calme.

— Allez, dit-il, la main tendue.

Tandis que je le laissais m'aider à redescendre, je savais parfaitement qu'en dépit du fait qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve mes nouvelles habiletés, si j'avais dit oui, il n'aurait eu aucune hésitation à me prendre au mot. Et je me tus jusqu'à notre retour à l'hôtel.

Après notre course et ma leçon, je restai assise en tailleur sur mon lit, passant d'une chaîne à l'autre sur la télévision, pendant que Kaidan prenait une douche. Il sortit de la salle de bain torse nu, ses cheveux mouillés paraissant plus foncés. Son grand short porté bas laissait entrevoir le haut de son boxeur. C'était l'occasion parfaite d'exercer ma nouvelle maîtrise de mes émotions. Je les repoussai et pour ne pas le reluquer, je me concentrai sur la télévision.

Il se pencha et tira un polo sans col de son sac. Une fois habillé, il se passa la main dans les cheveux et s'éclaircit la gorge.

— Bon, eh bien, je... Je sors un moment.

Il allait encore sortir ? Je cachai mes émotions, convaincue que l'expression de mon visage trahissait totalement à quel point j'étais blessée, juste à la manière dont il détourna le regard. J'éteignis la télévision et le regardai.

— Ne sors pas.

J'aurais tellement voulu ne pas avoir prononcé ces mots.

— Je dois travailler, Anna, que ce soit ailleurs ou ici.

Il me lança un regard de défi, et je fus de nouveau saisie par ce regard orageux.

— Ça ne te tuerait pas de prendre une soirée de congé.

— C'est ce que tu penses ?

Il éleva alors la voix, et ses poings s'étaient fermés.

— C'est ce que pense la petite poupée qui n'a jamais travaillé de sa vie ?

J'aurais dû me taire, mais, évidemment, j'en fus incapable.

— Ce n'est pas comme si les démons dirigeaient tous tes agissements !

Il ferma les yeux et leva son index dans ma direction.

— Ne me pousse pas à bout, Anna. Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Je pouvais sentir dans sa voix tout un courant d'émotions qu'il cherchait à contenir. Mais je poursuivis avec témérité en élevant, moi aussi, la voix.

— Tu peux te passer de sexe pour une nuit ! Tu n'es pas...

Un son fracassant me fit pousser un cri et reculer sur le lit. Dans un mouvement de colère, Kaidan avait lancé un verre contre la lampe de la commode, qui s'était fracassée contre le mur. Il me montra du doigt, les yeux enflammés de colère.

— Mais tu ne comprends donc pas !

Je retins ma respiration, sans bouger. Je n'avais jamais vu qui que ce soit être aussi furieux, surtout pas contre moi.

— Et ne m'attends pas, cette fois-ci, me dit-il, la voix rauque en quittant la chambre et en claquant la porte.

Je restai assise quelques minutes, stupéfaite que mes paroles puissent autant toucher une corde sensible chez lui. Quant à la lampe, elle gisait sur le sol en mille miettes. Je me levai pour ramasser les morceaux, les mains tremblantes, et pour mettre le tout à la poubelle. Je m'attendais à ce que le

personnel de l'hôtel vienne s'enquérir de ce qui avait causé toute cette agitation, mais personne ne vint. Après avoir tout nettoyé, je me rassis sur mon lit pour faire le vide et repenser à ce qui venait de se passer, avant de me décider à dormir.

Le contact des draps était doux sur mon corps fatigué. Soudain, au moment où j'expirai profondément, la fatigue tomba. Je ne voulais surtout pas penser à Kaidan en train de travailler. Je priai en silence, les yeux fixés au plafond.

Le lendemain matin, Kaidan dut me réveiller. Tandis que nous nous préparions et prenions nos sacs pour descendre à la salle à manger de l'hôtel afin de profiter du petit déjeuner continental, aucun de nous deux ne parla.

C'était étrange d'observer Kaidan Rowe en train de faire quelque chose d'aussi banal que de mettre un bagel dans un grille-pain. Avec lui, tout semblait prendre plus d'importance. Il me surprit à le regarder.

Je portais mon assiette à une table, dans l'espoir qu'il ne serait pas toujours si perspicace. Au comptoir du pain, deux filles de notre âge, vêtues d'un débardeur et d'un short ultra court, qu'elles portaient par-dessus leur maillot de bain, chuchotaient et s'encourageaient du coude à s'approcher de lui.

Je pris une bouchée de brioche au fromage et déployai légèrement mon ouïe, tandis que du coin de l'œil, je pouvais voir l'une des deux filles regarder dans ma direction, puis pousser l'autre avec sa hanche, ce qui la fit se cogner contre Kaidan.

— Oups, désolée, dit-elle, tandis que celle qui l'avait poussée riait.

— Aucun problème.

Sa voix était charmante, mais il n'avait pas son regard de séducteur et se concentrait sur le fromage à la crème.

— C'est ta copine qui est assise là-bas ?

Ho, ho. Je pouvais sentir leurs regards sur moi, de sorte que je mis toute mon attention sur le melon miel planté dans ma fourchette.

— Oh, c'est seulement une amie.

Pfff...

— Tu passes la nuit à l'hôtel ? demanda-t-elle.

Comme elle était effrontée !

— Non, on part tout de suite après le petit déjeuner.

— Ma cousine te trouve sexy.

— Oh, mon Dieu, mais tais-toi ! Alors, tu...

« OK, je reprends mon ouïe ordinaire, merci bien. »

Au bout de quelques minutes, Kaidan vint s'asseoir en face de moi. Il regarda ma poitrine et fronça les sourcils d'un air désapprobateur. Zut ! J'avais oublié mes couleurs. Les garder constamment cachées, c'était un travail exigeant.

— On ne s’ennuie jamais avec toi, lui dis-je après les avoir reprises en main.

Mon estomac encore serré par mes émotions me donna l’impression d’être mesquine. Il plissa les lèvres tout en retirant un morceau de son bagel brûlé.

— Tu es mignonne quand tu es jalouse, dit-il avant de prendre une bouchée.

Mes yeux s’écarquillèrent, puis se durcirent.

— De toute manière, dit-il, ce n’est qu’une paire de petites idiotes.

Je jetai un coup d’œil en direction des deux filles, alors assises en compagnie de tous les membres de leur famille, jeunes et vieux, tout à fait satisfaites d’elles-mêmes. Elles avaient profité de l’occasion et avaient eu le culot de faire des avances à un parfait inconnu.

— Anna, dit Kaidan avec hésitation, ce qui me fit le regarder. Euh, les excuses, ce n’est pas naturel chez moi, avoua-t-il en repoussant les miettes de pain brûlé éparses autour de son assiette.

— Oh, ça va, ce n’était qu’un accident, répondis-je.

— Non.

Il secoua la tête, faisant traîner la fin du mot avant d’ajouter :

— On ne se met pas en colère et on ne brise pas des objets par *accident*. C’était une décision toute réfléchie.

— Quoi qu’il en soit, j’en suis revenue. N’en parlons plus.

Il me fit un clin d’œil, l’air surpris que je lui aie pardonné si facilement. Je lui souris du bout des lèvres tout en prenant une gorgée de mon jus de fruits. Il s’adossa contre sa chaise et me regarda.

— Et ton jus d’orange, Anna, il est bon ? Il n’aurait pas un petit goût de lime ?

Je posai mon verre contre mes lèvres, le temps de comprendre son insinuation, et il me fallut une seconde afin de m’assurer que ma perplexité reste cachée. Je gardai le jus en bouche un instant, avant de l’avalier et de répondre à Kaidan.

— En fait, il est un peu aigre, dis-je, ce qui le fit rire.

— C’est dommage, poursuivit-il en prenant un morceau de poire verte dans son assiette.

Il en prit une bouchée, léchant le jus qui avait coulé le long de son pouce. Je sentis mes joues chauffer, tandis que je posais mon verre.

— Bon, maintenant, tu es grossier, dis-je.

Il me fit un grand sourire plein de suffisance.

— Je n’ai aucune idée de ce dont tu parles. Je suis simplement en train de savourer mon petit déjeuner.

Il prit une nouvelle bouchée de poire. Je secouai la tête. Bien sûr, ce garçon me faisait beaucoup d’effet, mais le choc de la nouveauté commençait à s’atténuer, et son côté incorrigible me blessait de moins en moins.

Une fois le petit déjeuner terminé, Kaidan étudia une carte routière sur son téléphone.

— Nous roulerons une dizaine d’heures, aujourd’hui. L’Institut correctionnel fédéral est un peu en dehors de Los Angeles, et d’après Patti, demain, les heures de visites sont de 10 h à 13 h.

Une nausée soudaine me fit me pencher et m'appuyer le front contre la table.

— Ne t'inquiète pas, trésor.

Ses paroles me réconfortèrent un peu, et je pus relever la tête.

— Tu crois que je pourrais prendre un peu le volant, aujourd'hui ? lui demandai-je. Ça me permettrait de penser à autre chose.

Il sortit les clés de sa poche et me les tendit.

— Le premier quart est pour toi.

Au Nouveau-Mexique, nous croisâmes plusieurs réserves amérindiennes. Nombre d'entre elles étaient illuminées par les enseignes au néon des casinos. Tandis que nous nous enfoncions dans une vallée peu profonde, une petite réserve de forme circulaire apparut à l'horizon. Le seul élément touristique qu'on y remarquait était un tipi rouge vif en face d'une petite boutique.

— Est-ce que ça te dérange, si on s'arrête un instant ?

Kaidan leva la tête du jeu auquel il était en train de jouer sur son téléphone.

— Pas du tout.

Je me garai dans le stationnement poussiéreux, et je descendis du VUS. Le soleil était chaud et éblouissant, à tel point que je dus mettre ma main en visière pour protéger mes yeux. La chaleur sèche me déshydratait et me ratatinait la peau, devenue ainsi semblable à la terre craquelée et desséchée de la réserve. Cette boutique était un exemple parfait d'architecture à base de pisé, avec sa couleur d'un brun rosâtre, ses angles et ses rebords arrondis. Une femme à l'aura rose pâle était assise à l'entrée, en train de travailler sur un métier à tisser artisanal.

À l'intérieur de la boutique, la salle se révéla grande, avec une odeur douce de terre et de cèdre. Des couvertures tissées à la main, avec leurs motifs et dessins alambiqués, étaient suspendues aux murs. Sur les tables, des bijoux colorés étaient exposés. Et dans un coin, on trouvait un vieux réfrigérateur à boissons qui devait bien avoir 50 ans.

Un couple de vieillards était assis à une petite table, un homme et une femme à la peau d'un ton aussi riche que la terre, tous deux avec de longs cheveux noirs et gris dégagés de leur visage. Ils nous accueillirent avec des sourires et des hochements de tête amicaux.

J'allai jusqu'à leur table et les regardai travailler un moment. La femme enfilait de minuscules billes pour en faire un bracelet au motif raffiné. L'homme, de son côté, sculptait un morceau de bois. Je pouvais déjà distinguer la croupe d'un cheval. C'était impressionnant. Et pourtant, entre leurs mains expérimentées, ces œuvres artisanales semblaient si faciles à réaliser.

Je fis le tour de la boutique. Des centaines d'animaux en bois, de toutes les grandeurs, nous regardaient depuis les murs le long desquels ils étaient rangés. Les plus populaires semblaient être les loups et les coyotes, mais Kaidan examinait un aigle aux ailes déployées.

— Les détails sont incroyables, dit-il.

Son admiration me fit plaisir, d'autant plus qu'en général, il avait peu de considération pour les humains.

De mon côté, je passai les doigts sur un jeté grossier, puis j'aperçus une table pleine de bijoux d'ambre et de turquoise. Je m'approchai pour caresser plusieurs de ces pierres lisses.

C'est alors que je remarquai un adorable collier d'argent, très fin, avec un pendentif en turquoise non travaillée et un cœur déformé. C'était l'un des plus jolis objets que j'avais jamais vus, mais son prix me fit regimber. Il m'aurait fallu dépenser toutes mes économies pour l'acheter. Le collier valait certainement cela, mais ce n'était pas une raison, de sorte que je le remis à sa place.

— As-tu vu quelque chose qui te plaît ? me demanda Kaidan, que je n'avais pas entendu me rejoindre.

— Ouais, tous ces bijoux sont tellement beaux, n'est-ce pas ?

— Je... Je peux t'en offrir un ?

Sa proposition me surprit tellement que je me sentis rougir. Sans le regarder, les yeux toujours fixés sur la table, je lui répondis :

— Oh, non. Je n'ai besoin de rien. Mais merci, c'est très gentil.

Pendant tout ce temps, il se tenait si près de moi que j'avais l'épaule contre sa poitrine et que je craignais qu'il puisse sentir comme mon cœur battait vite.

— Je suppose qu'on devrait se remettre en route, lui dis-je.

— Oui.

Je me tournai vers le couple silencieux et les remerciai. Tous deux, avec le même calme qu'auparavant, me firent un signe de tête. Tandis que nous sortions, Kaidan désigna le réfrigérateur à boissons.

— Je vais nous faire des réserves pour qu'on n'ait pas à s'arrêter pendant un bon moment, me dit-il en me donnant les clés de son véhicule.

Dehors, je plissai les yeux comme je me dirigeais vers le VUS et mis mes mains en visière. Le soleil était tellement éblouissant que je ne voyais presque rien. Et même si nous n'étions pas restés bien longtemps dans la boutique, l'intérieur du VUS était déjà brûlant. Une fois le moteur en marche, je mis le climatiseur à fond. Assise dans cette chaleur tandis que soufflait l'air frais, je regardai la femme toujours occupée à tisser devant la boutique.

« Combien de démons chuchoteurs, me demandai-je, avaient été impliqués dans l'oppression des peuples amérindiens au cours de l'histoire ? »

Je fus tirée de ma rêverie par la vue des jambes bronzées de Kaidan dans son grand short de planchiste. Il monta dans le VUS et plaça les boissons froides dans le porte-gobelet.

— Le Nouveau-Mexique est mon État préféré, déclarai-je, tandis que nous regagnions la I-40.

— J'attends de les avoir tous vus, avant de faire mon choix. Oh, en passant, tu ne conduis pas mal du tout. Je m'attendais à être terrifié.

— Pourquoi ?

— Je m'imaginai que tu serais un petit ange timide et trop prudent au volant. Au contraire, tu as le pied lourd.

« Oups. »

— Ta voiture avance tellement sans effort, répondis-je, que je ne me rends même pas compte de la vitesse à laquelle je vais. À partir de maintenant, je vais utiliser le régulateur de vitesse.

— Ne t'inquiète pas, je suis tout ouïe pour les flics, me dit-il.

— Est-ce que le Grand Canyon est sur notre chemin ? lui demandai-je. J'ai toujours voulu le voir.

Kaidan sortit la carte routière et l'étudia.

— Ce n'est pas tout à fait sur notre route, ça demanderait un détour de plus d'une heure. Mais voici ce que je te propose. Pourquoi ne pas y passer sur le chemin du retour, quand on ne sera plus pressés par le temps ?

Était-ce l'air du désert ou quelque chose d'autre, mais je me sentais bien. J'avais encore mille questions à poser à Kaidan, mais à ce moment, je n'étais pas d'humeur pour une nouvelle conversation pénible. J'aimais bavarder avec lui. Nous étions toujours sur nos gardes, et je n'étais vraiment pas aussi insouciant avec lui que lors de mes conversations avec Jay, mais je commençais à penser qu'il pourrait y avoir une place pour Kaidan en tant qu'ami dans ma vie. Avec le temps, nous oublierions le baiser, mon engouement pour lui disparaîtrait, à condition que je sois capable d'arrêter d'analyser chacun de ses regards et de ses contacts. À ce moment précis, je fis le vœu de ne plus éprouver de jalousie, de ne plus flirter avec lui, de ne plus désirer cet insaisissable Kaidan Rowe.



RIRES

J'avais adoré le Nouveau-Mexique, mais l'Arizona lui livrait une compétition féroce pour gagner le titre d'État préféré, avec ses vues à couper le souffle sur des montagnes rouges. À un moment, la route semblait avoir été sculptée directement dans une crevasse séparant deux hautes montagnes. Nous étions entourés d'escarpements abrupts, et des panneaux inquiétants nous mettaient en garde contre les éboulements, comme s'il avait été possible d'y échapper. Pendant la conduite, j'observais tout cela avec un mélange d'émerveillement et d'effroi.

Mais puisque nous étions dans le sud-ouest du pays, il y avait une chose en particulier que je voulais faire.

— Aimes-tu les mets mexicains ?

— Il n'y a pas beaucoup de repas que je n'aime pas.

J'aurais dû le deviner. J'étais convaincue de pouvoir trouver l'endroit parfait où manger, une fois que nous serions arrivés dans une petite ville à proximité de Flagstaff cet après-midi-là. Je délaissai les chaînes de restaurants populaires jusqu'à ce que finalement, je réussisse à dénicher ce que je cherchais : un de ces endroits pittoresques qui passent inaperçus à l'œil du touriste, du type de celui que nous fréquentions, Patti et moi.

— Choix intéressant, dit Kaidan.

— Fais-moi confiance.

J'avais l'eau à la bouche, rien qu'à sentir l'odeur des chilis et des maïs frits qui régnait dans le restaurant. Sur l'un des murs, une peinture murale représentait une femme latino-américaine en train de danser, et le son nasillard de la musique mariachi dominait la salle.

Une hôtesse nous mena jusqu'à une banquette aux hauts dossiers surmontés d'une arche en brique. Un garçon nous apporta des tortillas chaudes et un bol de salsa.

Je fermai les yeux pour faire une prière rapide et en les ouvrant, je pus constater que Kaidan m'observait, une tortilla garnie de salsa entre les doigts.

— Est-ce que tu pries avant chaque repas ?

— Oui.

Je pris une tortilla et la trempai dans la salsa.

— Et aussi tous les soirs avant de m'endormir.

Nous avons tous les deux avalé nos tortillas en même temps, de sorte qu'une seconde plus tard, nous nous jetions sur nos verres d'eau glacée, les yeux exorbités.

— Piquant ! dis-je, après avoir avalé le verre presque tout entier.

Kaidan rit et s'essuya le front avec sa serviette. J'aurais dû savoir que dans un endroit pareil, on ne servait pas de mets doux pour les mauviettes.

Puis, un serveur vint prendre notre commande.

— Je ne t'ai pas vue prier ces deux derniers soirs, me dit Kaidan, une fois que le serveur partit.

— Pour faire ma prière, je n'ai pas besoin de me mettre à genou ni de la dire à haute voix. Je la récite dans ma tête, allongée dans mon lit.

Il resta songeur, tandis que nous mangions nos tortillas.

Nos assiettes arrivèrent très rapidement. Les fajitas de Kaidan grésillaient et exhalèrent un souffle chaud parfumé de cumin et d'oignons doux. Durant tout le repas, pas un mot ne fut échangé, sauf quand Kaidan me demanda s'il pouvait prendre la moitié restante de mon enchilada à l'émincé de bœuf. Une fois qu'il eut terminé, Kaidan jeta sa serviette sur la table en signe de reddition.

— À partir de maintenant, je te promets de m'en remettre entièrement à tes choix, dit-il en s'étirant et en se tapotant l'estomac.

Je lui tendis les clés.

Nous eûmes une vue superbe sur une chaîne de montagnes aux sommets enneigés au loin, tandis que nous laissions Flagstaff derrière nous. De nouveau, il y avait des arbres, des pins géants qui s'étiraient vers le ciel.

À la vue d'un panneau indiquant la Californie, mon estomac se serra, et je calculai la distance qui nous séparait de Los Angeles. Kaidan avait dû remarquer que je ne tenais plus en place, car il tenta de me distraire et de me faire penser à autre chose.

— Il y a longtemps que tu ne m'as pas posé de question, dit-il.

— Voyons. D'accord. Introduction à la démonologie 101. Comment un démon prend-il possession d'un corps ?

— Eh bien, il est difficile pour deux âmes en santé de posséder le même corps. Une âme humaine ne peut pas tout simplement être renvoyée de son corps. Tu as sûrement vu des films sur l'exorcisme.

— J'en ai entendu parler, mais je n'en ai vu aucun.

— Eh bien, ces films sont des exemples de possession ayant mal tourné, en général à cause d'un esprit chuchoteur insatisfait qui veut créer des problèmes. L'âme démoniaque et l'âme humaine s'affrontent, et leur enjeu est ce corps, corps qui, pendant ce temps, dépérit. Ça peut devenir sanglant. La plupart du temps, ça se termine par la mort.

Quelle horrible manière de mourir !

— Les démons et les anges ont tous leur libre arbitre, mais il y a tout de même des règles à respecter. Les démons n'ont pas le droit de faire mal physiquement aux humains, notamment lors de possessions. Tu me suis, jusqu'à maintenant ?

Je hochai la tête, et il poursuivit.

— Ainsi, les ducs, sous forme d'esprit, passent beaucoup de temps dans les hôpitaux et les salles

d'urgence à la recherche d'un nouveau corps. Quand une personne est à l'agonie, qu'elle a perdu le désir de vivre, le lien précaire entre son âme et son corps ne tient plus qu'à un fil. À ce moment-là, le duc n'a plus qu'à détacher cette âme humaine, qui est relâchée sans aucune résistance. Il peut alors prendre possession du corps, avant qu'il meure et le guérir grâce à ses pouvoirs. Ils guérissent bien plus vite que nous. Par ailleurs, ils pourraient partager le corps avec l'âme humaine quand celle-ci est faible, mais ça créerait un obstacle à leurs pouvoirs au sein du corps. C'est pourquoi ils préfèrent être seuls à l'habiter.

— Comment choisissent-ils un corps ? lui demandai-je.

— C'est là que ça devient plus compliqué. Ils cherchent un inconnu, jeune ou d'âge mûr, de préférence une personne qui n'a pas une famille aimante et nombreuse. Ça devient trop compliqué, si des humains se mettent à la recherche de la personne qui a disparu. Par ailleurs, certains ducs recherchent des corps attirants, d'autres veulent avoir l'air plus durs. Ça peut être assez long avant de trouver exactement ce qu'ils cherchent, mais pour eux, le temps n'importe pas. De toute manière, les ducs aiment avoir l'occasion de chuchoter dans les oreilles des humains, tandis qu'ils sont à la chasse et en train d'attendre. Un hôpital est l'endroit parfait pour travailler, car le degré d'émotions y est toujours très élevé.

— C'est dégoûtant, murmurai-je.

— Pour ce qui est de la durée de vie, poursuivit Kaidan, les humains ordinaires peuvent vivre de 100 à 120 ans, de nos jours, mais leur espérance de vie est réduite par les maladies. Les ducs et les Neph n'ont pas ce problème, de sorte que nos corps peuvent atteindre cet âge. Nous ne sommes pas pour autant immunisés contre le vieillissement. Ainsi, un corps s'use, aussi en santé soit-il. Les ducs se débarrassent de leur corps avant qu'il meure, puis ils en cherchent un nouveau et se forgent une nouvelle identité.

— Que se passe-t-il, quand ils quittent leurs corps ?

J'imaginai des zombies.

— Si aucune autre âme n'habite le corps, celui-ci semble mourir d'un arrêt cardiaque.

— Je vois. Par ailleurs, je me posais des questions au sujet de l'âme des Nephilim. Notre âme est-elle à moitié démoniaque ?

Kaidan sourit.

— Ta question me rappelle mon enfance. J'avais posé la même question à mon père.

J'essayai de m'imaginer Kaidan tout petit, curieux et désireux d'apprendre et s'en remettant à son démon de père, dans l'espoir d'attirer son attention. Comme j'aurais aimé serrer ce petit garçon dans mes bras !

— Non, répondit-il. Nos âmes ne sont ni humaines ni démoniaques. Nous, les Neph, avons une âme unique en son genre ; toutefois, en tant que progéniture d'un ange noir, nos âmes portent la marque du démon.

Voilà qui n'était pas agréable à entendre.

— Quoique dans ton cas, j’imagine que ton âme doit aussi avoir un côté angélique, tout pur, tout propre, ajouta-t-il.

Je le trouvai comique.

— Il y a autre chose qui me laisse perplexe, poursuivis-je. Si un jour je deviens enceinte, le fait d’accoucher me tuera ?

— Oui, tout à fait. Pourquoi ? Tu penses à avoir un enfant ?

Je lui donnai un coup sur le bras, ce qui le fit sourire, mais avant de répondre, il redevint sérieux.

— Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais aucune femme ne survit à l’accouchement.

Cela me fit penser à ma mère en train de chanter pour moi, à son amour pour moi alors qu’elle me portait en elle. Elle savait sûrement qu’elle n’aurait jamais l’occasion de me prendre dans ses bras, et pourtant, un bonheur si pur émanait d’elle.

— Étais-tu capable de ressentir les émotions de ta mère, quand elle était enceinte de toi ? lui demandai-je.

— Oui, sans doute parce que nous partagions la même source de vie. Je pouvais ressentir des moments d’affection, d’amour même, mais surtout son désespoir. Il est certain qu’elle était obsédée par mon père, mais pour lui, elle n’était que le moyen d’arriver à ses fins. Il l’avait choisie en raison de sa beauté et des caractéristiques génétiques propres aux membres de sa famille, qui complétaient les siennes. Tout petit, je lui ai demandé ce qu’il lui était arrivé. Il m’a répondu : « Tu l’as tuée. Et c’est dommage, elle était belle à regarder. »

Il se passa la main dans les cheveux, ce qui m’empêcha de voir son visage et de déterminer si cela l’affectait ou non. De mon côté, j’eus le fantasme de donner un bon coup de pied dans les chères parties intimes du père de Kaidan. Celui-ci se racla la gorge et reprit.

— Mon père a eu un enfant dans chacune de ses existences, tous connaissent la musique, avaient de bonnes manières et un très haut degré d’instruction.

Il mentionna ces faits sans montrer aucun intérêt pour eux.

— Certains d’entre eux sont-ils toujours vivants ?

— Non.

— Mais peut-être que tu as de la famille, et peut-être que moi aussi ?

— Non, nous n’en avons pas. Ne t’enthousiasme pas. Il n’y a aucun descendant.

— Comment ça se fait ?

— Les raisons sont sans importance.

— Moi, je trouve que c’est important.

— Je t’en prie, Ann, pas maintenant. Je t’expliquerai plus tard, mais pas maintenant. Nous passons une bonne journée, et je ne suis pas d’humeur à te voir pleurer.

Je ne voulais pas qu’on me laisse dans l’ignorance, même pour mon bien. En outre, je détestais le fait qu’il crut que j’allais pleurer, d’autant plus qu’il avait probablement raison. Juste à ce moment, Kaidan désigna un panneau du doigt. Nous arrivions en Californie.

Je pris une grande respiration. Le lendemain, il faudrait aller à la prison et faire la connaissance d'un autre des ducs de Lucifer, mon propre père.

Mais au pire, que pouvait-il arriver ? Si je me préparais, peut-être que je ne souffrirais pas trop. Il pourrait refuser de me voir. Ou alors, il accepterait, mais se montrerait odieux et m'insulterait, m'interdisant de revenir. Quoi qu'il arrive, je m'en tirerais. Je n'avais pas besoin de lui. Bien sûr, j'allais le voir, car il y avait des choses que j'avais besoin de savoir, mais pour l'amour, c'était sur Patti que je comptais.

— Est-ce que je peux utiliser ton téléphone ? lui demandai-je.

Il me le passa, tandis que je dépliai un morceau de papier sur lequel se trouvait le numéro de téléphone du couvent. Au bout de trois coups, une femme répondit.

— Couvent de Notre-Dame, sœur Emily à l'appareil.

— Bonjour, sœur Emily, je m'appelle Anna Whitt...

— Ah, oui, sœur Ruth t'attend. En dépit de nos efforts, elle refuse de nous confier ce qu'elle doit te dire. Elle veut absolument te voir en personne.

À ces mots, je me mis à espérer.

— C'est justement à ce sujet que je vous téléphone. Je suis actuellement en Californie et je voudrais venir la voir immédiatement.

— Malheureusement, sœur Ruth est dans le coma depuis les 24 dernières heures. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Elle a déjà réussi à en sortir, de sorte que nous pouvons toujours garder espoir.

— Pensez-vous que je pourrais venir la veiller ?

— Chère petite, nous avons déjà quelqu'un qui la veille en tout temps. Pourquoi ne me donnes-tu pas un numéro où je pourrais te joindre, et dès qu'elle reprendra connaissance, je communiquerai avec toi, si cela te convient, bien entendu.

— Oui, tout à fait. Téléphonez-moi dès qu'elle se réveille, peu importe si c'est en pleine nuit.

Je fermai les yeux après avoir raccroché.

« Je vous en prie, qu'elle ne meure pas tout de suite. »

— Il y a quelque chose que j'aimerais savoir, me dit Kaidan.

— Oui ?

— En fait, tu n'es jamais tentée, tu n'as jamais envie de commettre un péché, n'est-ce pas ? Ou alors, tu arrives vraiment à te maîtriser ? Car même quand j'ai pu constater que tu ressentais des émotions sombres, ça ne durait qu'un instant.

Sa question me fit réfléchir.

— Bien sûr que je suis tentée, mais je suis très consciente de ces tentations, de sorte que je peux tuer dans l'œuf ces envies avant qu'elles prennent le dessus. Tu comprends, les principes servent à nous protéger, c'est pourquoi je m'y conforme. Certaines choses peuvent donner du plaisir sur le moment, mais avoir de graves conséquences.

Je me tus un instant.

— Ça a l'air pathétique, je sais.

— En fait, c'est... fascinant. Alors, tu n'as jamais à proprement parler péché ?

— J'ai désobéi à Patti, alors qu'elle m'avait demandé de ne plus te revoir.

— C'est vrai, je m'en souviens. Sinon, rien d'autre ?

— En fait, si. Il y a eu autre chose...

Le souvenir des deux filles dans les toilettes de la boîte me revint en tête, et je me tus, me sentant pâlir.

— Quoi ? Allez, raconte-moi, me pressa-t-il.

Il avait les yeux rivés sur la route, mais à sa voix, je pouvais sentir à quel point il était excité. J'avais les mains moites de gêne, et je dus les essuyer sur mes cuisses.

— Le soir que nous avons fait connaissance, eh bien, en quelque sorte, j'ai... Bon, j'ai carrément menti. Exprès.

Je devinai qu'il tentait de retenir un sourire.

— Tu m'as menti, à moi ? me demanda-t-il.

— Non. J'ai dit un mensonge à ton sujet.

Cette fois, il souriait à pleines dents, ce qui lui faisait plisser le coin des yeux. De mon côté, mon visage brûlait de honte.

— Continue, je t'en prie.

— Il y avait ces filles dans les toilettes qui parlaient de toi, et pour une raison que j'ignore, ça m'irritait. Alors, je leur ai dit... *quetuavaisuneITS*.

Je me cachai le visage, tellement j'avais honte, et Kaidan éclata de rire, à tel point que je craignis qu'il nous fasse quitter la route.

Bon, de manière ironique, *c'était* drôle, puisque de toute façon, aucune maladie ne pouvait avoir d'effet sur lui, même s'il en avait attrapé une, et je me mis à rire, moi aussi, soulagée de ne pas l'avoir blessé.

— Je me demandais si tu finirais par me l'avouer, me dit-il entre deux éclats de rire.

Franchement ! C'était évident qu'il avait écouté ! Je rigolai encore plus, et c'était si agréable que nos ricanements se transformèrent en fous rires. Il s'agissait d'un esclaffement incontrôlable, qui vous plie en quatre et vous débarrasse des idées noires.

C'était à un point tel que quelques minutes plus tard, alors que nous recommencions à peine à reprendre haleine, une autre vague d'hilarité se déclencha.

— Alors, tu me pardonnes ? finis-je par lui demander, une fois que nous fûmes calmés, tandis que je m'essuyai les yeux.

— Oui, oui. On a dit bien pire sur moi.

À ce moment-là, nous croisâmes un panneau publicitaire pour une marque de gin qui me fit penser à Jay.

— Hé, tu me disais que les ducs ont le pouvoir de persuader les gens. Avons-nous ce pouvoir-là, nous ?

— On appelle ce pouvoir « l'influence », m'expliqua-t-il. Et pour répondre à ta question, non, seuls les ducs le possèdent. Pourquoi ?

— À quelques reprises, j'ai eu l'impression d'influencer Jay, mentalement, pour ne pas qu'il boive. Mais j'imagine que je me trompais.

— Oui. Les ducs ont la faculté d'inspirer une envie à une personne en leur donnant un ordre de vive voix et même de manière silencieuse, mais tout comme les chuchoteurs, ils ne peuvent la contraindre, et l'influence n'aura aucun effet, si l'humain est fort et complètement déterminé à résister à ce que le duc lui dit. L'influence a le plus d'effet si la personne a déjà une tendance dans cette direction et hésite seulement à passer à l'acte.

Pendant quelque temps, nous regardâmes la route. Puis, j'observai la main de Kaidan sur le volant et juste pour m'amuser, je lui intimai intérieurement : *Tapote le volant.*

À ma grande surprise, il le fit ! J'essayai de nouveau, et cette fois, lorsqu'il tapota le volant, je ris toute seule. Lui ne se rendait pas même compte de ce qu'il faisait.

— Qu'est-ce qui te prend ? me demanda-t-il.

— Es-tu sûr qu'un Nephilim ne peut pas avoir d'influence ?

— À ce que je sais, seuls les ducs la possèdent, et, tu peux me faire confiance, j'ai essayé, sans aucun résultat.

Pendant les 20 minutes qui suivirent, de temps à autre, Kaidan rit tout en remuant la tête. De mon côté, j'arborais toujours un large sourire.

Seulement deux heures nous séparaient alors de Los Angeles.

— Je sais qu'on est presque arrivés, mais j'ai vraiment besoin d'aller aux toilettes.

— Oui, bien sûr, faisons une pause pipi.

Il prit la sortie suivante et s'arrêta à un dépanneur, dans lequel il m'accompagna. Quand je sortis des toilettes, je vis Kaidan de dos en train de se diriger vers les portes de sortie du magasin, et j'eus de nouveau envie de tester mon pouvoir d'influence.

Tourne sur toi-même ! lui ordonnai-je.

Et de manière incroyable, il pivota, puis posa la main sur la poignée de la porte pour l'ouvrir. À ce moment-là, il s'arrêta un instant et se retourna vers moi, l'air incrédule, les yeux écarquillés. Je fonçai dans l'allée des bonbons et me mis à rire.

— Ha, ha, ha, comme c'est drôle, l'entendis-je dire tandis que la sonnerie de la porte me signalait qu'il était sorti.

J'étais pliée en deux, tandis que je regagnais son VUS, me tenant les côtes et éclatant de rire alors même que je tentais de rester sérieuse. Pendant que je montais, il me lança un regard faussement furieux et remua la tête.

— Comment fais-tu ? m'interrogea-t-il.

— Je ne sais pas. En fait, exactement comme tu me l’as dit, je t’ai donné un ordre silencieux et fait en sorte que tu agisses comme je le voulais. Puisque tu n’étais pas sur tes gardes, tu t’es laissé influencer.

Kaidan remuait toujours la tête.

— Je n’arrive pas à y croire. Tu es peut-être plus puissante parce que tes deux parents étaient des anges. C’est tout à fait injuste.

— Ha, ha, ha, fis-je pour le taquiner.

De retour sur l’autoroute, nous passâmes devant une série de boutiques et de magasins, et un salon de tatouage géant.

— J’ai déjà eu un tatouage, m’apprit-il. L’an dernier en fait, juste avant de quitter l’Angleterre.

— Qu’est-ce que tu veux dire, tu en as *déjà* eu un ?

— Ce satané tatouage avait disparu le lendemain, affirma-t-il d’une voix indignée. Mes draps étaient noirs d’encre. Dire que j’ai subi ça pendant des heures et que mon corps l’a tout simplement rejeté.

Et de nouveau, nous nous esclaffâmes. Nous nous tordions tous les deux, incapables de respirer, et sans faire exprès, je fis même un bruit de cochon avec mon nez. Kaidan me montra du doigt et se mit à rire encore plus fort, se tenant les côtes, plié en deux.

— Qu’est-ce que c’était, ton tatouage ? réussis-je à prononcer.

— Il fallait que tu me poses la question, hein ! C’était une redoutable paire d’ailes noires sur mes omoplates.

Kaidan et moi nous remîmes à rire follement. Nos muscles se contractaient sous l’effort.

Évidemment, à ce moment-là, nous ne pouvions pas le deviner, mais ce serait la dernière occasion que nous aurions de rire, pendant très longtemps.



LA GRANDE PURGE

Après avoir poursuivi notre chemin à travers les collines et les vallées arides du sud de la Californie, croisant au passage des quartiers de maisons aux toits de tuiles rouges et arrondies, aux pelouses impeccables, à la tombée du jour, nous étions tout juste en banlieue de Los Angeles. Je vérifiais continuellement le téléphone de Kaidan, dans l'espoir d'un appel du couvent, sans résultat.

— Il est encore tôt, me dit Kaidan. Roulons un peu dans Los Angeles ou Hollywood, ce n'est pas très loin.

— Hollywood !

Je ne connaissais pas les plus récentes rumeurs sur les célébrités, mais ça avait l'air excitant, et je n'étais pas encore prête à m'arrêter pour la nuit.

Tandis que nous nous concentrons sur les panneaux de circulation, j'aperçus le nom écrit sur une petite montagne.

— Oh, mon Dieu, Kai, regarde ! Le signe d'Hollywood.

J'en sautais d'excitation sur mon siège en lui montrant du doigt les lettres majuscules blanches et géantes dressées sur le flanc de la montagne. Il pencha la tête sur le côté et me dévisagea.

— Tu m'as appelé Kai.

— Désolée, dis-je.

— Non, ça va. C'est comme ça que mes amis m'appellent.

— Tes amis ? lui demandai-je.

— Ou ce qui s'en rapproche le plus, oui. Ce sont quatre Neph. Je connais deux d'entre eux depuis l'enfance, quoique je ne sois pas particulièrement proche d'aucun d'eux. C'est plutôt que nous sommes tous dans la même situation.

— Est-ce que je ferai leur connaissance ?

— Je ne sais. Je n'ai pas l'intention de leur parler de toi, car je pense que tu ne dois pas te faire remarquer. Mais ça ne signifie pas qu'ils ne finiront pas par entendre parler de toi par le bouche-à-oreille. Les ducs et les démons sont pires qu'un groupe de vieilles commères.

Cette image m'amusa.

— Comment sont tes amis ?

— Bon, alors il y a Blake, le fils du duc de l'envie. Il habite près d'ici, sur l'une de ces plages, mais il est né aux Philippines. C'est lui qui a le meilleur travail. Tout ce qu'il a à faire consiste à mettre la main sur les tout derniers produits et à sortir avec les plus belles femmes. Je me demande même s'il

ressent une attirance pour le péché. Il est complètement détendu. Je ne l'ai vu être jaloux qu'une fois, et ça a été effrayant.

— De quoi était-il jaloux ?

— Une fille qui lui plaisait était en train de parler à un autre type. Quoi qu'il en soit, c'est un amateur de sensations fortes, il aime tous les sports extrêmes. Il voyage à travers le monde pour surfer. D'ailleurs, il a un équilibre incroyable. Ensuite, il y a les jumelles, Marna et Ginger.

Son ton se fit plus aigre quand il se mit à parler d'elles.

— Elles sont les filles du duc de l'adultère, Astaroth. Ce sont des danseuses. J'ai passé une bonne partie de mon enfance avec elles, nous avons les mêmes tuteurs, etc. Elles sont toujours à Londres. Si Marna peut être très gentille, je ne me souviens pas de la dernière fois que Ginger a été agréable.

— Doivent-elles ruiner des mariages ?

— Maintenant qu'elles ont 18 ans, oui, elles devront le faire. Mais auparavant, elles travaillaient sur les couples d'adolescents, les amenant à se tromper. Les Neph ne doivent pas pécher avec les adultes, ni se faire remarquer, tant qu'ils sont mineurs, afin de ne pas compromettre la réputation de leurs pères.

Il fit une pause, pour changer de voie et repousser une mèche de cheveux de ses yeux. Sa voix et son visage étaient tristes, quand il reprit.

— Tu vois, Astaroth, le père des jumelles, dans son existence précédente, a eu une fille. On a découvert qu'elle avait une aventure avec un politicien, alors qu'elle n'avait que 15 ans. À l'époque, Astaroth se mêlait de politique, et cette histoire a fait scandale. Comme les actes de sa fille avaient eu des effets néfastes sur sa position d'influence, il a arrangé sa mort et l'a fait passer pour un suicide. Ensuite, il a changé de corps et a commencé sa vie actuelle. Tout le monde a cru que son cœur avait lâché en raison de l'excès de stress.

— L'a-t-il tuée ?

Je n'aurais pourtant pas dû être surprise.

Kaidan eut un rire sec, méprisant.

— Il est plus probable qu'il l'ait fait tuer. La dernière chose qu'il aurait voulue, c'est de se salir les mains.

Je remuai la tête à la pensée du degré de peur que les jumelles devaient affronter.

— Marna et Ginger ont toutes les deux des dons particuliers, tout comme toi.

— Ah oui ? Qu'est-ce qu'elles savent faire ?

— Elles peuvent ressentir le lien entre deux personnes quand leurs sentiments sont réciproques, que ce soit l'attirance, l'amour romantique ou l'engagement. Leur père, lui aussi, voit ces liens. De cette manière, ils savent à qui s'en prendre.

— Ouah ! C'est de la manigance de filles, mais d'une manière troublante. Bon, d'accord, alors ça fait trois de tes amis. Et le dernier ?

— Kopano.

Il prononça ce nom avec un léger froncement de sourcils et une certaine irritation dans la voix.

— Son père est Alocer, le duc de la colère.

Je frissonnai à la mention de la colère.

— Est-il méchant ? lui demandai-je.

Cette fois encore, Kaidan eut son rire sec et un ton inquiétant.

— Non. Il mène une vie chaste, quasi monastique.

— Et où habite-t-il, Kopano ?

Je prononçai son nom avec difficulté.

— Il vient d’Afrique, mais il est à l’université ici, aux États-Unis. La situation de Kope est ultra-secrète. Aucun des démons n’est au courant, à part son père, mais Kopano a de la chance d’être vivant. En effet, il y a quelques années, il s’est converti à Dieu et aurait préféré mourir plutôt que de se livrer au travail de son père. Pourtant, lorsqu’il l’a dit à Alocer, celui-ci lui a permis de rester en vie.

— Pourquoi ?

— Alocer aime Kopano, du moins il le respecte. C’est sans précédent chez les nôtres.

J’étudiai le visage de Kaidan. Il y avait quelque chose de mélancolique dans sa voix. De la jalousie ?

— Kopano est un mystère, déclara-t-il. Voilà notre sortie.

Nous nous retrouvâmes sur Hollywood Boulevard. J’étais en extase à la vue de ces palmiers dressés partout, certains courts et ramassés, d’autres élancés avec des troncs graciles, s’étirant vers le ciel. Mais mon enthousiasme prit fin quand j’aperçus le climat d’émotions général qui régnait parmi la foule. Il y avait bien des touristes joyeux qui ne faisaient que passer par là, tout comme nous, mais les principaux péchés étaient présents en grand nombre et m’oppressaient. Je pouvais ressentir le courant de dépendance aux drogues et à l’alcool chez un si grand nombre d’entre eux que je dus m’accrocher à la poignée de la portière. Je pris une grande respiration et fis un effort pour arrêter d’avoir peur.

Une femme attirante nous croisa, la tête baissée. Sous un certain angle, je pouvais voir que son visage n’était pas normal — pas naturel. Sa peau était trop tendue, ses lèvres trop pulpeuses, ses pommettes trop saillantes, et elle était noire de haine envers elle-même. Je me demandai combien de chirurgies plastiques elle avait pu subir. Malgré toutes ces modifications, il m’apparut clair qu’elle était déjà belle naturellement.

Presque chaque oreille était collée à un téléphone portable. La rue pullulait de sans-abri et de prostituées, à tel point que je ne fis qu’apercevoir le Chinese Theatre et les étoiles sur le trottoir. Tout ce que je pouvais voir, c’étaient toutes ces âmes et ces émotions.

— Est-ce que c’est trop pour toi ? me demanda Kaidan.

— C’est pénible, répondis-je. Mais pas parce que c’est Hollywood. Même à Atlanta, il m’arrive d’avoir du mal.

— Je vais nous sortir d’ici.

Nous arrê tâmes à un feu rouge. Je fis non de la tête et trouvai le moyen d’adresser un sourire à

L'homme qui se présenta à la fenêtre pour me tendre un prospectus proposant des visites de maisons de célébrités. Quand il s'éloigna, mon regard croisa celui d'une sans-abri assise sur une pile de journaux gris qui s'accordaient à son aura de désespoir gris, lui aussi. J'ouvris mon petit portefeuille et j'en sortis deux billets.

— Tu gaspilles ton argent, me prévint Kaidan.

— Peut-être que oui, peut-être que non.

La femme, qui traînait une jambe, s'approcha de la fenêtre, quand elle me vit l'ouvrir et lui tendre l'argent.

— Que Dieu vous bénisse, me dit-elle.

Dans ses yeux se réfléchissait le tourbillon de gratitude vert pâle qui l'entourait. Elle n'était ni défoncée ni saoule, et il n'y avait pas en elle de dépendance aux drogues ni à l'alcool. Je me demandai quelles circonstances horribles avaient bien pu la forcer à vivre dans la rue.

— Attendez, la rappelai-je.

J'ouvris mon portefeuille, en sortit toutes mes économies et les glissai dans sa main. Ses lèvres tremblèrent tandis qu'elle ramena l'argent contre sa poitrine. Nos regards restèrent croisés, jusqu'à ce que le feu passe au vert et que nous démarrions.

Il était trop tard quand je m'aperçus que désormais, il me faudrait m'en remettre complètement à Kaidan pour tout payer pendant le reste du voyage, même si, jusque-là, il n'avait pas voulu me laisser m'occuper de quoi que ce soit.

— Je suis désolée, lui dis-je. C'était présomptueux de ma part, mais elle...

— Mais pour quelle raison t'excuses-tu ?

Son regard était doux, ce qui me surprit. Je baissai la tête, mal à l'aise.

Sur le boulevard, la circulation était si dense que nous devions sans cesse nous arrêter. Kaidan avait les yeux rivés sur la route, perdu dans ses pensées.

— Un légionnaire, dit-il soudain.

Mon attention se focalisa dans la direction qu'il désignait.

— Il est en train de chuchoter dans l'oreille de cet homme au complet bleu. S'il vient vers nous, je vais te demander de te cacher. Tiens-toi prête à te déplacer.

Je hochai la tête et me baissai dans mon siège. Je ne pouvais toujours pas voir de démon, mais j'observais l'homme, qui se déplaçait tout en parlant au téléphone, tandis que son ange gardien s'affairait autour de lui. Il raccrocha et s'arrêta. Il semblait hésiter, aux aguets pour voir si on le regardait. Puis, il fit demi-tour et soudain déterminé, il marcha jusqu'à une femme vêtue d'une robe de cuir et d'une étole de fausse fourrure, appuyée contre un lampadaire. Une prostituée. Elle laissa tomber sa cigarette et l'écrasa du bout sa chaussure, tandis que ses couleurs prirent un ton gris clair de nervosité quand elle vit l'homme s'approcher. Son aura prit une teinte bleu pastel de soulagement quand il lui glissa de l'argent dans la main. Tandis qu'ils s'éloignaient ensemble, un nuage sale de culpabilité et d'appréhension parsemé d'une touche d'excitation orange se répandit autour de

l'homme.

— Père serait content de constater les succès de l'un de ses chuchoteurs, dit Kaidan avec dédain. Je n'aurais pas dû t'amener ici.

Je cessai de regarder tous ces gens pour plutôt observer la main de Kaidan sur le volant, ses longues jambes manœuvrant les pédales. Cela m'occupa jusqu'à ce que nous sortions de la ville, et de nouveau sur l'autoroute, où je pus regarder les lumières de la ville, Kaidan me passa son cellulaire. Patti téléphonerait bientôt.

Tandis qu'il nous louait une chambre à l'hôtel, je pus lui parler.

— Tu as l'air toute triste, ma chérie, me dit Patti.

— Nous venons tout juste de passer par Hollywood Boulevard. La souffrance était partout, mais je ne veux plus y penser. J'ai passé une bonne journée, aujourd'hui.

Je lui parlai de la réserve amérindienne et du restaurant mexicain. Chaque détail la passionna. J'étais contente de ne plus entendre de tension dans sa voix.

— Sois forte demain, Anna. Tout ira bien, je le sais.

— Tu me manques, lui répondis-je. J'aurais tellement besoin d'un de tes câlins, en ce moment.

— Toi aussi, tu me manques. Et voici un câlin.

Elle émit un son en *hummm*, comme si elle me serrait dans ses bras, ce qui me fit glousser de rire.

— Je t'appelle demain à la même heure.

— Oui, confirmai-je. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, ma chérie.

Une fois dans la chambre, allongés sur nos lits, nous nous demandions quoi faire. Même si nous avions tous deux mis nos pyjamas, nous ne nous endormions pas. Voir Kaidan se changer m'avait surpris, mais je ne l'avais pas révélé.

— Nous pourrions aller nager, suggéra-t-il.

— Impossible, répondis-je. Je n'ai pas apporté de maillot de bain.

Exprès.

Je m'assis, utilisant la pile d'oreillers posée sur mon lit comme dossier. Je voulais continuer de lui parler le plus longtemps possible, au cas où il aurait l'intention de sortir.

— Kaidan, qu'est-il arrivé aux Nephilim ? Pourquoi sommes-nous si peu nombreux, aujourd'hui ?

Il vint s'asseoir sur mon lit, une bonne distance entre nous. Il se passa la main sur le visage, comme s'il était fatigué, puis il commença.

— D'accord, soupira-t-il. Il y a environ une centaine d'années, il y avait plus d'un millier de Neph sur terre, en plus de leurs descendants. Leur progéniture avait de puissants pouvoirs, tout comme nous. Les ducs ont commencé à avoir du mal à les diriger et à savoir ce qu'ils devenaient. De plus, certains Neph utilisaient leurs dons pour prendre le pouvoir chez les humains, s'arrogeant des positions de décisions, déclenchant des guerres, se livrant à des génocides ; en gros, ils se faisaient trop remarquer. Or, les ducs veulent que les Neph se comportent comme eux, qu'ils poussent les

humains à créer le chaos, mais sans jouer un rôle déterminant. Ainsi, ils ont décidé de mettre à exécution ce qu'on a appelé la « grande purge ». Tous les Neph ont été pourchassés, traqués et éliminés, qu'ils aient défié les ducs ou non. Et au bout de quelques années, il n'en restait plus un seul.

Kaidan était sombre, et je dus repousser des émotions déprimantes.

— On dirait que pour eux, les Neph valent moins que les humains, notai-je.

— Depuis la purge, ils ont mis en place des mesures pour s'assurer que le nombre des Neph ne puisse pas augmenter. En fait, le duc de l'orgueil, Rahab, voulait même que les ducs ne se reproduisent plus, mais il n'a pas réussi à emporter l'adhésion. Ils ont plutôt fait en sorte de s'assurer que les Neph ne pourraient pas avoir d'enfant.

— Tu veux dire que...

Je me couvris la bouche de la main, sur le point d'être malade.

— Ils les ont rendus stériles ?

Il hocha la tête et fit, avec ses doigts, un mouvement de ciseaux. Je le désignai, pour savoir si lui aussi avait subi ce sort.

— Oui, moi aussi, dit-il avec un ton penaud. Chacun de nous a subi cette opération.

— Sauf moi, ajoutai-je, et je me sentis pâlir en imaginant que mon père me forcerait à être stérilisée.

— Le pire, c'est la vitesse à laquelle notre corps absorbe les analgésiques. Mais c'est mieux comme ça, puisque mettre une femme enceinte, c'est la tuer.

— Je comprends cet aspect, mais c'est leur manière d'agir qui m'enrage... Le fait que l'on empêche les Neph de décider par eux-mêmes.

— C'est comme ça...

C'était sans aucun doute la devise des Neph depuis des milliers d'années. Kaidan appuya son menton sur son avant-bras et baissa la tête, les yeux chargés de tristesse.

Comme il avait raison de croire que je pleurerais à la pensée de tant de cruauté, à cette absence totale d'amour et de respect pour la vie. Je me levai et me réfugiai contre la fenêtre, afin de lui cacher mes larmes.

— Je savais bien que ça pourrait seulement te bouleverser, me dit-il.

— Évidemment que ça me bouleverse. Toi, ça ne te bouleverse pas ? lui dis-je en me tournant vers lui.

Il me regarda d'un air grave. Oui, je pouvais voir clairement dans la profondeur bleutée de ses yeux que lui aussi, il souffrait.

— Inutile de perdre son temps à vouloir changer l'irréversible.

N'existait-il pas une solution ? Ne pouvions-nous pas nous défendre ? Mais autant cette idée me plaisait, autant la possibilité d'anéantir les ducs me semblait totalement sans espoir.

Je revins vers mon lit, sur lequel Kaidan était alors allongé, et m'assis, le dos contre la tête de lit, les genoux repliés contre la poitrine, glissant mes pieds froids sous la couverture.

Kaidan se redressa et s'assit au bord tout en se rapprochant de moi, très près de moi. J'étais trop occupée à lui cacher ma nervosité pour le regarder.

— Es-tu nerveuse ? me demanda-t-il.

— Hum...

— Pour demain, ajouta-t-il plus spécifiquement.

— Ah...

Eh bien, puisqu'il en parlait...

— Oui...

— Tout ira bien. Je te déposerai à la prison et je viendrai te chercher dès que tu m'appelleras.

Il prit doucement ma main. Mon cœur battait trop vite. Je le regardai passer la base de son pouce sur mon ongle, et je savais que si je levais la tête, il m'embrasserait. J'aurais voulu qu'il le fasse. Je n'avais qu'à lever la tête. Mais il me semblait que c'était mal de continuer à embrasser un garçon qui n'était pas mon petit ami. Or, imaginer Kaidan comme le petit ami de qui que ce soit était ridicule. Pour lui, « petit ami » et « mari » étaient probablement de gros mots.

Au bout d'un moment, comme je refusais toujours de lever la tête, il porta ma main contre sa bouche et déposa un baiser sur mon pouce. J'appuyai ma joue sur mon genou et fermai les yeux. La gentillesse de son geste avait vaincu ma résistance. Mais juste comme j'allais cesser de résister et lui offrir ma bouche, il se leva.

— Dors un peu, dit-il en laissant ma main.

Je me glissai sous les couvertures et tentai de reprendre une respiration normale, quand je l'entendis lui aussi se coucher et ne plus bouger.

— Kaidan ?

— Oui ?

— Je ne veux pas te juger, c'est seulement de la curiosité. Euh...

Je tordais la couverture dans mes mains.

— Vas-tu sortir, ce soir ?

Après un long silence chargé de tension, il répondit :

— Non, je ne crois pas.

« Super ! »

Je tentai de contenir tout espoir et tout sentiment par rapport à ce que cela pouvait signifier, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être submergée par la joie.

— Ann ? murmura-t-il.

— Oui ?

— Ça ne me dérangera pas si tu as besoin, tu sais, de prier correctement, quelle que soit la manière dont tu t'y prends.

— Ah, d'accord, merci.

Il m'avait surprise par ses paroles, mais j'avais envie de partager quelque chose d'intime avec lui.

Au début, je me sentais mal à l'aise, tandis que je joignais les mains devant moi, les yeux fermés, mais quand je me mis à prier, une grande paix se fit en moi. Je pensai à tout ce que j'avais vu pendant la journée et à tout ce qui m'attendait le lendemain. Je demandai au Seigneur d'avoir assez de courage pour affronter celui qui était mon père ici-bas tout en suppliant qu'il y ait un peu d'espoir pour les Nephilim. Enfin, je fis le souhait que Kaidan finisse par connaître l'amour, qu'il puisse aimer et être aimé.

Une fois ma prière terminée, je tendis le bras vers le commutateur de la lampe et vis son beau visage sur l'oreiller. Il était en train de me regarder, et je me sentis emplie d'une douce chaleur.

— Bonne nuit, murmurai-je en éteignant la lumière.



FAIRE SON DEUIL DU PARADIS

Dès l'aube, je m'éveillai, mais je restai au lit, écoutant le souffle régulier de Kaidan, qui dormait. J'étais heureuse que ce jour soit finalement arrivé. Je voulais en finir.

Je me glissai dans la salle de bain et pris une douche, puis je mis le plus bel ensemble que j'avais apporté : des shorts kaki et un chemisier jaune avec un tricot blanc dessous. Tandis que je me séchais les cheveux avec une serviette, je tentai de rester optimiste, de penser avec calme.

Dans la chambre, Kaidan était toujours au lit, allongé sur le dos, les mains sur l'estomac. Il ne semblait pas encore tout à fait réveillé.

— Je nous ai commandé un petit déjeuner, me dit-il.

Dans cet état de semi-sommeil, sa voix paraissait encore plus grave qu'à l'habitude.

— Merci, lui répondis-je.

Il me regarda broser et démêler mes cheveux encore humides alors que j'étais assise sur une chaise. Ce qui m'attendait ce jour-là me rendait trop nerveuse pour que son regard me mette mal à l'aise, même s'il ne le détourna jamais tandis que je me faisais une tresse.

On apporta notre petit déjeuner. La nervosité me coupait l'appétit, de sorte que je ne pris que quelques bouchées de ma gaufre, mais je me forçai à avaler la moitié d'un verre de jus de pomme.

Kaidan, de son côté, contemplait la ville morne de la fenêtre de notre chambre, où je le rejoignis.

— Tu piques, lui dis-je, en passant la main sur sa joue non rasée.

Il la prit et les yeux fermés, la serra un instant contre sa joue. Quand il les rouvrit, je fus choquée par son regard dévasté, désespéré. Mais immédiatement, il me lâcha la main et les bras croisés, se retourna vers la fenêtre. J'avalai ma salive, troublée, et j'allais m'éloigner quand il me parla.

— J'ai quelque chose pour toi.

Il prit un objet dans sa poche. Quand il ouvrit la main, je vis le joli petit collier au pendentif turquoise que j'avais admiré au Nouveau-Mexique. Je le fixai, incrédule.

— Je t'ai vue le regarder et je me suis dit que ça te ferait plaisir, m'expliqua-t-il.

Oh, non, pas encore des larmes, s'il vous plaît, pas de larmes. De quelques clins d'œil, je réussis à les empêcher de couler, dans la crainte d'avoir à nettoyer du mascara sur mon visage.

— Je t'ai blessée ? me demanda-t-il.

— Mais non, tu ne m'as pas blessée. Je suis seulement surprise. C'est incroyable... Je veux dire, je l'*adore*. C'est la première fois qu'on me fait un cadeau pareil ...

Je m'essuyai vigoureusement les yeux, puis je passai le collier autour de mon cou.

Il jura tout bas et brutalement, renvoya une mèche de ses yeux en détournant le regard.

— C'était une erreur de te faire ce cadeau.

— Mais non, lui dis-je en lui prenant le bras, pas du tout.

— Ne va pas interpréter tout ça de travers, Anna. Tu commettrais une erreur en te faisant de moi une idée romantique.

— Ce n'est pas ce que je suis en train de faire. C'était simplement gentil de ta part, lui dis-je pour le rassurer, sans être certaine de vraiment y croire moi-même.

Je m'occuperais de toutes ces émotions plus tard, car pour le moment, je devais faire connaissance avec un démon.

Nous attendions dans le stationnement de l'Institut correctionnel fédéral de Californie du Sud, tandis que dans leurs voitures, d'autres visiteurs attendaient eux aussi, ou encore flânaient aux abords de l'entrée. Une fois dans un rayon de cinq kilomètres de la prison, nous nous étions tus, au cas où mon père aurait été en train d'écouter. Je serrai mon estomac, qui se nouait et gargouillait.

— Tu aurais dû manger plus, me reprocha doucement Kaidan.

— Je n'en étais pas capable.

Il regarda sa montre. C'était l'heure d'y aller.

Les portières des voitures s'ouvraient et se refermaient autour de nous, tandis que l'entrée des visiteurs était déverrouillée.

— À toi de jouer, me dit Kaidan.

Passer la sécurité exigea un certain temps. En outre, il fallut que les gardiens trouvent la télécopie que Patti leur avait envoyée et par laquelle elle me permettait, en tant que mineure, de rendre visite à un prisonnier, ce qui lui avait demandé beaucoup de débrouillardise. Le gardien auquel je donnai mon nom devint soudainement intéressé quand je lui dis que j'étais la fille de Jonathan LaGray.

— C'est la première fois qu'on rend visite à Jonathan LaGray en 17 ans, déclara-t-il.

Ça me paraissait plutôt improbable, car je pouvais m'imaginer les visites régulières des esprits démoniaques, qui se moquaient bien des mesures de sécurité de la prison.

Le gardien passa en revue le règlement avec moi. On pouvait se faire des câlins, se tenir la main, le tout sans excès, mais les gardiens nous auraient à l'œil au cas où je tenterais de remettre quoi que ce soit à mon père. Il n'avait rien à craindre : les câlins et les poignées de main n'étaient pas dans mes plans.

Il m'expliqua qu'on informerait mon père qu'il avait une visiteuse, mais qu'il avait le droit de refuser de me voir.

Puis, on nous conduisit, les autres visiteurs et moi, dans une salle de la grandeur d'une petite cafétéria où l'on nous demanda de nous asseoir et d'attendre. Dans cette salle, des tables mal assorties étaient alignées et entourées de gardiens. Je pris place sur une chaise bancale, aussi fragile que mon estomac, tandis que la salle se remplissait du bruissement de conversations sérieuses entre adultes et des voix aiguës d'enfants. L'atmosphère était sombre, et les auras grises dominaient.

Enfin, le bruit des lourdes portes métalliques et des chaînes m’emplit de panique, à tel point que je mis à craindre d’être malade. Les prisonniers pénétrèrent dans la salle les uns à la suite des autres, vêtus de combinaisons orange, les mains menottées sur le ventre, traînant leurs pieds enchaînés. Les visiteurs s’étiraient le cou pour les voir.

Moi, je le reconnus instantanément, avec ses cheveux ras, et mon cœur se mit à battre à me défoncer la poitrine. La barbiche qu’il avait à ma naissance s’était transformée en une longue barbe pointue parsemée de gris. Quand je vis ses yeux, je me rappelai les avoir vus, le jour de ma naissance, eux aussi : de petits yeux bruns, aux coins courbés vers le bas, tout comme les miens.

Nos regards identiques se croisèrent et restèrent rivés l’un à l’autre, tandis qu’un gardien le menait jusqu’à moi. Mais dans ses yeux, au lieu du caractère maléfique que je m’attendais à trouver, je vis de l’espoir et de l’inquiétude. Tandis qu’il se rapprochait, toute trace de colère disparut de moi.

Il était alors debout devant moi, de l’autre côté de la table, et je m’aperçus que j’étais debout, moi aussi. Nous étions tous les deux au bord des larmes. C’était peut-être lui que je devais remercier pour mes fichus conduits lacrymaux hyperactifs.

Le gardien lui enleva les menottes, mais il lui laissa les chaînes qui entravaient ses chevilles. Et à travers la table, ses mains se tendirent vers les miennes au moment même où je les tendais vers lui. Elles étaient chaudes et rugueuses. Les miennes étaient froides de nervosité, mais elles se réchauffèrent peu à peu.

— Assieds-toi, LaGray, ordonna le gardien.

Et nous nous assîmes, sans jamais nous quitter du regard, tandis que le gardien nous laissait.

— Je ne peux pas croire que tu sois venue, dit-il de cette voix rauque et bourrue dont j’avais le souvenir. Si tu savais le nombre de lettres que je t’ai écrites au fil des années, poursuivit-il, mais ça aurait été dangereux de te les envoyer. Et puis... je voulais que tu aies une vie normale, si possible.

— Ça n’a jamais été possible, répondis-je avec toute la douceur que je pus trouver.

Il hocha la tête et renifla. Il avait l’air d’être un homme dur, un homme terrifiant.

— Là-dessus, tu as probablement raison. J’espérais que la religieuse te mettrait au courant quand il serait temps.

— Sœur Ruth ? lui demandai-je. Je ne l’ai pas encore rencontrée, mais elle a dit certaines choses à ma mère adoptive.

— Est-ce que les gens qui t’ont élevée t’ont bien traitée ?

J’étais consternée de constater comme il semblait être bien disposé à mon égard, par sa sensibilité tellement évidente.

— Oui, j’ai été bien traitée. C’est une femme seule qui m’a élevée, Patti. Elle est aussi proche d’un ange qu’un humain peut l’être, de sorte que je n’ai jamais manqué d’affection.

Il se détendit, baissant les épaules, mais ses yeux étaient encore pleins de larmes.

— C’est bien, c’est ce que j’espérais. Qu’est-ce que sœur Ruth lui a dit ?

— Que ma mère et toi, vous étiez amoureux l’un de l’autre.

Il esquissa un sourire et prit un air rêveur pendant un moment, ses yeux semblant regarder ailleurs.

— Il y a tellement de choses que je dois te dire, et c'est un bon endroit où commencer. Revenons au moment où j'étais un ange au paradis. Si tu veux l'entendre.

— Je veux tout entendre.

Nous nous tenions toujours la main, son pouce rugueux caressant le dessus de mes articulations, et il n'était pas question que l'un de nous retire la sienne. Nous étions penchés l'un vers l'autre, la poitrine contre la table, parlant aussi bas que possible. J'étais prête à l'écouter, et il commença.

— Avant que la terre existe, il y avait des anges au paradis, des milliards d'anges. Nous étions heureux. Enfin, la plupart d'entre nous l'étaient. Les anges sont asexués, de sorte que nos relations au paradis n'étaient pas entravées par le corps. Nous formions une communauté d'amis, ce qui, pour les humains, peut sembler ne pas être très intense, mais c'était bien, c'était bon.

Son visage s'adoucissait, tandis qu'il se remémorait cette époque avec ferveur. De mon côté, je ne pouvais pas croire que j'étais en train d'avoir une conversation pleine de courtoisie avec mon père, et je le regardais, émerveillée, continuer son récit.

— Même si nous, les anges, pouvons ressentir la gamme complète des émotions, il n'existait rien qui pouvait nous assombrir très longtemps. Quand ça arrivait, nous lâchions vite prise devant ce sentiment et passions à autre chose. Chacun de nous avait un rôle, et nous étions utilisés en fonction de nos plus grands talents, ce qui nous donnait un sentiment de sécurité et d'importance.

— Quand j'ai fait la connaissance de Mariantha, nous nous sommes immédiatement très bien entendus.

Il fit une pause. Le fait de mentionner le nom de cet ange, Mariantha, l'embarrassait. La manifestation de sa tendresse contredisait la dureté de son apparence.

— Mariantha est ta mère, Anna, m'expliqua-t-il.

Cela me donna un coup au cœur. Je hochai la tête, me mordai la lèvre, attentive à chaque détail de son récit.

— J'étais attiré par elle. Je dis « elle », mais n'oublie pas : nous étions asexués. Je trouvais des prétextes pour la revoir à tout moment. Nos âmes se complétaient à un tel point qu'au bout d'un moment, il nous est devenu insupportable de ne pas être toujours ensemble. Or, vers cette époque, dans les plus hauts degrés de la hiérarchie angélique, il y avait un ange au charisme tel qu'il devint rapidement une espèce de vedette au paradis.

— Lucifer, murmurai-je.

— Oui. Je n'avais jamais fait la connaissance de quelqu'un comme lui. Il avait ce genre de personnalité qui attire les autres à lui. De mon côté, je voulais entendre tout ce qu'il avait à dire, tout ce qu'il pensait. Mariantha, elle, avait un mauvais pressentiment à son égard. Elle considérait qu'aucun ange n'aurait dû se démarquer des autres à un tel degré. De tout temps, cela a été notre seul sujet de désaccord.

Tandis qu'il me racontait ces événements, la tête baissée, fixant ses mains, sa voix et son visage

étaient submergés par une profonde mélancolie.

— C'est ainsi que je me suis mis à fréquenter les assemblées pour entendre Lucifer. Il était, il est toujours, le maître de la duperie. Il glorifiait les œuvres de Dieu et les travaux du royaume, mais subrepticement, il faisait une allusion perfide qui nous laissait songeurs, à tel point qu'au bout d'un moment, il avait réussi à semer le doute dans mon esprit, comme dans celui des autres anges qui venaient l'écouter. Lucifer utilisait des demi-vérités mélangées à des mensonges, et nous nous laissions berner. J'ai pourtant été choqué le jour où j'ai pris conscience que ma conception des choses avait totalement changé, mais je n'en ai rien dit à Mariantha.

Il avait murmuré cette dernière phrase, plein de regret, et je fus remplie d'effroi, connaissant bien la tournure que les événements allaient prendre.

— Peu à peu, Lucifer a eu un grand nombre de partisans, et comme il savait qu'il avait réussi à pervertir nos pensées, il était désormais prêt à y aller à fond. Il nous a expliqué avec une complète conviction que secrètement, Dieu était en train de créer une nouvelle race et un nouveau royaume réservé à ces humains. Lucifer nous a dit que le Créateur était obsédé par eux comme un enfant par un nouveau jouet, qu'il avait l'intention de faire des anges rien de plus que les esclaves de cette nouvelle race. Il ajoutait que les humains bénéficieraient de richesses, de libertés et de sensations qui nous seraient toujours refusées. Nous, les anges, serions utilisés, piétinés, oubliés. J'ai vu rouge ; pardonne mon langage, ma chérie...

Qu'il ressente le besoin de se justifier d'avoir employé une expression aussi inoffensive me parut si mignon que je dus retenir un sourire.

— J'étais tellement bête, dit-il en remuant la tête, tandis qu'il se remémorait le passé. Je croyais vraiment que Dieu pouvait être faillible, qu'il avait perdu la tête. Et je n'étais pas le seul : Lucifer avait rallié à lui un tiers des anges du paradis, toute une meute d'anges en colère. Qui l'eût cru ?

Un bref instant, il me lâcha la main pour lisser sa barbe, songeur.

— À ce stade, il me fallait tout avouer à Mariantha. Elle m'a supplié de ne pas combattre Dieu, mais j'étais persuadé qu'une fois que tout serait terminé et qu'elle verrait ce qu'il en était vraiment, elle comprendrait et me pardonnerait. Ainsi, je suis parti pour la guerre. Et sais-tu ce qui est arrivé ensuite, après notre défaite, non ?

J'avalai ma salive.

— Vous avez été précipités dans les profondeurs de l'enfer.

Il hocha la tête, l'air douloureusement abattu.

— Ce n'est qu'une fois que je me suis retrouvé là que je me suis aperçu que Lucifer nous avait trompés. D'autres l'ont compris, aussi, mais la plupart ont continué à le soutenir aveuglément. J'ai cependant décidé de garder tout ça pour moi, car je savais qu'il serait dangereux de s'opposer ouvertement à lui. D'ailleurs, ma nature taciturne m'a valu le respect, les autres pensant que j'étais ténébreux et vindicatif, alors qu'en réalité, je me reprochais violemment ce que j'avais fait à Mariantha. Car je ne pouvais m'empêcher de penser à elle.

Il s'arrêta, regarda le plafond. Il était clair que même après tout ce temps, il souffrait toujours. Je lui caressai la main, pour l'encourager à poursuivre.

— Le temps a passé, et nous avons entendu parler de la terre et de la création de l'humanité. Lucifer a envoyé des espions. Peu à peu, il est devenu encore plus audacieux, envoyant même des anges rebelles dont la mission était de retourner les humains contre le Créateur.

Soudain, il leva la tête et regarda par-dessus mon épaule. Un étrange sifflement s'éleva des profondeurs de sa gorge, et ses yeux devinrent rouge vif, ce qui me fit retirer rapidement la main. Pourtant, quand il me regarda de nouveau, il semblait être redevenu tout à fait normal.

— Désolé, me dit-il, l'air distrait. Ils ne sont pas censés être à l'œuvre sur mon territoire.

Je ne pus répondre. Au total, cela n'avait duré que quelques secondes. C'était pourtant la chose la plus terrifiante dont j'avais été témoin. Cet inhumain sifflement était-il une sorte de langage démoniaque ? Je regardai autour de nous, mais personne ne semblait avoir remarqué ce phénomène.

— Je ne voulais pas te faire peur, mais ce n'est pas vraiment le genre de conversation qu'ils devraient entendre. Est-ce que tu le sais ?

— Oui, répondis-je. Au début, je n'ai simplement pas compris, car je ne peux pas les voir.

— Vraiment ?

Son front se plissa ostensiblement, tant il était inquiet.

— Ça pourrait être un problème.

Toujours ébranlée, je touchai mon collier.

— Peut-être que je me trompe, repris-je, mais tu me donnes l'impression d'avoir un réel respect pour Dieu. Or, je ne comprends pas comment il peut en être ainsi, compte tenu de... du type de travail auquel tu te livres, lui avouai-je, les yeux baissés, dans l'espoir que je ne l'offensais pas.

— C'est ironique, hein ?

Il avait un sourire sarcastique sur les lèvres.

— Et je mérite l'enfer pour avoir été aussi facilement détourné du droit chemin.

Ses avant-bras étaient toujours sur la table, les paumes en l'air. J'y glissai mes mains. Il les serra.

— Peu à peu, j'ai fait mon chemin dans la hiérarchie, strictement pour des raisons personnelles. Comme on disait qu'à chaque humain un ange gardien était assigné, je suis devenu obsédé par la possibilité de revoir Mariantha. Quelque chose dans mon attitude morne et mon dur travail a dû impressionner Lucifer, car j'ai été envoyé sur terre dans les années 1700, avec la mission de développer l'accoutumance chez les humains.

Je ressentis un tremblement de honte à la pensée des drogues, et même si je faisais bien attention de cacher mes couleurs, l'expression de mon visage était plus difficile à maîtriser.

— J'ai bien peur d'avoir par trop réussi, murmura-t-il. Cependant, quand j'ai été fait duc, je savais que je devrais accomplir parfaitement mon travail pour garder mon titre. J'ai été horrifié, une fois sur terre, du spectacle des âmes humaines captives de leur enveloppe corporelle. Pourtant, elles étaient de merveilleuses créations, véritablement une œuvre d'amour et de génie. Mais elles étaient en

conflit avec leurs corps. Ainsi, pour moi, ça a été trop facile. Quoi qu'il en soit, je me suis assuré de voir autant d'anges gardiens que possible partout à travers le monde, et j'en ai vu des centaines de milliers. C'était ma seule raison d'être. J'avais déjà tout perdu.

» Et puis, il y a 17 ans, je me trouvais dans une petite ville pas très loin d'ici, nommée Hemet, où j'étais venu demander des comptes à un de mes revendeurs qui œuvrait dans la région. J'ai dû rentrer chez lui et je n'oublierai jamais le moment où j'ai vu Mariantha. Bon sang qu'elle était belle à voir, murmura-t-il, en une pause pour revoir ce souvenir. Elle était penchée vers une femme évanouie, allongée sur un lit, dans un coin de la pièce. Cette femme était si petite que dans un premier temps, j'ai cru que ce n'était qu'une enfant. Tu es aussi menue qu'elle.

Il resserra sa prise sur mes mains tout en observant mon ventre, où aurait dû être mon aura.

— Tu ressens une grande attirance pour les drogues, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

Je fis signe que oui, et il secoua la tête, l'air mécontent.

— Je peux le voir. En plus, dans ton cas, la source est double : l'attirance qui te vient de moi et celle qui se trouve dans tes gènes. Ce doit être très difficile pour toi.

— J'en ai l'habitude, maintenant. Je ressens l'attirance physiquement, mais mon esprit sait que c'est mauvais.

— C'est bien. Voilà qui est bon à entendre.

— Bon, allez, reprends ton récit, lui dis-je en lui saisissant les doigts.

— Oui, c'est maintenant que ça devient intéressant. Quand j'ai vu Mariantha, elle était en train de murmurer à l'oreille de cette femme comme une mère à son enfant fiévreux. Et dans la maison du revendeur, tout le monde se fichait bien que je prenne la femme dans mes bras pour l'emmener. Tout le monde, sauf son ange gardien, évidemment, ma Mariantha.

Il eut un petit rire.

— Elle voyait ce *que* j'étais, mais elle ne comprenait pas *qui* j'étais. Elle a tenté de protéger son humaine de... de toutes ses forces. Puis, elle m'a reconnu.

Il prononça ces mots avec une telle adoration que nos yeux s'emplirent de larmes en même temps, ce qui nous fit éclater de rire. Après nous être essuyé les yeux, nos mains s'étreignirent de nouveau.

— Mariantha et moi, nous avons alors emmené la femme dans un hôtel et nous l'avons nettoyée. Il a fallu un jour entier avant qu'elle reprenne connaissance, et malgré nos efforts, elle n'était presque plus là. Son corps était ruiné, et son âme ne tenait plus qu'à un fil. Tous deux, nous savions qu'une fois que cette femme serait morte, Mariantha devrait accompagner son âme dans l'au-delà et qu'il ne lui serait pas permis de revenir sur terre par la suite, que jamais nous ne nous reverrions. C'est pourquoi dans l'espoir que tout se passe pour le mieux, elle s'est glissée dans ce corps, ce qu'aucun ange de lumière n'avait fait depuis l'époque de l'Ancien Testament.

Je serrai ses mains, suspendue à ses lèvres.

— L'âme humaine n'a pas tenté pas de la repousser, et elle lui a laissé prendre sa place sans aucune difficulté. Il a fallu près de trois jours pour désintoxiquer et guérir le corps. C'était beaucoup en

demander à Mariantha comme première expérience physique. C'était un spectacle pénible. J'ai même dû la forcer à boire et à manger. Elle a tenté de me résister, mais elle a réussi à passer au travers. Une fois qu'elle a eu les idées claires et que nous étions réunis, tout est revenu comme autrefois, mais avec une grande différence. Pour la première fois, nous n'étions plus seulement des âmes. Nous étions un homme et une femme pleins d'attrance physique l'un pour l'autre, et... eh bien, c'est comme ça que tu es arrivée.

Je rougis et baissai la tête, pleine de honte.

— J'aurais dû faire en sorte que ça ne se produise pas, reprit-il. Je ne veux pas dire que je regrette que tu sois née, ne te méprends pas. Mais j'avais toujours pris mes dispositions pour ne pas avoir d'enfant. Il me semblait que c'était mal de ma part.

Voilà qui me remplissait de gratitude.

— Elle a immédiatement su qu'elle était enceinte de toi. Et malgré tout, ça nous rendait heureux. Je ne l'ai laissée seule qu'une fois, quand j'ai dû faire mon rapport à Azaël, le messager de l'enfer. Il ne fallait pas que les autres démons apprennent votre existence à toutes les deux. De son côté, à travers les autres anges gardiens, Mariantha a entendu parler d'un autre Nephilim angélique, le dernier. Nous ne savions pas à qui d'autre nous en remettre.

— Attends. Qu'est-ce que tu entends par un Nephilim « angélique » ?

— Cette religieuse est la descendante d'un ange de lumière, un ange gardien, probablement. Mais je connais mal ses origines.

J'aurais aimé savoir comment elle avait échappé à l'attention des ducs et des légionnaires, mais je ne voulais pas lui poser des questions qui risqueraient de lui révéler ma source d'information sur les démons. Quelque chose me laissait penser que ma relation avec Kaidan ne lui plairait pas.

— Nous sommes arrivés au couvent juste à temps. Tu étais prématurée. Te souviens-tu de ce jour-là ?

— Oui.

Je serrai les lèvres, dans la culpabilité d'avoir douté de ses intentions pendant toutes ces années. Il me serra les mains et les tira, afin que je le regarde. Son visage était franc, plein d'amour.

— Je veux que tu saches, ma petite fille, qu'après avoir vu Mariantha mourir, je n'ai plus jamais détourné une âme du droit chemin.

Il avait les yeux rivés sur les miens, dans la supplication de le croire.

— Jamais ? chuchotai-je. Tout le temps que tu as été en prison ?

— Depuis 16 ans, je fais de faux rapports à Lucifer. Je sais bien que ça ne compense en rien tout le mal que j'ai fait, mais je devais m'assurer de rester sur terre assez longtemps pour te voir et te raconter ce récit. Ce qui est drôle, c'est que maintenant que je t'ai rencontrée, j'ai envie de rester encore plus longtemps.

Lorsque je lui souris, il me regarda de la même manière que Patti le jour où elle m'avait révélé mon identité. Il m'était reconnaissant de ne pas m'être fâchée contre lui, ce qui me toucha droit au

cœur et lui fit ainsi y tenir une immense place. Je serrai ses mains massives.

— Papa, dis-je.

Le son de ce mot nous fit tous deux sursauter de surprise, mais je poursuivis.

— Sais-tu ce que sœur Ruth doit me confier ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Sœur Ruth avait dit à Patti qu'il y aurait des choses dont il faudrait discuter, mais qu'elle me les dirait seulement en personne.

Il secoua la tête.

— Aucune idée, me répondit-il, tandis que sa main serrait les miennes plus fort. Mais écoute-moi bien, Anna. Quoi que la religieuse te dise, tu ne dois en parler à personne. *Personne*. Si c'est quelque chose d'important et que Lucifer l'apprend, il te fera tuer. Diable, même si ce n'est pas important, il te fera tuer. Qui d'autre est au courant ?

— Seulement Patti...

— D'accord, ça devrait aller. C'est tout ?

— Et Kaidan, ajoutai-je, incapable de le regarder en face.

Je sentais que j'allais me faire interroger.

— Qui ? me demanda-t-il sèchement.

Il cherchait à me regarder dans les yeux. Mais moi, je ne voulais pas du tout lui parler de Kaidan. Je savais de quoi ça aurait l'air. Je retirai mes mains des siennes et passai ma tresse sur mon épaule pour jouer avec.

— C'est mon ami. C'est lui qui m'a conduit jusqu'ici pour te voir.

— Tu as raconté tout ça à un quelconque même humain ?

Je toussai, pour gagner du temps.

— C'est un Neph, lui aussi.

Jonathan LaGray se raidit, et ses joues, rougeâtres en temps normal, pâlirent. Je me tortillai sur ma chaise, tandis que ses yeux me transperçaient.

— Lequel des ducs est son père ? me demanda-t-il, les dents serrées.

— Richard Rowe. Je suppose que tu le connais sous le nom de Pharzuph.

Oh la la. Du coup, il n'était plus pâle du tout.

— Tu as traversé le pays...

— Chut..., fis-je pour qu'il se rende compte que les gens nous regardaient.

Il baissa la voix et murmura distinctement :

— ... avec le fils du duc de la *luxure* ? ! Fils d'un...

Il donna un coup de poing sur la table, ce qui, immédiatement, attira un gardien. Je lui envoyai la main et hochai la tête pour lui assurer que tout allait bien, tandis que mon père retenait ses poings fermés contre ses cuisses. Au bout d'un moment, le gardien s'éloigna et regarda ailleurs.

— Ne t'en fais pas, chuchotai-je. Comme je te disais, on est seulement amis.

Il ferma les yeux et se massa le front pour se calmer.

— Tu lui diras que son père ne doit jamais entendre parler de sœur Ruth. As-tu compris ?

— Il ne dirait jamais quoi que ce soit à son père. Sauf que, hum...

J'avalai ma salive.

— Malheureusement, Pharzuph connaît déjà mon existence.

Une nouvelle fois, ses yeux devinrent rouges, et j'en fus saisie. Je m'enfonçai sur ma chaise bancale, et elle balança.

— N'as-tu pas peur que les gens voient tes yeux, quand tu fais ça ? lui demandai-je, convaincue que mes propres yeux devaient être exorbités à ce moment.

— Les humains ne peuvent pas le voir. Et n'essaie pas de changer de sujet. Je connais Pharzuph, grogna-t-il. C'est un véritable salaud, aussi bien sur terre qu'en enfer. Il ferait n'importe quoi pour obtenir la faveur de Lucifer.

— Selon Kaidan, il ne pensera plus à moi, si je ne me fais pas remarquer.

— Peut-être temporairement, s'il est occupé ou si son travail lui fait penser à autre chose, mais un jour, tu lui reviendras en tête.

Il ne tenait plus en place.

— Il faut que je sorte d'ici, dit-il.

— Que tu sortes de prison ? Mais comment ?

— J'ai une audience de libération conditionnelle bientôt. Je me servirai de mon influence afin de m'assurer qu'on me libère. De toute façon, d'une manière ou d'une autre, je sortirai d'ici, ce n'est qu'une question de quelques semaines, et je communiquerai avec toi quand ce ne sera pas dangereux. Ne fais rien tant que je ne suis pas avec toi. Je veux que tu rentres immédiatement chez toi après ce voyage. Je peux compter sur toi ?

— Oui, je te le promets.

— Et reste loin de la maison des Rowe.

— Absolument.

— Bien, tu es une bonne fille. Nous allons nous occuper de ça ensemble. As-tu confiance en moi ?

— Oui, monsieur.

De nouveau, nos mains se serrèrent, et je me sentais heureuse, car j'avais l'impression qu'avec lui près de moi, il n'y avait plus rien d'impossible.

— Tu as un joli sourire, me dit-il, tu es une beauté naturelle.

Personne, à l'exception de Patti, ne m'avait considérée comme une beauté. Évidemment, en ce qui concerne les compliments, les parents ne comptent pas, mais tout de même, ça me fit plaisir. Je regardai l'horloge et je fus étonnée par tout le temps qui avait passé.

— Il nous reste une heure, jeune fille. Qu'est-ce que tu aimerais savoir d'autre ?

Je n'étais pas encore prête à lui demander quel était le destin des âmes Nephilim. Ce serait ma dernière question. Je réfléchis donc un moment, à la recherche d'une autre question à lui poser.

— Penses-tu que Mariantha a été punie ? lui demandai-je.

— En tout cas, elle n'est pas en enfer, si c'est ce que tu veux savoir. J'en aurais entendu parler, si elle y était.

Je sentis mon estomac se serrer à la mention de l'enfer et demandai avec hésitation :

— C'est comment... là-bas ?

— C'est encore une de ses choses qui sont difficiles à expliquer.

Il laissa mes mains et caressa sa barbe.

— Imagine une ruelle large et sombre entre deux gratte-ciel qui s'élèvent aussi loin que tu puisses voir et qui s'étend à l'infini. Dans un tel endroit, il est difficile de garder espoir, de sorte que les âmes se consomment simplement par cette totale négativité.

— Pour ce qui est de décrire les choses difficiles à expliquer, tu ne t'y prends pas trop mal, lui dis-je, dans l'effort de ne plus me laisser glacer par cette image.

— C'est que j'ai eu du temps pour y penser.

— Pourquoi Dieu n'a-t-il pas essayé d'empêcher Lucifer d'organiser cette rébellion ?

— C'est qu'il aimait Lucifer. Il a vu qu'il avait un grand pouvoir et il l'a agréé. Après tout, il pouvait choisir de se rebeller ou non. Lucifer pouvait faire le bon choix. Je crois que Dieu continuait d'espérer qu'il le fasse. Il peut sembler cruel d'éprouver les âmes des anges et des humains, mais ce n'est pas le cas. C'est seulement devant l'adversité que nous pouvons découvrir les forces véritables dont nous disposons. En fait, la manière avec laquelle on réagit à la suite d'un échec est en soi une expérience de grande valeur.

— Oui. Dans ton cas, tu aurais pu vouloir te venger après la chute, lui dis-je.

— Très facilement. Et pour les humains, c'est particulièrement difficile, puisqu'il qu'ils doivent se soumettre à l'épreuve de la foi, sans jamais rien voir de leurs propres yeux. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il leur a été accordé la faculté de ressentir le Saint-Esprit.

— Comment ?

Tout en frottant sa tête rasée, il s'adossa à sa chaise.

— Le Saint-Esprit, c'est un peu comme des milliards de signaux de téléphonie cellulaire en provenance de Dieu et connectés à l'âme, en lien direct. Les gens traitent ses messages comme des sentiments, parfois même, ils pensent entendre leur propre voix, de sorte qu'il est facile de ne pas en tenir compte.

Je hochai la tête, avec un regard de stupeur. Il avait réponse à tout. Ça faisait beaucoup à assimiler, et pourtant, il y avait tellement plus que je voulais savoir.

— Le destin de chaque personne est-il gravé dans le marbre ? lui demandai-je encore.

— Non, non, non. Il n'y a pas de « destin » dans ce sens-là. Personne n'est voué à l'échec. Pour les âmes individuelles, il y a toujours un choix, et chaque fois qu'un choix est fait, de nouvelles voies s'ouvrent. D'après ce que je comprends, on dit aux humains que la vie sera difficile avant qu'ils aillent sur terre, ils savent qu'ils devront affronter de grandes difficultés, que c'est une épreuve, et ils

ont *très hâte* de faire leurs preuves. Toi aussi, tu savais que tu naîtrais dans une telle situation avant de venir sur terre.

Une étincelle se fit dans mon esprit. J'eus le souffle coupé et me redressai sur ma chaise : c'était donc cela, la connaissance perdue en provenance de mes jours sombres !

— Je savais qu'il y avait quelque chose de plus, mais je n'ai jamais pu m'en souvenir.

Mon père se mit à rire de moi.

— Ne te tracasse pas avec ça, petite. Tout va te revenir quand tu quitteras ce corps. Aucune âme ne peut mesurer les difficultés qui l'attendent une fois qu'elle a pris une forme physique, ni se souvenir de cette connaissance.

Je gardai le sourire, bercée par cette nouvelle information. Mais soudainement, une nouvelle question se formula dans mon esprit et m'ôta toute joie.

— Pourquoi les mères de Nephilim meurent-elles toujours en couches ?

Il hocha la tête, comme s'il s'était attendu à cette question. Appuyant ses avant-bras contre la table, il reprit mes mains dans les siennes.

— Nous en avons beaucoup discuté, quand Mariantha était enceinte. Lorsque le corps de la femme a été créé, il a été conçu comme réceptacle pour conduire une autre âme humaine à travers les royaumes. On entend toujours les gens parler du miracle qu'est la naissance, avec raison. Chaque fois qu'une âme fait le passage, c'est un miracle. Toutefois, l'âme Neph diffère de l'âme humaine. Elle est quelque chose de *plus*. Et le corps humain n'a pas été créé pour pouvoir accoucher d'une telle âme dans le royaume terrestre. Il ne peut donc survivre physiquement.

Oh la la. C'était énorme.

— Et c'est une chose que tous les démons savent ? lui demandai-je.

— Évidemment, mais ils ne vont pas faire étalage du fait que les Neph sont si puissants. Ils ne veulent pas donner des idées à leurs enfants.

C'était encore une autre manière par laquelle les Neph avaient été dupés et opprimés. J'avais tellement hâte de révéler la vérité à Kaidan. Mais avant, je voulais aller au fond de toutes ces choses, et il y avait des tonnes de questions qui me venaient en tête. Je lui parlai d'Hollywood, de l'intensité avec laquelle j'avais ressenti toute la souffrance de ces gens, à m'en briser le cœur.

— Les anges de lumière sont extrêmement sensibles aux émotions d'autrui, ça te vient donc de ta mère, ce qui est une bonne chose, Anna, mais tu ne peux être sensible au point de ne pas voir le principal. T'es-tu déjà fait mal quand tu étais petite, par exemple, es-tu tombée et t'es-tu égratigné les genoux ?

— Bien sûr.

— Est-ce que ça fait toujours mal ?

— Non, mais je vois où tu veux en venir, répondis-je.

— Je sais que ça a l'air banal et jamais je ne te suggérerais de dire cela à une personne qui est en train de vivre une situation tragique, toutefois, même les pires souffrances et les pires chagrins

terrestres ne durent pas, dans le royaume des cieux. Elles servent toutes un but plus important.

— Mais qu'en est-il de la souffrance des Neph ? lui demandai-je, indignée. Ils ont été si mal traités...

— Je sais. J'ai toujours pensé que les Nephilim sont l'âme la plus forte qui existe sur terre. Je crois même que les ducs se sentent menacés. En effet, si quelqu'un peut renverser les démons, ce sont leurs propres enfants.

« Mais les enfants ont peur, aurais-je voulu lui dire. On nous a dit que nous finirons en enfer. »

C'est à ce moment-là que j'aurais dû lui poser la question, mais je n'étais pas encore prête à entendre sa réponse. Je jetai un coup d'œil à l'horloge. Le temps passait trop vite.

— Dis-m'en plus, lui demandai-je. Dis-moi n'importe quoi. Quel est le sens de la vie ?

Il éclata d'un gros rire bien fort.

— Tu pensais que tu allais m'attraper avec cette question, n'est-ce pas ? En fait, c'est très simple. Le but de la vie est de retrouver une manière de penser et de vivre strictement spirituelle, d'être capable de dépasser tout ce qui est matériel. Voilà qui résume assez bien toute cette épreuve. Et chaque âme est dotée des talents et des forces qui pourront l'aider dans cette voie.

— C'est tout ?

Ma réponse et mes yeux exorbités le firent éclater de rire.

— C'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire.

Il regarda l'horloge.

— Plus que 10 minutes, ma petite. Quoi d'autre ?

Mon cœur se débattait dans ma poitrine. Je regardai ses grosses mains marquées par le temps. Je ne pouvais plus reporter ma question.

— C'est vrai que mon âme est souillée et que je suis condamnée à aller en enfer, quoi qu'il arrive ? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Sa respiration s'était ralentie, tandis qu'il me fixait des yeux. Son menton fut secoué par un tremblement, et il détourna le regard.

« Non, de grâce, non. »

Je secouai la tête et retirai mes mains des siennes pour me couvrir le visage. J'avais le cœur déchiré, et mes yeux brûlaient.

— S'il te plaît, Anna, pardonne-moi.

Sa voix était calme.

— Voilà pourquoi je n'ai jamais voulu d'enfants. S'il te plaît, regarde-moi.

Je retirai mes mains de mes yeux larmoyants tout en pressant mes doigts sur ma bouche.

— Peut-être que, dans ton cas, ce sera différent. Nous n'en savons rien. Le bien qui te vient de ta mère annulera peut-être le mal qui te vient de moi. Et si c'est vrai, alors je serai avec toi. Nous serons là l'un pour l'autre dans les heures noires.

— Pourquoi Dieu ferait-il une chose pareille ? demandai-je en élevant la voix. À tous les enfants

Nephilim ? Ce n'est pas notre faute !

Il se pencha vers moi à travers la table pour reprendre mes mains, qui étaient toujours sur mon visage, et il me regarda dans les yeux.

— La colère ne donne rien de bon, me dit-il. Fais-moi confiance. Cela t'empêchera de penser correctement. N'oublie jamais que l'enfer est seulement un arrêt temporaire. Toi aussi, tu seras jugée. De toute manière, il est impossible de connaître tous les détails du plan final. Ce serait comme tenter d'enseigner la physique quantique à des enfants.

Je frottai mon visage, m'efforçai de hocher la tête et de réprimer le sanglot qui montait dans ma poitrine. Mais je ne voulais pas aller en enfer. Pour moi, il n'y avait rien de plus terrifiant qu'un endroit totalement dépourvu d'amour.

— Il vous reste deux minutes, nous avertit un gardien qui se tenait près de la porte. Terminez vos conversations et dites-vous au revoir, messieurs, dames.

Une fois tous les deux debout, je contournai la table pour aller dans ses gros bras puissants. Il sentait le savon. Être dans ses bras était à la fois surréel et tout à fait normal. Il m'embrassa sur la tête.

— Je t'aime, papa.

— Tu ne peux pas imaginer le bonheur que c'est pour moi d'entendre ces mots. Je t'ai aimée chaque jour de ma vie. Merci d'être venue. Je suis fier de toi.

Il recula et me prit le menton pour que je le regarde.

— N'oublie pas tout ce que je t'ai dit, d'accord ?

Je hochai la tête.

— Et dis au fils de Rowe de ne pas toucher à ma petite fille, car je serai bientôt sorti de prison et je m'occuperai de lui, s'il désobéit.

— Papaaa !

C'était vraiment embarrassant...

Un coup de sifflet retentit, et nous dûmes nous séparer. Tout le monde était debout, s'embrassait et se dirigeait vers la porte.

Mon estomac se noua.

— S'il te plaît, sois prudente, m'exhorta-t-il.

— Est-ce qu'on se voit bientôt ?

— C'est sûr !

Il m'embrassa sur le front et à contrecœur, je me joignis aux autres visiteurs qui quittaient la salle.

Avant de franchir la porte, je me retournai. Il était toujours en train de me regarder, grand et stoïque. Pendant toute mon existence, j'avais tenté de me faire croire que je n'avais pas besoin de son amour. Comme j'avais tort ! Tout le monde a besoin de l'amour de son père.

Un Kaidan fraîchement rasé, les bras croisés, était adossé à son VUS noir, qui brillait sous le soleil éclatant de la Californie. Il se redressa et retira ses lunettes de soleil, quand il me vit arriver. Je n'étais pas capable de le regarder. Je passai devant lui et ouvris la portière pour monter en voiture.

Il ne me posa aucune question, entra et démarra, les yeux sur la route. Cinq kilomètres plus tard, je me cachai le visage dans les mains et me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps.



UN PREMIER SACRIFICE

En face de l'hôtel, il y avait une minuscule laverie automatique avec cinq machines à laver et cinq sèche-linge payants. J'y passai l'après-midi à faire la lessive, pendant que Kaidan alla à la salle de sport de l'hôtel, sans oublier de me laisser son téléphone au cas où l'on me téléphonerait du couvent. Tandis que le linge séchait, je restai assise sur une petite chaise, à réfléchir.

J'avais demandé à Kaidan s'il avait écouté notre conversation pendant qu'il m'attendait à la prison. Il reconnut qu'une fois de retour en après-midi, il avait écouté brièvement afin de s'assurer que tout allait bien pour moi, mais pas davantage. Je le croyais.

Je lui avais raconté chaque détail de ce que mon père m'avait dit, et il m'avait écouté calmement, sans vraiment ajouter quoi que ce soit, pas même *je te l'avais bien dit*, quand il fut question de l'enfer.

Puisque les vêtements étaient enfin secs, je me levai pour les prendre les uns après les autres afin de les plier.

Je sursautai et poussai un petit cri embarrassant, quand je sentis deux mains me prendre par la taille.
— C'est moi, trésor, me dit-il dans l'oreille. Tu es la femme au foyer incarnée ! Tu fais aussi la cuisine ?

Je mis les deux mains sur le bord du sèche-linge encore chaud pour reprendre mon équilibre.

— Kai, dis-je.

Je pouvais sentir son nez et sa bouche bouger dans mes cheveux. Pourquoi me faisait-il une chose pareille ? Il me demandait de ne pas lui prêter d'intentions romantiques pour ensuite se blottir contre moi.

— Tu ne devrais pas...

Mes genoux flageolaient, tellement j'étais mal à l'aise. Ce que j'aurais vraiment voulu, c'était de fermer les yeux, de m'appuyer contre sa poitrine, de faire comme si nous étions ensemble juste un instant. Je dus me dominer, par une volonté dont la force intérieure dépassait celle de mon corps. Il n'était pas question que je sois l'une de ses passades.

— Si tu n'as pas l'intention d'être mon petit ami, alors tu ne devrais pas me toucher comme ça.

Contre toute attente, il ne s'écarta pas avec dégoût, mais me répondit plutôt en gardant sa bouche contre mes cheveux.

— Les Neph n'ont pas le droit d'être en couple, surtout pas avec un autre Neph.

— Personne n'a à le savoir, répondis-je dans le vide, ce serait notre secret.

— C'est impossible, me dit-il.

Il me rejetait avec douceur, mais sans équivoque.

Encore grâce à cette force intérieure, je réussis à prendre ses mains, à les détacher de ma taille et à m'écarter complètement de lui. Une seconde plus tard, il était parti. Voilà comment il était toujours affectueux une minute, froid l'instant d'après.

C'est impossible. À ces mots, je dus m'appuyer contre le sèche-linge et respirer profondément, tout en sentant la chaleur qui s'en dégageait. Mais pour une fois, mes yeux restèrent secs.

Dans mon cœur, j'avais toujours su qu'il n'y avait aucune chance que cela se concrétise. Bien sûr, c'était impossible. Tout de même, il n'avait pas dit qu'il ne voulait pas de moi, seulement que ce n'était pas permis, et je tentai de m'accrocher à cette pensée, même si je savais bien que je ne le devrais pas. Quelle qu'en soit la raison, il n'y aurait jamais de « nous », pas même en secret, certainement aucune exclusivité. Le plus tôt je le comprendrais, le mieux cela serait.

Je pris la pile de vêtements et me dirigeai vers notre chambre.

À l'intérieur, Kaidan était en train de regarder la télévision, allongé sur son lit. Il ne me regarda pas. Je déposai ses vêtements sur la commode et mis les miens dans mon sac, au fond duquel je vis le t-shirt rouge, celui-là même qu'il m'avait prêté quand j'étais allée chez lui. Je le pris et le mis avec le reste de ses vêtements. Ensuite, je me demandai comment occuper les prochaines heures. Sur le sol se trouvait mon sac rempli de livres, notamment la lecture estivale pour le cours de littérature anglaise, que Patti avait tenu que j'apporte. Je pris donc le sac et le traînai jusqu'à mon lit.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? me demanda Kaidan.

Ainsi, il allait agir comme si de rien n'était. Pourquoi pas ? C'est un jeu qui se joue à deux.

— Mes leçons d'anglais, répondis-je en posant mon livre de poésie américaine et mon cahier sur le lit.

Kaidan éteignit la télévision et vint s'allonger en travers de mon lit de tout son corps. Puis, il prit mon livre et le feuilleta.

Quel culot !

J'eus alors une pensée déchirante. Peut-être que justement, pour lui, ça n'avait aucune importance. Pourquoi cela en aurait-il eu, en effet ? Un grand nombre de filles bien plus désirables que moi lui avaient sans doute demandé de s'engager, et il avait rejeté chacune d'entre elles. Quelle raison aurais-je de penser que ce serait différent pour moi ? Simplement parce que nous partagions tous les deux un secret au sujet de nos parents et de nos facultés bizarres ?

J'avais entendu dire que ce qu'on n'avait jamais eu ne pouvait pas nous manquer ; seulement, cela ne s'appliquait pas à moi . La déception me faisait mal.

Je trouvai un espace inoccupé au sommet de mon lit où je m'assis, les jambes croisées. Ma tête allait exploser. Je pris ma tresse et retirai l'élastique qui retenait mes cheveux pour les dénouer, me servant de mes doigts comme d'un peigne à travers chacune des nattes. Je m'assurai de bien les démêler en passant mes ongles sur mon cuir chevelu. Soudain, Kaidan émit un son guttural étrange, puis toussa. Je regardai vers lui : il était en train de fixer le livre. Ses yeux se posèrent sur moi, puis

de nouveau sur le livre. Qu'est-ce qui lui arrivait ?

Je me sentais boudeuse, aussi étais-je bien contente de pouvoir cacher mes émotions. J'ouvris mon cahier d'un geste spectaculaire et en sortis le questionnaire, dont la première question me fit grogner d'irritation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda Kaidan.

— Je ne peux pas supporter ce type de questions. « Quelle est la conception de la mort que se fait l'auteur dans les vers 18 à 21 ? » C'est un poème, bon sang ! Ce qu'il y a de bien avec la poésie, c'est qu'elle prend un sens différent pour chaque lecteur et selon le moment où on le lit. Mais évidemment, on s'attend à une réponse spécifique qui est censée être la seule réponse juste, et toute autre réponse, même si elle est intelligente, sera écartée. C'est mal de disséquer la poésie comme ça !

Contrariée, je jetai le questionnaire sur mon lit, pour soudain sentir la main de Kaidan sur ma joue. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il s'était redressé pendant ma diatribe. Mon cœur battait déjà vite, quand je tournai la tête vers lui. Ses yeux étaient enflammés, et je fus submergée par son odeur douce et terreuse.

— Franchement, Kaidan, murmurai-je, incapable de détourner les yeux, tu as de nouveau ton regard de séducteur.

Chacun de nous deux se rapprocha. Je sentis sur moi ses lèvres aussi brûlantes que ses yeux et je fus traversée par une onde d'excitation. Il écarta mes lèvres avec les siennes, et je pus sentir que le rouge passionné de nos auras nous entourait, comme de la soie, nous rapprochant l'un de l'autre. Je me rendis compte que quelque chose en moi, avec peu d'enthousiasme il est vrai, me disait de résister. En dépit de cela, je me hissai vivement vers lui, jetant en même temps mon livre et mon cahier par terre.

Ses lèvres se retirèrent des miennes pour se poser avec avidité plus bas sur mon cou. Je gémis au contact de son haleine chaude sur ma peau. C'était tout ce dont j'avais besoin pour me laisser aller. Il était déjà sur moi, quand une faim que jamais je n'avais ressentie m'empoigna. Je fis taire ce qui dans mon cœur m'exhortait à résister en agrippant son t-shirt et en le lui retirant, pour qu'il n'y ait *plus* que sa peau bronzée, d'où tant de chaleur émanait. Lui se mit à déboutonner mon chemisier, que je réussis à retirer à force de me tortiller, pour le lancer par terre, où il alla rejoindre le cahier. Puis, il me retira mon débardeur et le lança à l'autre bout de la chambre. Ses lèvres avaient retrouvé les miennes, et je sentis sa peau nue contre moi, mais nous voulions nous rapprocher encore davantage. Ses lèvres s'écartèrent des miennes juste assez pour pouvoir parler.

— À quelle heure Patti va-t-elle te téléphoner ?

Je réussis à regarder l'horloge, avec la sensation de sa bouche sur ma clavicule.

— Dans plus d'une heure, murmurai-je.

— Nous n'aurons *vraiment* pas assez de temps.

D'un geste tout en douceur, il me fit me retourner de manière à ce que nous soyons tous les deux assis, moi sur lui, le serrant entre mes cuisses. Je sentais la caresse de mes cheveux sur ma peau, si doux comparativement à ses mains rugueuses. Ses lèvres parfaites se déplacèrent sur mon épaule, la

dégageant de la bretelle de mon soutien-gorge tout en me mordillant juste assez fort. Ma tête vint se poser dans sa main, tandis que je serrai mes hanches contre les siennes, et je fus heureuse de l'entendre gémir à son tour, avant qu'il nous fasse de nouveau changer de position avec la même souplesse.

Sa bouche était alors sur la petite zone de peau exposée au-dessus de mon soutien-gorge, tandis que j'avais les mains dans ses cheveux épais. Il continua d'embrasser mon torse, jusqu'à mon nombril, ses mains dans mon dos, sans quitter ma peau. Je haletai alors, incapable de me dominer, pendant que ses lèvres poursuivaient leur chemin jusqu'au bord de mon short. Il le déboutonna et lécha la peau si sensible à cet endroit. J'étais à bout de souffle, et il grogna d'une manière masculine avant de me parler.

— Ça serait le moment de m'arrêter, trésor. Tu es sur le point d'être nue, et je t'assure qu'après, il sera trop tard.

Mon corps était plus puissant que mon esprit, je n'étais plus capable de penser. Tout ce que j'étais capable de faire était de le sentir, de le goûter, de l'entendre, de le *percevoir*.

Mais de nouveau, un murmure irritant se fit entendre des tréfonds de mon esprit. Toutefois, au même instant, il y eut autre chose qui résonna des mêmes profondeurs, quelque chose que j'avais réussi à dominer jusqu'alors, à maintenir au plus profond de ma conscience : le doute diabolique.

Après tous, nous étions damnés du seul fait d'être nés. Alors, pourquoi m'accrochais-je à des principes qui, de toute manière, ne s'appliquaient pas à moi ? Pourquoi ne pas profiter de la vie pendant le temps qui m'était imparti ? Cela n'avait rien à voir avec ce que Pharzuph exigeait de nous, mais concernait entièrement ce que Kaidan et moi nous étions devenus l'un pour l'autre.

— Non, Kai, répondis-je en cambrant le dos sous ses mains, continue.

Son visage était de nouveau contre le mien, et nos bouches se mouvaient en une frénésie harmonique. Mes mains passèrent de ses cheveux à sa poitrine ferme pour ensuite se glisser sur son ventre ciselé, autour de sa taille, sur son dos. Je l'attirai contre moi sans pouvoir croire à ce qui arrivait, l'excitation et la peur affluant dans mon sang.

Puis, ce fut... la *perplexité*.

Kaidan murmura quelque chose que je ne pus entendre, puis secoua la tête. Je voulus de nouveau l'attirer contre moi, mais il me saisit les poignets et les tint entre nous. Je voulus avancer mes hanches vers lui et fus choquée quand je m'aperçus qu'il résistait. Mais qu'est-ce qui se passait ?

— On ne peut pas, chuchota-t-il presque inaudiblement.

— Kai ?

Il était en train de s'éloigner de moi, et c'était une torture telle que je pouvais à peine la supporter.

Je fis une dernière tentative pour ranimer notre intimité, faisant un geste vers lui, mais il était devenu de pierre en face de moi.

— Nom de Dieu, Ann, s'il te plaît ! Arrête ! Pousse-toi !

Je restai allongée sans bouger, essoufflée, et je le regardai dans ses yeux bleu foncé, jusqu'au

moment où il détourna le regard.

Il se tourna vers le bord du lit et se leva, créant entre lui et moi une distance insupportable. Il grogna et se tira les cheveux brutalement des deux mains, puis se mit à faire les cent pas dans la chambre tout en secouant la tête.

Je me redressai et m'assis sur le lit. Soudain consciente de ma nudité dans la fraîcheur de la chambre, je pris un oreiller et je le serrai fort contre ma poitrine, tandis que chaque centimètre de ma peau qui avait reçu un de ses baisers brûlait.

Peu à peu, je pris conscience du fait qu'il me rejetait, ce qui fit passer mon excitation à la froideur. Qu'il ait dit qu'il ne serait pas mon petit copain, c'était une chose. Mais ça ?

— Tu ne me désires pas.

Il aurait mieux valu que je ne prononce pas ces mots, si pathétiques.

Il grogna de nouveau, mais plus fort cette fois, s'accroupit, ses poings pressés contre ses yeux. Il était évident qu'il souffrait. J'aurais voulu m'approcher de lui, mais je savais que je ne pouvais pas.

— Ne fais pas ça, dit-il d'une voix rauque. Je viens de faire la chose la plus difficile de toute ma vie.

Il se remit debout, et la vue de son corps me fit un choc violent.

— Je ne comprends pas, murmurai-je.

— Tu n'as rien fait de mal, d'accord, affirma-t-il d'une voix presque hystérique. Et ne va surtout pas t'imaginer que je n'ai pas envie de toi...

Il s'arrêta et grogna en prononçant ces mots, ses poings appuyés contre son front.

— Ça ne devrait pas se passer comme ça, c'est tout, dit-il.

— Pourquoi « comme ça » ? lui demandai-je.

— Une relation de passage, dans une chambre d'hôtel, avec un garçon qui n'est pas ton petit ami.

— Alors, sois mon petit ami ! dis-je.

Son visage se durcit, et il leva les bras, frustré.

— Je ne peux pas, hurla-t-il. Et je *ne vais pas* te dépuceler. Tu le regretterais.

Il se détourna, le front appuyé contre le mur. Toujours essoufflé, il se laissa glisser sur le sol, se tapit dans un coin de la chambre, les coudes sur ses genoux et le visage caché dans ses mains.

Je pris le temps de comprendre ce qui venait de se passer. Nous étions sur le point de le faire, et à la dernière minute, Kaidan s'était refusé un plaisir. Pour moi. C'était la première fois qu'il faisait un sacrifice. Pour moi. Il avait aussi tenu tête à son père démoniaque. Pour moi.

Je me sentis traversée par une vive bouffée d'énergie, tandis que je commençais à comprendre. Oh, mon Dieu, j'étais amoureuse de lui. Et il n'y avait rien sur terre ou au ciel qui pouvait m'arrêter.

Juste au moment où je prenais conscience de ce fait incroyable, il se tourna vers moi et me fixa, alors que j'avais baissé la garde devant mes émotions. Immédiatement, je mis mon esprit en état de les cacher, mais il était trop tard : il avait vu. Je retins ma respiration dans l'attente de sa réaction. Il ferma les yeux, et sa tête retomba sur sa poitrine, l'air abattu. Ça ne correspondait pas à mes rêves.

Il me fallut beaucoup de concentration pour maîtriser la force du sentiment que je ressentais pour lui, car depuis que je le comprenais, ce sentiment dominait tout. Je fermai les yeux et grâce à chaque once de volonté en moi, je réussis à le garder caché.

Je me levai, l'oreiller toujours contre moi, pour récupérer le plus vite possible mon débardeur, qui avait atterri sur la télévision. Laissant tomber l'oreiller, je l'enfilai et je reboutonnai mon short. J'avais besoin de sortir, d'aller me promener pour faire le point et pour le laisser un peu en paix.

Et c'est à ce moment-là que la sonnerie du téléphone se fit entendre. Oh, zut !

Comme il ne semblait pas vouloir répondre, j'allai jusqu'à la table de nuit sur laquelle l'appareil était posé pour vérifier qui appelait. J'eus un coup au cœur et je l'attrapai d'une main peu sûre pour appuyer sur la touche verte et répondre.

— Allô ? dis-je.

— Mademoiselle Whitt ? Sœur Emily à l'appareil.

— Elle s'est réveillée ?

— Je suis désolée, chère enfant. Sœur Ruth nous a quittés pour le royaume des cieux.

Quoi ? Ça, c'était un coup dans l'estomac. Je dus m'asseoir, tant le sentiment de ce que je venais de perdre était puissant et accaparait toute mon âme.

— Oh, non, murmurai-je.

— J'ai bien peur que si. Il y a plusieurs années, elle a fait son testament et elle t'a laissé tout ce qu'elle possédait. J'ai fait le tri de ses effets personnels, et à part ses vêtements et sa Bible, il n'y avait qu'une autre chose, une petite boîte. Peux-tu passer la prendre au couvent ?

— Oui, j'arrive.



LE CHOC

Protégé de la grande ville par une haie de sapins, à l'ombre de l'édifice plus imposant qui abritait l'orphelinat, le couvent semblait dater d'une autre époque. Ce n'était certainement pas le genre d'endroit qui attirait les touristes. Même les gens du coin ne devaient pas souvent le remarquer.

Kaidan fit franchir le portail à son VUS. Au-delà des arbres, derrière une petite pelouse s'élevait un immeuble à deux étages à l'architecture simple, en briques décolorées, recouvert par des vignes. Il se gara dans une allée de gravier. C'était comme dans mes souvenirs, sauf qu'à l'époque, il n'y avait pas tant de vignes.

Nous avions gardé le silence tout le parcours. J'aurais voulu trouver un moyen quelconque de détendre l'atmosphère, mais la tension devait suivre son cours. Les choses avaient notablement changé, ce soir-là.

— Je vais t'attendre ici, me dit Kaidan.

Je descendis du VUS et me dirigeai vers l'entrée, par un sentier de béton tout fissuré. L'air était toujours chaud en ce début de soirée, mais rendu tolérable par la douceur du chèvrefeuille.

Une fois arrivée à la porte, je pus lire le nom du couvent sur une petite plaque : « COUVENT NOTRE-DAME ». Je soulevai le lourd heurtoir de laiton et je frappai trois coups. Une jeune religieuse vint me répondre. Elle était vêtue d'une robe à manches longues aux motifs fleuris qui lui descendait sous le genou, avec des collants blancs et des sandales, les cheveux tirés en chignon. Autour du cou, elle portait un crucifix.

La sœur porta la main jusqu'à son cœur. Un léger courant de tristesse bleu marine traversa la paix bleu lavande de son aura.

— Tu dois être Anna. Je te remercie d'être venue.

Elle m'invita à avancer dans le vestibule après m'avoir serrée bien fort dans ses bras, ce dont j'avais besoin, même de la part d'une inconnue. Tandis qu'elle me laissait seule pour aller chercher la boîte, je regardai les murs crème du vestibule et je me sentis réconfortée. Ils me rappelaient ce moment où, bébé, 16 ans plus tôt, j'étais dans les bras de Patti, alors qu'elle disait au revoir à sœur Ruth. Et la fontaine face au mur était toujours là, avec son filet d'eau s'égouttant tout doucement, comme un accès de nostalgie.

La jeune religieuse, après avoir descendu l'escalier aux marches de bois, me tendit une petite boîte d'un peu plus de 30 centimètres de longueur et fermée par plusieurs couches de ruban adhésif.

— Merci pour tout, lui dis-je.

— Je t'en prie, chère enfant.

Elle joignit les mains sur sa poitrine et poursuivit :

— Je suis désolée que tu n'aies pas eu la chance de rencontrer sœur Ruth. C'était l'âme la plus belle que j'ai jamais connue.

— J'en suis désolée, moi aussi.

Elle s'essuya les yeux avec un mouchoir, et je sentis le profond regret qu'elle éprouvait quand elle me serra une dernière fois avant que je parte.

Sœur Ruth nous avait quittés, et avec elle, tout son savoir avait disparu. Quand je remontai dans son VUS, Kaidan ne me regarda même pas m'asseoir, la boîte sur les genoux. Il fit tourner le véhicule dans le stationnement et sortit, le gravier crissant sous les pneus. Il n'était pas de meilleure humeur.

Or, j'aurais tellement voulu qu'il me dise quelque chose. Tout en passant les doigts sur le ruban gommé recouvrant les bords de la boîte, je faisais la liste des sujets de conversation sans intérêt avec lesquels je pourrais meubler le silence qui régnait entre nous, d'autant plus que la mort de sœur Ruth ne faisait qu'empirer le vide en moi.

Une fois de retour à l'hôtel, il m'accompagna jusqu'à notre chambre. Je m'assis sur mon lit, la boîte toujours sur les genoux. Je regardai Kaidan, à moitié assis ou étendu sur la table en face de moi, les bras croisés, le regard perdu dans ses pensées.

— Est-ce que tu me prêtes un de tes couteaux ? lui demandai-je.

— Je vais te l'ouvrir.

Il vint s'asseoir en face de moi, sortit un couteau de sa poche et coupa le ruban adhésif, ce qui me permit d'en déplier les rabats. À l'intérieur se trouvait une autre boîte, de bois celle-là, si vieille et si lisse que le bois semblait pétrifié. Je la sortis et déposai la boîte de carton sur le sol. Le couvercle de la boîte de bois était clos par un petit fermoir d'or. Je le défis et ouvris la boîte. Dans un premier temps, je ne pus comprendre ce que j'étais en train de voir. Était-ce fait d'argent... non, peut-être d'or... non. Qu'est-ce que c'était ? Ça scintillait de toute la gamme des couleurs métalliques, du bronze au platine, comme si c'était vivant.

— C'est la poignée d'une épée ? demandai-je.

Le simple fait de la regarder m'effrayait.

— De quoi est-ce fait ?

Kaidan était penché au-dessus et la regardait avec un air captivé et incrédule.

— Est-ce que je peux ? me demanda-t-il en faisant un geste dans sa direction.

— Vas-y.

Il la saisit avec précaution et la tint doucement dans sa main, la tournant de tous côtés. Je n'avais jamais vu de métal scintiller d'une telle manière.

— Je ne peux pas y croire, murmura Kaidan.

— Quoi, qu'est-ce que c'est ?

Son visage me disait qu'il avait compris ce qu'était cet objet. Il le reposa dans la boîte de bois, se

frottant les mains, le regardant avec un air de terreur émerveillée.

Je tendis la main pour y toucher, moi aussi. Quand mes doigts se posèrent sur le métal chaud de la poignée, un courant d'énergie traversa tout mon bras. Je poussai un cri et retirai la main. Kaidan se redressa et me regarda, les cheveux dans ses yeux exorbités.

— Quel est ce truc ? lui demandai-je.

— En tout cas, une chose est claire, ça n'a pas été forgé sur terre, bégaya-t-il. Je pense que... Mais c'est impossible... C'est une épée de vertu.

— Quoi ?

— Elles étaient utilisées par les anges pendant la guerre des cieux.

Ce fut alors mon tour de regarder l'objet, bouche bée, avec le même respect terrifié dans les yeux.

— Mais pourquoi me la donne-t-elle, à moi ? m'interrogeai-je, tandis que mon cœur s'emballait.

— Seuls les anges de lumière peuvent s'en servir. Selon les anciennes légendes, la lame n'apparaît qu'au moment nécessaire et à la seule condition que la personne qui la manie ait le cœur pur. Anna... il s'agit de la seule arme connue qui puisse tuer les esprits démoniaques.

Nous nous regardâmes l'un l'autre, partageant ce secret qui pourrait nous condamner.

— Mais pourquoi me la donne-t-elle, à moi ? demandai-je de nouveau, mon cœur battant alors à son maximum.

Je ne sais pas au juste combien de temps passa, tandis que nous continuâmes de nous regarder dans l'effort de comprendre la signification de cette épée. Puis, Kaidan se leva et s'éloigna de moi. Il tâta sa poche pour s'assurer qu'il avait son téléphone et me parla tout en mettant ses chaussures, puis en se dirigeant vers la porte.

— J'ai besoin de faire le point. Patti a téléphoné pendant que tu étais au couvent. Je lui ai dit que sœur Ruth était morte. Appelle-la avec le téléphone de la chambre, je paierai les frais.

La porte se referma derrière lui, et je restai seule, en état de choc.

Sœur Ruth m'avait donné une arme. Je n'avais aucune idée de ce que je devais faire avec une épée ! On s'attendait à ce que je tue des démons ? Si seulement j'étais venue à Los Angeles plus tôt, alors j'aurais pu lui parler.

Je téléphonai donc à Patti avec dans un premier temps l'intention de lui raconter tout ce qui s'était passé lors de la visite à mon père, puis de lui raconter ce que sœur Ruth m'avait laissé. Mais je me souvins de la prudence de la religieuse quand il s'agissait de toutes ces informations. Elle ne me les communiquerait qu'en personne. Je me contentai donc de dire à Patti que tout avait bien été et que je lui donnerais tous les détails une fois rentrée, parce que le téléphone ne me paraissait pas sûr.

— Tu as l'air épuisée, ma chérie, me répondit Patti, une fois que j'eus fini. Tu devrais te reposer. Nous parlerons davantage demain, d'accord ?

Il est vrai que j'étais crevée, lorsque je raccrochai. Tandis que je me mettais au lit, je me demandai ce que Kaidan pouvait bien être en train de faire, à qui il voulait téléphoner, même si ça ne me regardait pas. Je m'inquiétais pour lui. J'envisageai de me mettre à l'écoute pour entendre ce qu'il

faisait, mais s'il voulait de l'intimité, de toute manière, il serait déjà à plus d'un kilomètre de l'hôtel à cet instant. Quand Kaidan revint, j'étais au lit depuis un bon moment, dans un demi-sommeil.

Je passai toute la nuit à me tourner et à me retourner, me mettant à pleurer et m'éveillant même à cause d'un rêve dont je ne pouvais me souvenir. Kaidan resta toute la nuit dans son lit sans bouger, mais jamais je n'entendis la respiration plus lente qu'il avait lorsqu'il dormait.



MINEURE NON ACCOMPAGNÉE

J'avais finalement réussi à m'endormir, mais seulement pour être réveillée par un bruit perçant qui me fit me redresser instantanément. Il était 4 h du matin, et Kaidan arrêta la sonnerie du réveil.

— On va devoir partir tôt, m'annonça-t-il.

Il paraissait complètement réveillé et aussi triste que la veille.

— Oh, ah, d'accord.

Il faisait toujours nuit tandis que nous roulions sur l'autoroute. Malgré une douche bien chaude, j'étais toujours endormie. À cette heure matinale, un dimanche matin, la ville était calme, et il n'y avait presque aucune voiture sur la route. Quand je vis un panneau indiquant l'aéroport de Los Angeles, je devins perplexe, car quand nous étions arrivés en ville, nous n'étions pas passés devant l'aéroport.

— Où va-t-on ? lui demandai-je.

Il se racla la gorge et dit sans aucune gentillesse :

— Tu rentres chez toi aujourd'hui.

Je sentis ma bouche s'ouvrir de surprise.

— Tout a été prévu, poursuivit-il. Patti t'attendra quand ton avion se posera à Atlanta.

Encore une fois, être rejetée me fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

— Pourquoi ? me forçai-je à lui demander.

Il me répondit avec une voix douce mais sérieuse.

— C'est devenu trop compliqué.

— Parles-tu de l'épée, ou de moi ? l'interrogeai-je.

— De toi.

Mais qu'avais-je fait, à part avoir de l'affection pour lui ? Ce n'était pas juste !

— Ne peux-tu pas tolérer d'être avec une personne qui a de l'affection pour toi ? lui demandai-je.

— Je dirais que tu ressens un peu plus que de l'« affection » pour moi, Anna.

Son ton était devenu incisif, et il s'agrippait au volant.

— Je pouvais voir tes émotions sautiller autour de toi comme de la gomme à mâcher toute rose, hier soir.

— Et alors ?

J'étais tout à fait réveillée depuis et j'avais haussé le ton en lui répondant.

— Ce n'est pas comme si j'avais voulu te le *dire*. Je suis désolée d'avoir perdu ma concentration

pendant un moment et que tu aies été forcé de les voir.

Il prit la sortie vers l'aéroport et me répondit avec un calme qui était presque de la froideur et qui m'enragea.

— N'en fais pas tout un drame...

— Tu ne trouves pas ça dramatique, toi ? Tu m'abandonnes à l'aéroport avant l'aube !

— Je vais m'assurer que tu sois entre bonnes mains avant de te laisser.

Le calme de son attitude me rendait folle.

— Ce n'est pas la peine, répondis-je sèchement.

Soudainement, je pouvais comprendre comment la colère pouvait faire dire aux gens des choses blessantes à ceux qu'ils aimaient. Dans ma tête, je passais en revue toutes les choses cinglantes que je pourrais lui dire.

Il s'engagea dans la voie des départs et gara le véhicule.

Aussi rapidement que la colère s'était emparée de moi, elle était à cet instant remplacée par de la tristesse.

— Je n'ai jamais pris l'avion, lui dis-je, en désespoir de cause, pour le faire changer d'idée.

— Tout ira bien.

— Je veux rester avec toi, déclarai-je, tout à fait désespérée.

— Tu ne peux pas, me répondit-il, l'air absent. Ton père avait raison : tu dois rentrer le plus vite possible, je ne me fais pas confiance avec toi.

— Tu ne te fais pas confiance, ou tu ne me fais pas confiance ?

Il regardait devant lui tandis que nous restions côte à côte. J'agrippai le tissu de son t-shirt et le tirai :

— Réponds-moi !

Il tourna la tête vers moi et quand nos yeux se rencontrèrent, il perdit finalement son calme et laissa libre cours à sa colère et à ses angoisses.

— Je ne fais confiance à aucun de nous deux. On ne doit plus jamais être ensemble de quelque manière que ce soit. C'est presque un miracle que tu sois toujours vierge, à ce stade-ci. Et si tu es destinée à te servir de cette épée de vertu, alors toi aussi, tu devrais souhaiter ne plus me voir, car je te jure que si tu me disais d'aller nous réfugier dans le stationnement couvert maintenant, je ne pourrais pas résister.

Il s'approcha davantage de moi.

— Toi, Ann, serais-tu capable de résister, si je ne cessais de te mettre de la drogue sur le bout de la langue ? Serais-tu capable ? On joue avec le feu !

Son regard se posa derrière moi, vers l'aéroport. Il respirait difficilement.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? lui demandai-je. Tu vas recommencer à faire le travail de ton père et agir comme si tu ne m'avais jamais rencontrée ?

Il soupira, et son attitude s'adoucit :

— Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse d'autre ?

En effet, qu'est-ce que j'aurais voulu qu'il fasse d'autre, au juste ? Qu'il continue d'avoir des relations sexuelles sans lendemain avec des filles, ou qu'il s'oppose à son père et se fasse tuer ? Les deux options me traversèrent comme des lames d'acier pour me briser le cœur.

— C'est vrai, il faut que tu travailles, répondis-je, la voix étranglée par les sanglots.

Je détestais le fait que ce soit vrai.

Alors, Kaidan me regarda, les yeux pleins d'amertume.

— Sais-tu ce que mon père m'a dit quand je suis rentré, le soir où il t'a rencontrée ? Il a dit que Dieu était un imbécile de t'avoir mise sur mon chemin. Et il avait raison.

— Non, répondis-je en grinçant des dents. Ton père a tort ! De toute manière, comment peux-tu savoir si ce n'est pas plutôt *toi* qui as été mis sur *mon* chemin ? Il y a quelque chose qui te concerne aussi dans tout ça.

Kaidan secoua la tête, et je pus voir ses mâchoires se serrer à la manière dont ses tempes se creusèrent. Il me regarda durement :

— Veux-tu savoir pourquoi mon père a décidé de vivre à Atlanta, alors qu'il travaille à New York ? Il a cette liaison en ce moment avec une humaine du nom de Marissa. Elle est la maquerelle d'un réseau de prostitution clandestin, qui est actif dans le trafic international des filles destinées à l'esclavage sexuel. De très jeunes filles, provenant de familles extrêmement pauvres, crevant de faim, lui sont vendues. Et devine à qui il revient de faire découvrir à ces jeunes filles la vie nouvelle qui les attend ?

Je retins ma respiration, l'estomac serré, glacée par ce qu'il me disait. Il n'y avait rien que je puisse dire pour soulager une telle souffrance.

— Marissa appelle ces filles ses « nièces ». Jamais on ne m'avait amené une fille aussi jeune que celle qu'on m'a présentée la veille de notre voyage. Elle n'avait même pas 12 ans.

Mon Dieu...

— Pour la première fois, j'ai refusé d'obéir à mon père, je lui ai dit que je ne pouvais pas. Veux-tu savoir pourquoi ?

Je secouai la tête, captivée par ses yeux, tandis que le torrent de ses paroles s'écoulait de lui avec puissance et rapidité.

— Parce que tout ce à quoi je pouvais penser, c'était toi, Anna, à quel point tu étais *bonne*, et à ce que tu penserais de moi. Tu m'as mis en tête des idées qu'un Neph ne devrait pas avoir !

Il fit une pause, regarda par la fenêtre.

— Mon père a laissé passer, mais il était furieux. À partir de maintenant, il va me surveiller, me mettre à l'épreuve. Je ne peux plus me permettre d'avoir affaire à toi.

Nous restâmes en silence un long moment. Je ne vou-lais pourtant pas le quitter tout de suite, pas de cette manière. Mais je n'avais aucune idée de ce que je pourrais lui dire.

— Kai... Je sais que tu as peur et que tu es en état de panique. Moi aussi. Mais peut-être que cette

épée est le signe que quelque chose de bon va arriver, quelque chose de bon pour les Neph.

Il baissait la tête, fixant le tableau de bord avec un regard vide.

— Tu as ressenti du pouvoir, quand tu as touché la poignée, n'est-ce pas ?

Il leva ses yeux bleus vers moi à travers ses mèches de cheveux et ajouta :

— Eh bien, pas moi. Je ne suis pas digne de te sou-tenir, quel que soit le plan qu'on ait pour toi.

Alors, retourne à ta vie gentille et innocente, et tiens-toi à l'écart de moi.

— Je t'en prie, le suppliai-je. Ne me repousse pas. Nous pouvons être amis...

Il prit mon menton dans sa main ferme et me regarda dans les yeux.

— Nous ne pourrons jamais être seulement amis, Anna. Mets-toi bien ça dans la tête. Il ne peut *rien* y avoir entre nous.

Il lâcha mon menton et descendit du véhicule. Je restai assise, détestant le fait que mes yeux et ma gorge piquaient. Dans le rétroviseur, je le regardai parler avec un employé de la compagnie aérienne au comptoir extérieur. En déployant légèrement mes sens, je l'entendis dire à cet homme que mon billet avait été acheté la veille au soir par téléphone, que je voyagerais en tant que mineure non accompagnée, pour la première fois. L'employé lui assura qu'on s'occuperait bien de moi.

Kaidan le remercia et revint au VUS. Il ouvrit ma portière, et je pris tout mon temps pour descendre. J'envisageai de faire une scène, mais je ne pus me résoudre à aller jusque-là. Il me tendit une petite liasse de dollars qu'il me mit dans la poche.

— Ton argent, tu l'as donné, m'expliqua-t-il, puis il se détourna avant que j'aie le temps d'argumenter et retourna au comptoir.

Ensuite, ce fut comme dans un rêve tout embrouillé. J'étais en train de présenter ma carte d'identité, on me donnait ma carte d'embarquement. Puis, nous retournâmes au VUS, loin des autres passagers qui arrivaient. Nous restâmes face à face. Fallait-il vraiment que ça se termine ainsi ? Je tentai ma chance et je serrai mon front contre sa poitrine, m'attendant à ce qu'il me repousse, mais ce ne fut pas le cas. Il me laissa m'appuyer contre lui, gardant toutefois ses mains le long de son corps.

— Il est temps que tu y ailles, me dit-il.

— Attends.

Je levai la tête vers lui.

— Il y a quelque chose que j'ai besoin de savoir.

Il ne restait presque plus de temps, mais il y avait quelque chose qui m'avait tourmentée tout le temps du voyage, particulièrement après ce qui s'était passé la veille au soir.

— Tu te souviens, au début du voyage, tu m'as dit que tu savais toujours exactement ce que tu aurais à faire pour mettre une fille dans ton lit... même moi ?

Il mit les mains dans ses poches, et je vis ses avant-bras se contracter. Ses yeux prirent cette nuance de bleu ténébreux si typiquement dangereuse de lui, et il hocha la tête, une seule fois.

— Qu'est-ce qu'il aurait fallu que tu fasses ? lui demandai-je. Dans mon cas ?

— Ne parlons pas de tout ça, susurra-t-il.

— Dis-le-moi, s’il te plaît.

Il fixa mon visage en se concentrant sur mes taches de rousseur.

Il se passa la langue sur les lèvres et serra les mâchoires.

— D’accord, accepta-t-il finalement. Il aurait fallu que je te fasse croire que je t’aimais.

Je fermai les yeux. Entendre cela faisait mal, en grande partie parce que je compris qu’au plus profond de moi, j’avais cru qu’il m’aimait. J’étais affligée du syndrome de la bonne fille autant qu’on pouvait l’être.

Alors, pour lui, ce voyage n’avait été qu’un jeu ? Et pour lui, je n’étais rien d’autre qu’une idiote parmi tant d’autres, assez bête pour tomber amoureuse de lui ? Je secouai la tête, incapable d’y croire. Il me regarda, me défiant de vouloir en apprendre davantage.

— Si seulement, juste cette fois, je pouvais voir tes couleurs, murmurai-je.

— Eh bien moi, je suis content que tu ne puisses pas les voir et j’aurais tellement préféré ne pas voir les tiennes.

Il avait raison quand il m’avait dit que la vérité faisait tellement plus mal que n’importe quel mensonge.

Je pris une grande respiration et je lui tournai le dos. J’emportai mon sac et j’avançai dans l’aéroport, sans me retourner.

* * *

« L’esprit est à soi-même sa propre demeure, il peut faire en soi un ciel de l’enfer, un enfer du ciel. »

— John Milton, *Le paradis perdu*⁴

* * *

⁴ N.d.T.: Traduction de François-René de Chateaubriand, *Œuvres de Chateaubriand*, III, *Le paradis perdu de Milton*, Paris, G. Roux et A. de Vresse, 1857, p. 8.



AFFRONTER LA RÉALITÉ

Si je n'avais pas su que c'était impossible, j'aurais juré que Patti pouvait voir les couleurs et lire dans les pensées des gens. Mais peut-être que ça faisait tout simplement partie de ce qu'une mère pouvait ressentir. Lorsqu'elle vint me chercher à l'aéroport, à mi-chemin de l'appartement, elle s'exclama :

— Tu es amoureuse de lui.

Je ne pus que hocher la tête.

— Et tu as mal. Je n'aurais jamais dû te laisser y aller, ajouta-t-elle.

— Non, je suis contente d'y être aller. Il fallait que je le fasse. J'agirais de la même manière, si tout était à recommencer. De toute façon, l'amour non partagé est une de ces étapes que tout adolescent doit traverser, n'est-ce pas ?

Je tentai de sourire.

— Non partagé ?

Elle haussa les sourcils pour me contredire.

— Moi, je pense que ce garçon éprouve des sentiments pour toi. Tu n'es probablement pas la seule à avoir mal, en ce moment.

Durant le reste du chemin, le silence régna entre nous, mais je réfléchis à ce qu'elle avait dit.

Par ailleurs, je me représentais notre voyage en sens contraire afin d'imaginer où Kaidan pouvait être à chaque instant. J'étais incapable de penser à quoi que ce soit d'autre. Jay ne savait pas que je rentrais plus tôt que prévu, et je n'étais pas encore prête à lui parler.

À mon retour, chaque fois que le téléphone sonnait, j'espérais que c'était Kaidan. Ce n'était jamais le cas. Dans ma tête, je m'inventais toutes sortes de scénarios dans lesquels il venait me voir ou me téléphonait pour me déclarer qu'il m'aimait. Puis, nous partions très loin, ensemble lui et moi, quelque part où son père ne pourrait jamais nous retrouver.

En d'autres mots, je délirais.

Était-ce donc ce qui arrivait aux filles, après que Kaidan Rowe les eut plaquées ? Depuis, je comprenais pourquoi il recevait tous ces messages. Je me demandais si chacune de ces filles s'était sentie aussi spéciale que moi entre ses bras. Je me demandais aussi si j'étais censée avoir moins mal parce qu'il m'avait larguée pour notre propre bien. En tout cas, cela ne fonctionnait pas.

Le jour même de mon retour, je repris le travail, demandant à faire le plus d'heures possible.

Ce jour-là, Patti me laissa l'espace dont j'avais besoin à la maison.

Le lendemain, elle tenta de m'égayer et de me changer les idées.

— As-tu envie de faire les ventes-débarras avec moi ?

Je fis non de la tête.

— Et si on passait la journée au bord du lac ?

Cette fois, je secouai la tête avec véhémence.

— Pas question.

— Bon, bon. Même s'il n'y a aucune occasion spéciale à souligner aujourd'hui, qu'est-ce tu dirais d'aller au restaurant mexicain ?

Ses yeux pétillaient tandis que ses paupières papillonnaient pour m'encourager.

Je fondis en larmes.

Le troisième jour, j'étais déterminée à me sortir de cette dépression malsaine, pour le bien de Patti, au moins. Après tout, s'apitoyer sur son sort, c'était comme porter une veste de laine dans une chaleur suffocante, et j'avais décidé d'enlever la mienne. Ainsi, le matin, j'allai courir, ce qui me fit un peu de bien.

Alors que je revenais, Patti me vit arriver du balcon où elle était assise et rentra dans l'appartement. Il y avait une touche de jaune dans son aura.

— Es-tu prête pour ton chocolat chaud ? me demanda-t-elle.

Sa question me fit réfléchir.

— Tu sais, je crois plutôt que je vais prendre du café.

Elle me mesura du regard, surprise, puis hocha la tête.

Nous allâmes nous asseoir sur le divan où elle me servit une tasse de café bien chaud, avec du sucre et de la crème. J'en pris une petite gorgée. C'était un peu amer, mais l'amertume me convenait parfaitement.

— Je sais que tu traverses un moment difficile, présentement, me dit Patti en me caressant le bras. Mais j'ai besoin que tu sois forte. C'est quand tu as mal, quand tu as peur, qu'il faut que tu utilises tout ton courage pour surmonter ces épreuves.

Je hochai la tête, mais je ne me sentais pas du tout forte. En outre, je ne me sentais pas comme le genre de personne à qui on pouvait confier un objet en provenance du paradis. Pour tout dire, je me sentais seulement comme une petite fille qui faisait semblant d'être une buveuse de café.

Elle avait dû s'apercevoir que je doutais de moi, car elle tendit les bras et me serra contre elle assez fort pour m'arracher la tête, ce qui faillit faire renverser nos tasses de café.

L'après-midi, j'allai courir de nouveau. Puis, je lus, du moins je tentai de lire, pour ensuite manger un méga bol de crème glacée Rocky-Road. Une fois que je l'eus avalée, j'écoutai toutes les chansons que j'avais préférées autrefois. Elles ne provoquaient alors plus rien en moi. La liste de chansons de Kaidan me manquait.

Le fait d'être constamment avec Patti réussit à ouvrir une brèche dans mon attitude dépressive et à laisser passer un faible rayon d'espoir. Toutefois, j'avais besoin d'encore plus. Il était temps de me

plonger dans l'ultime source de joie, ce que j'avais évité de faire jusqu'alors.

Finalement, j'appelai Jay.

— Tu es rentrée. Quoi de neuf, mademoiselle ? C'était comment ?

Le son de sa voix me fit me détendre instantanément, confortablement assise dans le divan.

— C'était... bien. Je suis contente d'y être allée.

— Bien ? *Bien* ? Bon, d'accord, je vois qu'il va falloir te tirer les vers du nez. J'arrive tout de suite.

Ne bouge pas, d'accord, mademoiselle.

Jay fut dans mon salon en un temps record, plein de vie et d'une énergie jaune orange. Il me fit la prise de l'ours en me soulevant du sol, ce qui me fit pousser un petit cri. Depuis une semaine que je ne l'avais pas vu, ses cheveux avaient épaissi en un duvet épais, et les petits poils de son menton étaient plus longs, eux aussi. Il s'affala dans le divan, et je m'assis, les jambes croisées, dans le fauteuil inclinable.

— Premièrement, commença-t-il, combien de temps t'a-t-il fallu avant de craquer pour lui ?

Le ton de sa voix était désinvolte, mais ces mots me firent tout de même pâlir.

— Laisse-moi deviner, poursuivit-il. Deux jours !

— Quatre, répondis-je faiblement.

Jay poussa un cri d'admiration et se claqua la main sur le genou.

— Tu es plus coriace que la plupart des filles.

Il me sourit, tout fier.

— Attends. Tu n'es pas vraiment, comment dire, *amoureuse* de lui, n'est-ce pas ?

— Je l'aime.

— Eh bien, ça n'a pas l'air de te rendre particulièrement heureuse.

— Souviens-toi de qui nous sommes en train de parler, lui rappelai-je.

Il saisit.

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ? me demanda-t-il.

— Pas physiquement.

— L'avez-vous fait ? Pas que ça me regarde, mais dis-moi.

— Non, grâce à Kaidan.

Je ne le regardais pas, me concentrant sur le tissu du fauteuil, qui s'effilait.

— Est-ce que tu vas mieux ? me demanda-t-il.

— Pas encore.

— Merde...

Il s'enfonça dans le divan et regarda en direction de la porte.

— Eh bien, essaie de ne pas prendre ça trop au sérieux, tu es trop adorable pour lui, de toute manière.

Je dus réprimer un sanglot.

— Et avec ton père, comment ça s'est passé ? me demanda-t-il.

Ça, c'était un sujet avec lequel j'étais plus à l'aise, même si j'allais devoir passer sous silence la plus grande partie de notre conversation.

— C'était bien. Il a le crâne rasé comme un gros motard terrifiant.

Parler de mon père me réconfortait.

— Je suis contente de l'avoir rencontré et je pense qu'il va jouer un rôle important dans ma vie, maintenant, aussi étrange que ça puisse paraître.

— C'est fantastique, Anna.

— Ouais.

Je lui racontai comment mon père avait trouvé la rédemption en prison, ajoutant qu'il en sortirait peut-être bientôt, et que déjà j'avais hâte de le revoir.

Sur ce, Patti rentra, avec une aura de soulagement bleu pâle qui s'épanouit tout autour d'elle quand elle vit que j'étais avec Jay. Il se leva pour la saluer en lui faisant un câlin.

— Content de vous voir, Madame Whitt.

— Je suis très heureuse de te voir, moi aussi, Jay.

Elle lui passa la main dans les cheveux.

— Et, s'il te plaît, vas-tu finir par m'appeler Patti ?

À les voir là, ensemble tous les deux, je ressentis que ma vie retrouvait un peu son état normal. Durant ces quelques précieux instants, j'étais heureuse, sans que rien d'autre vienne me troubler, c'est-à-dire jusqu'au moment où Jay, levant la tête, regarda mon cou.

— Hé, j'aime vraiment ton collier. Je ne pense pas t'avoir déjà vue porter de bijoux. L'as-tu acheté durant ton voyage ?

Je serrai la pierre dans ma main.

— Oui, c'est Kai qui me l'a acheté.

À ce moment, après que j'eus mentionné son nom, un sentiment de malaise nous paralysa. Patti et Jay échangèrent un regard, tandis que je me raclai la gorge et enfonçai mes mains dans mes poches.

— Alors, dit Jay en claquant des mains et en se balançant sur ses talons, qu'est-ce que vous dites des Braves, cette année ?

Le cinquième jour après mon retour, je savais que Kaidan devait être rentré. Je retins ma respiration et je lui téléphonai. J'écoutai chacun des mots charmeurs du message de sa boîte vocale, puis je raccrochai. Plus tard, en soirée, je lui téléphonai de nouveau et cette fois, je lui laissai un message.

— Salut, Kai, euh..., Kaidan. C'est moi, Anna. Je voulais seulement savoir si tu étais bien rentré, même si je suis sûre que c'est le cas. Je voulais juste vérifier. Tu peux m'appeler n'importe quand, si tu veux, en tout cas. Alors, au revoir.

Je raccrochai et enfouis mon visage dans un oreiller, rouge de honte. Voilà que je lui laissais un message, alors qu'il m'avait clairement dit qu'il ne voulait plus me revoir. À ce rythme, j'allais aller à ses concerts pour lui lancer des regards de psychopathe depuis ma place, pour ensuite passer devant chez lui, la nuit, pour voir quelle fille il ramenait. De l'imaginer avec une autre fille me fit me tordre

de douleur, et je dus me recroqueviller sur moi-même.

Le sixième jour fut notre premier jour de courses pour la rentrée scolaire. Nous avions encore un mois de vacances avant que l'école reprenne, mais l'État avait institué un jour d'achat sans taxes, et les magasins offraient des soldes importants. Dans les boutiques, je regardai toutes les jupes très courtes et les corsages à la mode sur les mannequins en essayant d'imaginer comment Kaidan réagirait si je me rendais vêtue de la sorte à l'un de ses concerts, accompagnée par un autre garçon que Jay. Oui, je ne pensais qu'à le suivre partout, j'étais obsédée. Ce n'était pas beau à voir.

Au bout de deux semaines, chaque fois que le téléphone sonnait, j'étais encore en train de courir pour répondre, butant dans les chaises, juste comme à cet instant.

Mais c'était Jay.

— *Hééé !* Tu ne vas pas me croire, hurla-t-il, me forçant à éloigner le téléphone de mon oreille. Je viens tout juste de recevoir un appel de l'agent de Lascif. Ils veulent acheter les droits de deux de nos chansons !

Je sentis mon estomac se retourner à la mention du groupe.

— Oh la la, Jay, toutes mes félicitations, c'est fantastique !

Je l'avais félicité dans l'espoir de paraître excitée pour lui, en dépit de l'agitation en moi.

— Il faut que tu viennes avec moi jeudi, Anna. Ils vont les jouer en concert !

Je sentis mon estomac se retourner encore plus. C'était le prétexte parfait pour revoir Kaidan, mais ce ne serait pas bon pour moi... bien au contraire. Je ne savais pas comment le dire à Jay sans le blesser.

— Jay, commençai-je tout en m'asseyant, le front appuyé dans ma paume. Tu sais à quel point je veux te soutenir, comme c'est important pour moi. J'adorerais entendre ta chanson, mais c'est une très mauvaise idée pour moi d'y aller. Kaidan m'a très clairement dit qu'il ne voulait plus me voir.

— Et alors ? Tu seras là pour moi, pas pour lui. Tu es *ma* meilleure amie.

J'étais déchirée. D'une part, j'avais le cœur brisé à l'idée de ne pas être là pour Jay, mais d'autre part, Kaidan avait été clair. Tout de même, il n'y avait pas de pire amie que moi.

— Écoute-moi, Jay. Je vais être tout à fait franche avec toi, même si ça me met mal à l'aise. J'en suis presque au point de le poursuivre partout où il va, dis-je, et ma voix tremblait. Je ne fais que penser à lui. S'il n'y avait pas d'identification de l'appelant, je lui téléphonerais toute la journée, juste pour entendre sa voix sur son message. J'ai énormément de mal à l'oublier et si je devais le revoir...

— Désolé, ma vieille. Je suppose que je ne voyais pas les choses de ce point de vue. Ça va, je comprends...

Je l'avais blessé, je l'entendais dans sa voix, et ça me donnait envie de pleurer.

— Je suis tellement désolée, Jay. Tu vas me téléphoner dès que tu partiras du concert pour tout me raconter, hein ? lui demandai-je. Peu importe l'heure qu'il est, promis ?

— Bon, d'accord.

La déception dans sa voix me déchira de nouveau. Nous venions à peine de raccrocher que déjà

mes doigts brûlaient de composer le numéro de Kaidan, avec cette fois les chansons de Jay comme prétexte pour lui parler. Mais je réussis à lancer le téléphone sur la chaise à l'autre extrémité de la pièce, comme s'il s'était agi d'un serpent venimeux.

J'étais assise sur mon lit, le téléphone sur les cuisses à 23 h 30, le jeudi soir suivant. J'avais prévenu Patti que Jay me téléphonerait assez tard. Quand le téléphone sonna, je répondis immédiatement.

— Allô ? murmurai-je.

— Oh, ma vieille, tu as manqué le meilleur concert *de tous les temps* !

Ça me fit sourire. Au moins, il ne semblait plus m'en vouloir.

— Et ta chanson, comment a-t-elle été accueillie ? Lui ont-ils rendu justice ?

— Hé, je ne plaisante même pas. Elle était des millions de fois meilleures que j'espérais.

Entendre tout ça me rendait toute joyeuse pour lui.

— Ah oui ? Si bonne que ça, hein ?

— Tout à fait. J'ai tellement hâte que tu l'entendes. Tout le monde planait, dans la boîte. Je me suis presque mis à pleurer comme un gros... comme *toi*, en fait ! Ha, ha. Mais je me suis retenu, moi.

Et il soupira allègrement de satisfaction.

— Je suis tellement contente pour toi, Jay. Tu le mérites.

À cet instant, je me sentis vraiment mal, au regret de ne pas être allée au concert et de ne pas juste m'être cachée dans un coin, ou quelque chose du genre.

— Les membres de Lascif pensent aller à Los Angeles, pour enregistrer un disque au cours de l'année prochaine.

Je me tus. Los Angeles ? Auraient-ils à s'y installer ? Je m'allongeai sur le côté et j'attirai mon gros oreiller pour le serrer contre moi, le téléphone toujours sur l'oreille.

— Es-tu toujours là ? me demanda Jay.

— Je suis toujours là, excuse-moi. Ce sont de... grandes nouvelles.

— Ouais. Hé, dit-il, il y a autre chose. Je ne sais pas si... Peut-être que je ne devrais pas t'en parler...

Oh, oh.

— Eh bien, raconte, maintenant que tu as commencé.

— Bon, d'accord. Après le concert, en coulisse, Kaidan était entouré de toutes ces filles.

Je dus me retenir pour ne pas vomir.

— Mais dès qu'il m'a vu arriver, il les a abandonnées et il est venu tout de suite me voir. Il m'a dit qu'il aimait mes deux chansons, ce qui était vraiment cool. Ensuite, il m'a demandé où tu étais, et je lui ai répondu que tu étais chez toi. Alors, il m'a dit : « Est-ce qu'elle va bien ? » Et moi : « Elle s'est déjà mieux portée, mon vieux ». Et je ne sais pas, c'était vraiment bizarre. Il n'était pas normal. Tout de suite après, il s'est barré, il n'est même pas resté pour faire la fête.

Jay fit une pause, silencieux pendant un instant. Puis :

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé entre vous deux ?

J'étais si perplexe que je ne pus que murmurer :

— Je ne sais pas.

Il avait demandé de mes nouvelles. Il n'était pas resté pour faire la fête.

— C'est peut-être un de ces dragueurs qui ne se permettent pas de devenir trop proches de qui que ce soit, spécula Jay.

— Ouais, répondis-je. Ou peut-être qu'il a de sérieux problèmes relationnels avec son père...

Jay rit à ces mots.

Si seulement j'avais été en train de plaisanter.



DU THÉ POUR LES JUMELLES

C'était notre dernier jour de courses pour la rentrée scolaire, et nous étions allées au centre commercial. Le ciel était nuageux, et dans le stationnement souterrain exigü du centre, il faisait si sombre que je dus adapter ma vision. Je tenais nos deux sacs d'emplettes, pendant que Patti cherchait les clés de la voiture dans son sac à main. Si je n'avais pas utilisé ma vision élargie, je ne les aurais peut-être pas remarqués, à l'autre extrémité du garage.

C'étaient quatre Neph : deux garçons et deux filles, chacun d'eux avec un petit insigne en forme d'étoile. À leur vue, je faillis laisser tomber mes deux sacs, mais je les agrippai juste à temps. Puis, avec désinvolture, je regardai autour de moi en faisant semblant de ne pas avoir remarqué qu'ils m'observaient. Cela me fit me souvenir des paroles de Kaidan, le jour que j'étais allée chez lui : « Quand les Neph se pointent, c'est qu'ils cherchent les problèmes. »

Je fis en sorte de ne montrer aucune émotion, dans l'espoir qu'on ne puisse s'apercevoir de l'état de panique qui s'installait en moi. J'aurais souhaité que Patti n'ait pas été avec moi.

Elle déverrouilla les portières de la voiture, et nous montâmes. Au même moment, je vis les quatre Neph monter dans une voiture d'un noir brillant dans l'allée suivante. Il était clair qu'ils allaient nous suivre. Je devais trouver une solution.

Sur une des factures trouvées dans un des sacs et à l'aide d'un stylo de la boîte à gants, je gribouillai une note aussi vite que me le permettaient mes mains tremblantes.

On nous suit, agis normalement. Ne te dirige pas vers l'appartement.

Ralentis avant de tourner du côté de l'école primaire. Je descendrai et je détaierai. Toi, continue ta route jusqu'à l'église.

Je te téléphonerai quand ce sera sûr.

Les yeux de Patti quittèrent la route pour se fixer sur ma note, que je tenais entre nous. Je vis ses mains se resserrer sur le volant, et elle fit de légers refus rapides de la tête. Super. Voilà qu'elle allait causer des difficultés.

Je vais courir jusqu'aux terrains de jeu.

En effet, il y aurait sûrement des matchs ce jour-là, puisque c'était la fin de semaine. Il y aurait toutes sortes de sports et beaucoup de gens, parmi lesquels je pourrais tenter de me mêler pour semer les Neph. Mais si, au lieu de me poursuivre, ils s'en prenaient à Patti ? D'une manière ou d'une autre, il n'y avait pas de solution idéale. Je mis le papier dans ma poche. Le visage de Patti était pâle et brillant de sueur. Finalement, elle hocha légèrement la tête en signe d'approbation. Toutefois, il fallait

dès lors que nous ayons l'air normal. J'espérais que Patti jouerait le jeu.

— Merci de m'avoir emmenée faire des courses, lui dis-je. Je crois que je suis enfin prête pour la rentrée.

— Il n'y a pas de quoi, ma chérie. Mais es-tu certaine de ne pas avoir besoin d'un autre soutien-gorge ?

Je grimaçai à ces mots, tandis que son visage prit un air désolé.

— Non, j'ai tout ce qu'il me faut, réussis-je tout de même à répondre.

Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. Leur voiture était séparée de la nôtre par quatre autres véhicules. Je déployai mon ouïe dans leur direction, mais tout était silencieux dans leur voiture.

Nous arrivions au virage sans visibilité qui précédait l'école primaire. Pendant environ 10 secondes, ils ne pourraient plus nous voir tandis que nous nous engagerions dans le virage lent. Au-delà de l'école, il y avait un petit bois et de l'autre côté, les terrains de football, de base-ball et autres terrains de jeu. Si j'arrivais à m'y rendre, j'aurais une chance de me débarrasser d'eux.

Mon cœur battait à toute vitesse, quand la voiture s'engagea dans le virage. Patti me serra le bras pour m'encourager. J'ouvris la portière, descendis et la fermai aussi silencieusement que possible.

Je détalai, courant plus vite que je ne l'avais jamais fait.

Évidemment, je n'étais pas assez bête pour penser qu'ils n'auraient pas entendu la portière de la voiture s'ouvrir et se fermer, ni mes pas de course. J'espérais seulement être assez rapide pour pouvoir me cacher quelque part. Je pouvais alors voir le bois aux abords de l'école.

Je dépassai l'édifice et m'engageai dans le bois, me fauflant entre les arbres, le visage cinglé par des branches, mais sans jamais ralentir. Je pouvais entendre des voix provenant des terrains de jeu plus très éloignés.

« J'y suis presque. »

Je me sentis devenir euphorique, tandis que je traversais la forêt à toute vitesse.

Mais soudainement, j'entendis un son derrière moi, qui se rapprochait, et ce son était bien plus fort que celui qui venait des terrains de jeu. C'était le bruit de pas de course foulant le sol du boisé. Quelqu'un d'autre courait derrière moi, très vite.

— Arrête-toi !

C'était une voix de garçon, tendue par l'effort. Je tâchai de courir encore plus vite, à tel point que mes muscles se mirent à brûler, mais je savais déjà que je n'étais pas assez rapide. Le garçon qui me poursuivait était un sprinter, alors que j'étais une coureuse de fond. Et il semble bien qu'il ait aussi été un secoueur, à en juger par la manière dont il me plaqua et me cloua au sol facilement, d'un seul coup, me faisant presque perdre le souffle, pour me retrouver face première dans les feuilles mortes et la terre.

Dans la lutte pour me dégager, je roulai et me débattis afin de l'empêcher de mieux m'attraper. Une de ses mains géantes me tenait par la hanche, et il allait saisir mon bras libre, mais je réussis à me retourner de l'autre côté et à lui frapper le nez si fort que la douleur qui fusa dans ma main me fit

pousser un cri. Le garçon grogna et remua brutalement la tête, son sang coulant sur le sol. Puis, il fut sur moi, se servant de tout son poids pour me maintenir contre le sol. Il s'empara de mes poignets et les plaqua de chaque côté de ma tête. J'étais hors d'haleine, tentant de reprendre ma respiration.

— Ne bouge plus, tu es en sécurité.

Sa voix avait un léger accent que je ne parvenais pas à reconnaître.

Je le regardai. Déjà son nez ne saignait plus. Sa peau était sombre comme le café, et ses cheveux crépus étaient coupés court, avec des yeux noisette les plus clairs que j'avais jamais vus. Tandis qu'il m'examinait, je crus sentir, en provenance des casse-croûte qui desservaient les terrains de jeu, l'odeur d'un plat qu'on était en train de préparer : en fait, ce que je sentais, c'était l'odeur riche et onctueuse du caramel en train de mijoter. Un instant. N'était-ce pas plutôt *son* odeur ? J'avalai ma salive et pressai ma tête contre le sol en essayant de ne plus respirer, de manière à ce que le mouvement de ma respiration ne fasse plus entrer ma poitrine en contact avec la sienne.

C'est à ce moment que j'entendis les pas de course d'une autre personne qui nous rejoignait.

— Kope ! hurla l'autre garçon. Merde ! As-tu du sang de guépard, ou quoi ?

Au son de la voix de son ami, celui qui me tenait contre le sol se souleva un peu, de manière à ne plus m'écraser de tout son poids.

— Je vais te laisser te lever, maintenant, me dit-il doucement dans l'oreille. Ne t'enfuis pas.

Son ami se tenait plié en deux, les mains sur les genoux pour reprendre son souffle. Il avait des cheveux noirs aux extrémités décolorées, et quand il s'en dégagea le front, ils étaient trempés de sueur. Il devait avoir, entre autres, des origines asiatiques, avec des yeux bridés noirs et des pommettes très saillantes. Je respirai en comprenant qui ils étaient : Blake et Kopano. Mais à mon soulagement succéda immédiatement la honte de les avoir forcés à me pourchasser.

— Sérieusement, insista Blake, comment fais-tu pour courir si vite ?

— Je suis Africain, répondit-il.

Sans me quitter des yeux, il me libéra, et je pus me redresser.

— Oh, ha, ha, quel humour, dit Blake.

Kopano, en se palpant le nez, s'accroupit à côté de moi.

— Vous êtes les amis de Kaidan, déclarai-je, me sentant vraiment bête.

— Quelque chose du genre, répondit Blake. Ce n'est pas exactement le garçon le plus amical au monde.

Puis, il sortit un téléphone de sa poche, composa un numéro et plaqua l'appareil contre son oreille.

— Salut. Revenez près de l'école. Kope avait raison. Elle était descendue de voiture et s'était enfuie en courant... Oui, elle est avec nous... Très bien, d'accord, je vais le lui dire.

Il raccrocha et remit le téléphone dans sa poche.

— Marna dit qu'elle est désolée que nous t'ayons donné une telle frousse, me transmit-il.

Une fois debout, Kopano et moi secouâmes nos vêtements. J'avais même des aiguilles de pin dans les cheveux. Tout en suivant Blake en direction de l'école à travers la forêt, je tremblais toujours. Je

me retournai vers Kopano, qui marchait derrière moi.

— Je suis désolée pour ton nez, m’excusai-je, toute honteuse.

Il continua de regarder par terre et hocha la tête comme si de rien n’était.

J’examinai ses traits et ses lèvres pulpeuses un instant, avant de me retourner. Je ne savais pas exactement quoi penser de la manière dont il m’avait regardée en me maintenant contre le sol, ni de son odeur.

Sortir de la forêt et nous rendre jusqu’au stationnement de l’école me sembla prendre une éternité. Il était vide en dehors de la voiture noire et devant elle, deux des plus belles filles que j’aie jamais vues. Je pouvais entendre leur conversation.

— Elle a 16 ans ? demanda l’une d’entre elles avec surprise.

— Moi, je trouve qu’elle a plutôt l’air d’en avoir 12, répondit l’autre.

— Sois gentille, la mit en garde la première.

Je sus immédiatement qui elles étaient : de vraies jumelles, filles d’Astaroth, le camarade londonien de Pharzuph. Tout en regardant leurs jupes d’été et leurs talons hauts retenus à leurs pieds par de fines lanières, je pris conscience de ce dont je devais avoir l’air avec mon short, un ancien pantalon long dont on avait coupé les jambes, et avec mes cheveux attachés rapidement en une queue de cheval peu soignée.

Par ailleurs, quand Kaidan m’avait raconté que les jumelles étaient des danseuses, j’avais imaginé deux ballerines grandes et minces. Mais ce n’était pas du tout ça. Tout leur corps était modelé par les rythmes de la salsa et du tango : une taille de guêpe entre une poitrine et des hanches amples et généreuses. Elles ne devaient connaître que les danses du déhanchement. Elles n’étaient pas beaucoup plus grandes que moi, avec des cheveux bruns brillants coupés en dégradé et toute la gamme d’accessoires à la mode. À vrai dire, les deux garçons n’étaient pas mal, non plus.

Apparemment, Pharzuph n’était pas le seul démon à avoir choisi une enveloppe corporelle attirante et une compagne ravissante avec laquelle avoir un enfant, ce qui, en réalité, était bien pensé. En effet, les gens beaux et charmants peuvent se tirer de bien des situations sans trop de problèmes.

Nous étions tous ensemble à ce moment, formant un cercle et nous examinant les uns les autres.

— On t’a fait peur, hein ? me dit Blake en haussant son sourcil qui était percé, ce que je venais seulement de remarquer.

Il portait un collier de chanvre serré au cou avec un coquillage comme pendentif. Et son insigne était du vert empoisonné de l’envie.

— Comment se fait-il que vous soyez tous à Atlanta ? leur demandai-je avec une voix forte et assurée.

— Nous avons eu vent d’une rumeur au sujet d’une sœur Nephilim qui vivrait dans cette partie du monde, répondit Kopano.

Ses yeux si clairs créaient un contraste frappant avec sa peau noire.

— Et d’où provenait cette rumeur ?

Blake haussa les épaules.

— Le bouche-à-oreille...

— Mais comment m'avez-vous trouvée ?

— Marna a montré ses nichons à l'un des esprits, et il nous a menés...

— Blake, ferme-la, ordonna-t-elle avec une poussée. Ce n'est pas vrai. C'est Kai qui nous a donné ton nom. Ensuite, on a fait quelques recherches, puisqu'il ne voulait pas nous en dire plus à ton sujet.

— On aurait cru qu'il cachait quelque chose, ajouta l'autre jumelle, croisant les bras et me scrutant.

Le regard noir que je lui jetai en retour fut sans effet. Je ne me souvenais plus des prénoms des deux sœurs dont Kaidan m'avait parlé, mais celle-ci était sans aucun doute la déplaisante.

Une voiture passa devant nous en direction de l'école. C'était probablement un employé ou un concierge. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvions demeurer là plus longtemps. Je décidai donc de leur faire confiance, dans l'espoir que ce ne serait pas un de ces moments de naïveté que je regretterais par la suite.

— On peut poursuivre cette conversation chez moi, si vous voulez, proposai-je.

Ils se regardèrent les uns les autres, puis acceptèrent.

Je m'assis sur la banquette arrière avec les deux autres filles, tandis que Blake prenait le siège du passager. Puisque Kopano conduisait, je supposai que ce devait être sa voiture. Tout au long du chemin, excepté les indications routières que je dus fournir de temps à autre, personne ne dit un mot.

Dans ma poche, j'avais toujours les clés de l'appartement et je fus surprise qu'elles n'en soient pas tombées pendant mon combat avec Kopano, souvenir qui me fit rougir tandis que nous nous garions et allions descendre de voiture.

Kopano avait l'air détendu, mais les trois autres semblaient mal à l'aise dans le petit salon de mon appartement. Les filles jouaient avec leurs cheveux, regardaient les vieux meubles autour d'elles. Je croisai les bras pour avoir l'air aussi dur que me le permettait mon allure de fille de 12 ans.

— Je dois téléphoner, leur dis-je.

— À qui ? me demanda la déplaisante.

— La femme avec laquelle j'étais, Patti.

Je n'avais pas envie de me lancer dans de longues explications, de sorte que je ne tins pas compte des regards qu'ils me lançaient. Je me rendis jusqu'au comptoir où était le téléphone et composai le numéro de Patti, qui répondit dès le premier coup.

— C'est moi.

Je parlai rapidement, dans la hâte de la libérer de son angoisse.

— Tout va bien, ce sont seulement des amis de Kaidan. Nous sommes à l'appartement, maintenant.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Tu peux rentrer quand tu veux, ajoutai-je.

— Très bien. Je devrais être là dans une quinzaine de minutes. Es-tu sûre que tout va bien ?

— Tout à fait sûre. À tout de suite.

Et je raccrochai.

— Ton père n'a-t-il donc pas d'argent ? me demanda la jumelle déplaisante, qui avait remarqué notre minuscule télévision.

— Ce n'est pas chez lui, ici. Je vis avec ma mère adoptive.

— Est-il toujours en prison ? poursuivit celle qui était gentille.

— Oui.

— C'est ce qu'on pensait. On n'aime pas aller dans un endroit où un duc pourrait se trouver.

Elle avait frémi en prononçant le mot « duc ».

Nous étions debout en demi-cercle, tous mal à l'aise, ne trouvant rien à dire.

— Ton insigne, pourquoi est-il comme ça ? me demanda Blake, avec son accent de surfeur californien.

— Très franchement, je ne sais pas vraiment, lui répondis-je.

Puis, je regardai les deux filles dans l'espoir d'être capable de les départager.

— Alors, vous, c'est Ginger et Marna ?

— Comment connais-tu nos noms ? me demandèrent-elles simultanément.

— De la même manière que vous connaissez le mien.

Le regard de la sœur déplaisante se durcit. Mais quel était donc son problème ?

— Il paraît que Kai et toi, vous êtes des *collègues de travail*, me dit Blake avec un clin d'œil.

Je sentis mon visage rougir et haussai les épaules de manière évasive. Aucun d'entre eux ne semblait impressionné par l'air de dur que je tentais de me donner.

— Il y a déjà quelques semaines que je l'ai vu ou que je lui ai parlé, répondis-je.

La sœur déplaisante prit son téléphone cellulaire, chercha dans sa liste de numéros, puis composa.

— Ah, merde, sa boîte vocale... Hé, face de cul ! Nous sommes chez Anna, ta petite chérie. Rappelle-moi immédiatement.

Elle raccrocha et me lança un regard furieux.

— Je suis surprise qu'il ait toujours le même numéro, dit-elle. Ce type change de numéro plus souvent que qui que ce soit que je connais.

J'étais vraiment mal à l'aise. En outre, je ne savais toujours pas ce qu'ils attendaient de moi. Et même si aucun d'entre eux n'émettait la moindre couleur d'émotion, ils avaient tous l'air tellement tendus.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, pendant que je vais aller nous chercher quelque chose à boire ?

Il ne faisait aucun doute que j'avais été élevée par Patti Whitt.

Kopano, le premier, prit place à l'extrémité opposée du divan, puis fut suivi de Blake, qui, en haussant les épaules, s'assit de l'autre côté.

— Je préfère rester debout, dit la sœur déplaisante en faisant un geste blasé de la main.

« Fais comme tu veux », pensai-je.

Je me dirigeai vers la cuisine et fus surprise de m'apercevoir que la plus gentille des deux sœurs me suivait, me regardant avec intérêt, tandis que je remplissais des verres de glaçons pour ensuite prendre un pichet dans le réfrigérateur.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-elle.

— Du thé glacé, répondis-je.

Ses yeux gris s'écarquillèrent, et elle sourit. Elle avait un visage ovale et fin. Très joli.

— Ohhh, Ginger, du thé avec des glaçons. J'en ai entendu parler, cria-t-elle à sa sœur.

— Ça doit être infect, répondit Ginger.

— Je peux te préparer une tasse de thé chaud à la place.

Je fis bien attention de demeurer polie avec Ginger, la sœur déplaisante, sans toutefois tenter de cacher que je la trouvais désobligeante.

— Bon, d'accord.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix acariâtre, avant de prendre place entre les deux garçons et de gigoter au contact des ressorts.

Je levai la tête en direction de Marna, pendant que je faisais chauffer l'eau, me demandant à quel point je pouvais être en train de mal m'y prendre, mais elle ne semblait pas désireuse de critiquer. Je lui tendis un verre de thé glacé, dont elle prit une petite gorgée.

— Hum, c'est différent, mais pas mauvais du tout. C'est plutôt bon, Ginger !

— Tant mieux pour toi, avale tout, amuse-toi.

En fait, je me rendais compte que ça ne serait pas vraiment si difficile de les distinguer l'une de l'autre.

— Est-ce que c'est la première fois que vous venez aux États-Unis ? demandai-je à Marna.

— Oui. Comme on vient d'avoir 18 ans et qu'on a terminé l'école, on fait le tour du monde.

— Non, Marna, c'est faux. Arrête de raconter ça à tout le monde. On visite seulement les États-Unis, ensuite on rentre à Londres.

— Eh bien, pour moi, c'est comme faire le tour du monde, lui cria Marna, avant de se retourner dans ma direction et de me sourire.

— On a rejoint Blake et Kopano à Boston, avant de descendre jusqu'ici en voiture. Ça fait un bon bout de chemin.

— Pourquoi Boston ? demandai-je.

Il me semblait qu'il n'y avait aucun duc installé dans cette région.

— Kope vient juste de terminer sa première année à Harvard.

Nous nous tournâmes alors vers lui, et il corrobora d'un signe de tête, l'air timide.

Harvard ! Alors, là, j'étais impressionnée. Je n'avais encore jamais rencontré qui que ce soit qui étudiait dans une université prestigieuse.

— Qu'est-ce qu'elle met là-dedans ? demandai-je à Marna en lui montrant la tasse de thé bien chaud de sa sœur.

— Une cuillerée de sucre. C'est qu'elle en a besoin, elle est tellement aigre.

À ce moment, une mélodie se fit entendre, et Ginger saisit son téléphone. Je sentis mon estomac se nouer, tandis qu'elle répondait.

— Est-ce que Pharzy est là ? demanda-t-elle.

C'était *Kaidan*.

— Merde, alors. On va rester ici pour le moment, dans ce cas... Non, ne t'en fais pas, on n'a fait aucun mal à la pauvre fille. C'est elle qui tente de nous empoisonner avec du thé glacé américain... Ne crois pas que tu vas réussir à nous éviter... Quand, ce soir ? Attends un instant.

Elle décolla le téléphone de son oreille et me regarda.

— Sais-tu comment te rendre à une boîte qui s'appelle Double Doors ?

— Euh, oui, plus ou moins. Un de mes amis peut me l'indiquer, et je vous noterai l'itinéraire.

— Pas question, dit Ginger d'une voix chantante, tu viens avec nous.

Mon cœur se mit à battre plus fort. J'avais réussi de peine et de misère à échapper à ce piège avec Jay. Et à cet instant, alors qu'ils étaient tous en train de me regarder, tout ce à quoi je pouvais penser, c'était que Kaidan était à l'autre bout du fil.

— Je ne peux pas, dis-je avec un hochement de tête.

— Et pourquoi ? me répondit Ginger, cinglante.

— Je suis occupée.

« À ne rien faire... »

— Allez, viens, insista Kopano.

Sa voix sembla résonner dans la pièce silencieuse, tandis qu'il me regardait dans les yeux, mais je dus détourner le regard, car ses yeux très expressifs me donnaient l'impression qu'il pouvait comprendre trop de choses.

— S'il te plaît, dit Marna, toujours à côté de moi, les mains jointes.

Je pensai à Jay, au plaisir que cela lui ferait que j'entende sa chanson. Je scrutai les yeux implorants de Marna, puis l'air sérieux, si mystérieux, de Kopano.

— D'accord, murmurai-je.

— On sera là à 19 h, dit Ginger, puis elle raccrocha sèchement.

Oh, mon Dieu, j'allais revoir Kaidan ! Tout mon corps fut traversé par un courant d'excitation et de crainte.

Je pris mon verre et j'allai m'asseoir en tailleur directement sur le sol, en face d'eux, dans l'espoir qu'aucun d'entre eux ne soit assez observateur pour s'apercevoir que ma main tremblait un peu.

Puis, Ginger se lança.

— Dans un premier temps, tu dois bien comprendre que tu ne pourras pas nous en passer une. Alors, réponds franchement à toutes nos questions, compris ?

Comme de toute manière, raconter n'importe quoi n'était pas vraiment mon truc, j'acquiesçai, soudain consciente que je n'aurais pas dû m'asseoir par terre. Ça me plaçait en position d'infériorité,

puisque je devais lever la tête pour la regarder, alors qu'en plus, je n'aimais pas du tout sa manière de me parler.

— Premièrement, qu'est-ce qu'il y a entre Kaidan et toi ? me demanda-t-elle.

Instinctivement, j'aurais voulu lui répondre que ça ne la concernait pas. Il était évident que Kaidan ne lui avait rien dit, sinon elle n'aurait pas insisté pour obtenir de l'information. Mais je me rendais bien compte que ça ne servirait à rien d'être impolie avec elle, et de toute manière, je ne voulais pas avoir l'air de cacher quelque chose, car j'espérais qu'elle finisse par me faire confiance.

— J'ai fait sa connaissance après un de ses concerts, il y a deux mois. À l'époque, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre comme moi dans tout le monde. En fait, je ne savais même pas ce que j'étais. Comme mon père a été en prison durant toute ma vie, j'ai été élevée par une humaine. Kaidan m'a expliqué certaines choses et il m'a enseigné certaines techniques qu'il pensait que je devrais connaître. Ensuite, il m'a conduite jusqu'en Californie pour que je puisse faire connaissance avec mon père. En gros, c'est tout.

— Béliat, n'est-ce pas ? me demanda Blake.

— Oui.

— Pourquoi Kaidan t'a-t-il emmenée ? me demanda Marna, inclinant la tête avec intérêt, comme si la pensée que Kaidan puisse faire quelque chose de gentil lui paraissait particulièrement étrange.

— Je ne sais pas vraiment, par curiosité peut-être. À un moment, il a dit qu'il voulait me comprendre, je suppose qu'il voulait s'assurer que je ne suis pas une menace pour lui. En outre, Pharzuph lui avait suggéré de me montrer les ficelles...

Cela fit éclater Blake de rire :

— Super, mon gars ! s'exclama-t-il.

Mais personne ne tint compte de lui.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas parlé depuis un moment ? me demanda Ginger.

J'avalai ma salive et tentai de ne rien laisser paraître, comme si je n'étais pas concernée, comme si ce n'était pas toujours une plaie ouverte.

— Parce qu'on n'est pas amis ni quoi que ce soit. On a tous les deux découvert ce qu'on voulait savoir.

— Pas de lendemain, ça, c'est bien son genre, dit Blake. De toute manière, je n'aurais pas cru que Rowe perde son temps avec une sœur Neph...

— Ce n'était pas comme ça entre nous, répondis-je, l'air un peu trop sur la défensive.

— Ah non ? me demanda Ginger, avec un sourire mauvais sur les lèvres. Alors, vous êtes partis en vacances, seulement vous deux, et tu prétends que vous ne vous êtes pas envoyés en l'air ?

C'est alors que je me souvins que Kaidan avait mentionné, au passage, que la seule fille dont il n'avait pas voulu était une Nephilim. Le ton accusateur et l'amertume de Ginger me firent réfléchir. Ce serait *elle* dont il n'avait pas voulu ? Pas possible.

— On n'a...

Je fus sur le point de dire « on n'a rien fait », mais ça aurait été un mensonge, de sorte que je n'ajoutai rien.

— Bien sûr que non, grogna Ginger.

Heureusement, Marna changea de sujet.

— Alors, travailles-tu pour Béliat, même s'il n'est pas là ?

J'ouvris la bouche pour répondre, sans être convaincue de ce que je devais dire.

— Non.

À cette réponse, ils me fixèrent tous.

— Allons, tu ne profites pas de toutes les bonnes choses dont ton papa s'occupe, tu n'en donnes pas aux autres petits enfants, me souffla Blake.

— Je sais de quoi vous voulez parler, répondis-je, mais je ne prends pas de drogue. Ça me rend... folle, ou quelque chose du genre.

— Ça, j'en suis convaincu, affirma Blake avec un sourire.

— Ah, ferme ta gueule, rétorqua Ginger avec un coup du revers de la main sur la poitrine, ce qui le fit seulement s'esclaffer.

— Ne t'en fais pas, Gin, tu es la femme de ma vie.

Ginger leva les yeux au ciel très haut et croisa ses bras et ses jambes.

— Ne prends-tu pas de drogue ? me demanda Kopano en s'avançant sur son siège.

Il y avait quelque chose dans son accent de velouté et de saccadé à la fois.

— Non, répondis-je.

Son visage sérieux esquissa à peine l'ombre d'un sourire, puis il se renfonça dans son siège, avec un regard différent. Il était vraiment du genre calme et observateur.

— Comment as-tu réussi à t'en tirer ? me demanda Marna.

— C'est sans doute parce que je n'ai pas été élevée par un duc...

— D'accord, mais je ne peux pas croire qu'il ne t'ait pas confiée à quelqu'un qui ne te montrerait pas comment faire son travail en son absence, répondit Marna, qui paraissait presque émerveillée.

Soudainement, je devins particulièrement nerveuse, pas pour moi toutefois, mais pour mon père. Si ces Neph avaient entendu parler de moi, alors les autres, c'est-à-dire les ducs, connaissaient aussi mon existence. Étaient-ils tous en train de remettre en question le jugement de Béliat... et de considérer qu'il avait négligé son devoir ?

— Personne ne doit savoir ce dont on a parlé, soufflai-je, la voix tremblante.

Blake grogna avec dérision.

— Ne t'en fais pas, on ne dit absolument rien à nos pères.

Ça, je pouvais le croire.

— Béliat est en prison depuis que tu es née, et tu viens tout juste de faire sa connaissance ? me demanda Kopano.

— Oui.

— Peut-être qu'il ne connaissait pas son existence, suggéra-t-il aux autres.

Sans doute aurais-je dû le corriger, mais je préfèrai me taire, car j'étais en train de me rendre compte à quel point mon père était rebelle.

— C'est peut-être pour ça qu'il y a un peu de blanc dans ton insigne, avança Marna, parce que tu n'as jamais eu à travailler.

— Mais dans les nôtres, il n'y en avait pas avant qu'on commence à travailler, souligna Ginger.

— Peut-être que c'est parce que je ne peux pas voir les légionnaires ? ajoutai-je.

« Ou peut-être parce que ma mère était un ange de lumière... »

— Ne peux-tu pas les voir ? me demanda Marna. Tu as de la chance. Certains d'entre eux sont tous simplement hideux. Moi aussi, ça m'a pris un certain temps à pouvoir les voir, jusqu'au moment où...

Le silence se fit, et je pus voir dans leurs regards que les quatre Neph se remémoraient le même souvenir. Marna se déplaça et regarda par terre, l'air sombre. Ginger, pour la reconforter, lui tapota doucement l'épaule. Bien sûr, je me demandais ce qui lui était arrivé, sans oser poser la question.

— Quoi qu'il en soit, tout ça n'a aucun sens, reprit Ginger. Même si avant tu ne savais pas, maintenant que tu as rencontré ton père, tu sais. Alors, pourquoi ne te fait-il pas travailler ?

Ça, c'était un sujet de conversation dangereux, d'autant plus que je n'avais aucune idée si je pouvais leur faire entièrement confiance, qu'ils aient été les amis de Kaidan ou non.

— Ohhh, on la laisse tranquille, les incita Marna.

J'évitai de les regarder, tandis que plus personne ne parlait.

Puis, Ginger ajouta ceci :

— Sais-tu que tu vas te faire tuer, si les ducs apprennent ça ?

Elle avait déclaré tout cela avec un peu trop d'enthousiasme à mon goût...

— Laisse-la, lui dit Kopano. Elle ne nous connaît pas. Elle nous en parlera quand elle sera prête.

Ginger s'enfonça sur son siège. Je regardai Kopano avec un air qui lui montrait ma gratitude, espérais-je.

— Où allez-vous passer la nuit ? leur demandai-je.

— On avait l'intention de rester chez Kaidan, si Pharzuph n'était pas là, mais comme ce n'est pas le cas, on ira à l'hôtel.

— Je sais bien que ce n'est pas très grand ici...

— Ohh ! On pourrait se faire une soirée pyjama avec Anna, Gin ! m'interrompit Marna.

— Ohhh, ouiii, répondit Ginger d'une voix ironique. Vous pourrez toutes les deux vous raconter des histoires, pendant que j'aurai des haut-le-cœur et que je vomirai partout.

Je regardai Marna.

— Tu peux rester si...

— Non, m'interrompit Ginger à son tour. Marna et moi, on reste ensemble.

Marna m'adressa un sourire reconfortant. Je l'aimais bien. Et même si la personnalité de Ginger laissait beaucoup à désirer, je devais reconnaître que j'admirais la loyauté qu'elle montrait envers

Marna. Toutefois, ce fut bien la seule chose positive que je pus dire d'elle.

— Combien de temps faut-il pour se rendre à cette boîte ? me demanda Blake.

— Quarante-cinq minutes, une heure, environ.

— Parfait. On passera te prendre à 18 h. Sois prête.

— Euhh...

Je me sentais nerveuse par rapport à cette soirée, à la pensée de revoir Kaidan, de me tenir avec ces quatre Neph imprévisibles, ce qui fit ressortir l'incompatibilité qu'il y avait entre les deux mondes dans lesquels je vivais.

— Ce soir, je vais m'y rendre avec mon meilleur ami, Jay, et vous, vous pourrez nous suivre.

— C'est qui, Jay ?

Ginger plissa les yeux avec suspicion.

— C'est un garçon, un humain. Il ne sait rien à notre sujet. Il a composé des chansons, et le groupe de Kaidan va interpréter l'une d'elles ce soir.

— Son meilleur ami est un humain, répéta Blake.

— De mieux en mieux, marmonna Ginger en se levant et en me tendant sa tasse de thé, dont elle n'avait pas bu une seule gorgée.

Je me levai et la pris.

Ils sortirent, Kopano me fit poliment un signe de la tête, tandis que Marna m'envoya la main, puis je fermai la porte derrière eux.

Dans quatre heures, j'allais revoir Kaidan.

À cette pensée, je renversai sur ma main tremblante le thé auquel Ginger n'avait pas touché.



L'ENVIE

Dès que je l'eus au téléphone, je prévins Jay que quatre amis de Kaidan nous accompagneraient au concert. En dépit de cela, il fut tout de même abasourdi, quand il les vit. Il fallut même que je le pince, lorsque dans la boîte, je le surpris en train de fixer les deux jumelles en bavant presque de désir, même s'il n'était pas le seul dans cet état. Le regard de tous les garçons était rivé sur elles, dans leurs minuscules robes et leurs sandales à talons hauts. Jay, de son côté, portait sa casquette des Braves avec la visière en arrière, ce soir-là.

Le Double Doors comportait deux étages, avec le bar au deuxième donnant sur la scène et le public. Kopano, Jay et moi portions des bracelets indiquant que nous étions mineurs — cela n'aurait toutefois pas empêché les barmans de fermer les yeux, si quelqu'un nous avait refilé un verre. Quant aux trois autres, ils avaient de fausses cartes d'identité et à cet instant, un verre à la main. Nous avons décidé de rester au deuxième et de regarder le concert depuis la balustrade, plutôt que de nous faire bousculer par la foule en délire au niveau de la scène. J'avais Jay d'un côté et les quatre Neph de l'autre.

Quand on annonça que le groupe entrait en scène, j'évitai de regarder le batteur, d'autant plus que je craignais que les autres cherchent à voir comment je réagissais. En fait, je craignais encore plus la réaction de Kaidan. Le concert débuta, et la chanson de Jay fut la première que le groupe interpréta. Je pris sa main et la serrai dans la mienne, quand les premières mesures se firent entendre.

Je connaissais bien cette chanson. Jay m'en avait joué les différentes versions sur son clavier, tandis qu'il la raffinait. Mais c'était une expérience tout autre de l'entendre interprétée dans toute sa gloire, avec tous les instruments et un chanteur talentueux. Elle était tout à fait digne d'un concert et même d'être enregistrée. Avec tout ça, je n'avais toujours pas regardé Kaidan directement, préférant me concentrer sur Michael ou sur la foule en train de danser, ou encore regarder le visage plein d'exaltation de Jay.

Quand la chanson se termina, nous nous mîmes à applaudir comme des fous, puis je levai les bras en signe de triomphe, tandis que Jay me fit une de ses prises de l'ours.

— Je suis si contente d'être venue, hurlai-je. C'était incroyable ! Tu es fantastique !

Marna se glissa à côté de nous et regarda Jay :

— C'est toi qui as composé cette chanson ? Elle était *incroyable* !

Jay me relâcha et se tourna vers Marna :

— Merci, dit-il, tandis qu'elle jouait coquettement avec ses cheveux.

De les voir interagir ainsi me mit mal à l'aise. Bien sûr, Marna semblait être gentille, mais je ne voulais pas que l'on se moque de Jay.

— Ne fais pas en sorte que mon ami tombe amoureux de toi, avertis-je Marna comme si je la taquinais. Je ne veux pas qu'il se retrouve le cœur brisé quand tu rentreras à Londres.

Cela fit rire Jay, mais Marna prit bonne note de ma mise en garde, dans un hochement de tête.

Sur ce, je me retournai vers la scène et, sans l'avoir voulu, mon regard se posa en plein sur Kaidan.

Il portait le fameux t-shirt rouge que j'avais été forcée de lui emprunter naguère. Un instant, je me laissai aller à imaginer que c'était pour moi qu'il avait choisi de le porter ce soir-là, ce qui était complètement stupide de ma part. Après tout, moi aussi je portais un t-shirt rouge, mais le mien faisait penser à une nuisette, avec des bretelles sur les épaules, au lieu de manches. Je l'avais acheté sur un coup de tête, lors de mes courses pour la rentrée.

J'éprouvai du remords de l'avoir regardé. Je voulais qu'il me remarque, mais je craignais ce qu'exprimeraient ses yeux. Ainsi, au moment où il leva la tête et que son regard fixa le mien, je retins mon souffle. Mais aucun de nous deux ne fit un geste ni ne réagit.

Un bras mince passant autour de mon épaule pour me détourner de la balustrade m'obligea à quitter Kaidan du regard.

— Ton petit humain est un chou, murmura Marna.

— Est-ce qu'il a une copine ? me demanda Ginger en s'approchant de nous.

— Non, répondis-je.

— Alors, inutile de te fatiguer, dit Ginger à sa sœur. Trouve quelqu'un de plus utile pour travailler.

— Personne ne travaille sur Jay, réitérai-je.

— Je n'en avais vraiment pas l'intention, tu peux me croire, m'assura Marna, avant de se tourner vers sa sœur. Je ne peux donc pas prendre une soirée de congé ? On est en vacances !

La volonté de fer de Ginger sembla faiblir, tandis qu'elle regardait la lèvre inférieure de sa sœur faire la moue.

— Bon, d'accord, fais ce que tu veux. Mais je te jure qu'un jour, Marna...

Ginger s'adossa contre la balustrade sur laquelle elle avait posé les coudes, regardant le groupe par-dessus son épaule. Je vis Kaidan la saluer avec un signe de tête sec, auquel elle répondit par un geste de la main disgracieux. Kaidan sourit en coin, amusé. Il avait sûrement dû se passer quelque chose entre eux, car ce genre d'animosité ne pouvait pas être spontanée.

— Oh oh, murmura Marna. Peut-être qu'en fin de compte, ce petit chou de Jay n'est pas de si bonne humeur, ce soir...

Quand Ginger et moi nous tournâmes, ce fut pour voir Jay, seul contre la balustrade, entouré de son ange gardien en train de péter les plombs. *Non !* Il retourna sa casquette, s'enfonçant la visière sur les yeux. Je voulus me rapprocher de lui, mais Ginger me retint par le bras.

— Tu ne peux pas intervenir, me susurra-t-elle.

Je retirai mon bras et observai Jay, jusqu'au moment où son ange soit calmé.

— Il est parti ? demandai-je en chuchotant aux deux jumelles.

— Oui, il est en bas, dans la foule, répondit Marna.

J'allai retrouver Jay, dans l'espoir que le chuchoteur ne revienne pas et ne remarque rien, sous les injures de Ginger.

Ses yeux étaient sombres, en partie cachés par la visière de sa casquette. Il n'eut aucune réaction, quand je posai la main sur son avant-bras. Il regardait le groupe, et un vert brillant de nocivité s'infiltrait dans ses émotions. Je jetai un regard en direction de Blake, qui me fixait. En fait, tous les quatre m'observaient. Ce devait être le signe que le chuchoteur était parti, espérai-je.

— À quoi penses-tu ? lui demandai-je.

Il remua la tête. Son ange le serrait dans ses ailes vaporeuses pour le réconforter. Peut-être qu'à nous deux, nous pourrions le faire sortir de ce cafard.

— Seulement, je trouve nul que ma chanson soit chantée par quelqu'un d'autre, s'exprima-t-il, plein d'amertume. Je voudrais pouvoir la chanter moi-même, mais je ne serai jamais dans un groupe. Je serai toujours ce petit gros en arrière-plan...

— Jay ! m'écriai-je. Premièrement, tu n'es pas gros. Tu es en bonne santé, beau et fort. Deuxièmement, chacun des garçons du groupe donnerait n'importe quoi pour pouvoir composer de la musique comme tu le fais. Cette chanson est incroyable, et c'est *toi* qui l'as composée. Mais tu ne peux pas tout avoir. Imagine si tu avais de la voix, mais que tu serais dépourvu de toute créativité ? Sais-tu ce que tu serais ? Michael, le chanteur de Lascif, un être sans profondeur, superficiel. On ne peut pas tous être sur le devant de la scène. En plus, s'il n'y avait personne en coulisse, il n'y aurait pas de monde de la musique. Ça ne serait pas bien pire, ça ?

— Je comprends ce que tu essaies de me dire, dit-il, tandis que le vert immonde commençait à s'estomper de son aura peu à peu. C'est seulement que pour une fois, ça serait bien d'être au premier plan.

Avec une voix plus douce, je poursuivis :

— Crois-tu vraiment que c'est ce que toutes les filles recherchent ? Parce que si c'est ce que tu penses, tu te trompes. N'oublie jamais qu'en fin de compte, c'est le bon garçon qui a le dessus, d'accord, Jay. Un jour, ces filles seront en train de se battre pour être celle que tu épouseras.

— Ouais, certainement, mais seulement après qu'elles ont passé des années à pourchasser des pourris qui les traitent comme de la merde. Et alors, c'est le bon garçon qui doit ramasser les pots cassés. Ce n'est pas juste...

— C'est vrai, ce n'est pas juste. Tu as raison.

Je passai les bras autour de sa poitrine imposante et je le serrai fort contre moi.

— Merci, Anna. Excuse-moi d'être déprimant.

Il se dégagea de mon étreinte et réajusta sa casquette, pour l'avoir un peu au-dessus des sourcils.

— Et toi, ça va ? Est-ce que ça te fait drôle d'être ici ?

Il fit un geste en direction de Kaidan, et je hochai immédiatement de la tête, car je ne voulais pas

que les autres comprennent ce qu'il voulait dire.

— Je suis vraiment contente d'être venue, et tout va bien.

— On peut partir quand tu veux, tu n'as qu'à me dire quand tu veux y aller. Il leur reste deux chansons ; ensuite, je n'ai pas l'intention d'aller en coulisse.

Tandis qu'il me disait tout cela, je remarquai qu'il regardait en direction de Marna.

— Et qu'est-ce qui se passe entre Kaylah et toi, ces temps-ci ? lui demandai-je.

— Bof, rien. Elle est du genre loin des yeux, loin du cœur. C'est amusant d'être avec elle, mais notre relation n'allait nulle part.

— Alors, va parler à Marna, lui conseillai-je en faisant un signe de tête vers les jumelles. Ça ne me dérange pas de rester seule, je te le jure.

Il pinça les lèvres, comme s'il hésitait, mais je serrai sa main en signe d'encouragement, et il se décida à la rejoindre. Je ne pensais pas que Marna essaierait de faire du mal à Jay, et si c'était le cas, elle aurait affaire à moi.

Une fois seule, je tentai de regarder un peu partout afin de ne pas me concentrer sur le batteur, mais c'était difficile, d'autant plus qu'il levait sans cesse la tête. Je me demandais si ma présence l'irritait, s'il souhaitait que je cesse d'écouter le concert et que je parte. Imaginer qu'il puisse voir les choses de cette manière me fit mal au cœur.

Juste à ce moment, un bras chaud frôla le mien, et en tournant la tête, je m'aperçus que Kopano était à côté de moi.

— Hé, lui dis-je

— Aimes-tu cette musique ? me demanda-t-il.

— Oui. Et toi ?

— Je n'ai pas encore décidé, me répondit-il, ce qui me fit rire.

— Merci pour tout à l'heure, murmurai-je.

Il regarda ses mains, posées sur le métal de la balustrade, et fit simplement un geste de la tête.

— Quand tu seras prête, enchaîna-t-il en levant la tête pour me regarder dans les yeux, j'aimerais beaucoup que tu me racontes ton histoire.

Je fus surprise par l'audace de sa déclaration. Et une fois de plus, j'eus l'impression que son regard violait presque mon intimité. Je ressentais par trop sa présence à côté de moi, la chaleur de sa peau, la passion sereine dont son regard témoignait. Un instant, je me concentrai sur ses mains posées sur la balustrade, puis je regardai Kaidan, qui faisait une pause entre deux chansons. J'écarquillai les yeux.

Kaidan me fixait d'un air furieux. C'était exactement ce que je craignais. Mon cœur se mit à battre, tandis que je détachai mes yeux des siens et serrai la balustrade plus fort.

En même temps, le regard de Kopano passa de ma personne à la scène.

Juste à ce moment, Jay nous rejoignit avec un prospectus :

— Il y a une fête après le concert, nous dit-il. Est-ce que ça vous tente d'y aller ?

— Non, il faut que je rentre bientôt, répondis-je.

— Pourquoi ? me demanda Jay.

— Je travaille demain matin.

— Mais tu ne commences qu'à 11 h...

Sur ce, Marna arriva et prit le prospectus des mains de Jay du bout de ses longs doigts fins.

— Elle y va, affirma-t-elle. On y va tous.

Mon côté intelligent et prudent voulait refuser, mais le côté stupide ne pouvait qu'entendre le rythme de la chanson qui commençait. Je savais très bien que la personne qui jouait serait à cette fête et que peut-être même elle me parlerait.

— C'est moi qui m'assieds à côté de Jay dans sa voiture, décida Marna.

Jay la regarda, incrédule.

— Super, dit-il.

Puis, il retira sa casquette et replaça la visière derrière sa tête.

Comme elle l'avait déjà indiqué, il n'était pas question que Ginger soit séparée de Marna, de sorte qu'elle insista pour aller à la fête dans la voiture de Jay, elle aussi. La pensée de Ginger assise sur la banquette arrière minuscule et aux coussins défoncés de la voiture de Jay, parmi les sacs de restauration rapide, me paraissait tordante.

— Je suppose que je vais y aller avec toi, si tu veux bien, proposai-je à Kopano.

Il acquiesça.

Nous étions en train de prendre place dans sa voiture, tandis que les autres démarraient déjà. Il avait son propre prospectus avec le chemin à suivre, de sorte que je me dis qu'il les laissait prendre un peu d'avance pour nous permettre de discuter. Il y avait quelque chose dans sa manière d'être qui m'intimidait, à tel point que je ne pouvais pas le regarder. Pour la première fois, je me demandai comment ce serait d'être seule avec lui, s'il n'y avait pas déjà eu Kaidan. En fait, il était l'opposé de Kaidan, mais je me sentais attirée par lui. Peut-être qu'en matière de garçons, mon genre n'était pas une certaine apparence, mais une certaine intensité.

Après quelques minutes, il démarra lui aussi. Il attendit que nous nous soyons éloignés d'environ un kilomètre de la boîte avant de me parler.

— Je t'aime bien.

Bon, alors ça, je ne m'y attendais pas. Je restai sans bouger, sans savoir vraiment ce que j'étais censée répondre.

— Ce que je veux dire, m'expliqua-t-il, c'est que j'aime la personne que tu es. Je n'avais jamais vu l'un d'entre nous devenir aussi ami avec un humain. Moi-même, je ne me suis jamais permis d'avoir pour eux l'affection que je devrais avoir.

Le silence se fit de nouveau entre nous ; je me surpris en train de me mordre l'intérieur de la lèvre de nervosité et dus me forcer à arrêter.

— Kaidan m'a raconté ton histoire, lançai-je alors. Il m'a dit que tu avais de la chance d'être en vie.

— C'est tout à fait vrai. Si l'un des quatre autres Neph avait défié son père, celui-ci l'aurait fait tuer.

Les ducs ne sont pas censés avoir de l'affection pour leurs enfants. Le mien est une exception.

— Le mien aussi, murmurai-je.

Mon cœur se mit à battre plus vite après cette révélation, tant elle me rendait nerveuse. Kopano regarda vers moi, avant de répondre.

— Je me disais bien que ça devait être ça. Il a toujours connu ton existence, n'est-ce pas ? Et il te laisse en paix ?

— Oui, mais je t'en prie, n'en parle pas.

— Je vais garder ton secret pour moi. De toute manière, la mort ne me fait pas peur.

— L'enfer... Ça ne te fait pas peur non plus ?

— Non.

Il poursuivit avec une parfaite assurance.

— Ce ne sera pas pour l'éternité. Même les Neph seront jugés.

Je fus abasourdie par une telle conviction, qui lui permettait d'être prêt à affronter ce qui se présenterait aussi bien durant la vie qu'après la mort.

— Est-ce que tu as parlé de ça aux autres ? lui demandai-je

— Par le passé, oui. Mais leur situation est très différente.

— Penses-tu que certains d'entre eux croient vraiment à ce qu'ils font ?

— Je ne pourrais pas tolérer leur présence, si c'était le cas. Blake et Marna font ce qu'on leur ordonne de faire, mais seulement le strict minimum, et sans aucun enthousiasme. Kaidan et Ginger se sont révélés être les meilleurs au travail, mais au fil du temps, je me suis rendu compte de beaucoup de choses. Ils ont un très puissant instinct de survie, de sorte qu'ils feront toujours ce qui est nécessaire pour survivre, mais ils sont malheureux. Une telle vie de sujétion, dépourvue de tout amour, ce n'est pas une condition de vie naturelle.

— Non, vraiment pas. Et les autres Nephilim ?

— Ce ne sont pas tous les Nephilim qui détestent la vie qu'ils doivent mener. Il y en a beaucoup qui épousent ce style de vie et qui croient à la cause diabolique. Je suppose qu'il n'y a aucun moyen de savoir à quoi s'en tenir sur une personne, jusqu'au moment où celle-ci est mise à l'épreuve.

Pour le reste du chemin, ces dernières paroles me firent réfléchir.

Nerveuse, je pris place sur un divan entre Jay et Kopano, dans la vieille maison d'une personne que je ne connaissais pas. Marna était assise de l'autre côté de Jay, et tous les deux étaient en train de discuter. Pendant ce temps, Ginger et Blake regardaient les photos qui décoraient les murs, dont plusieurs avaient été autographiées par des musiciens.

Dans la pièce de devant, un essaim de filles plus excitées les unes que les autres attendait l'arrivée du groupe. Évidemment, j'aurais dû me douter que ce serait une fête de *groupies*. Aussi me jurai-je que dès le moment où je verrais la main de Kaidan se poser sur une autre fille, je partirais, même si cela impliquait de rentrer à pied. Je savais bien qu'il devait travailler, mais je n'avais pas à en être témoin.

Quant aux garçons, ils étaient tous en train d'ingurgiter des bières en parlant avec animation d'acoustique et de musique, de même que de la chaîne stéréophonique installée de manière à diffuser sa musique dans l'ensemble de la maison. Dans chaque pièce, des haut-parleurs encastrés au sommet des murs déversaient la musique de groupes locaux.

Incapable de me donner une contenance, je croisai et décroisai plusieurs fois les jambes, d'abord la droite sur la gauche, puis la gauche sur la droite, spectacle que Kopano remarqua, mais sur lequel il ne formula aucun commentaire.

Et soudain :

— Oh, mon Dieuuu, les voici ! cria d'une voix aiguë l'une des filles dans l'autre pièce, et je sentis mes abdominaux se contracter.

Je ressentis, l'espace d'un instant, le besoin urgent d'arracher la bouteille de bière à moitié pleine que Marna avait dans la main et de l'avalier d'un seul trait. On entendit la porte s'ouvrir et les gens se mettre à acclamer les nouveaux venus. J'étais si nerveuse que je dus essuyer mes paumes tout humides sur ma jupe en jeans, cadeau d'anniversaire de la sœur de Jay.

À ce moment, Jay se tourna vers moi :

— Est-ce que ça va ?

Je lui fis signe que oui et me forçai à sourire, ce qui ne réussit toutefois pas à le convaincre, mais il me fit un petit sourire entendu, et je sus qu'il me ramènerait chez moi immédiatement, si je le demandais, même si cela impliquait d'interrompre sa conversation avec Marna.

Tandis que les membres du groupe, l'un après l'autre, entraient dans la pièce où nous nous trouvions, tous les autres fêtards les suivirent. Les gens se tenaient en petits groupes, rivalisant afin d'attirer leur attention et de pouvoir leur parler, et je fis un effort pour ne pas regarder les filles qui entouraient Kaidan en lui demandant d'autographier leurs décolletés ou leurs cuisses avec un marqueur.

— Viens, me dit Kopano en se levant.

Je le suivis sans aucune hésitation.

Une fois dans la cuisine, où je trouvai un endroit libre, je me mis à examiner les boissons disponibles.

Je pris un Coca-Cola.

— En veux-tu ? proposai-je à Kopano.

— Je ne bois pas de caféine, me répondit-il.

— Ouah, tu me fais sentir comme une dévergondée, et ce n'est pas une chose facile.

Pour la première fois, il sourit de toutes ses dents, ce qui fit se creuser une fossette profonde sur sa joue droite. Je sentis alors mon estomac se remplir de papillons. Mal à l'aise, je détournai le regard pour me concentrer sur les boissons, faisant quelques gestes gauches pour attraper un gobelet.

— Ne te sens pas forcé d'en boire, repris-je. Je ne faisais que plaisanter. Il ne faudrait pas que tu deviennes surexcité par la caféine. Veux-tu plutôt du soda au gingembre ?

— Ce n'est pas seulement pour les maux de ventre ?

— Pas du tout. Et c'est plutôt bon.

J'en versai un peu dans un gobelet et je le lui tendis.

— Vas-y, prends-en une gorgée.

Il prit le gobelet et but le contenu.

— Ça me rappelle le champagne, dit-il.

— As-tu déjà bu du champagne ?

— Quand j'étais plus jeune, avant que je décide de vivre une autre vie.

Je lui repris le gobelet et le remplis aux trois quarts de soda au gingembre, avant de le lui redonner.

— Qu'est-ce qui t'a fait prendre une telle décision ?

Il prit son gobelet avant de me répondre, se souvenant de cet événement avec sérénité.

— À 15 ans, je suis allé, en compagnie de mes deux frères, à une assemblée évangélique que des missionnaires venus du pays de Galles avaient organisée dans une ville voisine. On avait évidemment l'intention de créer la pagaille et de les mettre en colère. Mais à notre arrivée, ils étaient tous en train de prier. Avant ça, je n'avais jamais vu une personne en train de prier, et ce que j'ai ressenti était... étrange. Pour la première fois, quelque chose me donnait de l'espoir. J'ai décidé de rentrer et d'annoncer à mon père que je ne travaillerais plus en pensant qu'au moins, il me renierait. Il a fait seulement semblant de ne pas entendre ce que je lui disais. Depuis toutes ces années, il ne m'a dit que quelques mots, mais jamais il n'a tenté de me faire travailler. Une fois que j'ai été assez grand, j'ai posé ma candidature à l'université et j'ai quitté la maison.

Je ressentis un immense respect pour lui, après avoir entendu son histoire. Je me demandai pourquoi il n'avait pas été choisi pour recevoir la mystérieuse épée de vertu. En effet, si quoi que ce soit l'effrayait, ça ne paraissait pas du tout.

Au fur et à mesure que le nombre des fêtards augmentait, les gens s'accumulaient dans la cuisine, de sorte que nous étions de plus en plus à l'étroit. De l'autre côté de la cuisine, je vis Kaidan, appuyé sur le comptoir, tandis que la fille à côté de lui parlait en renvoyant ses cheveux blond platine vers l'arrière, ce qui fit se contracter mon estomac de nouveau. Je ne l'avais pas vu arriver. La fille remplit un verre à liqueur d'un liquide doré et le donna à Kaidan. Il porta le verre à sa bouche et regarda dans ma direction, sans sourire, puis une fois le verre vide, il le posa. Je lui tournai le dos et me contentai de siroter ma boisson gazeuse.

Les auras des gens qui composaient toute cette foule, ce soir-là, formaient un mélange de couleurs vives et positives parsemé de touches de gris ici et là. Mais comme nous consommions beaucoup d'alcool, très rapidement, les couleurs commencèrent à s'estomper tandis que les gens parlaient de plus en plus fort.

Marna et Jay réussirent à se faufiler et à nous rejoindre, Kopano et moi, avec Ginger et Blake pas bien loin derrière. À peine deux minutes plus tard, Kaidan émergea de la foule avec une bouteille d'alcool, des verres à liqueur et des tranches de lime à la main. Apparemment, il avait réussi, d'une

manière ou d'une autre, à se débarrasser de la fille.

— Est-ce que quelqu'un veut de la téquila ? demanda-t-il à tous, alors que ses yeux étaient fixés sur moi.

— Merde, oui, K, verse ! lui dit Blake.

Je voulus m'écarter un peu, mais je ne pus aller bien loin.

Kaidan, de son côté, remplissait les verres, puis en offrit un aux jumelles et à Blake.

— Jay ? demanda-t-il.

— Non, mon vieux, je conduis.

— Kope ? Anna ?

Nous le regardâmes sans répondre.

— Oh, c'est vrai, j'ai failli oublier, dit Kaidan avec indifférence et désinvolture. Le prince et la princesse ne s'abaisseraient pas à ça. En bien, pour nous, les paysans, c'est cul sec !

Qu'est-ce que c'était que ça ? Les autres membres de notre groupe se regardèrent, mal à l'aise. Jay le fixait sévèrement et avec désapprobation, et Kaidan évitait son regard.

Puis, tous les quatre, ils prirent leurs verres et les vidèrent, faisant passer l'arrière-goût en mordant dans leurs tranches de lime.

Je sentis l'odeur âcre et salée de la téquila, et je dus m'accrocher de la main au comptoir.

— Alors, ta boisson gazeuse, princesse, elle est comment ?

Bien que Kaidan m'ait adressé la parole d'une voix calme, il y avait en elle quelque chose de menaçant qui m'attrista.

— Tu n'as pas besoin d'être odieux, murmurai-je.

— À moins que je me trompe, je dirais que la princesse préfère un chevalier noir, dit Ginger avec un sourire suffisant avant de prendre une grande gorgée de bière.

— Elle le pense, mais elle se trompe, lui répondit Kaidan.

Entendre une chose pareille me fit serrer et desserrer les poings le long de mon corps. Après tout ce que nous avons traversé ensemble, comment pouvait-il avoir l'audace de me tenter et de m'insulter d'une telle manière ? J'aurais voulu lui dire quelque chose pour le remettre à sa place, mais plus j'étais contrariée, moins je trouvais à lui répondre.

— Anna, me demanda Jay, es-tu prête à y aller ?

Même si Jay me posait cette question, il n'avait aucune envie d'y aller.

— Non, ne partez pas tout de suite, nous supplia Marna.

Elle agrippa et tira le devant du t-shirt de Kaidan :

— Tu intimides tout le monde, Kai ! Si tu n'es pas capable d'être agréable, arrête de te beurrer.

— Elle veut dire *saouler*, me chuchota Blake d'une manière théâtrale, après quoi il ajouta : Ces Anglais ! en levant les yeux au ciel.

Mais sa tentative de changer l'atmosphère ne réussit pas vraiment à détendre l'ambiance.

— Toutes mes excuses, dit Kaidan à Marna.

Puis, du revers de la main, il éloigna la bouteille, tandis que Marna aplatissait de la main la zone froissée de son t-shirt. Pour ma part, je fixai Kaidan, mais il évitait mon regard.

— Allons, dit Jay. Il y a trop de monde ici, on peut aller dans le jardin derrière.

Tous les sept, nous traversâmes la véranda, descendîmes les marches de la terrasse et trouvâmes des chaises de jardin que nous installâmes sous un chêne géant. Kaidan prit place et se mit à se balancer sur les deux pattes arrière de sa chaise.

— Et si on jouait à Vérité ou Conséquence ? proposa Marna.

Immédiatement, je fus remplie de colère et d'appréhension, mais juste comme j'allais suggérer autre chose, j'entendis la voix de Kaidan et j'eus un coup au cœur.

— Je vais commencer, dit-il. Je défie Kope d'embrasser Anna.

Je me sentis envahie de fureur et de gêne à ces mots. Kaidan, lui, se balançait toujours, les bras croisés sur la poitrine, avec un air insolent. Je me levai et sans même réfléchir, je donnai un coup de pied sur sa chaise, ce qui le fit se renverser et s'écrouler par terre. Il leva la tête et me regarda avec un air stupéfait qui se changea rapidement en sourire crispé.

Les jumelles et Blake nageaient en pleine hilarité . Blake riait même tellement qu'il finit lui aussi par tomber de sa chaise, ce qui fit s'esclaffer Jay à son tour. Pour ma part, je ne pouvais rester avec eux plus longtemps. Cette soirée était un véritable désastre. Je décidai de m'éloigner et de traverser le jardin vers le côté de la maison. J'entendis la voix de Ginger, entre deux éclats de rire :

— Peut-être qu'elle n'est pas si mal que ça, finalement.

Je ne savais nullement où j'allais. Je passai entre les deux maisons, me dirigeais vers la rue, quand j'entendis des pas rapides sur la pelouse derrière moi.

— Attends !

C'était Jay.

— Ça va ?

Je m'arrêtai pour le laisser me rattraper.

— Je savais que je n'aurais jamais dû venir.

— Oui, tu l'avais dit. Mais ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose, au fond. Il t'a vue flirter avec ce garçon, et ça l'a fait réfléchir...

— Chuttt ! fis-je, avec des yeux sévères.

Je regardai par-dessus son épaule, mais nous ne pouvions pas voir les autres.

— Quoi ? demanda-t-il, un peu mélangé. Ils ne peuvent pas nous entendre...

— Je ne *flirtais* pas, murmurai-je agressivement.

— Bien, vous étiez vraiment proches l'un de l'autre, et votre conversation avait l'air tellement intense...

— D'accord, d'accord, peut-être qu'on avait l'air de flirter, mais on était seulement en train de parler. Il y avait beaucoup de monde dans la cuisine...

— Hé !

Marna nous rejoignit.

— Ne t'occupe pas de Kai, il a le vin mauvais. Reviens avec nous.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, dis-je.

J'aurais aimé agir comme si de rien n'était et être cool, mais je ne pouvais pas, il m'avait fait trop mal.

— Veux-tu que je le force à venir s'excuser ? me demanda-t-elle.

— Non !

— Kaidan ! cria-t-elle, viens ici tout de suite !

Mon pouls s'accéléra, et je croisai les bras sur ma poitrine, le regard fixé sur mes pieds.

Je l'entendis s'approcher, ses pas foulant l'herbe haute. Marna et Jay avaient dû s'éloigner, car lorsque je levai la tête, il n'y avait que nous deux. Il regarda par terre et donna un léger coup de pied à une souche.

— Excuse-moi, dit-il, occupé à donner un autre bon coup de pied sur la souche.

Ouah, des excuses. Je me sentis me radoucir.

— Moi aussi, je suis désolée pour ta chaise, de l'avoir renversée.

— Non, je le méritais.

Et quand nous nous regardâmes, séparés l'un de l'autre par ces quelques dizaines de centimètres infranchissables, mon cœur se serra tellement que j'eus du mal à respirer. Il avait déjà desoûlé, mais je savais que ses lèvres avaient encore le goût de la téquila. Je dus baisser mes yeux de nouveau afin de respirer.

— Tu reviendras, si je jure de ne plus dire un mot ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête. Il sortit une flasque de sa poche et but à grands traits avant de la remettre où il l'avait prise. Pourquoi donc buvait-il autant ?

Quoi qu'il en soit, je le suivis pour rejoindre notre groupe, toujours assis sous le grand chêne.

— Bon, c'est à mon tour, décida Marna, qui semblait déterminée à faire comme si de rien n'était et à jouer à ce jeu stupide.

Je n'étais tellement pas d'humeur à y participer...

— Ginger, vérité ou conséquence ?

— Conséquence.

— Pardonne-moi de piquer l'idée de Kai, mais je te défie de donner un baiser à Blake.

Mais elle modifia son exigence au regard que lui lança sa sœur.

— Oh, allez, juste une petite bise sur les lèvres.

Je crus qu'elle allait se défilier, mais apparemment, elle n'était pas du genre à refuser de relever un défi. Elle se tourna vers Blake, le doigt levé vers lui :

— Essaie d'en profiter, et ce qu'Anna vient de faire à Kaidan aura l'air angélique à côté de ce que je te ferai, le prévint-elle.

Il sourit, tandis qu'elle se rapprochait de lui. Tous deux fermèrent les yeux, quand elle pressa ses

lèvres contre les siennes pendant une, deux, trois secondes. Ça avait semblé tout innocent, mais tous deux avaient l'air mal à l'aise, lorsqu'ils se séparèrent et se rassirent.

— Bon, dit Ginger en se raclant la gorge. À mon tour. Jay, vérité ou conséquence ?

— Vérité.

— As-tu un faible pour Marna ?

— Je ne suis pas sûr de ce que ça signifie, mais si tu me demandes si elle me plaît et si je pense qu'elle est la plus belle fille que j'ai jamais rencontrée et si je souhaite qu'elle vienne vivre à Atlanta, alors, oui.

La franchise insolente et l'air entiché avec lesquels Jay avait répondu nous firent glousser, Marna et moi.

Soudain, quelque chose vint nous distraire. En effet, Kaidan, après avoir jeté un regard de côté, se leva et alla se cacher derrière le chêne. Juste à ce moment, on entendit la porte de derrière de la maison s'ouvrir, et la blonde sortit, cherchant quelque chose des yeux tout en nous regardant.

— Hé, Kaidan Rowe est avec vous ? nous demanda-t-elle.

— Non, mentit Blake.

La fille haussa les sourcils, mécontente, puis rentra. Kaidan sortit de sa cachette avec nonchalance et reprit sa place.

— Hé, comment savais-tu qu'elle allait sortir ? lui demanda Jay.

— Il a une ouïe surhumaine, répondit Marna à sa place.

Cela fit rire Jay, qui ajusta sa casquette.

— C'est mon tour, maintenant ?

— Non, je n'ai pas encore fini de m'occuper de toi, reprit Ginger. As-tu déjà trompé une de tes copines ?

Jay la regarda en plissant les yeux :

— Non, je ne ferais jamais une chose pareille.

— Bien sûr que si, le corrigea-t-elle. Tout le monde le fait.

— Ça, ce n'est pas vrai, affirma Kaidan.

Tout le monde le regarda, ébahi. Il haussa seulement les épaules :

— Ce n'est pas vrai, c'est tout.

— Et qu'est-ce que tu en sais ? lui demanda Ginger.

— Je suppose que je n'en sais rien. Mais je sais que j'ai besoin de prendre un autre verre.

Il se leva et sous nos regards, se dirigea vers la maison

— Mais c'est quoi son problème, ce soir ? demanda Marna à sa sœur.

— Qu'est-ce qui *n'est pas* son problème ? Sans doute qu'il n'a pas baisé depuis une heure. Alors, il est frustré...

Jay, perdu dans ses pensées, jouait avec les poils de son menton. D'un seul coup, notre groupe devint silencieux, et j'entendis une porte claquer. Kaidan était sur la terrasse et me regardait. Quand je

détournai le regard, je m'aperçus que les autres Neph m'observaient, eux aussi, ou qu'ils regardaient au-dessus de ma tête. Et soudain, j'entendis une voix me murmurer : « N'aie pas peur ».

Qui avait prononcé ces paroles ? D'une certaine manière, je savais qu'on avait parlé dans mon esprit, que personne ne m'avait parlé à voix haute. Qu'est-ce qui se passait ?

— Jay, dit Marna avec prudence, voudrais-tu être un amour et aller me chercher un verre ? Un petit cocktail ?

— Bien sûr. Je reviens.

Kaidan le croisa en nous rejoignant. Comme les autres se levaient, je me levai aussi.

— C'était qui ? demanda Marna.

— Je ne pourrais pas dire avec certitude, répondit Kaidan.

— Il avait l'air familier. Je pourrais jurer que c'était Azaël, mais qu'est-ce qu'il était en train de faire ? demanda Marna.

— Azaël ? s'étonna Ginger avec véhémence. Quelle raison aurait-il de venir ici ?

— Azaël, c'est un démon ? leur demandai-je avec un frisson, en examinant le jardin tout noir derrière moi.

J'avais déjà entendu ce nom.

— Vous n'avez donc pas l'habitude de les voir ? Pourquoi êtes-vous tous en état de panique ?

— Ce n'est pas n'importe quel démon, murmura Blake, il est le messager de Satan. Et normalement, ils ne prêtent aucune attention aux Neph, ils font comme s'ils ne nous voyaient pas, mais il était en train de décrire des cercles autour de toi.

— *Shiza* !

Ginger venait de me dire « merde » dans une langue étrangère.

— Qu'est-ce que tu nous caches ?

Je sentis mon estomac se nouer. Mon regard croisa celui de Kaidan. Soudain, il se raidit, en train d'écouter quelque chose. Tout doucement, il tourna la tête. Chacun de nous suivit son regard vers le coin sombre de la maison, duquel un homme émergea. Il portait un jeans, des bottes à bout renforcé et une veste de cuir noir arborant juste au milieu un gros insigne couleur d'ambre. Ses cheveux étaient coupés ras, et sa longue barbe était redevenue une barbiche. Mon corps fut secoué de surprise, puis je me sentis envahie par la joie, alors même que je savais que mes camarades devaient être transis de peur.

Il traversa la terrasse de manière fantomatique pour nous rejoindre, et tous, à l'exception de moi, reculèrent.

— Tu es difficile à trouver, ronchonna-t-il doucement. N'as-tu pas de cellulaire ?

— Non, monsieur.

En réalité, je n'avais pas du tout peur et je devais même retenir un sourire. Mais mon Dieu qu'il avait l'air d'un dur, d'un vrai dur. Il me fixait, ne daignant pas encore s'apercevoir de la présence des autres.

— Qui est l’humain qui t’accompagne ?

Comme je ne savais pas au juste comment il souhaitait que je me comporte devant les autres, je décidai de ne pas prendre de risque.

— Un garçon du lycée.

Il ronchonna de nouveau, et juste à ce moment-là, comme si on l’avait sonné, Jay traversa la terrasse, descendit les marches et s’engagea dans notre direction, un cocktail à la main. Quand il vit mon père, il s’arrêta, et une série d’émotions sillonnèrent son visage et son aura, pour finalement s’arrêter sur la peur.

— Jay, je te présente mon père.

Il valait mieux tout tuer dans l’œuf le plus vite possible. Sa peur faiblit juste assez pour laisser place à un peu de surprise, et il arriva à sourire.

— Oh, euh, bonsoir... monsieur.

— Heureux de faire ta connaissance, Jay, lui souffla mon père. Tu allais justement rentrer. Passe une bonne nuit.

Les yeux de Jay étaient devenus vides : mon père était en train de l’influencer ! Je me sentis insultée pour Jay, même si je savais bien qu’on ne le forçait pas à faire quoi que ce soit de dangereux.

— Ouais, enfin, je veux dire, oui, monsieur, j’allais partir. Heureux de vous avoir rencontré, moi aussi. Voici ton verre, Marna.

Il lui tendit, et ils se regardèrent tous les deux timidement.

— Bon, eh bien, bonne nuit, vous tous.

Jay nous envoya la main, et il était parti. À ce moment, tous les regards se portèrent sur mon père. Il fallait faire les présentations, supposai-je.

— Papa, voici Marna et sa sœur, Ginger, filles d’Astaroth.

Il hocha la tête, tandis que les jumelles regardaient par terre.

— Kopano, fils d’... d’Alocer ?

Kopano, d’un signe de la tête, signala que c’était exact.

— Et voici Blake, fils de... Je ne me souviens plus de son nom, je suis désolée...

— Fils de Melchom, monsieur.

Il inclina légèrement le torse, sans jamais lever les yeux.

— Et voici Kaidan...

— Fils de Pharzuph, m’interrompit mon père.

Quand il avait prononcé ce nom en regardant Kaidan, sa bouche s’était tordue de désapprobation.

Kaidan mériterait des éloges pour ne pas manifester de peur bleue sous l’intensité du regard accusateur de mon père. À la place, il hocha la tête avec respect, les yeux baissés, comme les autres l’avaient fait.

J’aurais voulu prendre mon père par le bras pour qu’il soit moins sévère, mais ce ne fut pas nécessaire, car il détourna son regard noir de Kaidan pour le diriger vers moi.

— Toi, tu pars avec moi, ma fille. Il est temps de commencer ta formation.



AFFRONTER LES DÉMONS

La balle était dans le camp de mon père, de sorte que j’attendais avec impatience qu’il se mette à parler. Le voir au volant d’une banale voiture de location était étrange, trop normal, ou quelque chose du genre. En outre, je brûlais de lui raconter ce que sœur Ruth m’avait laissé. Mais après 10 minutes de silence, je commençai à m’inquiéter. Quand ma jambe se mit à remuer d’inquiétude, il tendit le bras vers moi et plaça sa grande main sur la mienne.

— Tu sais que je t’aime, Anna.

— Je sais.

Il y avait dans sa voix quelque chose d’inquiétant.

— Tu ne dois surtout pas l’oublier.

Il remit ses deux mains sur le volant, et je me sentis envahie par la peur.

Il regardait la route, l’air grave.

— Je voulais te téléphoner dès que je suis sorti de prison, mais ce n’est pas toujours sûr. Je préfère scruter une région pour ensuite pouvoir m’adresser directement à la personne. Raconte-moi comment ça s’est passé avec cette religieuse au couvent.

Mon estomac se noua à la pensée de toutes ces choses que nous ignorerions à jamais.

— On n’est pas arrivés à temps. Elle est morte le soir du jour où, toi et moi, nous avons fait connaissance. Mais elle m’a laissé quelque chose... une poignée d’épée, sans lame.

La voiture dévia légèrement de son cours, mais je poursuivis.

— Kaidan pense que ce pourrait être une épée de vertu.

Mon père tourna brusquement le volant vers le bord de la route et appuya sur les freins. Je dus m’agripper à la poignée de la porte et me cramponner pour éviter un traumatisme cervical. Quand la voiture se fut arrêtée, je regardai partout, mais il n’y avait aucune autre voiture derrière nous. Mon père se tourna vers moi avec un air ahuri.

— Décris-la-moi, exigea-t-il.

Je lui fis donc la description de l’épée et lui racontai ce qui s’était produit quand Kaidan et moi y avions touché. Il me fixa de ses yeux fous pendant quelques instants, puis soudain, il claqua violemment des mains et cria :

— Super !

Je sursautai, surprise. J’avais dû rater quelque chose, car pour ma part, je n’avais nulle envie de me réjouir, quand je pensais à la poignée. En même temps, le voir aussi enthousiasmé me donnait envie

de me joindre à son euphorie.

— Ça veut dire que quelque chose se prépare, quelque chose d'important. Je ne sais pas ce que c'est, mais les anges vont t'utiliser, ma petite soldate.

Une soldate, moi ? Comme scénario tout à fait impossible, voilà qui était hilarant.

— Que penses-tu que je devrais faire ?

— Rien pour le moment, jeune fille. De toute manière, il y a beaucoup de choses que tu dois d'abord apprendre. Je veux que tu sois capable de te protéger quand je ne suis pas là. De plus, à un certain point, il est possible que tu doives faire des choses que tu n'aimeras pas afin de rester en sûreté. En particulier, il faudra sans doute que tu aies au moins *l'air* de travailler.

Il me regarda d'un œil critique, avant de poursuivre.

— Pour commencer, tu as cette allure douce et innocente très naturelle. Bien que je n'aime pas devoir te dire une chose pareille, il faudra sans doute que tu adoptes un style plus osé. En outre, tu vas devoir découvrir à quel point tu tolères l'alcool, quelles sont tes limites, car je ne veux pas que tu te retrouves dans une situation où tu ne saurais pas t'arrêter à temps.

— Comment puis-je apprendre une chose pareille ?

— En buvant, sous ma supervision, bien entendu. Nous déterminerons la quantité que tu peux consommer dans une période donnée et nous t'entraînerons à te dominer afin que tu gardes toute ta tête et que tu ne t'enivres pas.

Le cœur battait à me défoncer la poitrine.

— Est-ce qu'on commence dès ce soir ? lui demandai-je.

Il y eut un moment de silence inquiétant, avant qu'il se racle la gorge et poursuive :

— Non, nous commencerons demain.

Après m'avoir dit cela, il reprit la route et accéléra. Pour la première fois, je me rendis compte que nous roulions en direction de Cartersville et qu'il me ramenait chez moi. Soudainement, je ressentis le besoin violent de l'enlacer. Je projetai ma vision sur les arbres qui bordaient la route, puis sur la route elle-même. Comme il n'y avait personne, je passai les bras autour de son cou puissant et le serrai contre moi, ma tête sur son épaule. Son corps fut secoué par des rires rauques, et il me tapota l'épaule d'une main, gardant l'autre sur le volant.

— N'oublie surtout pas que je t'aime, me redit-il.

Je me demandai alors ce qu'il pensait qu'il pourrait éventuellement faire pour que j'en doute. Cette nuit-là, je regardai par la fenêtre de ma chambre et remarquai l'absence de lune et d'étoiles. Des nuages gris et massifs remplissaient le ciel de cette nuit d'hiver. Quelque chose de froid et d'effrayant dans l'air me fit verrouiller la porte de ma chambre.

Je me préparai à me coucher, dans la crainte de déranger Patti, qui avait eu une rude journée. Celle-ci éprouvait de la difficulté à assumer la légère perte d'autorité qu'elle avait sur moi depuis que j'avais fait la connaissance de mon père, puisqu'elle n'avait plus le dernier mot. En effet, il y avait une menace plus grande et plus dangereuse contre laquelle elle-même ne pourrait pas me protéger.

Tout ce qui lui restait à espérer, c'était de m'avoir bien élevée.

La vision de mon lit me réconforta. Je m'y assis en tailleur et joignis les mains pour prier, les yeux fermés.

« Je ne sais pas ce que Tu me feras faire, ni où Tu m'enverras, mais j'ai confiance en Toi. Je T'en prie, montre-moi quand je devrai agir, aide-moi à reconnaître les signes. Parle-moi dans mon cœur et aide-moi à entendre. »

Je m'éveillai brusquement à 3 h. Dehors, la pluie se fracassait contre la fenêtre. Je refermai les yeux, pour tenter de me détendre et de me défaire d'un pressentiment inquiétant. Tout juste comme j'allais me rendormir, je ressentis avec le froid de la certitude que l'on m'observait. Je voulus me réfugier sous les couvertures comme un enfant, mais j'avais trop peur pour bouger ou ouvrir les yeux. Je retins ma respiration en me demandant s'il y avait quelqu'un dans ma chambre.

Soudain, une image traversa mon esprit : un jeune homme se trouvait sur la place d'un marché, entouré d'enfants et de femmes en train de faire leurs courses. Je pouvais ressentir son anxiété et son appréhension, tandis que de son emplacement, il observait la foule, les yeux grands ouverts. Il baissa la tête et regarda le petit détonateur qu'il avait dans la main : je compris avec horreur que des bombes étaient attachées à sa personne. Il murmura quelque chose, tout bas.

— Non, n'appuie pas ! lui criai-je, mais il ne m'entendit pas.

Il hurla, appuya sur le bouton, et un éclair fusa.

Je voulus me redresser, mais ma poitrine était oppressée, et juste à ce moment-là, une nouvelle scène commença à se dérouler dans mon esprit.

Il s'agissait alors d'un autre lieu. Dans un bureau, un homme était au téléphone. Soudain, l'image changea pour me montrer la femme à l'autre bout du fil, son épouse, enceinte, en train de mettre la table. Elle grimaça quand il lui dit qu'il aurait une réunion en soirée, et tandis qu'il mentait, sa maîtresse lui déboutonnait son pantalon, et le rouge vif du désir prit le dessus sur le brouillard de culpabilité du mari. Aussitôt, le noir se fit dans mon esprit.

« Mais qu'est-ce qui se passe donc ? »

J'avais du mal à respirer. Au bord de la panique, je tirai la couverture jusqu'à mon menton.

Mais déjà, une nouvelle image se précisait : des chiens terrifiés que l'on excitait à coups de bâton pour ensuite les pousser l'un contre l'autre à se battre et à s'entredéchirer, tandis que la foule autour d'eux hurlait, applaudissait, montrait les chiens du doigt, riait.

— Arrêtez, ce n'est pas drôle !

Voir la panique chez ces animaux, constater à quel point les humains ont faim de violence me rendait malade. Je continuais d'étouffer, incapable de remplir mes poumons.

C'était ensuite un garçon, plus vieux que moi, dans une espèce de cave, en train d'attacher une corde à une poutre du plafond, avant de passer la tête dans le nœud qu'il avait préparé. Je remuai la tête en tentant de le délivrer de son sentiment de doute et de solitude qui l'écrasait et qui, peu à peu, se communiquait à moi comme de longs doigts noirs. Je levai la main vers lui.

— Laisse-moi t'aider, tentai-je de le convaincre, tu n'es pas seul.

Mais les yeux vides, il se laissa tomber.

— Non ! criai-je, tandis qu'il tressaillait et se balançait dans le vide au bout de la corde.

Puis, il disparut dans un brouillard de pensée.

Une fille en train d'ouvrir la peau délicate de son bras avec un rasoir venait de le remplacer. Je la voyais enfoncer la lame plus profondément dans sa chair. Elle haïssait sa vie et tentait de recouvrir sa souffrance par une douleur de son propre choix.

Une vieille dame toute fragile dont on avait cambriolé la maison, avant de la violer, reposait sur le sol de sa maison, ensanglantée, sans l'espoir que l'un de ses enfants trop occupés lui téléphone ou vienne la voir avant qu'elle succombe à ses blessures.

Les images terrifiantes se succédaient, pleines d'émotions si lourdes que je crus que j'étoufferais de désespoir. Je remuais la tête sans cesse, suppliant que ce spectacle s'arrête.

« Que quelqu'un les aide ! »

Mais les visions venaient encore plus vite, encore plus nettes.

Une petite fille faisant semblant de dormir, tandis que l'ombre d'un homme apparaissait sur son lit.

Un adolescent, par terre, le visage dans son propre vomi.

Une tribu sans armes, des familles avec de jeunes enfants, abattues à coups de machette, alors qu'ils suppliaient à genoux qu'on leur laisse la vie sauve.

Une mère aux yeux vitreux, en train de regarder son bébé hurler, le visage tout rouge, elle le prend et le plonge dans la baignoire, lui tenant la tête sous l'eau, jusqu'à ce qu'il arrête de se débattre, sans jamais que ses yeux morts ne se détournent de l'enfant.

— Non ! Non !

Je me tins le crâne, mes cheveux trempés de larmes.

Cinq hommes entouraient quelqu'un qui reposait sur le sol. Ils étaient remplis de haine injustifiée et aveuglés de peur, tandis qu'ils le battaient à coups de pied. La victime ne cessait de changer : il était noir, il était blanc, c'était un musulman, c'était un juif, il était gai. Et les cinq hommes le ruaient de coups de pieds, irradiés de haine pour chaque victime, terrifiée par ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, jusqu'au dernier coup de pied, directement au visage, qui mit fin au massacre.

Voilà toutes les atrocités auxquelles, toute ma vie, j'avais évité de penser ; mais elles existaient, que je le veuille ou non. Je ne pouvais plus rester couchée à supporter ce spectacle. Je devais me lever.

Au même moment, des coups résonnèrent à ma porte, et on tourna la poignée.

— Anna ? cria Patti. Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Ouvre-moi !

J'ouvris les yeux, dans l'effort de distinguer quelque chose, et à la lueur vacillante d'un éclair, je les vis.

Des démons.

Chacun à son tour, ils venaient chuchoter à mon oreille. Ils étaient de la même taille qu'un homme, mais avec des visages de gargouilles grimaçantes et de grandes ailes noires qui battaient lentement en

se superposant pour traverser les murs. Certains d'entre eux avaient des cornes, des crocs et des griffes.

Viens, suis-nous en enfer, c'est ta place...

Je poussai un cri et je me précipitai vers l'arrière, au point de me cogner contre la tête de lit.

— Anna !

À cet instant, Patti donnait des coups de poing sur la porte, mais je pouvais à peine l'entendre.

— Ouvre la porte !

L'inceste, des enlèvements, des agressions sexuelles, un tueur en série prenant son temps pour achever sa victime suppliante.

Les démons m'entouraient, ils étaient au moins 10, en train de glousser.

Qu'est qu'il y a, petite fille ? Tu as peur du croque-mitaine ?

— Laissez-moi ! hurlai-je. Sortez de ma tête !

Mais ils se délectaient de ma peur.

Je trébuchai de mon lit, puis tombai près de mon sac d'école tout en me tournant de manière à avoir le dos contre le mur. J'ouvris la fermeture à glissière si brutalement que je faillis l'arracher et j'en sortis la boîte.

Bientôt, tu seras là où est vraiment ta place, et alors, nous pourrons vraiment nous amuser avec toi.

Je me levai, cafouillant avec le fermoir, et la boîte me glissa des mains. Elle tomba sur le sol avec un bruit sec. Je me mis à la chercher à genoux, en vain. Les esprits embrouillaient ma vision de nuit. Je me renversai sur les talons et fermai les yeux.

« Je vous en prie, faites en sorte qu'ils partent ! »

Soudain, des cris inhumains retentirent dans la pièce, au point de me faire ouvrir les yeux. Les démons étaient aspirés par la fenêtre, comme par le vide, jusqu'à ce qu'ils soient tous partis. Subitement, tout était redevenu calme. On entendait seulement le bruit de la pluie se fracasser à l'extérieur.

Il y eut un bruit de métal derrière moi, et ma porte s'ouvrit violemment. Patti alluma, et j'eus le souffle coupé à la vue de son ange gardien. À cet instant, je le vis parfaitement, je pouvais même distinguer les traits de son visage et ses ailes. Il était stoïque, majestueux, imposant comme un soldat. Il cherchait quelque chose des yeux dans ma chambre et désigna le dessous de mon lit. La boîte s'y trouvait, à moitié en dessous. Sans doute savait-il ce qu'elle contenait. À quatre pattes, je réussis à la récupérer, la serrant contre ma poitrine.

— Que s'est-il passé, Anna ? me demanda Patti, au bord des larmes.

Elle avait un tournevis plat à la main, dont elle s'était servie pour démonter le bouton de la porte.

— Je peux voir les démons maintenant ; ils étaient en train de me donner... des cauchemars.

— C'était plus qu'un cauchemar !

Elle s'accroupit près de moi et dégagea mon visage humide de larmes de mes cheveux.

— Tu criais comme si on t'attaquait.

— C'étaient seulement des visions, mais terrifiantes, lui répondis-je.

Même si c'était vrai, j'avais l'impression qu'il s'agissait de beaucoup plus que de visions et j'en tremblai jusqu'au plus profond de mon être. Toutefois, je plaçai un doigt sur ma bouche pour lui montrer que je ne pouvais pas en parler. Quelqu'un était peut-être en train d'écouter.

Soudain, on frappa à la porte d'entrée de l'appartement, des coups forts et rapides, ce qui nous fit sursauter.

Je traversai le couloir à la course, en dépit de mes jambes faibles, jusqu'à la porte d'entrée. Je mis l'œil au judas : c'était Kopano.

J'ouvris vigoureusement la porte, et il entra, accompagné d'un courant d'air froid, regardant partout autour de lui avec ses yeux sombres et sérieux. Il posa la main sur mon épaule, tandis que j'agrippais un de ses poignets et tentais de reprendre mon souffle.

— Anna ?

Patti venait de nous rejoindre et regardait Kopano.

— Voici mon ami, Kope, lui expliquai-je. Il devait être à l'écoute, au cas où j'aurais besoin de lui.

Il s'avança vers elle, et ils se donnèrent la main. Elle croisa les bras sur sa chemise de nuit légère.

— Il faut que j'aie enfilé ma robe de chambre.

Patti se dirigea vers sa chambre, nous donnant ainsi l'occasion de parler seuls.

— Des chuchoteurs sont venus, dis-je à Kopano. J'ai pu les voir. Ils m'ont montré toutes sortes de choses horribles, et j'ai été prise de panique. Ô, mon Dieu, Kope, je crois que ce sera comme ça en enfer.

Il fit un geste dans ma direction pour me consoler, mais juste à ce moment, la porte s'ouvrit violemment, ce qui me fit reculer à toute vitesse en poussant un cri. C'était Kaidan, hirsute, le front plissé d'inquiétude.

Au même moment, la porte du voisin d'en face s'ouvrit, et un vieillard courbé par les années regarda ce qui se passait, sa bouteille d'oxygène à côté de lui.

— Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui se passe chez vous ? demanda-t-il d'une voix sifflante.

— Rien, M. Mayer, je suis vraiment désolée.

J'attirai Kaidan dans l'appartement pour fermer la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandai-je.

Son regard se dirigea vers le couloir où Patti était déjà revenue. Elle tenait sa robe de chambre fermée de la main et observait la scène. Je me retournai vers Kaidan, tandis que la panique commençait à s'élever en moi.

— Ils pourraient revenir n'importe quand, nous voir ensemble et en informer ton père ! Rentre chez toi !

Il restait là, plein de défiance, mais quand son regard se posa sur Kopano, il accusa le coup, et son visage prit une expression si désespérée qu'elle me brisa le cœur.

— Oui, je m'en vais, répondit Kaidan. De toute manière, on t'a déjà secourue.

Je voulus l'attraper par le bras, tandis qu'il se dirigeait vers la porte, mais il me glissa entre les doigts et sortit.

Je dus m'asseoir sur le divan, mon visage caché dans mes mains. La dernière chose que j'avais voulue était de lui faire croire que je lui avais préféré Kopano. Il devait bien se rendre compte que ce n'était pas le cas et que je m'inquiétais pour lui.

D'ailleurs, comment diable se faisait-il qu'ils étaient tous les deux là ? Étaient-ils tous deux restés à l'écoute toute la nuit ?

— Je vais y aller, moi aussi, dit Kopano.

Il sortit de l'appartement, fermant la porte derrière lui. Je déployai mon ouïe et je les entendis au pied de l'escalier, juste à côté de l'endroit où la pluie provenant du toit s'abattait comme une chute d'eau. Je me concentraï autant que je pus, pour tenter d'écarter le sentiment d'effroi qui était toujours en moi.

Patti essaya de regarder par la fenêtre, mais je lui fis signe de me rejoindre, lui indiquant de la main que j'étais en train d'écouter quelque chose. Elle alluma une des lampes, s'assit à côté de moi et se mit à frotter mes membres transis de froid pour essayer de les réchauffer.

— Allons quelque part où nous pourrons parler, dit Kopano à Kaidan.

— On peut parler ici. Elle n'utilise jamais ses sens.

Oups. J'étais donc formellement en train d'écouter aux portes, mais je ne me sentis pas coupable. Je voulais désespérément comprendre ce qui se passait dans la tête de Kaidan. En plus, ils parlaient tout bas, et il était difficile de bien les entendre avec le bruit de la pluie.

— Ne sois pas fâché, Kai. Je m'inquiétais seulement pour elle.

— Ouais, bien sûr...

La réponse sèche et coupante de Kaidan ne pouvait pas être plus différente du ton calme de Kopano.

— Même toi, tu es prêt à prendre des risques pour elle, mon frère.

— Parce que moi, je la connais vraiment. Mais toi, quelles sont tes raisons ? J'imagine que toi aussi, tu aimerais la connaître.

— Ton comportement indique clairement qu'elle n'est pas libre. Sois raisonnable. Il est évident qu'il y a beaucoup plus en jeu, en ce moment. Je voulais seulement aider.

— Il n'y a rien que tu puisses faire, Kope !

Ils se turent un instant. Je pouvais entendre Kaidan, enragé, respirer en soufflant des narines.

— Je t'en prie, aie confiance en moi, mon frère, poursuivit Kopano. Il n'y a pas d'arme plus dangereuse entre les mains de Pharzuph que l'intérêt que vous vous portez l'un l'autre. S'il apprend que tu es venu ici pour la consoler, tu perdras toute marge de manœuvre avec lui. Ne va pas t'imaginer qu'il ne se débarrassera pas de toi.

— Oui, certains d'entre nous doivent se préoccuper de telles choses. Merci de me le rappeler.

Ce que j'entendis ensuite me glaça les sangs. C'étaient des pas lourds fracassant les flaques d'eau, puis le son métallique de la détente d'un couteau à cran d'arrêt. Je me levai, la main sur le cœur.

Ensuite, il y eut un petit rire rude et grave. Celui de mon père.

— Range ça, mon garçon. Désolé de rompre ce rassemblement de testostérones en émoi.

Je me précipitai hors de l'appartement, descendant à toute vitesse les marches de ciment et je faillis leur rentrer dedans au pied de l'escalier. Mon père était complètement trempé. Des gouttes d'eau perlaient sur son front, tandis qu'il regardait Kaidan d'un air menaçant.

— Papa !

Je me couvris la bouche de la main. Tandis qu'il détournait son regard de Kaidan vers moi, je compris soudain ce qui venait de se passer durant cette nuit.

— C'est toi, lui dis-je, mon cœur battant à tout rompre. C'est toi qui les as envoyés.

Il ne tenta même pas de le nier.

Soudain, la panique me quitta, et je fus rassurée. Les démons n'avaient pas été envoyés par une personne qui voulait me faire du mal, mais par mon père, qui me témoignait un amour à la dure.

Du palier se fit entendre un bruit de pas léger. C'était Patti, en train de nous observer du haut de l'escalier, dans sa robe de chambre et ses pantoufles.

— Tout va bien, la rassurai-je. Je rentre dans un instant.

Elle me fit un signe de tête. Pendant une seconde, son regard dur se posa sur mon père, puis elle rentra. De nouveau, il se tourna vers Kopano et Kaidan pour s'occuper d'eux. Tous deux gardaient la tête baissée et fixaient le sol.

— Ce petit manège (il dessina un triangle du bout du doigt, nous reliant Kopano, Kaidan et moi) ne peut plus continuer. Ne vous inquiétez plus pour Anna. Vous entendez ?

Tous deux opinèrent.

— Alors, partez. Et restez concentrés !

On n'entendit plus que le son de la pluie, suivi du bruit de moteurs, puis de pneus s'éloignant trop vite sur la chaussée mouillée. Avant que mon père puisse s'excuser ou me regarder avec son air triste, je l'enlaçai. Il laissa échapper un long soupir.

— Veux-tu entrer ? lui demandai-je, toujours serrée contre sa poitrine.

— Il vaut mieux que non, après le regard que Patti vient de me lancer.

Il me passa la main dans les cheveux, avant de poursuivre.

— Est-elle au courant que ces deux garçons se disputent ton amour ?

— Ils n'étaient pas en train de se disputer mon amour... De toute manière, elle a de l'affection pour Kaidan.

— Pfff... Quoi qu'il en soit, je serai là à 15 h. Préviens Patti, car je vais devoir entrer pour vous parler à toutes les deux. Maintenant, va dormir un peu, tu en auras besoin. Et ne t'inquiète pas, aucun autre esprit ne te dérangera cette nuit.

Un éclair spectaculaire illumina la nuit. Mon père m'embrassa sur le dessus de la tête, avant de disparaître sous la pluie torrentielle, tandis qu'un coup de tonnerre d'une violence extrême secoua le sol.



TU M'ENTENDRAS SIFFLER

Mon père était sur le point d'arriver, et Patti était en état de panique. Des boucles de cheveux roux rebelles s'étaient échappées de sa barrette et encadraient son visage, sur lequel on pouvait lire les signes de son manque de sommeil. Elle avait passé la matinée à nettoyer l'appartement en profondeur, toujours avec un air soucieux, me chassant quand j'essayais de l'aider.

De mon côté, je n'avais pas été capable de me rendormir immédiatement, cette nuit-là. Patti resta avec moi dans le salon, et je me rendis compte que depuis que j'avais appris ce que j'étais, je gardais certaines informations pour moi afin de la protéger. Mais je ne pouvais plus y tenir et je lui confiai tout ce que j'avais omis de lui raconter. Même si elle avait compris que les Neph étaient perçus comme le bien de leurs pères, elle ne savait pas encore que nous étions obligés de travailler pour eux ni que nous avions tous nos propres « spécialités ». Elle regarda vers le ciel en remuant la tête, tellement elle était consternée quand elle comprit soudain qu'elle m'avait fait traverser le pays avec le fils du duc du désir.

Mais la goutte qui fit déborder le vase fut d'apprendre que c'était mon père qui avait fait en sorte que je sois hantée par des démons. En dépit de toutes les explications que je lui donnai afin qu'elle comprenne que cela était nécessaire pour me permettre de voir les esprits, elle était furieuse. Ainsi, quand je constatai qu'il était presque 15 h et qu'elle n'était toujours pas de meilleure humeur, je commençai à m'inquiéter.

Mon père arriva. Patti se tenait à côté du comptoir, les bras croisés. Il avait toujours l'air aussi imposant et terrifiant. C'était le genre d'homme avec lequel personne n'oserait blaguer.

Or, Patti se dirigea droit vers lui et lui flanqua une gifle.

Ce spectacle me bouleversa. Mon père, lui, ne fit que cligner des yeux. Patti était toujours devant lui. Une main sur la hanche, elle planta l'index de son autre main sur sa poitrine.

— Comment avez-vous osé lui faire subir une chose pareille ? D'ailleurs, peu importe vos raisons. Vous l'avez entendue crier ? Elle était terrifiée. Ne lancez plus jamais ces monstres sur elle, plus jamais !

Il la regarda calmement, pour lui laisser le temps de se vider le cœur. Finalement, elle plaça sa main accusatrice sur son autre hanche, tandis qu'elle continuait à le fixer, essoufflée. À ce moment précis, son aura était du gris acier de la fureur.

— Je vous jure, lui répondit mon père avec prudence, que je passerai tout le reste de la vie d'Anna à tenter de la protéger de ces esprits.

— Alors, pourquoi doit-elle être *formée*, maintenant ? Pourquoi est-ce nécessaire, si vous avez l'intention de la protéger ? Pourquoi ne pouvez-vous pas la garder hors de tout danger ?

La voix de Patti flancha. Elle porta la main à sa bouche pour contenir ses sanglots, sa fureur cédant à la peur. Mon père la regardait toujours. Quand il lui répondit, il nous surprit toutes les deux par ce qu'il lui dit.

— Vous me rappelez tellement Mariantha. Non par votre apparence, mais par ce que votre âme me fait ressentir. Elle est aimante, mais pleine d'obstination légitime. Oui, Mariantha serait fière de vous, comme je le suis d'ailleurs. Vous avez fait du bon travail. Je veux absolument vous remercier.

Un sanglot s'échappa de la bouche de Patti, en dépit de sa main. Mon père avait trouvé son point faible. Non seulement l'avait-il complimentée sur son amour maternel, mais en plus, il l'avait comparée à un ange.

— Mais j'ai manqué à mes engagements envers elle, répondit Patti, son visage aux taches de rousseur trempé de larmes. Je n'ai pas réussi à l'envoyer chez sœur Ruth à temps.

— Vous ne devez plus vous sentir coupable. Tout cela fait partie du plan.

— Et si j'avais ruiné le plan ?

Il sourit avec un air entendu.

— Le plan se modifie et se réorganise constamment. Il est impossible de le ruiner.

Elle s'essuya la figure, et la noirceur de sa peur s'effaça. Pour ma part, je n'avais toujours pas bougé, dans l'effort d'assimiler le fait que Patti était passée du désir de tuer mon père à se laisser reconforter par lui.

— Voudriez-vous un peu de thé glacé ? lui demanda-t-elle enfin.

Mesdames et messieurs, voici Patti Whitt !

— Oui, madame, avec plaisir.

Et mon père, l'homme qui inspirait la peur.

Tandis qu'elle se dirigeait vers la cuisine, il me donna une bonne tape sur l'épaule. Je remuai la tête d'étonnement, puis nous allâmes nous asseoir au salon.

— Alors, où veux-tu que nous nous mettions à la tâche, petite ? me demanda-t-il.

Patti était occupée à remplir les verres, mais je sus qu'elle avait entendu, à la manière qu'eurent ses couleurs de se brouiller. Je haussai les épaules. Évidemment, je n'avais aucune envie de « me mettre à la tâche » en présence de Patti, qui arrivait justement avec les verres remplis de thé glacé qu'elle déposa sur la table en face de nous.

— Vous savez, dit-elle, je suis vraiment fatiguée et comme j'ai emprunté un nouveau livre à la bibliothèque hier, je vais passer l'après-midi dans ma chambre. Vous pourriez rester ici, et je serai là, si jamais vous avez besoin de moi. Ensuite, quand vous serez prêts à faire une pause, je pourrai préparer le repas.

Je fis signe que j'étais d'accord. Tant qu'elle restait dans sa chambre, je serais capable. Patti se pencha vers moi pour me faire une bise sur la joue, puis se retira dans sa chambre.

— Les choses sont dans la voiture.

Mon père indiqua la porte du pouce.

Je le suivis pour l'aider à monter tout cela dans l'appartement, même s'il affirmait pouvoir le faire lui-même. Mes yeux s'écarquillèrent, quand je vis tout ce qui reposait sur la banquette arrière de la voiture. Il y avait toutes sortes de choses à grignoter, en plus de multiples sacs remplis de bouteilles : de la bière, du vin, de l'alcool, des jus de fruits, des sodas et aussi des condiments, comme des cerises, de la lime et des olives. Il fallut transporter tout ça jusqu'à l'appartement.

« Je ne peux pas croire que je suis sur le point de boire de l'alcool avec mon père. »

En effet, cela me paraissait mal sur tant de plans...

Les boissons et les ingrédients qui devaient être refroidis furent mis au réfrigérateur, et le reste fut déposé sur le comptoir de la cuisine. Je me frottai les bras pour me rassurer, car je me sentais anxieuse. Au moins, il ne s'agissait pas d'une sélection de drogue, sinon j'aurais déjà été troublée et dans tous mes états.

— Il n'y a rien de mal dans le fait de prendre un verre, Anna.

Il posa deux verres à liqueur sur le comptoir. Je pris place en face de l'un d'entre eux, tandis qu'il le remplissait d'un liquide clair. Un regard jeté sur la bouteille m'apprit qu'il s'agissait de rhum.

— On ne nous interdit jamais de consommer de l'alcool, on nous met seulement en garde contre l'ivresse. Il y a une grande différence entre les deux. Tout ce que nous ferons aujourd'hui sera d'essayer de trouver le point auquel tu deviens ivre. Pendant tout ce temps, tu boiras beaucoup d'eau et tu mangeras, ce qui devrait t'aider un peu.

Il poussa mon verre à liqueur jusqu'à moi. Il en contenait un peu moins que le sien.

— J'ai besoin de voir tes couleurs afin de déterminer ton degré d'intoxication.

Dans un premier temps, je crus que je serais soulagée de ne plus être sur mes gardes mentalement, mais au contraire, je me sentis vulnérable et je n'aimai pas comment mon père plissa les yeux quand il vit mes couleurs. J'avais tenté de ne pas penser à Kaidan, mais évidemment, cela me fit penser à lui encore davantage. Mon père se pinça l'arête du nez. Je me dis alors qu'il considérait que le rose foncé de l'amour-passion n'avait pas sa place dans la palette d'émotions de sa petite fille. Quoi qu'il en soit, il ne fit aucun commentaire, se contentant d'un profond soupir, avant de commencer.

— Prends bonne note de l'heure qu'il est. Tu devras toujours être consciente du temps qui passe quand tu bois. As-tu une montre ?

Je fis non de la tête, de sorte qu'il retira la sienne et me la passa.

— Tu utiliseras la mienne aujourd'hui, mais il faudra que tu t'en achètes une dès demain. Donc, il est 15 h 25. Prends ton verre.

Nous soulevâmes tous les deux nos minuscules verres.

— Avale tout en une seule gorgée. N'essaie pas de le siroter ou de prendre plusieurs gorgées. Et surtout, pas question de le recracher !

Compris. Aucun problème. Je serais capable. Le liquide était limpide comme de l'eau. Je me sentis

devenir un peu étourdie, tandis que suivant son exemple, je portai le verre à ma bouche et renversai la tête pour laisser l'alcool se répandre en moi.

Beurk !

Tout mon visage, ma bouche et ma gorge s'enflammèrent, tandis que l'alcool suivait son chemin le long de mon œsophage. Je me mis à tousser, à postillonner, à taper sur la table, tellement cet alcool me paraissait atroce. Mon père éclata de rire et me donna une claque dans le dos pour m'aider à ne pas m'étouffer. Je haletai bruyamment, incapable de ne pas avoir l'air complètement dégoûtée.

— Je te félicite, tu ne l'as pas recraché.

— C'est infect ! Qui boirait une telle chose volontairement ?

Et soudain, je sentis ma poitrine se remplir de chaleur, dans un premier temps, puis mon ventre et finalement, tout mon corps.

— Oh...

— Pas mal, hein ? me demanda-t-il, mais il ne souriait plus du tout.

Il m'étudiait, car déjà, je fixais avec désir la bouteille de rhum, ainsi que toutes les autres bouteilles alignées sur le comptoir, qui n'attendaient que je les boive.

— À la fin de la soirée, tu seras tout à fait capable d'encaisser. À un certain point, tu vas devenir enragée contre moi, au moment où je te dirai que tu ne peux plus boire. Justement, il faut que tu m'aides à reconnaître ce point où un verre de plus équivaldrait à un verre de trop. Tu es la seule à pouvoir te dominer, ma petite fille. Mais ce soir, pour commencer, je sifflerai quand tu devras commencer à limiter ta consommation et à te retenir. Compris ?

— Compris. Mais je me demandais... Euh... Vas-tu aussi me former aux drogues ?

— Non, tu ne prendras pas de drogues, Anna, jamais.

Il poursuivit avec une conviction à toute épreuve.

— Dans ton cas, il ne saurait y avoir d'extase quand il est question de drogues. Tout ce que tu rechercheras, dès le début, c'est à te défoncer, sinon pire. Je n'ai pas l'intention de te faire travailler, mais tu dois tout de même avoir certaines connaissances de base, au cas où... Bon, es-tu prête à boire ?

Je hochai la tête, ce qui lui fit froncer les sourcils. Apparemment, j'avais montré trop d'enthousiasme.

Neuf heures, deux pizzas, une bagarre, deux séances de vomissement, des millions de sifflements, de grignotages et d'innombrables verres plus tard, nous savions désormais que je pouvais boire un verre toutes les 18 minutes, ou trois à l'heure, pas un de plus. En effet, mon père dut reconnaître qu'en dépit de la faculté qu'avait mon corps de brûler l'alcool, j'étais ce qu'il appelait une « petite buveuse ». Si je continuais à boire de manière régulière, mon degré de tolérance augmenterait, mais pour le moment, il valait mieux rester conservateurs dans nos estimations.

J'appris les recettes des cocktails les plus populaires. Je savais que je détestais l'alcool sec, à l'exception de la téquila. Oui, la téquila, c'était vraiment mon truc. Pour ce qui était du vin, il me

donnait des brûlures d'estomac, de sorte que ce qu'il y avait de plus sûr pour moi, c'était la bière.

Il y eut encore un autre accrochage entre Patti et John LaGray quand elle sortit de sa chambre pour préparer le repas. Elle fut contrariée quand il insista pour commander de la pizza plutôt que de la laisser mitonner ses propres plats. Il faut dire que la cuisine était dans un désordre total. Toutefois, la pizza était un luxe que nous ne nous permettions jamais. Quand il souligna que seul l'orgueil empêchait Patti de le laisser payer, elle croisa les bras et se mit à faire la tête, lui répondant qu'il pouvait bien commander sa « satanée pizza ».

Juste à ce moment-là, tout cet alcool me faisait planer, mais quand leur stupide petite dispute commença à me faire glousser de rire, le regard noir que Patti me lança me fit retrouver mes esprits en un clin d'œil.

Tout au long de cette soirée, mon père me posa de nombreuses questions sur ma vie. Notamment, il voulut tout savoir sur Jay, de même que sur les quatre Neph dont j'avais fait la connaissance. Le cas de Kopano l'intéressa tout particulièrement.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'Alocer puisse avoir un petit faible de ce genre. Voilà qui donne à réfléchir...

— C'est plutôt drôle, n'est-ce pas ? répondis-je, incapable de bien articuler. La plupart des gens cherchent à cacher ce qu'ils font de mal. Les ducs, eux, cherchent à cacher ce qu'ils font de bien.

Pendant que je m'absentais aux toilettes pour une dernière fois ce soir-là, il en profita pour aller chercher un sac d'école violet et noir, sur lequel il y avait toujours les étiquettes et qui était resté dans le coffre de sa voiture de location.

— C'est pour vous, les filles.

Il déposa le sac sur le divan, entre Patti et moi.

— S'il vous plaît, acceptez-le sans discuter. Et écoutez-moi bien. Anna, tu as besoin d'une montre, de même que de changer de style. Je m'attends à ce que tu t'y mettes dès demain.

J'opinaï, à peine encore capable de garder les yeux ouverts.

— Une dernière chose. Les filles, je ne pense pas que vous devriez retourner à l'église.

Voilà une chose à laquelle je n'avais jamais pensé. C'était vrai qu'il y avait tant d'aspects de ma vie qui juraient chez un enfant de démon.

— Nous pouvons très bien faire nos petites prières ici même, me rassura Patti en me massant le dos.

Toute cette soirée avait été une révélation pour nous deux. Nous devons faire certains changements, afin de sauver les apparences et de ne pas nous faire remarquer par les démons.

— Ouvrez le sac.

Mon père croisa les bras sur sa poitrine, dans la position typique des videurs, tout en faisant un signe de tête en direction du sac d'école.

J'ouvris le sac, et Patti et moi nous cognâmes la tête en essayant de distinguer son contenu. Puis, nous nous regardâmes l'une l'autre, nos visages séparés de seulement quelques centimètres. Le sac

était rempli de liasses d'argent. Je sus immédiatement ce que Patti pensait, quand je vis son aura devenir grisâtre : cet argent était lié à la drogue. C'était de l'argent sale, acquis au prix du sang. Mon père savait très bien ce que nous pensions, lui aussi.

— Peu importe d'où cet argent provient, il est maintenant en votre possession, et le mieux qui vous reste à faire, c'est de savoir en faire un bon usage. Pour commencer, je vous recommande de faire l'achat d'un coffre-fort ininflammable. Par ailleurs, tu trouveras un téléphone cellulaire dans la pochette de côté. Mon numéro est en mémoire. Appelle-moi au besoin, mais je ne peux te garantir que je répondrai. Toutefois, si je ne réponds pas et qu'il s'agit d'une urgence, envoie-moi le texto « A911 », pour « Anna urgence ». Mais ne laisse pas de message et ne m'envoie pas de textos détaillés.

Je me levai et serrai son corps puissant dans mes bras, appuyant ma tête contre le cuir souple de sa veste. Il me passa la main dans les cheveux, comme il l'avait fait la nuit précédente.

— Quand va-t-on se revoir ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, je vais devoir me déplacer. Mais veux-tu me faire une autre faveur ?

Je me reculai pour le regarder.

— Fouille dans l'autre pochette du sac, me dit-il.

J'enfonçai la main dans la petite pochette et en tirai une clé attachée à un gros porte-clés noir muni de boutons qui servaient à verrouiller et à déverrouiller les portières d'une voiture. Je levai brusquement la tête et vis son air grave, tandis que Patti se couvrait la bouche, sans rien dire.

— Il n'est plus question que des garçons t'emmènent en voyage, compris ?

Sa voix était rugueuse.

— À partir de maintenant, tu peux prendre toi-même soin de toi. La dernière chose dont tu as besoin est d'être distraite par quelque garçon et de rendre cette situation encore plus compliquée qu'elle ne l'est déjà. Tu dois me promettre de ne plus voir le fils de Pharzuph.

J'ouvris la bouche, la gorge sèche, incapable de répondre, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur mon front.

— J'ai déjà essayé de le lui interdire, John, le prévint Patti. Mais dans mon cas, les résultats n'ont pas été très bons.

— Avez-vous vu comment il la regarde ?

Son regard était fixé sur Patti, mais il me désignait.

— Oui, tout comme j'ai vu comment elle le regarde. En vérité, je pense qu'ils ont besoin l'un de l'autre.

— Ces deux-là ont besoin l'un de l'autre comme une balle de revolver a besoin d'une cible. Faites-moi confiance. J'ai déjà vu des Nephilim être tués parce qu'ils étaient tombés amoureux et que cela nuisait à leur travail.

— Alors, tu n'as pas à t'en faire, parce que nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre, intervins-je. Il ne m'aime pas.

Papa soupira.

— En tout cas, il doit ressentir quelque chose, parce qu’il ne veut absolument pas que cet autre garçon s’approche de toi.

— Y aurait-il quelqu’un d’autre à qui tu t’intéresses ? me demanda Patti.

J’enroulai mes couleurs avant de les cacher en moi et je remis en place mon écran afin qu’on ne puisse plus les distinguer. Puis, en pensée, je vis l’image de Kopano, de sa jolie petite fossette un instant, avant de la repousser.

— Je ne suis pas encore prête pour y penser, répondis-je.

Mon père leva la tête vers le plafond et pressa ses deux énormes mains sur son visage, ce qui étouffa sa voix.

— Je suis vraiment trop vieux pour tout ça.



RENTRÉE SCOLAIRE

Lorsque l'école recommença une semaine plus tard, je savais que tout irait mal. Jay m'avait prévenue qu'il y avait eu beaucoup de spéculations et de rumeurs pendant tout l'été au sujet de ce qui s'était passé entre Scott et moi à la fête. Mais tout de même, je ne m'étais pas attendue à ce que tout le monde chuchote dans mon dos, en tout cas, pas à ce point-là.

Toute cette attention me rendait mal à l'aise. En outre, mon don de presque 35 centimètres de cheveux au salon Boucles d'amour, mes mèches blond platine et mes sourcils épilés avaient encore plus attiré l'attention sur moi.

Bobby Donaldson, un lanceur de l'équipe de baseball du lycée, et l'un de ses meilleurs joueurs, qui ne m'avait jamais adressé la parole, vint me dire bonjour à mon casier avec une de ces auras rouges de désir avant le début des cours.

— Hé, beauté, comment vas-tu ?

— Euh, ça va ?

— Je m'appelle Bobby. D'où viens-tu ?

Irritée, je fermai mon casier, passai la sangle du sac d'école violet et noir sur mon épaule, puis tentai de placer de longues mèches de cheveux derrière mes oreilles, de manière à me dégager le visage.

— Je ne suis pas une nouvelle. Tu me connais. Anna Whitt ?

Il balaya les traits de mon visage du regard.

— Il fait vraiment chuuud, hein ?

Je me forçai à ne pas lever les yeux au ciel en le quittant. Mais il courut pour me rejoindre.

— Alors, es-tu sortie avec Scott ? hurla-t-il pour pouvoir se faire entendre dans le vacarme des voix excitées par le premier jour d'école.

— Non, pas du tout.

J'accélérai, évitant d'autres personnes qui traversaient le couloir, mais Bobby était toujours derrière moi.

— Pas de problème, si c'est le cas. Au fait, veux-tu sortir avec moi, un de ces quatre ?

Je m'arrêtai si brusquement qu'il heurta une fille qui arrivait dans la direction opposée.

— Ce n'est que moi, Bobby. Je suis toujours la même fille un peu bizarre, un peu prude, avec laquelle tu as été dans le groupe de jeunes et en classe de sciences ces trois dernières années et à laquelle tu n'as jamais adressé la parole. La seule chose qui a changé, c'est que je suis allée à une fête

l'été dernier et que j'ai maintenant une nouvelle coupe de cheveux.

— On m'a raconté que tu n'es plus si prude qu'auparavant.

Avant que j'aie le temps de lui faire une réponse boiteuse pour lui dire combien il se trompait, il se montra taquin et me pinça la joue, puis me quitta pour se diriger vers sa classe. Je ravalai ma colère et fis un effort pour que mes yeux ne se remplissent pas de larmes. Il n'était pas question que je me mette à pleurer à cause de Bobby. Sur ce, je me rendis à mon premier cours de la journée.

Une fois l'heure du déjeuner arrivée, il était clair que je n'avais pas considéré aussi sérieusement que j'aurais dû la mise en garde de Jay. En effet, la rumeur était alors ingérable. Je pouvais bien ne pas m'occuper des murmures et des regards que me lançaient les autres lycéens, mais je ne pouvais pas faire abstraction du fait que beaucoup d'entre eux me poursuivaient de leurs questions.

— Que s'est-il passé entre Scott et toi ?

— Il dit que tu mens quand tu prétends qu'il t'aurait droguée.

— Es-tu vraiment sortie avec le batteur d'un groupe rock ?

— Je fais une fête en fin de semaine, veux-tu venir ?

À chacun d'eux, je fis la même réponse :

— Je ne veux pas en parler.

Ensuite, j'eus un cours avec Scott : espagnol, de nouveau. Il était assis à l'autre extrémité de la classe, et jamais il ne regarda dans ma direction. Même Veronica m'évita. Elle était peut-être trop mal à l'aise, après toutes ces histoires de meilleures amies. En fait, ils étaient les seules deux personnes du lycée à *ne pas* vouloir me parler.

Si par le passé j'avais cru être asociale, durant les premières semaines de cette année, je fus une véritable recluse. Tout le temps que j'étais à l'école, je regardais par terre, et dès la journée terminée, je rentrais à la maison. Je n'allais plus aux matchs de football, ni même chez Jay. Et il n'était évidemment pas question d'aller à des fêtes ou en boîte.

En dépit de tous mes efforts pour être invisible, tous les regards étaient rivés sur moi. Une seule personne fut capable de me sortir de cet état.

Lena était une fille timide, très studieuse, qui ne cherchait pas à se faire remarquer — et tous ces éléments de sa personnalité me plaisaient. En général, elle se cachait derrière son épaisse chevelure de boucles noires et brillantes. Elle était très réservée.

Or, un jour, entre deux cours, Lena vint me parler tandis que nous étions toutes les deux aux toilettes. Je compris plus tard qu'elle m'y avait suivie. Lena s'affairait à côté de moi, penchée vers le miroir pour inspecter sa peau blanche comme de la crème qui attirait mon attention. Nous étions toutes les deux en train de placer nos cheveux, quand elle se courba pour voir s'il y avait quelqu'un dans l'une des cabines, avant de me parler.

— Je...

Elle se mordit la lèvre pour se donner du courage.

— J'ai entendu parler de ce que Scott McCallister t'a fait.

— Ah ?

Je me mis à faire semblant de chercher quelque chose dans mon sac, au fond déçue qu'elle se soit abaissée à s'occuper de tels ragots, dans l'espoir qu'elle change de sujet. Je faillis ne pas entendre ce qu'elle me dit ensuite, tant elle parla bas.

— Il m'a fait la même chose.

Je me raidis avant de la regarder :

— C'est vrai ?

— Oui, enfin, d'une certaine manière.

Elle changea de position, fixant les fissures sur le mur carrelé.

— L'année dernière, lors d'une fête pendant les vacances de Noël.

Ainsi, Kaidan avait raison. Ce n'était pas un incident isolé. Je vis l'aura grise de nervosité de Lena s'assombrir d'appréhension parce que je ne lui répondais pas immédiatement.

— Je te crois, Lena.

À ces mots rassurants, ses soucis tout gris furent remplacés par le bleu ciel du soulagement.

— Est-ce qu'il...

Elle s'arrêta, incapable de poursuivre, mais je savais ce qu'elle voulait me demander.

— Non, lui répondis-je, on nous a interrompus juste à temps.

Elle continua d'éviter de me regarder dans les yeux et ajusta la sangle de son sac d'école sur son épaule.

— Tant mieux. Malheureusement, ce ne fut pas notre cas. Enfin, moi, il ne m'a pas droguée. En fait, il m'a convaincue d'en prendre. Ensuite, il m'a dit que j'en faisais trop, qu'il ne m'aimait pas et qu'il avait seulement voulu être gentil.

— Oh, mon Dieu, Lena, c'est...

Je ne savais que lui dire.

À ce moment, elle me regarda.

— Tu es la seule personne à qui j'en ai parlé. Je voulais seulement que tu saches que tu n'étais pas la seule.

— Merci, lui répondis-je.

Elle me fit un signe de tête et se dépêcha de sortir des toilettes. J'y restai encore deux minutes à réfléchir, ce qui me fit recevoir mon premier billet de retard de toute ma vie.

Jay était tout tremblant, quand il vint s'asseoir à côté de moi à la cafétéria. À l'autre extrémité, il y avait des membres des groupes de musique et de théâtre.

— Où est ton dîner ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas faim.

Ses genoux flageolaient, tandis qu'il lançait des regards noirs aux quatre coins de la cafétéria.

— Que s'est-il passé ? l'interrogeai-je en repoussant mon plateau.

— Rien.

Je me rapprochai de lui, mon estomac commençant à se nouer.

— Allons, raconte-moi.

— Je crains de me faire renvoyer.

— Pourquoi ? Qu'as-tu fait ? lui demandai-je.

— Rien, pour le moment.

— S'agit-il de Scott ?

Jay hocha la tête, sa bouche se serrant à la mention de ce nom.

— Si tu entendais ce qu'il raconte sur toi.

— Je ne veux pas le savoir, lui répondis-je. Et il ne vaut pas la peine d'avoir des problèmes, Jay.

— Je n'en suis pas si sûr. Ça pourrait bien valoir la peine de lui fermer la gueule.

Je suivis le regard plein de haine qu'il jeta en direction de Scott, qui se tenait près de la table où mangeait l'équipe des lutteurs. Il imitait une personne qui trébuchait et tombait. Ceux-ci le récompensèrent par leurs rires joviaux. Je ne pus m'empêcher de me demander le nombre de filles dont il avait profité.

C'en était trop. Même si je détestais les affrontements, il ne pouvait pas s'en tirer à si bon compte.

— Tu devrais parler de Scott à ton armoire à glace de père.

— Il le tuerait, lui répondis-je.

— Précisément.

Je posai la main sur son bras pour le calmer.

— Écoute-moi, veux-tu ? Je vais aller glisser un mot à Scott, mais tu dois d'abord me promettre de ne pas t'en mêler. Reste ici, ou sors de la cafétéria.

Jay resta silencieux un moment tout en se frottant les mains.

— Jay ?

— Bon, d'accord. Je vais rester ici, je veux voir ce qui va se passer.

Je me levai, vidai le contenu de mon plateau avant de le ranger sur le chariot. Scott s'était assis à la table d'à côté, en face de Kristin Miller et de Veronica. Je pris une grande respiration pour me donner du courage, puis je me dirigeai vers lui, les jambes flageolantes.

— Je voudrais te dire un mot.

Je lui avais parlé calmement, afin de ne pas attirer l'attention sur nous. Je sentais mes tempes palpiter et ma gorge se serrer. Il me regarda des pieds à la tête, par-dessus son épaule, comme si j'avais été en train de me vautrer dans une soue à cochons.

— À quel sujet ?

Il se leva et me dévisagea, utilisant sa carrure pour m'intimider et me faire reculer.

— Au sujet des regrets que tu éprouves d'avoir raconté tous ces mensonges sur moi, alors que tout ce que j'ai fait, c'est d'essayer d'être gentil avec toi ?

Je pris une grande respiration avant de lui répondre.

— S'il te plaît, Scott, allons discuter seul à seul dans le couloir.

— Moi, je n'ai rien à cacher.

Il laissa tomber ses bras le long de son corps.

Dans un premier temps, j'avais eu l'intention de lui parler en privé, mais s'il voulait que ça se transforme en une scène en public, tant pis. Je serrai les poings, plus déterminée que jamais.

— Je n'ai aucun regret, parce que je n'ai raconté aucun mensonge, et tu le sais très bien, lui dis-je. C'est toi qui lances des rumeurs à mon sujet.

— Comme si j'avais eu besoin de te droguer, me répondit-il.

Toute la table nous regardait et nous écoutait.

— Tu étais désespérée, tu t'accrochais à moi.

Je fis de mon mieux pour ne pas me laisser affecter par sa laideur morale, car je devais rester alerte. Je me plaçai de manière à ne plus voir les gens qui nous regardaient, mais il n'y avait plus un bruit quand je lui répondis.

— C'est vrai que j'ai cru que tu voulais être gentil en m'invitant à cette fête, même si je me demandais pourquoi un garçon comme toi s'intéressait à une fille dans mon genre, mais maintenant je comprends. Tu savais très bien que si jamais la vérité finissait par se savoir sur tes intentions réelles, tout le monde te croirait parce que tu es populaire, et moi pas. Mais nous savons très bien, toi et moi, ce que tu as fait, tout comme Veronica et Kristin, d'ailleurs.

Kristin se mit à ricaner comme si j'étais folle, et ses couleurs étaient d'un orange boueux d'amusement à mes dépens. Quant à Veronica, ses yeux s'écarquillèrent, puis elle détourna le regard, recouverte de honte noire. Pour ce qui est de Scott, il était revêtu d'un tourbillon d'orgueil violet et gris de peur, une combinaison très dangereuse. Pendant une fraction de seconde, je considérai la possibilité de les influencer afin qu'ils avouent tous trois la vérité. Bien sûr, cela m'aurait donné satisfaction, mais il n'était pas question que j'entrave leur libre arbitre.

Je chuchotai ceci :

— Et aussi, je sais que je ne suis pas la première fille à laquelle tu t'en es pris.

Son regard se durcit.

— Penses-tu vraiment que qui que ce soit va croire des histoires pareilles ? Tu es malade mentale.

— Est-ce que tu demandes toujours aux malades mentales si tu peux les embrasser ?

— Ouais, c'est ça, répondit Scott. Dans tes rêves...

— Elle dit la vérité !

Nous nous retournâmes tous vers Veronica, qui venait de parler avec confiance et courage. Toutefois, moi, je pouvais voir qu'elle était alors enveloppée par les ténèbres de l'effroi.

— Ferme-la, toi, l'alcool, lui ordonna Scott. Avec ton gros nez, ne viens pas te mêler de ça.

— Tu es un menteur !

Elle se leva et se précipita hors de la cafétéria.

Scott se retourna vers moi avec mépris.

— De toute manière, tout le monde sait que tu n'es plus qu'une pute à musiciens, maintenant.

Ma paume se mit à me démanger, tellement j'aurais voulu le gifler.

— Tu devrais avoir honte, Scott.

— Ouhh, dit-il en remuant les mains dans les airs. Quelle répartie !

— Tu n'es qu'un imposteur, murmurai-je, et c'est vraiment triste. Tu te comportes de manière à impressionner des gens qui ne veulent pas de celui que tu es vraiment. Peut-être qu'au fond, c'est parce que, *toi-même*, tu ne sais pas qui tu es.

Des profondeurs de son âme s'éleva un orbe de noirceur hideuse, qui se mit à faire rage autour de lui. Ses narines se dilatèrent, tandis que j'osais faire un pas vers lui, afin de pouvoir lui parler assez bas pour que lui seul entende.

— Tu dois faire quelque chose afin de remédier à la haine que tu éprouves envers toi-même et arrêter de te défouler sur des gens qui ne t'ont rien fait. Il n'est pas trop tard pour être celui que tu voudrais être.

À ces mots, de la surprise, un sentiment de culpabilité et un peu d'espoir mal en point s'élevèrent des ténèbres vaseuses de son aura.

— Bonne chance, Scott.

Je le dépassai en me dépêchant de sortir de la cafétéria, le plus vite possible. Dans les toilettes, je retrouvai Veronica, qui se brossait brutalement les cheveux en face du miroir. Elle s'arrêta quand elle me vit entrer.

— J'aurais dû lui dire ses quatre vérités bien plus tôt, me confia-t-elle.

— Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave. Je l'ai laissé raconter tous ces mensonges sur toi pendant tout l'été et depuis plus d'un mois que l'école a recommencé. Je continuais d'espérer que ça se calmerait.

Elle balança sa brosse dans son sac à main et renifla.

— Merci de m'avoir soutenue.

Je savais combien il était difficile de ne pas se laisser influencer.

— Je sais que tout a très mal tourné à la fête de Gene, mais je me suis vraiment amusée avec toi, poursuivit Veronica.

— Moi aussi.

À ce moment-là, ses sentiments formaient un léger brouillard.

— J'ai entendu parler de ton aventure avec ce batteur. Est-il plutôt grand, avec les cheveux bruns ?

Je hochai la tête, et elle m'agrippa le bras, de nouveau enjouée soudainement.

— Oh, mon Dieuuu, je suis presque sûre que c'est le garçon qui te reluquait depuis le couloir à la fête.

— Ah oui, c'est vrai, je n'y pensais plus.

— Veux-tu venir chez moi, un de ces jours ? me demanda-t-elle.

Je décidai donc de faire preuve d'ouverture aux couleurs claires de son espoir et de sa joie, pour les laisser se combiner aux miennes.

— Oui, pourquoi pas. Et peut-être même que tu peux me donner un coup de main avec mes satanés cheveux.

J'avais tiré sur quelques-unes de mes longues mèches, comme pour lui montrer l'étendue du problème. Elle se mit alors à soulever du doigt les dégradés et à me complimenter sur ma coupe. Je me pris à m'émerveiller devant la nature humaine et sur le fait que quelque chose d'aussi charmant que l'amitié pouvait surgir de toute cette laideur.

Je découvris qu'il y avait beaucoup d'avantages à avoir enfin une fille pour amie. Du jour au lendemain, mes ongles d'orteils furent mieux vernis qu'ils ne l'avaient jamais été, car Veronica avait affirmé qu'il fallait absolument les vernir, si je portais des sandales. Certaines de nos meilleures conversations eurent lieu alors que nous étions assises par terre, dans sa chambre, tandis qu'elle était penchée sur mes pieds, un flacon de vernis à ongles à la main.

— Depuis ce qui s'est passé l'autre jour, Scott ne m'adresse plus la parole, me dit Veronica, vers la fin du mois d'octobre, après avoir m'appliqué du vernis bleu sur les ongles d'orteils. Et ça me convient tout à fait.

Plus d'un mois s'était passé depuis la confrontation à la cafétéria. J'avais craint, après cela, que la situation continue d'empirer, mais après une intensification des ragots, Scott abdiqua, et la rumeur cessa. D'ailleurs, j'avais entendu dire qu'il avait commencé à sortir avec une fille d'un autre lycée.

Cela m'avait permis de recommencer à passer du temps avec Jay et Veronica en dehors de l'école, mais je préférais aller chez l'un d'eux plutôt que de sortir. En effet, quand nous sortions, au centre commercial par exemple, j'étais toujours aux aguets, au cas où des chuchoteurs se montreraient, car l'idée qu'ils puissent s'en prendre à l'un de mes deux amis me rendait paranoïaque ou alors me faisait craindre de sembler avoir trop d'amitié pour des humains. Pendant ce temps, Veronica était toujours en train d'appliquer du vernis sur mes ongles d'orteils.

— Raconte-moi comment c'était avec Kaidan, voulut-elle savoir.

Le fait de penser à lui m'enthousiasma subitement, dans un premier temps, pour ensuite m'attrister. Il arrivait qu'il me manque tellement que c'en était insupportable, et je ne pensais qu'à lui pendant des heures. Je racontai à Veronica comment nous nous étions embrassés, sa manière sexy de me taquiner, mais il y avait trop de choses que je ne pouvais pas lui expliquer.

— Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas ?

Elle n'attendit pas ma réponse.

— À quand remonte la dernière fois que tu l'as vu ?

— Il y a environ trois mois.

— Il faut qu'on te trouve un nouvel homme.

— Non, je suis bien comme ça. Je ne veux pas sortir avec quelqu'un.

— C'est toujours *lui* que tu veux, voilà le problème, me dit-elle.

C'était vrai, je le voulais toujours.

— Et toi ?

Afin de changer de sujet, j'utilisai la même tactique de diversion qu'avec Jay, même si je n'avais pas envie d'entendre parler du garçon peu recommandable avec lequel elle sortait.

— Je pense qu'il commence à en avoir assez d'attendre.

Elle baissa la tête et se mit à vernir ses propres ongles d'orteils, alors qu'ils étaient déjà parfaits.

— Mais vous ne sortez ensemble que depuis quelques semaines, soulignai-je.

— Je sais bien, mais comme on se voit tous les jours, qu'on se téléphone tous les soirs, ça donne l'impression qu'on est ensemble depuis plus longtemps. En plus, hier soir, sais-tu ce qu'il m'a dit ? « Je ne vois pas pourquoi tu y attaches tant d'importance, ce n'est pas comme si tu étais encore vierge... »

En me rapportant ces paroles, elle avait imité le ton dépité du garçon.

Cela me rappela la relation de Veronica avec Mike Ramsay, qui avait duré toute notre année de troisième, et je ressentis le besoin de la protéger.

— Il ne devrait pas te dire des choses pareilles. C'est un moment important, que tu sois vierge ou non. Ne fais rien avec lui juste parce que tu te sens coupable.

— Ce n'est pas le cas. En fait, il n'essaie pas d'être méchant ou quelque chose du genre. Il m'a dit... qu'il m'aimait.

Dès qu'ils avaient commencé à sortir ensemble, j'avais tenté de lui faire comprendre que ce garçon me faisait une mauvaise impression, mais elle semblait déterminée à ne pas voir cette vérité. Et voilà qu'il lui disait qu'il l'aimait, alors que jamais ses émotions n'avaient eu le moindre ton de rose lorsqu'il était avec elle. Je pris bien soin de ne pas lui parler avec une voix qui trahirait ma contrariété.

— Ce ne sont que des mots, Roni. S'il t'aime, il va te le montrer en attendant que tu sois prête.

— Ouais, c'est vrai... Toi, combien de temps as-tu fait attendre Kaidan ?

Mal à l'aise, je grattai un peu de vernis qui avait dépassé sur la peau d'un de mes orteils.

— On ne l'a pas fait. On s'est seulement embrassés et tout ça.

— Vraiment ?

Elle me regardait, surprise. Je lui pris le flacon de vernis à ongles qu'elle tenait toujours et qu'elle était sur point de renverser sur son tapis blanc cassé sans même s'en rendre compte, sur lequel je remis le bouchon.

— Alors, es-tu toujours vierge ?

— Oui, contrairement à ce que prétend la rumeur.

Pensive, elle posa son regard sur sa collection de licornes qui datait de son enfance.

— Parfois, j'aimerais l'être encore. Mais ce n'est pas une chose qu'on peut ravoïr, malheureusement.

Elle renvoya son épaisse chevelure derrière ses oreilles. Depuis l'été, ses cheveux coupés au carré avaient bien poussé et lui arrivaient à l'épaule. Ils étaient alors teints en noir, avec une mèche de devant violette. Elle se racla la gorge et étira les jambes.

— Toi, tu es croyante, non ?

— Oui.

Ma réponse provoqua chez elle une puissante vibration de sentiments négatifs. Je fis semblant de continuer à me concentrer sur mes orteils, afin de lui laisser le temps de réfléchir.

— Me juges-tu ? me demanda-t-elle. Tu sais, pour ce qui s'est passé l'an dernier ?

Je ne savais pas de quoi elle voulait parler et je la regardai avec un air perplexe.

— Que s'est-il passé l'an dernier ?

— Tu sais bien, amorça-t-elle en jouant avec la frange du tapis. Je me suis fait avorter.

Cela me fit un coup au cœur. Je me souvenais vaguement qu'il y avait eu une rumeur au début de l'année précédente, au sujet d'une fille qui s'était fait avorter, mais je n'avais jamais cherché à savoir de qui il s'agissait.

— Je ne te juge pas du tout, Roni.

Immédiatement, elle fut soulagée.

— Mon père m'a forcée à le faire, me confia-t-elle en avalant sa salive.

Veronica était une petite dure, pas comme moi, mais elle devait retenir ses larmes.

— Elle aurait cinq mois aujourd'hui.

— Elle ? lui demandai-je en murmurant.

Elle haussa les épaules.

— Dans mes rêves, c'était toujours une fille. Ce n'est pas que je voulais un enfant, mais... Je ne sais pas. Ça a rendu mon père fou. Il est allé voir les parents de Mike. Ils se sont ligués pour nous forcer à arrêter de sortir ensemble. Bien sûr, en un rien de temps, Mike s'est trouvé une nouvelle copine...

Veronica claqua des doigts.

— Enfin, peu importe, le pire a été d'aller à la clinique. Dehors, il y avait tous ces gens...

À ce souvenir, ses couleurs s'assombrirent de nouveau.

— Des manifestants ? lui demandai-je.

— Oui... Ils avaient des pancartes avec des images. J'ai essayé de les ignorer, mais quand je l'ai croisée, une dame a craché sur moi. Elle m'a dit : « Tu es une meurtrière, tu vas brûler en enfer. »

Il me fallut repousser le tourbillon gris et noir de culpabilité, de colère et de peur qui irradiait de Veronica, car je devais déjà combattre mes propres émotions, et c'était trop pour moi. Ma poitrine était contractée, et ma voix était plus grave qu'à l'habitude.

— Elle n'aurait jamais dû te dire une chose pareille. C'était mal. Les gens sont censés aimer leurs prochains et s'entraider, non les juger. Elle ne pouvait pas savoir ce que tu ressentais dans ton cœur.

Veronica me laissa lui prendre la main, nos bras ballants entre nous, mais se tenant par les doigts. Elle fixait toujours ses orteils, mais tout doucement, la noirceur qui s'était emparée d'elle diminuait.



HALLOWEEN

Je ne pouvais pas imaginer comment j'avais pu laisser l'équipe du tonnerre, composée de Jay et de Veronica, me faire sentir coupable si je refusais d'aller à cette fête d'Halloween. C'était la première fois que j'allais en boîte depuis le soir où j'avais rencontré les autres Neph. Ce soir-là, quatre groupes étaient au programme, mais pas Lascif. Toutefois, je savais bien que Kaidan serait là, car c'était lui qui avait donné l'invitation à Jay. Je me sentais me crispier juste de penser à lui.

Jay, Veronica et moi avons traversé un stationnement bondé de voitures pour arriver à une espèce de clairière géante remplie de plusieurs centaines de personnes qui chahutaient. En effet, la fête avait lieu dans un champ où une scène avait été improvisée pour les groupes. Nous nous étions placés en bordure de la foule, juste à la lisière de la forêt.

Il y avait une sensation de folie dans l'air, avec tous ces gens costumés. Je pus voir un homme des cavernes transporter sur son épaule une Wonder Woman qui en hurlait de plaisir, tandis que d'un côté un robot aidait un extraterrestre à boire de la bière à l'entonnoir, pendant que de l'autre côté, des personnages de Pokémon installaient un fût de bière et que devant la scène, la foule sautait et dansait de manière endiablée.

J'étais en train de me demander quel genre de costume aguichant Kaidan porterait. Celui d'Adam avec un pagne ? Et qui serait l'Ève qui l'accompagnerait ce soir-là ? N'importe quoi !

Mauvaise idée.

Je rajustai la robe en lycra noire moulante que je portais. Au moins, les manches étaient longues, et la robe descendait jusqu'à mes chevilles. Elle avait servi de costume à Veronica au collège, et elle me jurait qu'elle n'était pas trop serrée pour moi. Elle n'avait aucun scrupule à mentir.

En outre, mon visage, mon cou et mes mains étaient recouverts de maquillage vert, et je m'étais bricolé une verrue postiche avec de la gomme à mâcher, que je m'étais placée sur le nez, à la consternation de Veronica. Je portais aussi une perruque noire miteuse et un chapeau de sorcière noir bien pointu.

Veronica, quant à elle, s'était déguisée en une séduisante Minnie Mouse avec une robe rouge à pois blancs, tandis que Jay, lui, était un pirate à cache-œil et au faux perroquet tout à fait étrange, installé de travers sur son épaule.

De ma place, les bras croisés, j'examinai la foule. Soudain, mon regard s'arrêta sur un gorille de haute taille qui regardait dans notre direction. Dans la fourrure de sa poitrine, il portait un insigne rouge. Je ne sais combien de temps nous nous fixâmes l'un l'autre, sans bouger, avant que je finisse

par lui envoyer la main.

— À qui envoies-tu la main ? me demanda Veronica.

— Euh, à ce gros singe, je pense que c'est... nous qu'il regarde.

Juste à ce moment-là, le gorille se gratta l'aisselle. Ce geste idiot me remplit de joie, mais il n'était pas question que ce soit moi qui fasse le premier pas.

Je me retournai vers mes amis et me grugeai les ongles d'anxiété.

S'il te plaît, viens nous retrouver.

Quand je regardai de nouveau dans sa direction, je pus constater qu'il se dirigeait vers nous.

« Super ! »

Mais mon pouls se mit à devenir fou.

Veronica gloussa de rire quand elle le vit arriver, mais elle se tut complètement lorsqu'il retira sa tête de gorille et secoua ses cheveux humides de sueur. Du coin de l'œil, je vis les pois blancs de sa robe se recouvrir d'un rouge brillant. Je mentirais, si je disais que ça ne m'irrita pas, mais en même temps, je pouvais difficilement la blâmer. Aussi fus-je soulagée quand il s'adressa à Jay.

— Ohé, moussaillon ! lui dit Kaidan.

— Quoi de neuf, mon vieux ?

Jay tendit le bras dans sa direction, et ils se claquèrent la main pour ensuite se la serrer un instant.

— J'ai une nouvelle blague à te raconter, amorça Kaidan.

Jay hocha la tête. Il était tout ouïe.

— Quelle est la différence entre un batteur et une obligation d'épargne ?

— Aucune idée. Qu'est-ce que c'est ?

Jay rayonnait d'un jaune brillant.

— Quand une obligation d'épargne vient à échéance, elle a pris de la maturité et rapporte enfin de l'argent, elle.

Ils poussèrent de bons gros rires gras et se claquèrent de nouveau la main. Pendant qu'ils ne faisaient pas attention à nous, Veronica jeta un coup d'œil à Kaidan et fronça les sourcils en me regardant, pour m'encourager à lui parler. Je fis immédiatement non de la tête, et elle me dévisagea, incrédule. Au moins ses couleurs s'étaient-elles normalisées. Puis, Kaidan se tourna vers nous deux.

— Voici mon amie Veronica, la lui présentai-je. Et voici Kaidan.

— Oh, Anna m'a beaucoup parlé de toi, ajouta-t-elle avec un grand sourire.

Il leva un sourcil, mais il ne saisit pas la perche. Au lieu de cela, il me regarda de manière insolente.

— Belle verrue.

Puis, après s'être penché vers moi, sans me toucher, il envoya promener la verrue sur le bout de mon nez d'une chiquenaude.

Ce geste fit ricaner Veronica bruyamment, preuve que c'est elle qui aurait dû se trouver dans mon costume.

— Je t'avais bien dit que c'était une mauvaise idée ! jubila-t-elle.

Du bout du doigt, j'étendis mon maquillage autour de mon nez pour remplir l'espace blanc. Une fois que j'eus fini, je m'aperçus qu'il était toujours en train de me regarder.

— Tes cheveux ont beaucoup poussé, lui dis-je.

— Tout comme ton derrière.

Je sentis mes yeux s'écarquiller et mon visage rougir. Veronica, elle, se mit à rire comme une folle, pliée en deux, et même ce traître de Jay pouffa de rire.

J'aurais vraiment préféré que Kaidan ne soit pas si observateur, mais c'était vrai. Ces courbes féminines, qui jusqu'alors m'étaient restées étrangères, commençaient finalement à apparaître sur mon corps. Avec cette stupide robe, elles étaient encore plus apparentes.

— Mon vieux, tu peux tout te permettre, toi, dit le pirate au gorille à l'air si sérieux.

— C'était censé être un compliment.

— C'était trop drôle, ajouta Veronica avant de prendre Jay par le bras et de l'entraîner. Viens, on va se chercher quelque chose à boire.

Elle me fit un clin d'œil, et tous deux s'éloignèrent tranquillement. Mal à l'aise, je me concentrai sur l'herbe sèche et toute piétinée sous nos pieds, sur les canettes qui traînaient par terre, avant de trouver le courage de dire quelque chose.

— Mon père m'a donné un téléphone cellulaire. Et une voiture. Et plein d'argent.

Kaidan posa la tête de gorille sur le sol et sortit son propre téléphone d'une poche toute poilue. Il souffla sur les peluches brunes encore accrochées dessus. Puis, il me fit signe qu'il m'écoutait, ses pouces poilus au-dessus du clavier. Je commençai à lui dire mon numéro, mais son front se plissa de frustration, en raison de ses grosses pattes de gorille.

— Passe-le-moi, lui dis-je en lui prenant son téléphone.

Le fait d'enregistrer mon numéro dans son cellulaire m'excitait terriblement.

Quand ce fut fait, il remit son téléphone dans sa poche et me regarda avec curiosité.

— Comment s'est passée ta formation avec ton père ?

— Je suppose que ça s'est bien passé. Je croisai les bras. Maintenant, je sais jusqu'à quel point je peux boire et des trucs du genre.

Il hocha la tête en m'examinant. J'avais pensé que j'aurais l'impression de ne pas me faire remarquer et de me sentir en sécurité dans un costume, mais à ce moment, au contraire, j'aurais tellement préféré ne pas avoir la peau toute verte. De plus, je scrutais la foule, aux aguets à cause des chuchoteurs éventuels, ce qui ajoutait à mon besoin d'être franche avec Kaidan.

— Maintenant, je comprends ce que tu voulais dire au sujet du danger d'être... ensemble.

Je me rapprochai de lui.

— Avant, je ne saisissais pas, Kai, mais ce n'est plus le cas.

La musique avait commencé, et comme il s'était tourné vers la scène, il ne me faisait pas tout à fait face. Sa tête suivait le rythme de la musique, et je me demandai s'il s'en rendait compte.

— Je suis consciente que c'est risqué de se voir, poursuivis-je. Mais on pourrait se téléphoner, quand ton père n'est pas dans le coin. Si tu voulais...

Après lui avoir dit cela, je me préparai à sa réaction, avec un certain espoir.

— Ce n'est pas une bonne idée, me répondit-il tout en regardant le groupe.

J'eus soudain peur d'être allée trop loin, de m'être trop ouverte à lui, et un sentiment de panique commença à monter en moi. À tout moment désormais, il risquait de se fermer, et notre conservation se terminerait de cette manière, alors qu'il y avait encore tant de choses que j'aurais voulu lui dire.

Puis, des cris se firent entendre dans un groupe de personnes près de nous. Un garçon déguisé en Yoda utilisait le robinet du fût pour asperger de la bière sur la foule. Kaidan les regarda, tandis que j'approchai. Quelques centimètres seulement nous séparaient, à cet instant.

— Je pense tout le temps à notre voyage, murmurai-je.

Silencieux, il continuait à regarder le groupe jeter Yoda par terre.

— T'arrive-t-il d'y penser ?

Il me répondit tout en examinant la foule.

— Parfois.

Il me repoussait. Mon inquiétude s'éleva encore d'un degré. J'attrapai sa poitrine de gorille poilu des deux mains pour le forcer à me regarder, mais il refusa de le faire.

Je ravalai mes émotions, sans le lâcher.

— Pourquoi as-tu invité Jay à cette fête ?

— Je ne sais pas vraiment, me répondit-il.

— Je ne peux plus vivre comme ça, Kai. J'ai besoin de savoir ce que tu ressens pour moi. J'ai besoin de le savoir, quoi que ce soit, pour au moins pouvoir tourner la page.

— Je pensais qu'au point où on en était, on avait réglé cette question.

Il me regarda finalement d'un air sévère, et je dus me retenir pour ne pas me mettre à lui taper dessus.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, lui dis-je.

Il continua de me regarder dans les yeux, sans répondre. Ça se passerait donc comme ça ? Très bien. Je le lâchai et m'éloignai de quelques pas. Il faisait noir, à ce moment. Deux braseros avaient été allumés, et j'avais l'impression que la danse sensuelle des flammes me narguait. Une fumée noire et étouffante s'en élevait.

— Puisque c'est comme ça, n'invite plus Jay à aucune fête, Kaidan. Car s'il y a la moindre chance que tu sois là, je n'irai pas. Ça me fait trop mal de te voir.

— Alors, pourquoi es-tu venue ? me demanda-t-il, sans toutefois paraître souhaiter entendre ma réponse.

Oui, en effet, pourquoi ? Le poids du chapeau et de la perruque sur ma tête était devenu insupportable. Je les retirai et les laissai tomber par terre, mes cheveux tout emmêlés me tombant sur les épaules. Je n'arrivais pas à trouver à lui répondre.

Sa bouche s'ouvrit de surprise, quand il vit comme j'avais les cheveux courts, mais il se reprit rapidement et la ferma.

— Alors, tu devrais partir, me dit-il, à voix basse.

Complètement stupéfaite, je hochai la tête en signe d'accord. Il ne s'ouvrirait pas à moi, ni ce soir-là, ni jamais. Voir son air dur et indifférent me faisait mal. Je ne pus même pas me forcer à lui dire au revoir quand je me détournai, sans savoir vraiment où j'allais.

« Ne te retourne pas ! », m'ordonnai-je.

En plus, je n'avais aucune idée de l'endroit où mes amis pouvaient être.

— Attends, me cria Kaidan derrière moi.

Je fermai les yeux un instant, mais je continuai de m'éloigner. Puis, je sentis sa main me prendre le poignet, me faire faire un demi-tour et m'attirer contre sa poitrine. Son visage était si près du mien. D'une main soyeuse de fourrure, il prit le bas de mon visage et frotta son pouce sur ma lèvre supérieure, ce qui me fit tressaillir.

— Que fais-tu ?

— Je...

Il semblait ne pas en être sûr, lui-même.

— Je voulais voir tes taches de rousseur.

Une tendresse vulnérable traversa son visage, qui me fit encore plus mal que sa froideur. Il me fallut toute ma force pour ne pas le supplier de m'embrasser une dernière fois. Mais aussi vite que son air s'était adouci, il redevint dur comme de la pierre.

— Qu'attends-tu de moi, Kai ?

— Pour commencer ?

Sa voix avait pris ce ton grave, si dangereusement séduisant.

— Je veux faire connaissance avec chacune des taches de rousseur sur ton corps.

Je fus secouée d'un puissant frisson d'excitation.

— Donc, quelque chose de strictement physique ? lui demandai-je pour que tout soit clair. Est-ce tout ce que tu veux ?

— Dis-moi que tu me détestes, exigea-t-il.

Quand il prononça ces mots, je sentis sa respiration sur mon visage.

— Mais je ne te déteste pas. J'en serais même incapable.

— Si, tu le pourrais, m'assura-t-il en me serrant plus fort contre lui. Et tu le devrais.

— Je te laisse m'ignorer, lui dis-je d'une voix tremblante, mais seulement parce qu'il le faut. Je dois passer à autre chose, mais je ne te détesterai jamais.

— Celle qui m'aura échappé, murmura-t-il.

— Personne ne t'a échappé, le corrigeai-je. Et mon Dieu, si tu te mets à nous comparer à une équipe qui joue en prolongation...

Il me relâcha si soudainement que je me sentis reculer en trébuchant. Je devais m'en aller le plus

vite possible, sinon je me mettrais à m'accrocher et à le supplier de m'avouer ce qu'il ressentait pour moi, quels que soient ses sentiments. Il fallait mettre fin à cette situation brutalement. Ainsi, comme je l'avais déjà fait à l'aéroport, je le quittai, le cœur terriblement lourd, sans me retourner. Le match était terminé.



DES FÊTES SANS JOIE

Bien sûr, j'avais déjà vu des gens dépressifs. J'avais été renversée par le désespoir qui aspirait tout l'air autour d'eux. Ils étaient entourés de nuages d'émotions troubles et aussi lourds que des sacs de sable.

Après l'Halloween, un de ces nuages glauques ne me lâcha plus. Cette morosité avait empiré, depuis mon retour de Californie. Chaque jour, je tentais de la dominer, grâce au rappel constant de l'espoir. De l'espoir pour la terre, de l'espoir pour l'humanité. Mais pas d'espoir pour Kaidan et moi.

Je composai avec la douleur en me refermant sur moi-même. Plus je passais de temps à dormir, mieux c'était. Je manquai quelques jours d'école et ratai un examen très important. Je perdis du poids. Mais je savais que le passage du temps me guérirait de ma douleur et que tout irait mieux. Je pourrais passer à autre chose. Je réussirais même à reprendre goût à la vie, à un moment donné, mais ce n'était pas encore pour ce jour-là.

À l'Action de grâce, Patti prépara mes mets préférés : de la purée de patates douces avec des guimauves, du pudding au maïs, de la tarte à la lime Key. Je savais que ce festin spectaculaire avait comme objectif de me faire sortir de ma tanière. Par ailleurs, nous fêtâmes seules toutes les deux. Par le passé, dans la matinée, nous avions l'habitude d'aller faire du bénévolat à la banque alimentaire, pour ensuite célébrer en dînant avec des amis que Patti avait rencontrés à l'église. Désormais, nous ne pouvions plus risquer de nous faire surprendre en train de faire de telles activités.

Patti bavardait de choses et d'autres et me servit une assiette débordante de nourriture. Bien qu'elle fit tout pour me le cacher, elle n'était pas heureuse ces temps-là, elle non plus. Je la regardai se découper de la dinde et en prendre une bouchée.

— Anna, s'il te plaît, mange un peu.

— Je n'ai pas vraiment faim.

— Ça, c'est parce que ton estomac s'est complètement rétréci.

Pour me mettre tout de même quelque chose dans la bouche, je pris un peu d'eau.

— Bon, tout ça a assez duré, dit-elle soudain en jetant sa serviette sur la table. Je vais téléphoner à Kaidan. Je sais qu'il a quelque chose à voir là-dedans.

Entendre ces mots me ramena à la vie.

— Non !

— Alors, j'exige que tu te secoues, m'ordonna-t-elle. Il y a trop longtemps que ça dure. Pour l'amour de Dieu, Anna ! Si je pensais que des antidépresseurs seraient efficaces pour toi, je t'aurais

amenée chez un médecin il y a belle lurette. Tu ne peux pas te laisser aller, tu dois continuer à faire des efforts dans tout ce que tu fais, en particulier à l'école.

— L'école est...

Dans mon état, j'étais incapable de formuler une phrase qui ait quelque sens que ce soit.

— L'école, c'est très important, renchérit Patti. Tout comme tu l'es, toi aussi. On ne peut pas flâner dans la vie, il faut être vigilant. Ta vie a un but. Que tu sois appelée à le comprendre aujourd'hui ou à 100 ans, tu dois tout de même être un membre productif de la société, entre temps. Est-ce que tu crois que je vais te laisser rester au lit pendant je ne sais combien d'années ?

Je fis non de la tête. Évidemment, elle avait raison. J'avais eu besoin de ce dernier mois pour faire mon deuil de Kaidan, mais il était alors temps de recommencer à vivre ma vie.

Je regardai mon assiette et je pris une petite bouchée hésitante de patates douces. Ce goût et ces arômes me rappelèrent de puissants souvenirs. Cette douceur me remplit de nostalgie, me rappelant l'amour et le bien-être de mon enfance. Quand je regardai Patti, des larmes laissèrent leurs traces chaudes tout le long de mon visage.

— Excuse-moi, Patti.

— Ma gentille petite fille.

Elle eut un sanglot et s'approcha. Nous pleurions ainsi ensemble toutes les deux, dans les bras l'une de l'autre. Alors, je me laissai aller à ressentir tous ces sentiments que j'avais refoulés jusque-là. Au-delà de mon inquiétude de ne jamais savoir ce que Kaidan ressentait, je souffrais de l'injustice d'être une Neph.

Pendant toute mon enfance, à chaque Action de grâce, Patti et moi avions l'habitude de dire chacune notre tour une des choses pour lesquelles nous remercions le Seigneur. D'année en année, ça se transformait en une compétition qui prenait de plus en plus de temps, car aucune de nous deux ne voulait être la dernière. Par conséquent, nous en arrivions à évoquer les plus infimes petites choses, et le tout se terminait en fous rires. Tandis que nous étions dans les bras l'une de l'autre, je ne pouvais m'empêcher de rendre grâce au Seigneur d'avoir Patti.

Je me dirigeai vers le stationnement en compagnie de Veronica et de Jay, lors de notre dernier jour d'école avant les vacances de Noël. Un vent froid soufflait, et je dus attacher ma veste. Chacun notre tour, nous nous reconduisions à l'école. C'était alors au tour de Jay.

Il déverrouilla la portière du côté passager et la tira d'un coup brusque pour l'ouvrir, ce qui la fit grincer. Je dus me battre avec le levier pour incliner le dossier du siège. Le mécanisme finit par fonctionner, et le dossier se rabattit contre le tableau de bord, ce qui me permit de monter dans la voiture. Je ne savais pas exactement quand le changement avait eu lieu : désormais, c'était moi qui prenais place sur la banquette arrière, et Veronica s'asseyait devant.

Tandis que les voitures sortaient l'une à la suite de l'autre du stationnement, nous croisâmes Kaylah et son groupe d'amies. Kaylah remua les doigts en direction de Jay, qui leva la main du volant pour la saluer.

— T'intéresses-tu toujours à elle, ou quoi ? lui demanda Veronica.

Au moment de poser cette question, du vert vint colorer son aura.

— Non..., lui répondit-il.

Je les examinai tous les deux à quelques reprises. Euh, de *quand* datait tout cela ?

Le fait de n'avoir rien vu de ce qui naissait dans la vie de mes deux amis me fit me sentir encore plus mal.

Je me penchai vers eux, autant que la ceinture de sécurité me le permettait.

— Hé, les amis, peut-on se voir pendant les vacances ? leur demandai-je.

Un soulagement joyeux vint remplir leurs auras, et le sentiment de culpabilité que j'éprouvai à cette vue me fit l'effet d'un coup de couteau.

— Il était temps, dit Jay, qui trouva mon regard par le truchement du rétroviseur.

— Ouais. En plus, tes ongles d'orteils doivent avoir bien besoin d'être vernis, ajouta Veronica.

— Excusez-moi d'avoir été... vous savez... tellement dans ma bulle, ces derniers temps.

Aucun des deux ne brisa le silence, se regardant l'un l'autre comme s'ils avaient été en train de tirer à la courte paille mentalement afin de déterminer qui aborderait le sujet.

C'est Veronica qui perdit.

— Que s'est-il passé à l'Halloween ? me demanda-t-elle.

— Kaidan et moi, nous nous sommes mis d'accord pour ne plus jamais nous revoir.

— Ce garçon fait vraiment tout pour que tu ne saches plus quoi penser, dit Veronica. Je n'aime vraiment pas ça.

— Ouais, eh bien, maintenant, c'est officiellement terminé, et je suis prête à passer à autre chose.

Veronica soupira.

— Certaines choses ne sont pas destinées à se concrétiser.

Je levai mes pieds du plancher en désordre de la voiture et les glissai sous moi, me faisant toute petite sur la banquette arrière.

— Tout ira bien, conclut Jay.

J'avalai ma salive un bon coup, et je hochai la tête en le regardant dans le rétroviseur.

Noël était arrivé et avait passé sans que rien vienne troubler mon radar émotionnel. Je m'attendais plus ou moins à ce que mon père me téléphone, mais ce ne fut pas le cas. Je me demandai ce qui lui arrivait, autant à lui qu'à Kaidan.

Quelques jours avant le Nouvel An, j'allai au centre commercial avec Veronica., La plupart de mes vêtements d'hiver ne me faisaient plus très bien, et j'avais besoin d'une robe pour le réveillon de la Nouvelle Année. Veronica adorait faire les boutiques avec moi, parce que je la laissais choisir tous mes vêtements, utilisant mon droit de veto de temps à autre. Mais au bout d'un moment, elle avait elle-même compris ce que je porterais ou ne voudrais pas porter. Par conséquent, pour la première fois de ma vie, j'avais des vêtements chic ; de plus, j'aimais constater à quel point le fait de me voir porter des ensembles qu'elle avait choisis pour moi lui faisait plaisir.

Nous allâmes directement à son magasin préféré, avec son éclairage feutré et ses haut-parleurs suspendus déversant de la musique populaire à tout rompre. Elle inspectait les portants auxquels étaient suspendus les chemisiers avec une rapidité experte, faisant cliqueter les cintres sur son passage.

— Trouves-tu que Jay est mignon ? me demanda-t-elle.

Elle continuait à se concentrer sur les vêtements, comme si de rien n'était, mais ses couleurs étaient complètement affolées.

— Euh...

Je devais procéder avec prudence.

— Oui, j'ai toujours trouvé que c'était un garçon mignon, mais je n'ai jamais rien éprouvé pour lui ni quoi que ce soit du genre. Pourquoi ? *Toi*, le trouves-tu mignon ?

— Non.

Elle arrêta de faire glisser les cintres et me regarda.

— Je trouve qu'il est sexy.

Nous nous fixâmes l'une l'autre pendant une seconde, avant d'éclater de rire toutes les deux, soulagées que cette histoire soit enfin révélée au grand jour.

Jay et Gregory nous rejoignirent dans l'aire de restauration. Je grignotai un bretzel, tandis que les autres mangèrent de la pizza. Jay et Veronica flirtaient, à un tel point que Gregory leva les yeux au ciel en me regardant. Nous étions en train de vider nos plateaux, quand Jay souleva la visière de sa casquette de baseball pour scruter, interrogateur, l'aire de restauration.

— J'ai déjà vu ce garçon quelque part, dit-il. Où ai-je pu le rencontrer ?

— Qui ? Où ? demanda Veronica. Jay le désigna du doigt.

Au milieu de la foule en mouvement se trouvait un homme, seul, près du comptoir de crème-glacée, en train de me regarder. Sa peau était d'un brun foncé velouté, et ses cheveux, qui avaient poussé, formaient alors une coupe afro, courte et bouffante.

— C'est Kopano, murmurai-je, soudain très nerveuse.

— Le connais-tu ? me demanda Veronica. C'est, c'est vraiment un *homme*.

Elle avait tout à fait raison. Il aurait été impossible de prendre Kopano pour un adolescent. Il devait avoir 19 ou 20 ans, soit seulement quelques années de plus que nous, mais il avait l'air si grave, si viril.

Que faisait-il donc là ?

— Je vais aller lui parler, déclarai-je aux autres. Je vous rejoins ici dans une demi-heure.

Je m'arrêtai à quelques pas de Kopano, les bras dans le dos. Mon pouls continuait de battre très rapidement, tandis qu'il me regardait dans les yeux.

— Est-ce qu'il y a un problème ? lui demandai-je.

— Tout va bien. J'espère que je ne t'ai pas effrayé.

Il parlait toujours sur un ton doux, et je me demandai s'il lui était déjà arrivé d'élever la voix. À

quelle profondeur sa colère était-elle enfouie et que lui faudrait-il pour qu'elle soit libérée ? Cette pensée me fit éprouver un picotement sur la nuque.

Je fis un geste de la tête vers l'allée où se succédaient les magasins et je lui demandai :

— Veux-tu qu'on se promène un peu ?

Kopano vint se mettre à côté de moi, et nous nous mêlâmes au flux des clients qui fit office de bruit de fond, tandis que je me concentrais sur lui. J'étais patiente, dans l'espoir qu'il m'explique la raison pour laquelle il était venu jusque-là.

— Comment vas-tu ?

— Le trimestre a été difficile, très franchement, mais je vais mieux.

Il baissa la tête en direction du reluisant plancher devant nous.

— Et toi ? lui demandai-je.

Les yeux toujours baissés, il me répondit :

— J'ai beaucoup pensé à toi depuis l'été dernier.

Je me sentis traversée par une bouffée de chaleur à ces mots d'une franchise si directe, et mes mains se mirent à picoter, elles aussi. Je n'avais aucune idée de la réponse à donner.

Nous arrivâmes à une place où se trouvait l'atelier du père Noël, quelques jours auparavant. Elle paraissait nue alors, tant elle était vide, sauf pour sa fontaine à l'épaisse margelle de marbre, sur lequel nous allâmes nous asseoir. Kopano fixait l'eau, au fond de laquelle reposaient des pièces de monnaie cuivre et argenté, que des gens avaient jetées au fil des ans pour faire un souhait.

— Les jumelles arrivent demain, m'expliqua-t-il. Elles viennent à Atlanta, et Marna m'a demandé de venir.

— Ah, répondis-je.

Je compris à cet instant qu'il n'était pas seulement venu à Atlanta pour me voir. Ma première réaction fut d'être soulagée de ne pas avoir à composer avec une situation compliquée. Mais bien vite, je me sentis déçue. Ce sentiment générait une inadéquation, puisque Kaidan était toujours maître de mon cœur, mais je n'y pouvais rien. Cela s'expliquait peut-être par le fait que je savais que jamais je ne serais avec Kaidan.

— Je suis arrivé en avance, dans l'espoir de te voir, poursuivit-il. Je suis allé chez toi, et ta mère m'a dit que tu étais ici.

— Je suis surprise qu'elle ne m'ait pas téléphoné.

Je sortis mon téléphone, et je levai les yeux au ciel, tout embarrassée.

— Je suppose qu'il faut d'abord le mettre en marche.

Son sourire me permit de distinguer sa fossette un instant, ce qui me donna des papillons dans l'estomac, comme d'habitude. Je jetai un coup d'œil à mon téléphone.

— As-tu un cellulaire ?

Il le sortit de sa poche, et nous échangeâmes nos numéros de téléphone.

Juste à ce moment, un groupe de garçons bruyants traversa la place, dans des jeux de raillerie

faussement dure. Quand parmi eux, j'aperçus Scott, je me dépêchai de me détourner et de me placer de manière à ce que mes cheveux me cachent le visage.

— Tu les connais, affirma Kopano.

— Certains d'entre eux sont du même lycée que moi, lui expliquai-je sans en dire davantage, mais la tension était alors palpable.

— L'un d'entre eux t'a fait du mal.

Était-ce si visible, même avec mes couleurs cachées ? Je levai les yeux, alors que les garçons nous tournaient le dos.

— Il y a eu un incident entre l'un d'eux et moi l'été dernier, lui expliquai-je.

Comme il me regardait dans l'attente que je lui en dise plus, je lui donnai une version écourtée de cet épisode, la tête toujours baissée. Quand j'eus fini de le lui raconter et que je levai la tête, mon cœur manqua de s'arrêter. En effet, Kope avait l'air d'être sur le point d'éclater de rage. Il fixait la direction dans laquelle Scott et ses amis étaient allés, les narines dilatées et les lèvres crispées.

— Kope ? murmurai-je.

Il ne répondit pas. Je fus prise d'une peur subite à l'idée de le voir perdre la tête et s'attaquer à Scott, de sorte que je me mis à lui parler avec le même ton de voix doux et calme qu'il utilisait toujours avec moi.

— Kope, regarde-moi.

Sa poitrine était secouée par sa respiration rapide. Je mis la main sur son avant-bras, craignant presque qu'il s'en prenne à moi, mu par une étrange transe. Il eut l'air bouleversé, quand il sentit ma main sur lui et me regarda dans les yeux. Pendant encore une seconde, sa colère resta à la surface, puis il ferma les yeux. Je ne savais pas s'il comptait jusqu'à 10 ou s'il priait, mais quoi qu'il ait fait, c'était efficace. Quand il rouvrit les yeux, il n'y avait plus de fureur en lui.

— Excuse-moi, Anna. Je ne veux pas que tu aies peur de moi. Je ne te ferais jamais de mal.

— Je le sais, murmurai-je, même si j'étais encore dans tous mes états. Ce n'est pas grave, Kope. Ce qui s'est passé entre Scott et moi, c'est du passé. Je me suis occupée de lui et j'ai cessé d'être en colère. C'est terminé.

Il hocha la tête fermement, et son regard se posa sur un couple qui sortait d'une bijouterie, main dans la main.

— Comment imagines-tu ton avenir, Anna ?

Sa question très directe fit vibrer une de mes cordes sensibles. En effet, c'était exactement la question que je me posais depuis des mois.

— Je ne sais pas, répondis-je. Autrefois, je savais ce que je voulais, mais ce n'est plus le cas.

Il considéra ma réponse en me regardant avec curiosité.

— Et que voulais-tu donc ?

Je fis glisser ma main sur l'eau, avant de lui répondre.

— En gros, une famille.

— Et tu n'en veux plus ?

Je m'essuyai la main sur mon jeans, dans l'effort de ne pas m'émouvoir. À une certaine époque, ce que je désirais plus que tout, c'était un mari qui m'aime et une maison pleine d'enfants. Mais je n'avais plus ce rêve. Je ne pourrais même pas adopter un enfant. En effet, comment réagi-raient les ducs, s'ils me surprenaient en train de jouer à la maman ?

— Ce sont des choses que je ne peux avoir, lui dis-je en évitant toujours son regard. Or, j'en ai assez de désirer ce que je ne peux pas avoir.

Il me répondit tout bas :

— Pour les enfants, c'est sans doute hors de question, mais tu pourrais tout de même avoir un mari, en secret.

En un instant, j'avais levé la tête pour le regarder dans les yeux. Quand je compris le sens de ses paroles, ma peau devint subitement brûlante. J'ouvris la bouche, mais aucun mot ne put en sortir. Il continuait de me regarder dans les yeux ; et de toute évidence, il ne détournerait pas ses yeux clairs des miens.

— C'est trop dangereux, déclarai-je enfin.

— Tu es si jeune.

Il ne cherchait pas à être condescendant, mais ses mots me hérissèrent tout de même.

— Peut-être qu'un jour tu penseras, tout comme moi, qu'il y a des dangers qui en valent la peine.

J'avalai ma salive, souhaitant que mon satané cœur cesse de battre à tout rompre, quand des bruits de pas se rapprochant sur le plancher brillant se firent entendre.

Veronica, Jay et Gregory nous rejoignirent.

— Hé, les amis, les interpellai-je.

Tous les trois regardaient alternativement nos visages si sérieux, à Kopano et à moi, mais j'étais incapable de leur sourire pour les rassurer, car mon cœur battait encore au rythme de la voix et des paroles de Kopano.

— Salut, vieux. Tu es Kopano, n'est-ce pas ? lui demanda Jay.

— Oui.

Kopano se leva, et ils se serrèrent la main.

— Comment vas-tu ? lui demanda encore Jay.

— Très bien. Et toi ?

— Bien, merci.

C'était une conversation à la fois embarrassée et charmante.

Veronica, de son côté, nous fixait, bouche bée. Elle ne cessait de me regarder avec des yeux écarquillés, signe qu'elle me harcèlerait pour entendre les moindres détails. J'avais présenté Kopano, Veronica et Jay. Sans la moindre gêne, elle l'examinait des pieds à la tête, après qu'ils se sont serré la main, enveloppée d'une aura brillante d'intérêt et de fascination.

— Je dois y aller, m'annonça enfin Kopano.

— Diras-tu bonjour aux jumelles de ma part ?

Il hocha la tête, puis nous restâmes un instant tous ensemble en silence, incapables de déterminer comment nous comporter. Finalement, Veronica se racla la gorge et prit le bras de Jay.

— Allons-y, lui dit-elle.

Jay envoya la main à Kope, et ils s'éloignèrent, Gregory juste derrière eux.

— Téléphone-moi, si tu veux qu'on fasse quelque chose ensemble ou quoi que ce soit, invitai-je Kope.

Avec un peu d'hésitation, je m'approchai de lui et lui passai les bras autour de la taille pour l'enlacer une seconde. Kopano me serra fort contre lui comme un homme en manque d'affection. Je dus refouler mes larmes tout en lui frottant le dos. Il était grand et fort, et il n'avait absolument pas l'intention de me laisser aller, de sorte que je finis par lui permettre de m'étreindre. Je posai mon visage contre sa poitrine et m'imbibai de sa douce odeur tropicale. Quand je me mis à penser aux phéromones et au parfum de caramel qui pourraient émaner de lui, je dus me dégager, trop gênée pour le regarder dans les yeux.

— Sois prudente, Anna, me dit-il.

— Toi aussi, lui murmurai-je.

Je passai le jour suivant perdue dans mes pensées, à retourner dans ma tête ce que Kopano m'avait dit au sujet d'un mari et à essayer de déterminer pourquoi les jumelles venaient à Atlanta, au lieu de se rendre dans une ville plus proche de celle où Kope habitait. Peut-être voulaient-elles voir Kaidan, dans l'hypothèse où Pharzuph serait à New York ? Le fait de penser que les jumelles puissent avoir le droit de téléphoner à Kaidan et de le voir me rendit jalouse.

En plus, il y avait Kopano. Ses paroles m'avaient ébranlée, alors qu'il était possible qu'il n'ait fait qu'évoquer un mari hypothétique ; mais j'en doutais. En effet, je croyais qu'il parlait de nous deux. Il était tout ce que je désirais chez un homme : beau, humble et sans dépendance au jeu. Il était impossible de savoir ce qui se serait passé, s'il avait été celui que j'avais rencontré le premier. Pourtant, en dépit du fait que je savais parfaitement que je ne devais plus penser à Kaidan, je n'étais pas encore prête à le faire.

Le lendemain, juste à la tombée du jour, j'étais assise sur le bord du lit de Patti, tandis qu'elle faisait sa valise.

— J'aimerais tellement que tu changes d'idée et que tu viennes avec moi, me dit-elle.

— Mais j'ai déjà quelque chose de prévu avec Jay et Veronica pour le Nouvel An.

L'un des journaux pour lesquels Patti faisait de la pige l'envoyait couvrir la descente de la fameuse boule à Times Square. Patti devait commencer à avoir une bonne réputation dans le milieu, car un tel contrat était très convoité. Mais je voyais bien que le fait de me laisser seule lui faisait mal.

— Ne t'en fais pas, Patti, je vais me débrouiller.

— Je sais bien, mais nous avons toujours célébré le Nouvel An ensemble. Tu vas tellement me manquer.

— Toi aussi, tu vas me manquer.

Juste à ce moment, j’entendis le bip de mon cellulaire dans ma poche. Quand je le sortis, mon pouls s’accéléra à la vue du numéro de mon père. C’était la première fois qu’il m’envoyait un texto.

« Il y a une rencontre ce soir. Ton conducteur est en chemin. Sois prête. »

La voix de Patti derrière moi me fit sursauter.

— Tout va bien, ma chérie ? me demanda-t-elle en regardant le téléphone dans ma main tremblante.

Je lui lus le texto. De la peur noire et aiguë traversa son aura, tandis qu’elle se tenait en face de moi et me frottait les épaules pour me rassurer. Son ange gardien lui murmura quelque chose, et sa peur se dissipa en nervosité brumeuse.

— Tout ira bien, ton père sera là.

Elle colla son front contre le mien et ferma les yeux, ce que je fis à mon tour en respirant l’odeur réconfortante de son shampoing à l’avoine.

Ce jour-là, je m’étais fait un chignon maladroit et j’étais habillée comme une souillon. Je pris une douche à toute vitesse, enfilai mon jeans, un chemisier que Veronica avait choisi pour moi et des bottes, le tout en noir. Je me mis un peu de gel dans les cheveux et me passai un coup de brosse. Pour finir, je me brossai les dents. Je n’avais pas le temps de me sécher les cheveux au sèche-cheveux et encore moins de me donner un coup de fer plat. D’une main tremblante, je réussis à me maquiller. J’avais encore les cheveux humides, quand on sonna à la porte.

— J’y vais, criai-je en replaçant mon mascara dans ma trousse à maquillage et en saisissant au passage ma veste à capuchon violette.

Mais Patti avait déjà répondu, et je pouvais l’entendre parler. Je me précipitai dans le salon et faillis tomber, quand je la vis en train de serrer quelqu’un dans ses bras. Je m’arrêtai au milieu de la pièce, perplexe. Je faillis ne pas le reconnaître.

Quand il se redressa, ses yeux bleus se tournèrent vers moi avec leur intensité habituelle. Il s’était fait couper les cheveux très court, et on pouvait voir qu’il avait un petit épi qui poussait du côté de la tempe gauche. De plus, il était clair qu’il avait fréquenté la salle de sport avec assiduité, car ses bras et ses épaules étaient plus musclés qu’auparavant. À sa vue, j’éprouvai le besoin de m’asseoir pour reprendre ma respiration. Il portait un chandail noir avec un capuchon décoré de têtes de mort et un pantalon cargo très ample, avec un bonnet de laine grise à la main.

— Je suis désolé, Anna, mais tu vas devoir y aller avec moi.

— Que se passe-t-il ? demandâmes Patti et moi simultanément.

— Mon père a organisé une rencontre entre tous les ducs américains, et ils ont demandé à ce que tu sois présente. Plus précisément, ton père l’a demandé.

— Va-t-il y avoir des ennuis ? demanda Patti.

— Je crois qu’il s’agit simplement d’une formalité. De toute manière, je suis sûr que son père a un plan.

Nous formions un triangle d’inquiétude, jusqu’au moment où je mis mon capuchon et fis un câlin à

Patti.

— Je te téléphone dès que possible, lui dis-je.

Elle hocha la tête, son visage tendu par l'inquiétude. Je détestais le fait de devoir la laisser seule.

Avant de sortir, Kaidan enfila son bonnet bien chaud.

Tandis que je refermais la porte derrière moi, j'entendis encore Patti murmurer :

— Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie.



DES SACHETS DE FRIANDISES

Pourquoi t'a-t-il demandé de venir me chercher, plutôt que de me laisser y aller moi-même ? demandai-je à Kaidan, tandis que son véhicule nous transportait hors de mon quartier.

— Il a dit aux autres ducs que tu n'avais aucun moyen de transport.

Sans doute mon père avait-il souhaité que Kaidan me tienne au courant des derniers événements.

— Je suis tout de même surprise que ce soit toi qu'il ait envoyé, dus-je reconnaître.

— Fais-moi confiance, je pense qu'il avait l'intention de demander à l'un des autres, mais mon père a suggéré que je m'en occupe.

— Qui d'autre sera là ?

— Comme mon père a organisé une fête, il y aura beaucoup de monde à la maison. Ils ont déjà eu leur rencontre officielle. Quand je suis parti, Béliat et Melchom jouaient aux cartes, et mon père était dans la piscine. J'espère que ce sera toujours le cas quand on arrivera. Si possible, évite d'être dans la même pièce que lui, pour ne pas qu'il détecte ton odeur. Va directement retrouver ton père, après on pourra partir. Les quatre autres Neph que tu connais déjà sont là, eux aussi, et les ducs pensent qu'on va travailler à une fête ce soir. Blake est là à cause de son père, et les deux autres ont transformé le tout en petites vacances. Les jumelles, chaque fois qu'elles le peuvent, quittent l'Angleterre. En passant, Ginger a été un véritable rayon de soleil aujourd'hui, conclut-il en levant les yeux au ciel avec irritation.

De nouveau, il était question de ce mystérieux conflit qui opposait Kai et Ginger. Il y avait quelque chose chez elle qui le piquait, quoique de manière strictement négative.

— Bon, dis-je, car j'avais besoin de me rafraîchir la mémoire. Rappelle-moi encore... Melchom est-il le père de Blake ?

— Oui.

Je souhaitais qu'il existe une manière de cacher mon insigne, qui attirait trop l'attention. En effet, je ne voulais pas que les ducs voient la trace blanche et se demandent pourquoi j'étais différente. Kaidan me jeta un coup d'œil, tandis que je me mordais la lèvre, ce qui lui fit remuer la tête avant de regarder de nouveau la route, une main sur le volant, se massant la nuque de l'autre.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Eh bien, maintenant qu'on est potentiellement en danger, tout ce à quoi je peux penser, c'est...

— Quoi ?

Un tel état d'anticipation me donna la chair de poule.

— Tu es belle, finit-il par me dire avec réticence.

Il retira son bonnet de laine et se frotta la tête comme si ses cheveux courts lui faisaient mal.

Je serrai les lèvres, dans un grand effort pour ne pas paraître touchée. Je ne voulais pas qu'il croie que ses paroles me faisaient plaisir. J'avais tellement lutté pour le repousser de mon cœur, et voilà qu'il me retournait de nouveau le couteau dans la plaie.

— De quelle humeur mon père semble-t-il être, ce soir ? lui demandai-je pour changer de sujet.

— Je ne voudrais vraiment pas avoir affaire à lui...

— Il est intimidant, n'est-ce pas ?

— Juste un peu...

Je tentai de me représenter la maison de Kaidan pleine de ducs, de Neph et d'humains, tous ensemble. J'espérais qu'il y aurait assez d'action pour détourner l'attention de nous deux, ce qui nous permettrait de ne faire que passer. Mais j'étais heureuse à l'idée de revoir les autres Neph. Enfin, presque... Repenser à Kopano provoqua une secousse de nervosité à travers mon organisme. Et les questions que je me posais sur ce qui avait bien pu se passer entre Kaidan et Ginger me laissaient toujours perplexe.

— Kaidan, je voudrais te demander quelque chose, mais je comprendrai tout à fait, si tu ne veux pas me répondre.

Il me regarda d'un air interrogatif qui m'invitait à poursuivre.

— Que s'est-il passé entre Ginger et toi ?

Il fit une espèce de son, *hahhh*, tout à fait désagréable et se massa la nuque en réfléchissant.

— C'est difficile à expliquer. Pendant notre enfance, on a passé beaucoup de temps ensemble et jusqu'à l'âge de 13 ans, on était des amis proches.

— Proches ?

Ma bouche venait soudainement de devenir sèche.

— J'avais toujours cru que tu avais été seul pendant ton enfance.

Il remua la tête, le visage grave.

— Ginger et moi, on était toujours ensemble.

— Ah...

Voilà qui changeait bien des choses. Une nouvelle conception de Kaidan se formait dans mon esprit. Même si je savais combien c'était égoïste, la dernière chose que j'aurais voulue, c'était d'imaginer qu'il ait pu y avoir un lien très fort entre eux durant leur enfance.

Kaidan poursuivit avec réticence, comme si les mots lui étaient extraits contre sa volonté.

— Pour moi, le seul fait d'y penser me paraît bizarre. C'était vraiment dans une autre vie.

Il s'arrêta si longtemps que je crus qu'il n'irait pas plus loin.

— Tu peux te confier à moi, murmurai-je.

Ma voix de psychanalyste le fit grommeler, mais finalement, il ne put plus se contenir et il vida son sac.

— Même si je n'aime pas du tout le reconnaître, elle et moi, on est assez similaires. On a tous les deux compris à un très jeune âge ce qu'on attendait de nous, bien avant les autres, et ça nous a rendus curieux. On a plus ou moins fait certaines expériences ensemble, mais rien de bien sérieux, c'était seulement des jeux d'enfant. Seulement, la nounou de Ginger nous a pris sur le fait alors que j'avais huit ans et Ginger, neuf. Elle en a parlé à nos pères, qui, évidemment, ont trouvé le tout particulièrement drôle. Ensuite, alors que j'avais 12 ans, mon père a été envoyé en Italie pendant une année. Comme les jumelles allaient avoir 13 ans, elles ont commencé à travailler. Une fois de retour en Angleterre, Ginger était complètement changée, c'était une personne différente. Elle s'était endurcie, elle critiquait tout et surtout, elle était devenue terriblement protectrice de Marna. Dans mon cas, ce n'était qu'un avant-goût de ce qui m'attendait. Après, ça n'a plus jamais été comme avant, de sorte qu'il m'a paru plus facile de ne plus lui parler, ni à qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Il avait coupé les liens. Pour ça, il s'y connaissait, mais d'avoir dû le faire alors qu'il n'était qu'un enfant avait probablement été encore plus traumatisant.

— Peut-être considérait-elle qu'elle était ta copine ? lui suggérai-je.

— Je n'avais pas le temps de m'en inquiéter, car pour moi, tout était en train de changer. Il n'était plus question de penser à Ginger ni à être un enfant, il était impossible de revenir en arrière. L'année suivante, Blake a commencé à se tenir avec nous, et dès qu'il l'a vue, il est devenu fou de Ginger. Or, elle avait toujours aimé qu'on s'intéresse à elle. Un soir, alors qu'on était tous en train de travailler, lors d'une fête en banlieue de Londres, Blake a dragué une fille, et très rapidement, ils en sont venus à se bécoter... Et voilà qu'à l'improviste, Ginger a commencé à flirter avec moi...

— Voulait-elle le rendre jaloux ?

— C'est bien ce que je pense. À l'époque, j'avais 16 ans et je fréquentais surtout des filles que je pouvais éviter de revoir. Mais avec Ginger, il ne pouvait être question de l'éviter. En plus, notre passé commun compliquait déjà tout. Mais je suppose qu'elle avait compris que je fréquentais des filles sans vraiment m'impliquer avec elles ; elle a donc cru que je n'aurais aucune objection à sortir avec elle tout bonnement. Alors, quand je lui ai dit de se trouver un autre mec, si elle était en manque, ça a créé tout un émoi. C'est à ce moment-là que Blake a perdu la tête...

Je me penchai vers lui par-dessus l'accoudoir de mon siège, captivée.

— S'agit-il de la fois où tu m'as dit qu'une fille l'avait rendu jaloux ?

Kaidan hocha la tête.

— Il avait vu et entendu toute notre conversation. Il a laissé tomber la fille qu'il était en train de bécoter. Il était devenu enragé, hurlant et cassant tout sur son passage.

Pour ma part, j'étais incapable d'imaginer Blake en train de hurler et de tout saccager, par envie. Le subconscient devait tenir une grande place dans toutes ces histoires...

— Je crois qu'elle a toujours des sentiments pour toi, lui dis-je.

— Non, je ne crois pas. Elle est tout simplement excédée de devoir mener la vie qui est la sienne. Ce qui lui manque, c'est de ne pas pouvoir être proche de quelqu'un qu'elle considère comme son

égal. Pour elle, Marna est davantage une gamine...

Après ce récit, toutes sortes d'émotions que je dus repousser me tourmentèrent.

— Tu es contrariée que je ne te l'aie pas raconté plus tôt ? me demanda-t-il.

— Un peu, oui.

En effet, il aurait été inutile de le nier.

— Il y a tellement longtemps...

— Mais on est formés par ce qui nous arrive durant l'enfance. D'ailleurs, elle en souffre toujours.

Est-ce qu'elle te manque ? Comme amie, du moins ?

— C'est la première fois que je repense à tout ça depuis bien longtemps, et encore, seulement parce que tu m'y as conduit. Te souviens-tu de ce que je t'ai raconté au sujet des jumelles et de leur père, Astaroth ? me demanda-t-il. Tu sais qu'ils ont la faculté de percevoir les liens sentimentaux qu'il peut y avoir entre deux personnes.

— Ouais...

— C'est pour cette raison que je me suis mis à picoler, le soir où nous étions tous ensemble, l'été dernier. Je ne voulais pas avoir à m'expliquer ou à entendre toutes leurs bêtises...

Mon pouls s'accéléra. Il reconnaissait donc qu'il y avait quelque chose entre nous, quelque chose de réciproque.

— Et ce soir ? lui demandai-je en jouant avec la fermeture à glissière de ma veste.

Il sortit une flasque qu'il gardait sous son siège. Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

— Ne t'inquiète pas : en ce moment, je suis sobre. Je commencerai à boire seulement une fois qu'on se sera garés.

— Ai-je besoin de boire, moi aussi ?

— Non. Il suffit de l'un d'entre nous...

Pensive, j'entourai une mèche de mes cheveux autour de mon doigt, les yeux toujours rivés sur le tableau de bord, pour finalement lui demander en essayant de ne pas bégayer :

— Et si tu ne buvais pas, que pourraient-elles voir ?

Il garda son regard sur la route, s'agrippant au volant. Il lui fallut beaucoup de temps avant de répondre, trop de temps.

— Je ne sais pas, de l'attirance peut-être, peut-être rien. Tant de temps a passé... On va entrer dans le rayon de cinq kilomètres...

Que voulait-il dire par *peut-être rien* ? Qui n'éprouvait peut-être plus rien pour l'autre, lui ou moi ? Il valait mieux ne pas trop espérer... Évidemment qu'il ne voulait pas qu'elles sachent qu'il était attiré par moi, mais cela ne signifiait pas qu'il ressentait plus que cela.

Je me calai dans mon siège. Le fait de le revoir allait me faire régresser, évidemment, mais il n'était pas question que je me laisse tomber dans la noirceur de nouveau. Je fermai les yeux pour réfléchir. L'image de Kopano me vint en tête. Jamais, lui, ne me donnerait de faux espoirs ni ne me troublerait comme Kaidan ne cessait de le faire. Je souhaitais pouvoir le désirer de la même manière

que je voulais Kai. Mais le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas...

Une fois arrivé chez lui, Kaidan composa un code sur le clavier du portail qui lui permit d'engager son véhicule dans l'allée menant à la maison et où un grand nombre de voitures étaient déjà garées. Je déployai mon ouïe vers l'intérieur de la maison et la déplaçai jusqu'au moment où je pus entendre une voix bourrue en train de parler le jargon du poker. Toutefois, je ne pus reconnaître les voix des autres personnes en train de jouer, ce qui signifiait donc que Pharzuph n'était pas avec eux. Juste à ce moment, Kaidan déboucha la flasque et la porta à ses lèvres. Je pus sentir la douceur mordante du bourbon venir jusqu'à moi. En un prenant une petite gorgée, je serais sans doute même capable de déterminer la marque. Puis, il glissa la flasque dans l'une des poches latérales de son pantalon, et nous descendîmes de voiture.

Nous allâmes d'abord au sous-sol, qui était bondé. Je vis Blake en train de montrer à un garçon quelconque la dernière nouveauté de haute technologie, avec comme résultat que celui-ci était tout enveloppé de vert. Ginger et Marna étaient du côté du bar Tiki, en train de siroter des cocktails et de faire de l'œil à un homme se trouvant à l'autre extrémité de la pièce. Celui-ci essayait de discuter avec une femme, mais son désir pour les deux belles jumelles le déconcentrait.

Kopano était assis sur un tabouret à côté de Marna. Elle tourna son attention vers lui et se mit à tortiller l'extrémité de ses cheveux, créant des espèces de piquants tout à fait cool. À ce moment précis, il leva la tête, et son regard croisa le mien. Aucun de nous deux ne réagit d'abord, puis il me fit un signe de tête que je lui rendis.

Les jumelles jaugèrent d'abord Kopano et moi, puis Kaidan et moi, leurs yeux allant de lui à moi, puis elles se regardèrent en souriant d'un air complice. Je leur aurais donné une bonne partie de l'argent que m'avait confié mon père pour savoir si elles avaient détecté quoi que ce soit.

— On ira à la fête dans quelques minutes, leur annonça Kaidan.

Puis, il me jeta un regard noir qui criait : « J'ai vu comment vous vous êtes regardés, Kope et toi. »

Je haussai seulement les sourcils et me contentai de lui répondre en silence : « En quoi ça te concerne ? »

— Pfff, grommela-t-il.

Puis, il se dirigea vers l'escalier, et je le suivis.

Tandis que nous traversions la maison pleine de gens pour nous rendre jusqu'à la véranda chauffée, où des hommes autour d'une table descendaient le *nec plus ultra* du whisky à la bouteille en parlant tous en même temps, je sentis mon estomac se nouer. Quand je vis mon père, je dus réprimer mes émotions qui menaçaient de m'échapper. Dans l'attente qu'il me remarque, je gardai la tête baissée.

Ses yeux se durcirent, quand il me vit.

— Viens ici, petite, dit-il, sur un ton menaçant qui ne lui était pas habituel.

Je me rendis à ses côtés, à petits pas.

— As-tu quelque chose de prévu pour le Nouvel An ?

— Oui, monsieur, répondis-je, avant de me racler la gorge pour poursuivre. Je vais à un réveillon dans l'un des hôtels de luxe d'Atlanta.

Et c'était vrai.

— Alors, voici des sachets de friandises pour la fête.

Il me tendit des sachets qui contenaient une substance verte séchée et de la poudre blanche : de la marijuana et de la cocaïne.

« Tout doucement, fille », me dis-je en serrant les sachets contre ma poitrine.

— Merci, murmurai-je, les yeux toujours baissés.

Une voix que je ne connaissais pas se fit entendre à côté de mon père.

— Il faudrait considérer faire travailler tous ces Neph ensemble au même endroit.

Je levai la tête pour apercevoir un bel homme d'origine japonaise qui, supposai-je, devait être Melchom, le duc de l'envie. Il éloigna un cigare de la meilleure qualité de sa bouche, puis il abattit sa main, ce qui fit grogner tous les hommes attablés, qui se mirent à se plaindre avec des voix pleines de frustration d'avoir perdu. Il sourit, remit son cigare à ses lèvres, ramassa ses gains et poursuivit en parlant du coin de la bouche :

— Ce que je veux dire, c'est qu'ils pourraient faire pas mal de dégâts, s'ils travaillaient en groupe dans une fête où il y aurait beaucoup de gens. Pour ma part, je n'avais rien de prévu pour Blake. Quant aux autres Neph, je doute qu'Astaroth et Alocer désapprouvent mon idée.

— Donc, c'est entendu, grogna mon père dans ma direction. Vous travaillerez tous ensemble au Nouvel An.

Et à mon grand soulagement, il me fit signe de la main de déguerpir, car il n'avait plus besoin de moi. Comme j'allais me retourner, je vis quelqu'un qui approchait de l'autre côté. Pharzuph, dans un peignoir, s'avancait vers nous, après avoir quitté la piscine intérieure.

— Tu n'es pas encore partie ? me reprocha mon père d'une voix sèche.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte, où Kaidan m'attendait. Du coin de l'œil, je vis Pharzuph entrer dans la véranda à travers la porte coulissante juste comme nous en sortions.

— Allons-y, dit Kaidan à la cantonade.

Quand nous atteignîmes la porte principale de la maison, les quatre Neph avaient déjà quitté le sous-sol et nous avaient rejoints en enfilant leurs vestes. Kaidan lança ses clés à Blake. Aucun d'entre eux ne me regardait, trop occupés qu'ils étaient tous à écouter. Je fis de même, mon ouïe orientée vers la véranda, tandis que nous quitions la maison.

— Ta fille laisse derrière elle une véritable puanteur de vertu.

Pharzuph, avec dédain, avait parlé à voix basse, pour que les hommes humains avec eux dans la véranda ne l'entendent pas.

Zut ! Je n'étais pas sortie assez vite !

— En tout cas, ça ne sera plus le cas pour bien longtemps, répondit mon père, de manière si convaincante que cela me fit mal. Elle commence à peine à maîtriser ses fonctions, et tout le reste va

suivre. Une chose est certaine : au point où elle en est de sa formation, du moins concernant l'alcool, n'importe lequel de ces hommes roulerait sous la table avant elle.

Par la suite, ils ne parlèrent plus que de poker, mais je continuai tout de même à écouter, tant que nous fûmes dans le rayon.

L'angoisse me fit me gruger l'ongle de mon pouce, jusqu'au moment où Marna me prit la main et la serra dans la sienne. Dès que Blake nous eut fait signe que nous étions sortis des cinq kilomètres du rayon d'écoute des ducs, il se tourna et me regarda.

— Es-tu vierge ?

Je fis oui de la tête, et il me regarda comme si je n'étais pas normale. Sans doute ne l'étais-je pas. Il se mit à rire et donna une claque sur le volant.

— Eh bien, quand tu es là, les choses deviennent vraiment plus intéressantes.

J'aurais voulu me glisser sous le siège pour m'y cacher le visage, tandis que Kaidan, lui, ressentit le besoin de prendre une nouvelle gorgée de sa flasque.

— Va-t-on vraiment réveillonner tous ensemble au Nouvel An ? demanda Marna.

— Comme si on avait le choix, proféra Ginger.

Il est vrai qu'on nous en avait donné l'ordre. Mais comment les ducs pourraient-ils savoir si nous travaillerions ou non ? Et si l'un d'entre eux décidait de vérifier que nous étions bien au travail ? Ce fut à ce moment-là que je pris conscience que Kopano, lui aussi, aurait à travailler. Je me tournai vers lui.

— Peut-être que tu peux trouver un prétexte, lui suggérai-je, me sentant horriblement mal pour lui. Mais il remua la tête.

— Je ne peux pas prendre le risque qu'on se mette à soupçonner mon père ni l'un d'entre vous, d'ailleurs. Je vais travailler.

Un silence de mort emplit la voiture. En effet, aucun d'entre nous n'avait jamais vu Kopano à l'œuvre. Je dus fermer les yeux en pensant à quel point tout cela était mauvais. Nous prenions conscience de notre situation, sans échanger de commentaires. Enfin, Marna me pressa la main.

— Et mon petit Jay chéri, comment va-t-il, lui ? me demanda-t-elle.

Je lui savais vraiment gré qu'elle tente de me faire penser à autre chose.

— Il va bien. En fait, je crois que bientôt, il aura une copine. C'est une fille avec laquelle on est tous les deux amis.

— Ah ?

Je pus voir de l'excitation et du défi traverser ses grands yeux, ce qui me fit immédiatement prendre conscience de l'erreur que je venais de commettre. Mais Marna se reprit et posa son regard sur nos mains.

— Je suis heureuse pour lui, murmura-t-elle.

J'avais toujours les deux sachets de friandises dans mon autre main, et ils me troublaient de plus en plus. En outre, je ne pouvais m'empêcher de penser au fait que Pharzuph savait que j'étais toujours

vierge et à quel point un peu de cette poudre blanche me permettrait de m'affranchir de tous ces soucis. Je l'avais juste à portée de la main, et pour moi, la tentation était tellement plus forte que pour l'alcool. Or, tout ce que j'avais à faire était d'y mettre le doigt et alors...

« Non ! »

Il fallait que je m'en débarrasse. Je demandai à Kopano de changer de place avec moi, ce qui me força à passer par-dessus ses jambes tandis qu'il se glissait à ma place en essayant de ne pas me toucher. J'ouvris la fenêtre de quelques centimètres. Je commençai par m'assurer qu'il n'y avait pas d'autre voiture derrière nous avant d'ouvrir le sachet de marijuana, les mains tremblantes, et de vider son contenu par la fenêtre.

— Que fais-tu ? me demanda Blake.

— Je m'en débarrasse, lui répondis-je dans une agitation anormale.

— Mais c'est de l'excellente marijuana ! protesta-t-il.

— Désolée, lui dis-je en vidant ce qu'il restait.

— Comme c'est charmant, aux premières loges pour assister à un suicide, commenta Ginger.

Sans lui prêter attention, je jetai un coup d'œil sur le sachet de poudre blanche que j'avais toujours dans la main. Je rouvris de nouveau la fenêtre et penchai le coin du sachet vers l'extérieur, retenant ma respiration quand la poudre blanche fut dispersée par le vent en un nuage derrière nous. J'étais en train de regarder ce nuage avec une sensation de désir quand j'entendis comme un drôle de battement. Je pus ensuite distinguer quelque chose en train de s'éloigner en spirale avec les derniers grains de poudre.

— Arrête la voiture ! criai-je. Il y avait quelque chose d'autre dans le sachet.

Blake gara la voiture le long de la route, et nous nous jetâmes tous dans la nuit à la recherche de cette chose en utilisant notre hypervision pour examiner le sol.

— Qu'est-ce que c'était ? me demanda Marna.

— Je pense que c'était un papier.

— Oui, moi aussi je l'ai vu, corrobora Kopano.

— Là !

Ginger courut vers un arbre, ramassa le morceau de papier et me le tendit. Je le dépliai et le lus. Non, non, non. Je sentis que mes genoux étaient sur le point de flancher, mais en voyant Kaidan accourir près de moi, je fis un effort pour me redresser.

Pendant ce temps, deux véhicules se rapprochaient de nous, quoiqu'ils aient encore été à une assez bonne distance. Nous nous en aperçûmes tous en même temps et nous nous dépêchâmes de regagner la voiture. Je tendis le message à Kaidan, installé sur le siège passager avant, tandis que Blake démarrait en me répétant son contenu dans ma tête.

« On commence à avoir des soupçons à notre endroit, et il y a de plus en plus de rumeurs. Des légionnaires vont t'espionner pendant le réveillon, de sorte que tu devras travailler. Souviens-toi de ta formation. Et demande aux autres de t'expliquer comment fonctionne la communication avec les

esprits. »

Après l'avoir lu, Kaidan donna un coup de poing contre le tableau de bord.

— Est-ce que ça vous dérangerait de nous mettre au courant ? demanda Ginger avec impatience.

Kaidan se tourna, et son regard inquiet se saisit du mien. Au point où nous en étions, il allait falloir tout leur révéler.



LE NOUVEL AN

Il me fallut plus de deux heures d'explications, avant que Patti finisse par me croire quand je lui disais que tout irait bien et qu'elle accepte de se rendre à New York comme prévu. Je lui avais appris qu'on s'attendait à ce que les Neph et moi travaillions au réveillon, mais je n'avais pas cru nécessaire d'ajouter que je serais espionnée par des démons chuchoteurs. En effet, les démons étaient devenus un sujet très délicat pour Patti.

Le réveillon du Nouvel An allait avoir lieu dans un hôtel de luxe au centre-ville d'Atlanta. Nous discutâmes de la possibilité de nous rendre à une autre fête où il n'y aurait personne que nous connaissions, sauf que celui-ci était censé être le plus important en ville. En outre, plus il y aurait de gens, plus les esprits seraient distraits. Selon les Neph, les démons chuchoteurs se laissaient facilement distraire. J'espérais que ce serait le cas, car je ressentais un profond malaise à l'idée de lâcher des esprits sur une fête dans laquelle mes deux meilleurs amis se trouveraient.

Récemment, Jay avait réussi à se faire engager comme assistant du DJ qui se chargerait de la musique à ce réveillon, et c'était par son entremise que nous avons pu obtenir des billets pour la plus grande fête en ville. En plus de cela, les animateurs d'une station de radio locale seraient présents. Mais puisque Jay allait travailler une bonne partie de la nuit et qu'il devait arriver tôt à l'hôtel, j'y conduisis Veronica. Quant aux cinq Neph, ils nous rejoindraient sur place.

Ce fut seulement une fois que nous fûmes à Atlanta que Veronica s'aperçut que j'étais nerveuse. En effet, j'étais penchée sur le volant, et mon estomac me faisait mal. De plus, les rues de la ville étaient pleines d'émotions arborant aussi bien les couleurs joyeuses de l'arc-en-ciel que les plus sombres, et je dus toutes les repousser.

— Hé, ça va ? me demanda Veronica en tenant son bâton de brillant à lèvres au niveau de sa bouche.

— Je suppose que cette fête me rend nerveuse.

À l'intérieur, l'hôtel était d'un luxe exquis, et rien ne manquait. Dans l'atrium, il y avait une fontaine en cascade, des arrangements floraux sur chaque table et des tapis somptueux avec des motifs aux couleurs vives partout sous nos pas. À notre arrivée, la plupart des gens étaient dans le hall d'entrée, occupés à se présenter à la réception afin de prendre possession de leurs chambres. Comme le couvre-feu de Veronica était à 1 h 30, Jay pourrait la reconduire chez elle, si jamais de mon côté, il me fallait rester plus longtemps. Et il était probable que les espions s'attendent à ce que je fasse la fête toute la nuit.

L'hôtel bourdonnait d'excitation. Veronica me saisit le bras et elle se mit à arborer une aura d'un

orange brillant d'euphorie en regardant partout autour d'elle. Moi aussi, je scrutais les parages. La perspective de me trouver nez à nez avec un de ces anges noirs ne m'enchantait pas. Vraiment pas.

Lors du cours intensif que m'avait donné mon père, je n'avais rien appris de plus au sujet des démons chuchoteurs. J'imagine qu'à l'époque, il ne pensait pas que j'aurais à composer avec eux. D'ailleurs, après la nuit pendant laquelle ils m'avaient hantée, c'était toujours un sujet délicat pour moi. Mais heureusement, mes amis Neph m'apprirent l'essentiel de ce que j'avais besoin de savoir.

Selon eux, en raison de leur caractère immatériel, la capacité de communication des esprits était limitée. Alors que leur vue était perçante, leur ouïe, au contraire, était faible. Ils pouvaient entendre quand ils étaient près d'une personne, là où les vibrations de sa voix étaient les plus fortes, et ils pouvaient aussi se plonger dans son esprit. Mais les fêtes, avec leur musique forte, ruinaient leur ouïe, ce qui, pour nous, était une bonne chose, car de cette manière, quand ils seraient éloignés de nous, ils ne pourraient pas nous écouter. Ils pourraient nous entendre, s'ils fondaient sur nous, ce qui était aussi, par ailleurs, notre seule manière de les entendre. Quand ils seraient proches de nous, nous pourrions leur ouvrir nos esprits et communiquer avec eux par télépathie, un peu comme par chuchotement réciproque.

Mon père m'avait assuré qu'aucun duc ne nous placerait en surveillance pour nous écouter. D'ailleurs, Kaidan était sûr que son père passerait le Nouvel An à New York, ce qui me troubla, car Patti y était, mais je savais que dès que la boule serait descendue, elle rentrerait à son hôtel. Mais tout de même, je détestais l'idée qu'elle soit en train de respirer le même air que lui.

Tandis que nous nous dirigeons vers la salle de bal, Veronica me serra le bras un peu plus fort.

— Es-tu sûre que tout va bien ? me demanda-t-elle.

— En fait, sincèrement, je ne me sens pas très bien.

Elle s'arrêta pour m'examiner.

— Est-ce que tu veux rentrer ou prendre un médicament quelconque ?

— Non, non. Ça va aller.

Je nous entraînai jusqu'à l'endroit où d'autres jeunes, tous bien habillés et pour la plupart en âge d'aller à l'université, étaient en train de faire la queue. Ceux qui avaient 21 ans et plus recevaient des bracelets orange fluorescents, alors que dans le cas des mineurs, on traçait un X au marqueur sur leurs mains. Veronica regarda ces affreuses marques sur ses jolies mains en fronçant les sourcils.

De mon côté, ces X risquaient de poser un problème pour ma consommation d'alcool. Même si je ne savais pas comment, j'étais convaincue qu'il y avait un moyen de se débrouiller. À ce point, il n'y avait pas encore foule, car la salle était seulement à moitié pleine.

— Eh, regarde, Jay est là-bas !

Veronica se précipita vers la cabine du DJ et se mit à sautiller.

— Excusez-moi, monsieur, est-ce que je peux demander une chanson ?

— Quoi de neuf ? Êtes-vous prêtes à faire la fête, les filles ?

Je me contentai de sourire, les lèvres serrées, mais Veronica, elle, poussa une espèce de petit cri :

— Whoa !

— J'ai ce qu'il vous faut, les filles, dit Jay en remettant un de ses écouteurs sur son oreille. Et celle-ci, Roni, elle est pour toi !

Elle hurla de joie quand elle entendit la chanson et m'entraîna sur la piste de danse, qui était trop éclairée et trop vide pour que j'y sois à l'aise.

En fait, Jay avait eu une bonne idée de faire jouer une chanson populaire, car plus de gens vinrent danser, et la lumière devint plus tamisée. Voilà qui était beaucoup mieux.

Une fois la chanson terminée, je m'éventai de mes mains et regardai autour de moi. Le long d'un mur à l'autre extrémité de la salle, il y avait un groupe de personnes si magnifiques que les bras m'en tombèrent. Les Neph venaient d'arriver et à travers la foule, ils avaient tous les yeux rivés sur moi.

Je me donnai un instant pour contempler Kaidan. Il portait un pantalon de ville noir et une chemise à manches longues bleu royal qui faisait ressortir encore plus la couleur de ses yeux, même à distance. Il portait aussi une cravate aux motifs abstraits bleus, noirs et argentés. Il avait les mains dans les poches, et la seule chose qui ne faisait pas habillé, chez lui, était la chaîne qui retenait son portefeuille. Il ne voulait pas détourner ses yeux des miens, et je devins rouge en me demandant s'il m'avait regardée danser.

— Est-ce vraiment celui à qui je pense ?

Veronica avait suivi mon regard, et je fis oui de la tête. Elle n'était pas particulièrement contente qu'il soit là, étant donné l'épave que j'étais devenue après l'avoir vu à l'Halloween.

— Je vais aller me chercher quelque chose à boire et j'irai parler à Jay, me dit Veronica. Veux-tu quelque chose ?

— Peux-tu me prendre une bouteille d'eau, s'il te plaît ? Je vais faire un tour aux toilettes, rapidement.

Dans les toilettes gigantesques et luxueuses, je tentai d'effacer les X de mes mains, mais sans succès. Je m'étais placée de côté au lavabo d'angle, de manière à ne pas attirer l'attention. Soudain, je sentis la chaleur de deux corps s'approcher de moi et je vis le reflet des jumelles dans le miroir. Ginger prit quelque chose dans son sac à main et le posa sur le bord du lavabo.

— Prends ça.

Je pressai un peu de cette substance rugueuse sur mes mains et avec mes ongles coupés court, je frottai ma peau pendant plusieurs minutes. Ça faisait vraiment mal. Une fois que j'eus rincé le tout, il restait à peine une trace des deux X. Cela allait devoir faire l'affaire, car le dos de mes mains était à vif. Je les tapotai avec un essuie-main et remarquai que les jumelles avaient toutes deux un de ces bracelets fluorescents, même si elles n'avaient que 18 ans. Ah, oui, bien sûr, elles avaient de fausses cartes d'identité. Marna avait dû deviner ce à quoi je pensais, car elle fouilla dans son décolleté plongeant et en sortit un autre bracelet, encore tiède du contact de sa peau, qu'elle me tendit et que je pris du bout des doigts.

— Euh... merci.

Cela la fit rire, et elle reprit le bracelet, décidée à me le mettre elle-même.

— Quand pensez-vous qu'ils viendront ? leur murmurai-je.

D'autres filles entraient dans les toilettes, mais personne ne faisait attention à nous.

— Ne t'occupe pas de ça, me conseilla Ginger. Travaille toujours comme s'ils étaient là.

— Anna, me dit Marna doucement, savais-tu que quand j'ai dû commencer à travailler, à 13 ans, je ne pouvais toujours pas les voir ?

— Tu n'as pas à parler de ça, lui opposa Ginger.

Mais Marna la regarda :

— Non, ça va, je veux le lui raconter.

Elle se rapprocha de moi pour que je puisse l'entendre.

— Je venais d'avoir 13 ans et en dépit d'une année de formation et de tout ce que j'avais appris, j'étais toujours incapable de les distinguer. Aussi mon père envoya-t-il chercher les fils de Thamuz afin de me faire perdre la moindre trace d'innocence qui pouvait me rester.

— C'est le duc du meurtre.

Ginger avait murmuré ces mots comme si elle pensait elle-même à en commettre un.

— Est-ce qu'il a envoyé des Nephilim ? lui demandai-je.

— Oui, mais ils ne sont pas comme nous. Ils sont sans pitié, eux. Je n'étais plus vierge, mais... un garçon ne m'avait jamais fait si mal. Chaque fois que je poussais un cri ou que je me mettais à pleurer, ils me frappaient. Je pensais qu'ils allaient finir par me tuer. Alors, j'ai vu venir les esprits, qui me chuchotaient des choses tandis que les fils de Thamuz s'acharnaient sur moi, chacun à son tour. Le pire, je crois, était de ne pas maîtriser mes pensées, car il m'était impossible de ne *pas* penser à ce qui était en train de m'arriver.

Je quittai rapidement les deux sœurs et je me jetai dans la grande cabine pour personne handicapée et m'appuyai de tout mon poids contre la rampe de sécurité. J'avais failli vomir, pendant que Marna me racontait son histoire. J'arrachai un morceau de papier de toilette pour me tamponner le dessous des yeux, car je m'étais juré que ce soir-là, je ne pleurerais pas. C'était beaucoup trop dangereux.

Les jumelles me suivirent dans la cabine, dont Ginger verrouilla la porte. Marna, de son côté, me caressait les cheveux et les joues, et je me permis de trembler une dernière fois avant de me ressaisir.

— Je t'ai raconté cela seulement pour que tu sois prête, précisa Marna. Ils vont te dire toutes sortes de choses, mais tu ne dois pas te laisser atteindre. Reste calme et fais comme si ces voix n'étaient que des émissions de télévision irritantes avec le volume trop haut. Ils ne peuvent pas te faire du mal, si tu ne leur en donnes pas la possibilité. Moi, je la leur ai donnée, et je ne veux pas que tu commettes la même erreur.

Ma bouche était devenue sèche. Je pris l'image de la jolie petite Marna de 13 ans et la rangeai dans un coin de mon esprit. À ce moment précis, en effet, je ne pouvais pas me permettre de penser à quoi que ce soit qui me ferait brailler. Marna me serra dans ses bras en frottant le tissu soyeux de ma robe contre mon dos.

— Alors... cette fille avec laquelle tu dansais ?

Marna s'était détournée, sans compléter sa question.

— C'est Veronica l'informai-je en m'essuyant le dessous des yeux une dernière fois. Vois-tu un lien sentimental entre Jay et elle ?

— Non, mais ils n'étaient pas assez près l'un de l'autre pour en juger. Allez, retournons dans la salle.

Tandis que nous sortions des toilettes, mes deux mains me brûlaient, et ce n'était qu'un avant-goût de ce qui m'attendait. De retour dans la salle de bal, Ginger nous laissa pour se mettre à travailler, mais Marna resta encore avec moi. Les démons, quant à eux, ne s'étaient pas encore montrés.

J'avais très hâte d'utiliser la faculté de Marna afin de savoir ce qui se passait entre mes deux amis, et quand nous finîmes par les trouver, ils étaient tous les deux dans la cabine du DJ. Jay avait ses écouteurs autour du cou et s'appuyait sur ses avant-bras pour regarder Veronica agiter vigoureusement les mains en parlant, comme à son habitude quand elle draguait.

Devant ce spectacle, Marna croisa les bras et fronça les sourcils.

— Oh oh, qu'est-ce qui ne va pas ?

À ma question, elle se secoua et décroisa les bras, avant de hausser les épaules.

— Rien, rien, c'est seulement que maintenant, il y a beaucoup plus de gens, et dans ce genre de situations, il arrive que les liens se... s'embrouillent.

— Alors, ne peux-tu rien détecter ?

— Ils sont... attirés l'un par l'autre.

Quoi, zut, c'était tout ? Il n'était pas nécessaire d'avoir une faculté de détection des liens sentimentaux surhumaine pour se rendre compte qu'ils étaient attirés l'un par l'autre. J'avais espéré qu'elle m'en apprendrait plus.

— On prendra un verre ensemble un peu plus tard, me dit-elle, et après m'avoir fait un clin d'œil, elle alla retrouver sa sœur.

De mon côté, je me rendis jusqu'à la cabine du DJ, sans me joindre à eux immédiatement, afin de ne pas les déranger. D'ailleurs, Jay et Veronica étaient si pris par leur conversation qu'ils ne me remarquèrent pas. Jay étudiait toute sa personne, et Veronica semblait s'épanouir sous son regard. Seulement de l'attirance, vraiment ?

Enfin, Veronica se tourna, surprise de me voir, et éclata de rire.

— Oh mon Dieu, ce garçon est vraiment trop super.

Elle fit un geste vers lui pour lui donner une petite tape amicale sur le bras, mais il attrapa sa main, et quand ils se regardèrent... boum ! Du rose ! Une teinte de rose fuchsia foncé remonta entre leurs auras, tandis que tout doucement, ils se lâchaient la main. Leurs anges gardiens se regardaient avec satisfaction.

J'aurais tellement aimé applaudir, mais je me contentai plutôt de saisir ma bouteille d'eau, que Veronica avait placée sur le rebord de la cabine, ce qui me donnait un prétexte pour me détourner.

Tandis que j'en prenais de petites gorgées, je vis Marna, près d'une table, en train de contempler ce spectacle. Elle me sourit, mais c'était plus forcé qu'à l'habitude. Puis, son sourire disparut, et elle se raidit.

Même si je ne pouvais pas les voir, je sus qu'ils étaient là, tout juste derrière moi. Les chuchoteurs étaient arrivés, m'apportant par leur présence l'impression d'avoir des araignées en train de grouiller le long de mon dos. Je repris mes esprits, m'éloignai de mes deux amis et de l'instant si doux qu'ils étaient en train de vivre. Jamais, je ne m'étais sentie aussi loin d'eux.

Je savais ce qu'il me restait à faire : je me dirigeai directement vers le bar.

Tandis que je traversais la foule, je dus faire un effort pour ne pas me mettre à courir et à hurler, car j'avais l'impression d'être poursuivie par un tueur en série. En fait, si j'avais une envie très forte de me retourner pour évaluer le danger, j'avais encore plus peur de le voir vraiment.

Enfin, j'arrivai au bar, tandis qu'un couple s'en éloignait avec ses verres. Le barman me jeta un coup d'œil en repoussant ses épais cheveux blonds de son front, tandis que mon cœur continuait de battre à une vitesse malsaine.

— Qu'est-ce que ça sera ? me demanda-t-il en se penchant sur le bar dans ma direction.

J'examinai la sélection de bouteilles de bière présentées derrière le bar et en choisis une légère, tandis que le barman regardait mon bracelet.

— Tu n'as pas l'air d'avoir 21 ans, me dit-il gentiment tout en décapsulant la bouteille.

— Ouais, je sais.

Je saisis la bouteille de bière froide qu'il me tendait avant de prendre un billet dans mon petit sac à main noir que je portais en bandoulière.

Je me demandai si les chuchoteurs étaient en train de m'observer.

— Merci, garde la monnaie, lui dis-je en lui tendant le billet.

Il le prit, mais sans s'éloigner de moi.

Je saisis qu'il était nécessaire de bavarder un peu avec lui, parce qu'il avait l'air d'être en train de chercher quelque chose à me dire.

Il considère t'inviter dans sa chambre.

Je ressentis un froid mortel dans le dos au son de la voix rugueuse qui venait de retentir dans ma tête. Me fiant à mon instinct, je portai la bouteille à ma bouche et en pris une longue gorgée. Beurk. Je n'aimais pas la bière, mais au moins, ça ne brûlait pas comme du feu. Le démon rit, et j'eus l'impression que l'écho de son rire résonnait dans mon crâne.

Il aime l'effet que produisent tes lèvres sur la bouteille. Refais-le.

C'était vraiment malade. J'aurais voulu lui hurler de sortir de ma tête, mais je portai de nouveau la bouteille à ma bouche et je bus sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'elle soit vide. Pendant ce temps, le barman me regardait, entouré d'un tourbillon de désir. Il prit la bouteille vide en riant, la mit à poubelle et en sortit une nouvelle du réfrigérateur.

— C'était splendide, me dit-il. Celle-là, je te l'offre. Je m'appelle Trevor, en passant.

J'acceptai la bouteille et parvins de peine et de misère à ne pas montrer à quel point toutes les saletés que le démon me chuchotait dans l'oreille me répugnaient. Puis, il affirma que je devais continuer de draguer, avant de s'éloigner de moi pour s'en prendre au barman et l'entourer.

En temps normal, il n'y avait rien de mal à draguer. Mais ce démon voulait que je fasse défaillir Trevor, jusqu'à ce qu'il se concentre strictement sur l'aspect physique, et ce, juste pour qu'il souffre. En somme, il voulait voir le barman rongé de désir, au point que cela perturbe son emploi. Car le chuchoteur réussissait à transformer un acte aussi innocent que la drague en quelque chose de mauvais. Malgré tout, je savais bien qu'il était temps de répondre à Trevor, mais mes yeux commençaient à brûler, menaçant de se mettre à pleurer.

Ne sois pas émotive !

— Tu as de beaux yeux, me dit Trevor. Ils sont tellement brillants.

Le démon s'esclaffa.

Roméo a besoin de réviser ses techniques de drague. C'est nul.

— Merci, je m'appelle Anna.

Il fallait que je me mette à flirter avec lui. J'esquissai un sourire et me passai la main dans les cheveux.

— Est-ce que tu travailles toute la soirée ?

— Ouais, jusqu'à 1 h. Ensuite, qui sait ? Il devrait y avoir encore toutes sortes de choses à faire en ville.

— Je n'en doute pas.

Ensuite, est-ce que je devais lui faire un clin d'œil, par exemple ? Flirter avec un garçon que je ne connaissais pas n'était peut-être pas mon fort, mais quand il s'agissait de boire, c'était une autre histoire, et ça plaisait à Trevor. Je pris une nouvelle gorgée de bière froide, bien longue, et je me mis à me détendre, tandis que la première bouteille commençait à faire effet sur mon organisme et à tout mettre en place. Ohhh, zut, je n'avais pas fait attention à l'heure qu'il était. Je bougeai mon poignet jusqu'au moment où je pus voir ma montre en argent. Il était 21 h 20.

Un groupe vint se placer au bar, à côté de moi. Le barman prit les commandes, mais continua de me jeter des coups d'œil. Je remuai les doigts de cette manière coquette que j'avais empruntée aux filles qui le faisaient à Jay. Cela me fit me sentir complètement idiote, mais il eut un sourire satisfait, renvoya ses cheveux sur le côté, et son aura se mit à arborer un courant rouge incessant.

Je quittai le bar en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire alors et me dirigeai directement vers les ombres sinistres de deux démons chuchoteurs. Même si je ne pouvais ressentir physiquement leur présence, j'eus un frisson de dégoût en traversant ces nuées délétères.

La fête commençait à battre son plein, et le DJ s'adressait à la foule, procédant à certaines annonces, s'assurant que l'atmosphère était électrique, à sa manière d'échauffer la foule. Je dus m'arrêter au milieu de tous ces corps en mouvement, tant j'étais consciente qu'on me suivait. Du côté de la cabine du DJ, Jay s'affairait, faisant en sorte que son patron ait tout ce dont il avait besoin à

portée de la main. Je ne voyais Veronica nulle part.

Je voulus chercher les autres Neph, mais au dernier moment, je me retins. En effet, la dernière chose que je voulais voir était Kaidan en train de travailler, car je ne pouvais me permettre d'être déconcentrée par quoi que ce soit. Le simple fait de penser à Kai me fit avaler la moitié de ma deuxième bière. Mais déjà j'étais étourdie, de sorte qu'il était trop tôt pour la terminer.

— Anna ! Tu es là ! Pu... C'est quoi, ça ?

Veronica posa l'une de ses mains sur sa hanche et de l'autre, désigna ma bière.

— Et comment t'es-tu procuré ce bracelet ?

— J'ai des relations, lui dis-je, soudain tendue, car les chuchoteurs nous entouraient, pour nous observer et tenter d'entendre notre conversation.

Mon cœur se mit à battre plus fort.

— J'avais besoin de me détendre.

Elle me regarda en clignant des yeux, ahurie et incrédule. J'aurais sans doute dû la prévenir que mon attitude envers l'alcool avait *changé*. Je me contentai de me pencher vers elle et de lui murmurer dans l'oreille :

— Essayons juste de nous amuser tout en restant prudentes, d'ac ?

— Bon, d'accord, me cria-t-elle, toujours perplexe par rapport à ce comportement qui n'était pas du tout mon genre. Pourvu que tu m'en fasses profiter, alors.

Juste à ce moment, un chuchoteur se pencha vers Veronica, mais son ange gardien se jeta entre eux pour les séparer. Je fis comme si je ne voyais rien, lui attrapant le coude et l'attirant vers la cabine du DJ, mais je dus m'arrêter aussitôt. Jay, tout sourire, était penché vers l'extérieur de la cabine et parlait à Marna. Les yeux de Veronica se durcirent devant ce spectacle. Voilà qui allait semer une sacrée pagaille. Je voulus changer de direction et l'entraîner vers le bar.

— Non, attends un instant, me pria-t-elle, se dégageant pour continuer de les regarder.

Les deux esprits égrillards pouvaient voir la déception noire s'écouler peu à peu dans l'aura de Veronica, traversée d'un tourbillon vert d'envie. Ils s'attaquèrent à elle aussitôt, lui chuchotant toutes sortes de choses en même temps, malgré tous les efforts de son ange gardien pour les arrêter. Je me mis à avoir du mal à respirer, quand je vis son aura devenir encore plus sombre et d'un vert virulent. Devoir rester là sans intervenir était l'une des choses les plus difficiles que j'ai subies de toute ma vie.

Ce fut à ce moment que Marna tira le bras de Jay comme si elle voulait le faire sortir de la cabine. Jay riait et faisait non de la tête en lui montrant qu'il devait travailler. Alors, sur la pointe des pieds, elle alla voir le patron de Jay et lui cria quelque chose, tant la musique était forte. Celui-ci lui fit un grand sourire, haussa les épaules et d'une tape dans le dos, permit à Jay de la rejoindre, tandis que Marna applaudissait devant son succès. Elle attrapa la main de Jay et l'emmena jusqu'à la piste de danse. Mais qu'est-ce qu'ils croyaient, tous les deux ?

Veronica les fixait toujours, tandis que les esprits, qui avaient fini de chuchoter, dansaient autour d'elle pour piquer son ange gardien encore davantage. Mais Veronica, elle, souffrait intérieurement.

— C'est seulement une amie de Kaidan. Elle vient d'Angleterre. Ils ont fait connaissance l'été dernier, lui murmurai-je.

— Est-ce qu'il s'agit de la nana britannique ? Il m'a parlé d'elle, quand on était juste...

— Amis.

J'avais dû finir sa phrase.

Ils dansaient, toujours plus proches l'un de l'autre, la poitrine généreuse de Marna de plus en plus pressée contre celle de Jay, leurs hanches remuant de manière synchronisée, et Veronica ne les quittait pas des yeux. De mon côté, je commençais à me sentir étourdie et à avoir la nausée. J'avalai d'un trait le reste de ma bière et notai l'heure. Deux bières en quatorze minutes. Ça, c'était mauvais.

Je voulus me pencher vers Veronica pour lui conseiller de ne pas s'en faire, que les jumelles seraient parties dès le lendemain, mais juste à ce moment-là, la voix d'un démon particulièrement agressif résonna dans mes pensées.

Arrête de chuchoter dans l'oreille de cette fille.

Je levai la tête vers cette chose qui nous survolait. Quand je rencontrai ses yeux creux et glauques, ma première réaction fut de reculer devant son regard malveillant. Même sous la forme d'un esprit, il semblait tant souffrir de malnutrition, avec ses joues creuses et ce trou hargneux qui lui servait de bouche, que brusquement, je détournai le regard.

— Viens, Veronica, lui dis-je. Allons boire quelque chose.

Mais elle refusait de bouger, toujours en train de fixer Jay.

— J'y vais.

Elle semblait pleine de résolution, quand elle se mit en marche, mais subitement, elle s'arrêta. Dans la direction de la piste de danse, je vis les bras de Marna autour du cou de Jay. Ils étaient en train de s'embrasser, au vu et au su du monde entier. Jay était submergé par un tourbillon rouge de désir. Pas. Bon. Du. Tout.

Veronica détalait, se mettant à courir vers la sortie, près des toilettes. Tous mes muscles brûlaient de la rejoindre. Mais les esprits, tout fiers d'eux-mêmes, se pavanaient dans les airs en se claquant la main l'un de l'autre en signe de triomphe. Je ne savais que faire. En effet, je ne pouvais me permettre de reconforter Veronica, ni de faire le moindre reproche que ce soit à Marna et Jay.

Toutefois, ce que je savais, c'était que je devais travailler. Aussi regardai-je autour de moi en mal d'inspiration. Je commençais à craindre que les deux démons me trouvent ennuyeuse, car je les voyais en train de remuer de bas en haut dans les airs, évaluant la foule et fondant sur les gens. Je me sentis traverser par un accès de paranoïa.

— Ne t'en fais pas, ils souffrent toujours un peu de TDAH.

Je me tournai vers la personne qui m'avait parlé tout bas. Ginger sirotait son cocktail à l'aide d'une paille et regardait Jay retourner à la cabine du DJ à la course. Marna était demeurée au bord de la piste de danse. Quand elle me vit, elle se détourna et disparut dans la foule.

— Toutefois, ils ne vont pas t'oublier longtemps, m'assura Ginger. Alors, remets-toi au travail.

— Ouais, d'accord, merci, lui répondis-je.

Elle s'éloigna avec de spectaculaires déhanchements. Pendant que les esprits ne faisaient pas attention à moi, j'en profitai pour sortir de la salle de bal à toutes jambes. Veronica, de son côté, sortait des toilettes, les yeux rouges et bouffis. Elle s'arrêta quand elle me vit. Ses mâchoires tremblaient. Je me serais attendue à ce qu'elle soit du genre à rechercher la confrontation dans des moments pareils, prête à aller les voir et à les remettre à leur place. La simple pensée de ses larmes me déchirait le cœur. Après m'être retournée pour m'assurer qu'il n'y avait aucun esprit près de nous, j'allai la retrouver. Je réprimai de toutes mes forces l'envie que j'avais de la serrer dans mes bras.

— Je n'y retourne pas, me dit-elle. Je veux rentrer.

— Mais...

En temps normal, je n'aurais eu aucune hésitation à partir avec elle sur-le-champ. Mais juste derrière elle, un être ailé de taille géante fondit sur nous, et je pris une brève respiration. Il plaça sa gueule de gargouille à quelques centimètres à peine de mon visage, et je dus faire un effort pour ne pas grimacer de dégoût. En effet, si les démons avaient eu des corps, il ne fait aucun doute que leur haleine et leur chair auraient eu une odeur de pourriture, une odeur de mort. À travers sa forme floue, je me concentrai sur Veronica.

— Prends ma voiture, lui proposai-je, sans montrer d'émotion dans le son de ma voix.

Elle renifla et me regarda, perplexe.

— Il faut que je reste ici pour m'occuper de certaines choses, mais rentre chez toi. Je trouverai quelqu'un pour me reconduire.

Si tant est que ce soit possible, l'esprit se rapprocha encore davantage, à tel point que je dus m'incliner vers l'arrière pour m'écarter de lui.

Pourquoi te préoccupes-tu de cette fille ?

Heureusement, je fis preuve de présence d'esprit et je lui répondis mentalement.

Dans son cas, tout le mal est fait, pour ce soir. Mais il faut qu'elle continue de croire que je suis son amie, afin que je puisse continuer à la travailler.

Cela sembla apaiser les soupçons du démon. Toutefois, mon cœur battait beaucoup trop vite et risquait de me trahir. Je devais être prudente.

— Je te téléphone demain, rassurai-je Veronica.

Elle renifla de nouveau, puis prit mes clés. J'étais contente qu'elle quitte l'hôtel. J'aurais seulement préféré que pour que cela se produise, elle n'ait pas eu à avoir le cœur brisé.

À ce stade-là, il fallait que je dise à Jay qu'il allait devoir me reconduire chez moi. De retour dans la salle de bal, alors bondée, il me fallut du temps pour arriver jusqu'à la cabine du DJ. Je vérifiai derrière moi : j'étais suivie par un démon. J'exhalai une bouffée d'exaspération, arrivée au bord de la cabine. Jay était en train de travailler, les yeux vides, dans la lune, perdu dans ses pensées.

— Hé, beuglai-je dans sa direction.

Il se raidit à ma vue et regarda tout autour de lui.

— Où est Roni ? me demanda-t-il.

— Elle a pris ma voiture pour rentrer. Il faudra que tu me reconduises.

Son visage s'allongea, et ses émotions se transformèrent en un enchevêtrement confus. Pendant ce temps, l'esprit s'était placé à côté de moi pour mieux observer Jay, de sorte que je me détournai pour le quitter.

— Anna, attends.

— On se parle plus tard, hurlai-je par-dessus mon épaule, me dépêchant de m'éloigner de lui.

Sans doute pensait-il que j'étais fâchée contre lui, mais en réalité, je ne voulais pas que le chuchoteur s'en prenne à lui. Il était déjà assez fragile.

Mais à mi-distance du bar, je l'entendis m'appeler, beaucoup plus près de moi, pour enfin m'attraper par le coude. J'avais tellement peur pour lui que je faillis lui sauter à la gorge, mais son air angoissé m'arrêta. Je me contentai plutôt de croiser les bras.

— Pourquoi est-elle partie ? me demanda-t-il.

Son air de s'attendre au pire m'indiqua qu'il connaissait déjà la réponse.

— Elle a tout vu, Jay.

Il ferma les yeux, dévasté.

— Je ne l'ai pas fait exprès. Marna est tellement trop bien pour moi. Comprends-tu ? Jamais je ne me serais attendu à ce que... Je n'ai pas réfléchi.

Il se frotta le front, mal à l'aise.

Selon Ginger, tout le monde était infidèle, et elle avait même prophétisé que ce serait aussi le cas de Jay.

— En plus, on ne sort pas encore ensemble de manière officielle, répondit Jay à ce que je pensais en silence. Je suis toujours libre !

— On en parlera plus tard, insistai-je.

Je lui fis un signe de tête en direction de la cabine du DJ pour qu'il retourne travailler. Puis, je le plantai là. Jamais je n'avais été aussi froide avec lui.

Si au début de la soirée, tout allait si mal, je ne voulais pas savoir comment ce serait à la fin.

L'esprit me dépassa, sachant que je me dirigeais vers le bar. Je m'arrêtai, saisie par une idée, tandis que le démon revenait vers moi. En réalité, je n'étais pas censée savoir que j'étais observée ce soir-là. Aussi, peut-être me serait-il possible de faire l'innocente et d'obtenir de lui certaines informations. Selon les autres Neph, si les chuchoteurs pouvaient être fourbes et sans pitié dans leur travail, ils étaient, au fond, profondément intéressés. Ainsi, ils obéissaient aux ordres des ducs de mauvaise grâce et se moquaient bien de ce que les Neph pouvaient être en train de faire. Ils étaient de sales êtres fuyants auxquels personne ne pouvait se fier.

Aussi envoyai-je ma pensée à l'esprit.

Pourquoi es-tu toujours en train de me suivre ? J'essaie de travailler, et tu n'arrêtes pas de me

déranger. Est-ce mon père qui t'a envoyé ?

Le son de sa voix gloussante m'ébranla.

Je n'ai pas à te répondre, me dit-il d'une manière tellement infantile qu'une toute petite partie de ma peur se dissipa. Je compris alors que le deuxième démon était parti.

Je vois que l'autre esprit t'a laissé tomber, lui rétorquai-je pour le piquer. *Il est probablement allé s'amuser quelque part. Sans toi. Que faudra-t-il donc que je fasse pour que tu me laisses tranquille et que je puisse me remettre au travail ?*

Un sourire méchant étira son visage, à tel point que je m'attendais à voir des vers surgir de cette fente cadavérique.

Je veux que tu m'en mettes plein la vue, exigea le démon.

Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

Entendu.

Puisque je devais agir, je me déplaçai dans la foule avec un objectif bien précis, la tête étirée pour y trouver ce que je cherchais. Des acclamations tonitruantes me parvinrent de ma droite, où la foule s'était disposée en cercle autour de quelque chose. Je me joignis à eux, me demandant s'il s'agissait de Blake en train d'exhiber un nouveau gadget. Je réussis à me faufiler jusqu'au bord et à passer la tête entre deux garçons.

Kopano était assis à une table avec plusieurs humains, en train de jouer aux cartes, avec du fric en quantité impressionnante devant lui. Il avait retiré son veston brun chocolat, desserré sa cravate tachetée de doré et roulé les manches de sa chemise blanche. Kope était-il donc un joueur ?

— Ouah ! murmurai-je, incapable de me retenir.

— Ce mec est incroyable, dit le garçon à côté de moi.

— À quel jeu jouent-ils ? lui demandai-je.

— Au black jack. Et il n'a toujours pas perdu. Il doit être un de ces génies qui peuvent lire les cartes, ou je ne sais quoi. Mais le type à côté de lui est en train de se mettre en colère.

Kopano montra ses cartes avec un air des plus terre-à-terre, mais la foule l'acclama comme si elle était en train d'observer le tour de magie d'un prestidigitateur. L'esprit, de son côté, faisait le tour de la table. La vue de l'argent passant d'une main à l'autre et le spectacle de l'un des joueurs se levant de table et se mettant à lancer des accusations de tricherie en direction de Kopano semblaient l'exciter. Pendant ce temps, d'autres personnes argumentaient entre elles avec impatience afin de savoir qui pourrait alors jouer. Une grande fille à la robe courte caressait les épaules de Kopano, mais quand il leva la tête, il capta mon regard sans se détourner. Cela eut pour effet de faire accélérer mon rythme cardiaque à toute vitesse, de sorte qu'après m'être raclé la gorge, je dus m'éloigner de ce groupe.

Je n'étais qu'à quelques pas, quand j'entendis du bruit et des cris s'élever derrière moi. Je fus poussée dans le dos par le mouvement de la foule en train de s'écarter. Une bagarre avait éclaté à la table de black jack. Kopano ! Je me dressai sur la pointe des pieds pour essayer de l'apercevoir, et de l'autre côté de la foule en délire, je le vis en train de s'éloigner de toute cette pagaille sans une

égratignure, son veston brun sur l'épaule, la tête baissée.

Je m'écartai le plus rapidement possible, quand je vis l'équipe de sécurité s'approcher de ce tohu-bohu.

Mon cœur battait toujours trop vite, tandis que je regardais de part et d'autre de la salle de bal débordante de vie. La vue de chaque garçon aux cheveux courts me donnait des coups d'appréhension dans le ventre, mais heureusement, aucun d'entre eux n'était Kaidan. Je regardai de droite à gauche en me demandant où il pouvait bien être.

Pendant ce temps, un autre groupe s'était formé, autour de la piste de danse, cette fois. Toujours aussi curieuse, je saisis une chaise proche de moi et sur laquelle je pus me hisser. Une vague d'appréhension m'avait submergée à l'idée de ce que j'allais voir, mais il s'agissait simplement de Blake en train de danser le breakdance au milieu de la piste. Comme ce garçon savait *danser* ! Il évoluait en des mouvements plus impressionnants que ceux des danseurs dans les émissions de concours de danse présentées aux heures de grande écoute. Ainsi, n'importe qui pouvait être jaloux d'un tel talent, et bien des garçons lui enviaient toutes les filles qu'il allait pouvoir avoir, après son petit numéro. Mais soudain, le chuchoteur se glissa à côté de moi, et l'air commença à m'irriter la gorge.

Il était temps de lui en mettre plein les yeux.

Ce fut à ce moment que j'aperçus la personne dont j'avais besoin. Le démon me suivit, tandis que je me dirigeais vers un couple en train de rire. Marna rajustait la cravate du garçon, mais elle la lâcha quand elle me vit en face d'elle avec mon pisteur démoniaque.

— Désolée, dis-je au garçon. J'attrapai la main de Marna. Il est temps d'aller prendre un verre.

— Super !

Elle pressa ma main dans la sienne et me suivit sans même un regard pour la proie qu'elle abandonnait.

Je la menai directement là où Trevor travaillait, jouant des coudes à travers la foule des clients en train d'attendre. Une fois au bar, je m'y accoudai, tandis que Marna se faufilait à côté de moi. Le démon passa sa tête de fouine enfumée entre nous deux, mais nous fîmes comme si de rien n'était.

Quand Trevor finit par me voir, je lui souris, et il cessa de s'occuper des autres clients.

— Enfin de retour, me dit-il. Prête à descendre une nouvelle bière, jolie blonde ?

Je fis non de la tête.

— Deux verres de téquila avec de la lime.

Il leva un sourcil, impressionné, et empoigna la bouteille.

— Hé, il y a longtemps qu'on attend, nous ! hurla un homme.

— Je suis à vous dans un instant, le rassura Trevor.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. La première heure s'était écoulée, de sorte que je pouvais alors prendre trois autres verres. Juste à ce moment, Trevor plaçait, devant nous, deux verres à liqueur remplis à ras bord d'alcool doré, ainsi que deux salières. Mais il manquait la lime. Je levai la tête,

tandis qu'il appelait l'autre barman et lui lançait une demi-rondelle de lime. L'autre barman fit un grand sourire et hocha la tête. Que faisaient-ils donc ?

— Si vous voulez votre lime, les filles, il faudra que vous veniez la chercher.

Trevor et son collègue nous faisaient face, chacun d'entre eux tenant un morceau de lime coincé entre leurs dents.

Cela fit rire Marna, qui lécha son poignet avant de secouer un peu de sel sur sa peau humide. D'accord, aucun problème, j'étais tout à fait capable de faire une telle chose. Je suivis son exemple, saupoudrant mon poignet de sel, et en même temps, nous soulevâmes nos verres de téquila. Quand nous nous regardâmes pour trinquer, il y eut un instant de compréhension mutuelle entre nous. Des excuses. Une acceptation. Nous étions sur la même longueur d'onde.

Nous entrechoquâmes nos verres, léchâmes le sel sur nos poignets et avalâmes la téquila, avant de nous pencher au-dessus du bar. Les deux garçons se penchèrent aussi. Mon cœur battait si fort que j'entendis à peine les gens autour de nous hurler de joie. J'inclinai la tête et pris le morceau de lime entre les dents de Trevor, sans même le toucher. Mais comme j'étais en train de mordre dans le fruit pour me l'approprier, il en profita pour passer sa langue chaude sur ma lèvre inférieure. L'odeur de la téquila mêlée à la sensation de sa langue et le goût de lime me firent me redresser, tout étourdie, la tête pleine du souvenir de Kaidan.

Amusant.

Je faillis sauter hors de ma propre peau à la voix aigre du démon.

Et maintenant ?

— Un autre verre ! dis-je à Trevor.

— Encore de la téquila ? me demanda-t-il.

Je m'arrêtai, indécise. Il fallait que j'augmente l'enjeu. Je regardai les gens serrés contre le bar près de moi. Nous étions environ 10, et derrière nous, il y avait encore plus de monde. Mon sac à main regorgeait d'argent, de sorte que je me penchai vers la fille qui se tenait à côté de Marna, un verre de vin vide à la main.

— Hé, veux-tu prendre un verre avec nous ? lui demandai-je, enthousiaste.

— Moi ? Oh, je bois seulement du vin, je ne tiens pas les alcools forts.

— Ah, allez. C'est le Nouvel An, après tout ! m'exclamai-je pleine de joie. C'est moi qui offre.

Je vis ses couleurs passer de la réticence floue à une impatience orange.

— Bon, d'accord, mais alors un seul ! me répondit-elle.

— Vas-tu boire de l'alcool ? lui demanda son amie à côté d'elle.

— Je veux trinquer avec tous les gens qui sont au bar en ce moment ! annonçai-je à Trevor.

Ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Tout le monde ? Sais-tu combien ça va coûter ?

— Ouais. Ne t'en fais pas, j'ai ce qu'il faut, le rassurai-je en lui faisant un clin d'œil.

C'était la première fois que je faisais un clin d'œil à un garçon, et je sentis l'adrénaline palpiter

dans tout mon corps.

Après consultation des filles près de moi, il finit par y avoir consensus quant à l'alcool que nous devrions boire. En fait, c'était un mélange que je ne connaissais pas. Trevor se mit au travail, alignant au moins une vingtaine de verres à liqueur sur le bar.

Le fait de devoir mélanger les divers ingrédients permit à Trevor de montrer tous ses talents, lançant une bouteille et la rattrapant à l'envers par le col tandis qu'elle s'écoulait dans le mélangeur. Il fit de même avec plusieurs bouteilles et plusieurs carafes. Puis, il secoua le mélangeur plusieurs fois et versa le liquide rose dans les verres. Je me mis à les distribuer à tout un chacun, la plupart des gens acceptant volontiers, même s'il me fallut convaincre quelques personnes réticentes. Le rôle de tentatrice insistante n'était vraiment pas mon genre, mais avec ce démon sur le dos, je réussis à les pousser à boire ce verre. Je m'arrangerais avec mon sentiment de culpabilité plus tard.

En tout, 20 verres à liqueur furent levés, tous les buveurs s'écriant « Youhou ! » à l'unisson. Marna heurta son verre contre le mien, et nous bûmes cul sec. Ça goûtait le bonbon, avec quelque chose de mordant. La chaleur de ces deux verres bus coup sur coup se répandit dans tout mon organisme, et je pus la sentir jusqu'à la pointe de mes orteils. Tout mon être me suppliait de lui donner plus d'alcool. Trevor, de son côté, la main dans les cheveux, était curieux de voir ce que je lui demanderais ensuite. Tandis que l'alcool continuait de s'infiltrer en moi, j'avais de plus en plus de difficulté à distinguer ses couleurs, tout comme celles des gens autour de moi.

— Encore un autre pour nous quatre, dis-je à Trevor en lui désignant les deux autres filles avec lesquelles Marna et moi nous étions liées d'amitié à notre manière douce et maléfique. Surprends-nous.

Il se remit au travail sans hésiter sur ce qu'il allait nous préparer. Selon l'heure sur ma montre, je notai que ce verre devrait être le dernier jusqu'à minuit ou presque. J'espérai que cela suffirait à satisfaire le démon.

— Ça alors, entendis-je Marna marmonner, tandis que Trevor plaçait les verres pleins d'un liquide brunâtre devant nous.

Je n'avais pas fait attention à ce qu'il faisait. Je m'attendais à quelque chose de similaire à nos cocktails précédents, à cause du format des verres, mais cela semblait être de l'alcool sec.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

— C'est un mélange qu'on appelle les « Quatre cavaliers de l'Apocalypse », m'expliqua Trevor : Jack, Jim, Johnny et Jose.

Ça alors, en effet !

— Très peu pour moi, dit la fille à côté de Marna

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda son amie. À nous tuer ?

L'autre barman se pencha vers nous :

— Il veut vous faire danser sur le bar.

— Avec ça, il va peut-être bien y arriver, dis-je en saisissant le verre à liqueur et en le portant à ma

bouche. Allez, les filles. À la nouvelle année et à de nouvelles amitiés !

La fille à côté de Marna regarda son verre avec beaucoup d'appréhension avant de le soulever. Marna, elle, le prit, et son nez se plissa. Toutes les quatre, nous entrechoquâmes nos verres et nous les descendîmes. Je faillis m'étouffer. C'était du sérieux. Mais je l'avalai sans tousser ni faire la grimace, ce qui me mérita les félicitations de tous les gens autour de nous, qui me claquaient la main avec enthousiasme, et finalement de Trevor, qui était tout sourire. Mon père aurait été fier. Ensuite, Trevor me passa une petite serviette carrée sur laquelle était écrit et souligné deux fois « Chambre 109 ». Je pris la serviette, la pliai et la mis dans mon sac à main, duquel je sortis aussi cinq billets de cent dollars, pendant que j'y étais. J'étais venue bien équipée.

Je tendis l'argent à Trevor, avec un air coquin.

— Garde la monnaie.

Tandis que les Quatre cavaliers s'infiltraient dans mon système sanguin, je me mis à me demander si malgré tout, je n'avais pas bu plus que trois verres. À bien y penser, le barman avait décidément rempli les verres davantage que mon père. Et soudain, je me sentis chanceler contre le garçon qui se tenait à côté de moi.

— Doucement, jeune fille, dit-il en m'aidant à me redresser, tandis que je me mis à rire sottement.

Voilà qui est beaucoup mieux, roucoula le démon.

Tu n'as encore rien vu, lui répliquai-je.

Je voulais m'assurer qu'une fois son rapport envoyé à celui qui me surveillait, il ne douterait plus que je travaillais.

— Maintenant, on danse, entraînai-je Marna.

J'avais tapoté le bar. Elle hocha la tête, d'accord avec mon idée. Elle se pencha pour retirer ses talons hauts, et je fis de même. Puis, nous grimpâmes sur nos tabourets, puis sur le bar, aidées par des gens que nous ne connaissions pas. À ce spectacle, l'atmosphère devint endiablée. Trevor et l'autre barman se dépêchaient de débarrasser le bar de tous les verres et des bouteilles vides, pour s'assurer que la surface était bien sèche et que nous ne risquions pas de glisser.

— Vous devriez monter, vous aussi, conseillai-je aux deux autres filles.

Marna et moi leur attrapâmes la main pour les aider à monter sur le bar en riant de notre propre déséquilibre. Nous encourageâmes encore d'autres filles à nous rejoindre, les faisant monter de chaque côté. Bien vite, nous étions huit filles en train de danser sur le bar, les bras dans les airs, en des déhanchements rythmés par la musique. Étant donné tout l'alcool que j'avais dans le corps, c'était un miracle que je réussisse à tenir debout sur le bar.

Je baissai la tête pour regarder Trevor, juste derrière moi, nous sourire, moqueur, et se rincer l'œil. Ce soir-là, il m'avait été bien plus utile qu'il pouvait le croire. À cette pensée, je sentis une poussée d'affection me submerger. Je m'accroupis, posai les mains sur son visage et l'embrassai doucement sur la bouche. J'allais me relever, mais il me retint et me donna un vrai baiser, s'immisçant dans tous mes sens. Quand le baiser prit fin, il eut un grand sourire satisfait, avant de me

prendre la main pour m'aider à me redresser et à recommencer à danser. Toutefois, mes jambes ne voulaient plus suivre tout à fait. Ça devait paraître, car Marna me posa les mains sur les hanches.

Vers la fin de la chanson, un des gestionnaires de l'hôtel vint nous demander de descendre du bar, en blâmant les deux barmen, qui levaient les bras pour se défendre, comme s'ils n'avaient pu retenir toutes ces filles en fureur qui avaient pris le bar d'assaut. Comme nous nous dépêchions de descendre, un garçon petit et mince avança les bras vers moi. Je me penchai, saisissant ses épaules, et je poussai un petit cri quand ses mains m'agrippèrent les hanches et que je tombai dans ses bras. Il était beaucoup plus fort qu'il en avait l'air. Mais soudain, pendant un instant, la salle se mit à tourner.

— Danses-tu avec moi ? me demanda-t-il dans l'oreille.

Je réussis à opiner.

Marcher se révéla être une tâche assez difficile, car il semblait que mon cerveau avait cessé d'envoyer les ordres nécessaires pour que mes jambes avancent de manière disciplinée. Heureusement, le garçon était trop content de m'aider à me tenir. Il avait la coiffure stricte et le visage bien rasé typiques des militaires.

Une fois sur la piste de danse, il me fit passer les bras autour de son cou et me soutint par la taille. Dans l'une de ses mains, il tenait un cocktail. Puisqu'un slow jouait, je m'appuyai la tête contre son épaule.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-il.

— Anna, marmonnai-je.

— Moi, c'est Ned. As-tu soif ? Rhum coca ?

Je levai ma tête, devenue bien lourde, pour examiner ce qu'il m'offrait. Je me penchai et j'en bus une bonne gorgée à la paille. Quand je le regardai de nouveau, tout était flou. Je ressentis toutes sortes de sentiments tendres et affectueux à la pensée de ce brave soldat prêt à risquer sa vie. Je l'attirai à moi et lui donnai un baiser bien baveux, ce qui ne sembla pas le contrarier. Il rit, un bras autour de ma taille.

— Tu es bien plus saoule que je pensais, jeune fille. Tu devrais y aller plus doucement.

— Naan, je vais suuuper bien.

Je tendis la main vers son verre, mais il le leva bien haut, de sorte que je dus sauter pour essayer de l'attraper, toute vacillante. Il avait toujours sa main libre sur ma taille. Son rire était enjoué, mais moi, je ne jouais pas : je voulais le reste de son cocktail. Le fait qu'il ne veuille pas me le donner me tapait sur les nerfs, ce qu'il semblait trouver terriblement mignon.

Tandis que nous marchandions le verre, j'entendis un son familier. On avait sifflé. C'était un sifflement de la même intonation que celui de mon père, au moment de ma formation, mais ce n'était pas son ton. Je regardai partout dans la salle, comme au ralenti.

Une nouvelle fois, j'entendis siffler !

Finalement, mon œil plus très perçant aperçut Kopano, appuyé contre le mur, les manches de sa chemise toujours roulées jusqu'aux coudes. Quand il fut certain que je l'avais vu, il me montra un

verre d'eau.

Pendant ce temps, Ned, dans l'effort de danser avec moi, nous faisait bouger d'avant en arrière.

— Il faut que j'aille aux toilettes, lui marmonnai-je.

Enfin, c'est ce que je voulais lui dire, mais je mangeai tellement mes mots que je dus espérer qu'il me comprendrait, tandis que je me dépris de son étreinte pour me diriger, en perte d'équilibre, vers Kope, sans parvenir à éviter les gens sur mon passage. Je réussis enfin à le rejoindre. Il me tendit le verre d'eau et de la tête, me désigna une chaise. Je pris le verre d'eau, mais sans m'asseoir. Il se mit à me parler, de cette manière exaspérante, si douce et calme qu'il avait.

— Repose-toi. Le légionnaire est parti.

Alléluia ! Tout ce qu'il me fallait, à cet instant, c'était un verre de plus, mais j'allais devoir être rusée, car Kope tenterait de me dessaouler. D'ailleurs...

— Tu as sifflé, lui dis-je en le montrant du doigt.

Il hocha la tête, mais sans me regarder, et je me demandai s'il avait honte de moi. À cette pensée, mon estomac se rappela à moi :

— J'ai vraiment besoin d'aller aux toilettes...

Je chancelai, et Kope m'attrapa le bras pour m'aider à retrouver l'équilibre. Il me prit le menton entre ses doigts, sans dire un seul mot. Je regardai ses yeux noisette en sentant son pouce me caresser la mâchoire. C'était sa manière de me signifier qu'il ne pensait aucun mal de moi. Son regard vigoureux me donna du courage, me convainquant de ne pas prendre un verre de plus, finalement. Je hochai simplement la tête.

Quand il finit par me lâcher le menton, je me dirigeai vers les toilettes, une main appuyée contre le mur, jus-qu'au moment où j'atteignis la sortie la plus proche. Je m'engageai dans le couloir qui menait aux toilettes, mais je m'arrêtai dans l'entrée. Pourquoi faisait-il si noir ? Il y avait quelque chose qui clochait. Ah, voilà, je m'étais trompée et j'avais emprunté un couloir de service, dans lequel deux personnes étaient en train de se peloter.

Quand je le reconnus, tout mon corps se pétrifia. Si j'avais été intelligente, j'aurais regardé ailleurs. Mais mes jambes étaient immobilisées comme par une terrifiante formule magique, tandis que j'absorbais la vision du dos et des épaules puissantes de Kai. Des doigts manucurés passaient dans ses cheveux, pendant qu'il l'embrassait avec ardeur. Ils avaient encore tous leurs vêtements, mais ils auraient tout aussi bien pu être nus, à la manière dont ses hanches se frottaient contre les siennes. Elle souleva un genou, leva sa robe et dévoila par le fait même sa culotte rouge. Elle dégagea sa chemise bleue de son pantalon et passa ses mains sur sa peau. Je savais parfaitement comme elle était soyeuse.

Je finis par avoir assez de jugement pour sortir de ce couloir. Au coin, je me retrouvai tête à tête avec Ginger, qui m'attrapa violemment le bras. Elle jeta un coup d'œil vers le fond du couloir pour vérifier ce que j'avais pu voir, puis m'entraîna vers la sortie, loin d'eux.

— Mais ne réfléchis-tu donc jamais ? murmura-t-elle, les mâchoires serrées. Fous-lui la paix quand il travaille !

— Je cherchais les toilettes, lui expliquai-je, dans l'effort de me dégager de sa poigne d'acier.

— Mon œil..., siffla-t-elle.

— Tu n'as pas besoin de me parler comme ça ! Et lâche-moi le bras, d'accord ?

Elle me libéra et se rapprocha à quelques millimètres de mon visage pour me dire mes quatre vérités. Il fallait espérer que Pharzuph ne serait pas dans les environs en train de nous écouter, car Ginger n'aurait aucune réticence à me sacrifier.

— Je t'ai observée pendant toute la soirée, Anna. Tu t'es bien amusée, n'est-ce pas ? Tu adorais les égards du barman et tous les regards des hommes sur toi pendant que tu dansais. Allez, reconnais-le, tu adorais ça !

Je voulais le nier, la contredire. Après tout, pendant toute ma vie, j'avais été invisible, trop gentille pour qu'on me remarque. Or, ce soir-là, je m'étais sentie acceptée par cette foule et en dépit de cet horrible esprit qui me suivait à la trace, j'avais réussi à m'amuser.

— Tous ces garçons s'occupaient de toi, hein ? poursuivit-elle. Ouais, ce qu'ils voulaient, c'est te baiser. Le barman ? Il est fiancé. J'avais obtenu des renseignements sur lui avant même que tu arrives. Et par hasard, as-tu remarqué le regard fou d'envie de toutes ces filles, alors que leurs copains essayaient de jeter un coup d'œil sous ta robe quand tu dansais sur le bar ? Parce que c'est ce qui se passait pendant que, toi, tu t'amusais.

— Arrête ! Ce n'est pas juste.

— C'est juste, grogna-t-elle avec mépris devant une telle idée. Tu ne vaux pas mieux que nous.

— Je n'ai jamais cru le contraire.

Tandis que je fixais Ginger dans les yeux, la salle se remit à tourner. Je sentis quelqu'un venir vers nous, dans mon dos, et nous parler. Je fis un grand effort pour me concentrer. C'était Blake. Il me présenta son poing, et après bien des efforts, je réussis à le frapper avec le mien.

— On sait qu'on s'est bien amusés quand on a perdu ses chaussures, me nargua-t-il en riant.

Nous regardâmes mes pieds nus, avec mes ongles d'orteils brillants de vernis rouge.

— Qui aurait cru que tu serais en train d'embrasser n'importe qui après quelques verres, hein ? poursuivit-il.

Juste à ce moment, les Quatre cavaliers entreprirent leur folle cavalcade dans mon estomac et se mirent à caracoler. Je mis une main sur ma bouche et je dus m'éloigner d'eux à la course ; le verre d'eau que Kopano m'avait donné tomba et éclaboussa Ginger en se fracassant sur le sol. Elle poussa un cri, mais je me précipitai aux toilettes, arrivant dans la dernière cabine juste à temps.

Un par un, je rendis tous les verres que j'avais bus ce soir-là. Puis, je tirai l'eau et rampai jusqu'au mur contre lequel je m'assis, à même le carrelage remarquablement propre. Une autre fille vomissait à l'autre bout des toilettes. Je me penchai et sous les parois qui séparaient chaque cabine, je pus voir que c'était la fille du bar, celle que j'avais entraînée à boire. Elle était en train de pleurer, tout en sanglots, tandis que son amie restait derrière elle. Je me remis contre le mur et je fermai les yeux. Au bout de quelques minutes, elles eurent fini et elles me laissèrent seule dans les toilettes.

Pendant ce temps, ça continuait de tourner, et soudain, le souvenir de ce couloir de service me revint. Je fermai les yeux et je dus me retenir de ne pas vomir de nouveau.

Puis, j’entendis une échauffourée à l’extérieur, ou plutôt deux personnes se quereller, l’une d’elles finissant par entrer dans les toilettes.

— Anna ?

Oh, non !

— Ann ?

Mon cœur se serra de douleur à sa voix.

— Tout va bien, Kai, lui répondis-je, la gorge sèche.

L’écho de ses pas résonna sur le plafond élevé, jusqu’au moment où je vis deux chaussures noires brillantes devant la porte de ma cabine.

— Tu es malade, laisse-moi entrer.

— Non, ça va maintenant.

— Veux-tu que j’envoie Marna, alors ?

— Non, je voudrais rester seule. Sors des toilettes, au cas où les esprits reviendraient.

Il y eut un long silence, et je souhaitai qu’il se dépêche de sortir, car tous les sentiments que j’avais réussi à repousser pendant toute la soirée étaient en train de remonter. Je savais qu’une fois qu’ils auraient fait surface, j’aurais un besoin irrésistible de pleurer seule, sans témoin.

« S’il te plaît, ne dis pas un mot de plus... »

— Tu... Tu t’en es bien sortie ce soir.

La réticence que je sentis dans sa voix me fit plus mal qu’un coup de couteau.

— Va-t’en, le suppliai-je, la voix tout enrouée. Je veux être seule. Va-t’en, *je t’en prie !*

De l’extérieur des toilettes, j’entendis une espèce de litanie. Je fis un effort pour entendre, encore incapable d’utiliser mes facultés surhumaines. Je m’aperçus que les gens égrenaient les dernières secondes de l’année. Quand le décompte atteignit zéro, les cris de joie fusèrent, accompagnés des sifflements des mirlitons.

— Bonne année.

Ses pieds se tournèrent pour se diriger vers la sortie, et quand j’entendis la porte se fermer derrière lui, je laissai tomber ma tête contre mes genoux et me mis à pleurer.

* * *

« Quelques hommes prospèrent par le crime, d’autres succombent par la vertu. »

— William Shakespeare, *Mesure pour mesure*⁵

* * *

⁵ N.d.T.: Traduction de F. Guizot, *Œuvres de William Shakespeare*, VIII, *Mesure pour mesure*, acte II, scène 1, Paris, Ladvocat libraire, 1821, p. 182.



D'AUTRES SUCCOMBENT PAR LA VERTU

Le lendemain matin, on frappa à la porte de mon appartement à 6 h 30. Six heures trente ! Je traînai les pieds dans le couloir jusqu'à la porte, incapable de me tenir droite, l'estomac toujours dérangé et la tête sur le point d'éclater. Par le judas, je vis que c'était mon père. J'ouvris la porte, et il entra, se dirigeant directement dans la cuisine.

— Fais comme chez toi, lui dis-je.

— Bonjour, ronchonreuse.

Il se versa un verre de thé glacé et se fit un sandwich, tandis que je le regardais avec le regard trouble.

— As-tu été malade, hier soir ?

Comment pouvait-il s'en rendre compte ? Je sentais mauvais ? Il prit une bouchée de son sandwich en me regardant, les sourcils froncés.

— J'ai oublié de boire de l'eau, marmonnai-je.

— Ou alors, c'est le verre de Quatre cavaliers, me suggéra-t-il.

— Comment as-tu..., amorçai-je avant de comprendre. Tu étais dans les environs tout ce temps !

Il hocha la tête.

— Bien quoi ? Que pouvais-je faire d'autre, avec cet esprit sur les talons ? Il m'a dit qu'il me laisserait tranquille, si je lui en mettais plein les yeux. Je ne pouvais pas vraiment refuser de boire ce verre.

— Ne donne jamais à un barman la liberté de te faire boire ce qu'il veut. Commande seulement ce que tu es capable d'encaisser.

Je me laissai tomber sur le divan en soupirant et en me frottant les tempes. Il était beaucoup trop tôt pour ce genre de conversation.

— Nous en parlerons dans l'avion. Lève-toi et va te préparer. Nous partons pour New York.

Prendre l'avion en première classe, ce n'était pas mal du tout. Dommage que je ne puisse pas en profiter. J'avais mal à l'estomac, et ma tête était toujours sur le point d'éclater. Je bus beaucoup d'eau et je tentai d'avalier un croissant.

Les ducs avaient convoqué un sommet de toute urgence, et tous les Nephilim avaient l'obligation d'être présents, de sorte que des Neph des quatre coins du monde avaient quitté leur pays la veille pour entreprendre ce voyage. Mes amis, eux, se rendaient à New York dans l'avion personnel de Pharzuph.

En route pour l'aéroport, j'avais demandé à mon père pourquoi les Neph devaient être présents. Il m'expliqua que c'était seulement si l'un d'eux était en difficulté que les Neph étaient invités à de tels sommets. À cette annonce, une étrange torpeur s'empara de moi. Mon père avait envoyé certains des chuchoteurs dans lesquels il avait le plus confiance recueillir plus de renseignements, mais tout ce qu'ils avaient pu apprendre était que le rendement d'une des Nephilim n'était pas adéquat et que son cas serait traité, en guise d'exemple aux autres. Nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'à l'aéroport, mais mon cerveau était en ébullition.

C'était sans doute plus qu'une coïncidence que ce sommet d'urgence soit convoqué quelques heures à peine après que j'ai été mise à l'épreuve. L'air tendu que mon père garda tout ce temps m'en apprenait plus long que tout ce qu'il avait bien voulu me dire.

— Quelqu'un a sifflé hier soir, me dit mon père pendant le vol.

Tout ce qu'on entendait près de nous était le bruit blanc de l'avion, personne n'étant assis à côté de nous.

— C'était Kopano.

— Lui en avais-tu parlé ? me demanda-t-il.

Je fis non de la tête en me mordant la lèvre.

— Alors, il a été à l'écoute tout le temps de ta formation, susurra-t-il entre les dents. Il a des couilles.

— Tu n'es pas fâché, tout de même ?

Il haussa une épaule et la laissa retomber comme pour signifier que ça n'avait pas d'importance. Puis, il revint sur le sujet du sommet, et mon estomac se noua.

— Assieds-toi le plus loin possible des ducs, ce soir, me recommanda-t-il. Les Neph n'ont pas le droit de parler pendant un sommet. Donc, ne dis rien, quoi qu'il arrive. S'il y a un problème, je m'en chargerai. Et ne te sers pas de cette sacrée épée, à moins que je te le recommande. Car une fois ce pas franchi, il n'y aura plus moyen de reculer.

Ensemble, nous avons bricolé une espèce d'étui pour la poignée d'épée, que nous avons ensuite fixé autour de ma cheville. Mon père avait trouvé une pochette en cuir dans laquelle nous avons mis cette poignée, afin que ma peau ne soit pas écorchée. En outre, je portais un pantalon noir assez évasé pour qu'elle ne paraisse pas. Qui plus est, il avait supposé que les détecteurs de métal ne percevraient pas ce matériau céleste, en quoi il avait eu raison. J'avais ainsi traversé les contrôles de sécurité de l'aéroport sans me faire remarquer.

Ce qui me terrifiait le plus, au sujet du sommet, était de ne pas savoir à quoi m'en tenir, de sorte que je devais me préparer au pire.

Que ce soit à être ridiculisée, torturée, à souffrir, à mourir et à aller en enfer.

Je fus traversée par un tremblement de terreur à la pensée de la damnation éternelle. À ce moment précis, l'avion traversa un trou d'air de pression différente, perdit brutalement de l'altitude et vibra. Je m'accrochai à l'accoudoir en m'assurant que ce ne serait pas pour l'éternité, que ce serait

seulement temporaire, que je pourrais tenir. Je fermai les yeux pour réfléchir. Puis, une autre perspective terrifiante m'apparut. Et si Kaidan ou Kopano tentait d'empêcher les ducs de me faire du mal pendant le sommet ? Ce faisant, ils s'exposeraient eux aussi à être punis. La possibilité qu'on intervienne pour moi me dépassait, et je sentis une larme perler au coin de mon œil.

Mon père tendit la main vers moi et sécha ma larme avant de me prendre la main. Je gardai la tête appuyée contre le fauteuil, les yeux fermés.

— Il est possible que ce sommet ne te concerne pas, me rassura-t-il.

« Mais il est possible que oui. »

Par le hublot, je pus voir la tache que faisait un autre avion qui nous croisait, au loin. Ce matin-là, en effet, nous croiserions Patti dans le ciel, en train de retourner à la maison. Je fermai les yeux et me représentai son visage, m'imaginant comment elle m'encouragerait à être forte. Mais je ne pouvais pas penser à sa réaction avec la perspective de ce sommet le soir même. Mon père avait dit qu'il serait trop dangereux de lui téléphoner, de sorte que je lui avais laissé une lettre, mais ce n'était pas un adieu satisfaisant.

Un son de cloche retentit, et nous nous regardâmes. L'avion commençait à descendre vers New York, et nous n'avions aucune information ni plan.

— Une fois à New York, je te louerai une chambre d'hôtel. Restes-y jusqu'à ce qu'il soit l'heure de partir. J'enverrai quelqu'un te chercher.

Ce soir-là, alors que je sortais du métro de New York avec mes cinq amis Nephilim, nous fûmes submergés par une marée humaine composée de fêtards se dirigeant vers Times Square par un froid glacial. Tous étaient emmitouflés dans des manteaux épais, portant des gants, des écharpes et des bonnets de laine. Jamais, je n'avais vu tant de gens.

S'il y avait un tel vent de folie pour le Jour de l'An, je ne pouvais imaginer comment avait pu être la veille, lors de la descente de la boule. En plus, comme la Saint-Sylvestre tombait un vendredi cette année-là, les gens en avaient profité pour allonger la fin de semaine.

Je me cramponnai au manteau de Marna pour m'assurer de ne pas me perdre dans la foule, pendant que j'observais les gigantesques panneaux publicitaires clignotants qui affichaient leurs promotions d'un immeuble à l'autre. J'enfonçai mon autre main, toute gelée par le froid, dans la poche de ma veste. Là régnait la démesure : immeubles immenses, écrans géants, magasins gigantesques, le tout entassé pour créer un barrage de sons et d'images. Il était impossible d'assimiler tout ça. Il fallait simplement se laisser envelopper par ce flux et s'y perdre.

J'enviai aux autres Neph leur air détendu, comme si rien n'allait de travers. Aurais-je pu, moi aussi, faire montre de la même confiance un peu arrogante, si j'avais été formée à ne jamais montrer d'expression sous pression ? Pour le moment, je me contentai de me concentrer à ne pas plisser le front.

Dans la foule immense et exubérante, il nous était facile de nous dissimuler. Celle-ci était composée d'un mélange de toutes les nations, des Américains comme des étrangers venus passer les Fêtes dans

la « Grosse Pomme ». Des milliers d'anges gardiens étaient à la suite de ceux dont ils étaient responsables. Tous ces gens parlaient et hurlaient de rire. L'atmosphère générale était à la liesse, et bien des auras étaient rendues floues par l'effet de l'alcool et des drogues.

Après avoir marché un quart d'heure dans la foule, nous empruntâmes une rue moins bondée. Si elle était animée, nous étions tout de même moins à l'étroit et à l'horizon, nous pouvions constater que la foule s'amointrissait. Nous touchions presque au but, encore éloignés de seulement quelques pâtés de maisons. Kaidan avait dû s'en apercevoir, lui aussi, car il se retrouva à marcher à côté de moi en continuant de regarder droit devant lui. Être près de lui me fit me sentir mieux, et je me réjouissais chaque fois que par accident, nos bras se touchaient. Même à travers nos manteaux, je pouvais sentir le courant qui existait entre nous.

Un groupe de gens sortit d'une boîte et occupa le trottoir. Dans un moment d'audace, j'attrapai l'auriculaire de Kaidan avec le mien, assurée que personne ne s'en rendrait compte. Je sentis sa main se raidir, puis soudain, nous nous dirigeâmes vers le côté. Il m'entraîna par le petit doigt, et nous nous fauilâmes entre les gens pour nous réfugier sous une étroite cage d'escalier, dans la sombre embrasure d'une porte menant à une cave, cachée dans la noirceur. J'étais submergée par l'euphorie de cette proximité.

Dans la pénombre, sa bouche trouva la mienne avec fougue et une certaine brutalité. Je poussai un gémissement avant de m'abandonner complètement à lui, tandis qu'il plaquait son visage encore plus fort contre le mien. Dans ce baiser, tout ce que nous ne pouvions nous dire fut exprimé. Il y avait là l'urgence née d'un sentiment puissant et déséquilibré : la fureur. Je tentai de me représenter la nature de ce sentiment. Était-il en colère en raison de ce qu'il ressentait pour moi ? Ou en raison de son impuissance à changer le résultat de cette soirée ? Je n'en avais aucune idée, mais je l'accueillis avec bonheur.

Car ce baiser, j'en avais tant besoin. J'avais besoin de me sentir vivante une dernière fois. Mon corps se pressait contre le sien avec gratitude, l'inscrivant dans la mémoire de mes sens. Je sentais ses mains descendre vigoureusement le long de mon dos jusqu'à mes hanches, m'attirant encore plus contre lui.

Nous étions à bout de souffle quand ce baiser se termina, et il posa son front contre le mien. Mes mains glissèrent de sa nuque à son visage, et je passai mon pouce sur ses sourcils et ses joues. Il me regarda dans ce demi-jour, me scruta. Nos haleines échauffées produisaient de la vapeur par ce temps froid. Puis, je me haussai pour déposer sur ses lèvres un dernier doux baiser. Il ferma les yeux, et nous nous attardâmes, laissant nos lèvres s'effleurer.

S'il m'était donné de garder tous mes souvenirs terrestres dans la froideur de l'au-delà, ce serait celui que je me repasserais sans cesse pour me réchauffer le cœur et ne pas devenir folle jusqu'au Jugement dernier.

— Hum !

Je sursautai et me dégageai de l'étreinte de Kaidan, quand j'entendis une personne en train de se

racler la gorge devant la cage d'escalier.

Ginger se tenait là, les mains sur les hanches, avec son air de véritable déesse urbaine. Ses bottes lui montaient jusqu'aux genoux, et son manteau noir avait une coupe parfaite. Marna était avec elle et regardait nerveusement de tous côtés. Ginger remua la tête, exaspérée, et s'engagea brutalement dans la direction que nous devions prendre, avec sa sœur dans son sillage.

Kaidan me regarda encore une fois avec un air déchirant, et je le vis avaler sa salive. Je ne voulais rien d'autre que de rester là avec lui, mais nous avions déjà dépassé les dernières limites de notre chance. Toujours côte à côte, nous remontâmes nous perdre dans la foule. Devant nous, Kopano se tourna et me regarda dans les yeux. Je sentis Kaidan se raidir à côté de moi, quand il remarqua notre échange, mais je ne pus détourner les yeux du regard triste et émouvant de Kopano. Je le fixai, moi aussi, perdue, consciente qu'il nous avait entendus, Kaidan et moi, profiter de ce dangereux instant d'intimité. Il hocha la tête pour m'indiquer qu'il comprenait et il baissa les yeux avant de poursuivre son chemin.

Nous y étions presque, il ne restait plus qu'un pâté de maisons à franchir. Je dus réprimander mes pieds afin de les forcer à avancer. Mais tout mon corps se rebellait contre ce qui m'attendait et hurlait dans ma conscience : « Rappelle-moi encore une fois pourquoi nous nous dirigeons volontairement vers une mort certaine ? » C'était surnaturel.

Soudain, la lumière des réverbères vacilla. Les humains ne semblaient pas s'en rendre compte. Et voilà qu'elle vacillait de nouveau.

— Ce sont les légionnaires, me murmura Kaidan et d'un geste du menton, il m'indiqua le ciel.

En effet, des centaines de démons déferlaient dans les airs au-dessus de nous, venant de toutes les directions, et voilaient la lumière, tels de sombres nuages filant dans le ciel à toute allure. La rue était attaquée par tous ces démons qui piquaient dans tous les sens pour chuchoter dans des oreilles qui ne se méfiaient pas. Immédiatement, la rue prit une autre ambiance, et je pus sentir la foule submergée par un courant d'émotions négatives.

Une bagarre éclata entre deux hommes devant nous. Kopano dut sauter pour les éviter, et le reste de notre groupe eut à faire un détour pour les contourner, tandis que des gens s'attroupaient autour d'eux pour mieux distinguer ce qui se passait. Le bourdonnement de la foule augmenta. Les rires devenaient plus tapageurs, et derrière nous, une femme se mit à crier. Je ne pouvais déterminer ce qui était en train de se passer, sinon que le chaos s'installait. Les esprits se retournaient dans les airs, parfaitement à leur aise dans une telle atmosphère, plongeant en piqué dans la foule avec une joie maléfique.

Es-tu prête pour ton premier sommet, ma petite picleuse ?

Cette voix dans ma tête me fit sursauter, et en relevant les yeux, je reconnus le visage horrible d'un des chuchoteurs qui m'avaient suivie pendant la fête, la veille au soir. Mais je poursuivis mon chemin.

Soudain, quelque chose traversa le ciel pour atterrir sur l'épaule de Blake. Ginger, indignée, jeta cette chose au sol. Il nous fallut enjamber ce soutien-gorge en dentelle noire qui l'avait tant insultée.

Blake, lui, eut juste un petit sourire et murmura :

— Pas mal...

Puis, nous fûmes bousculés et forcés à nous remettre à marcher.

Nous finîmes par croiser la femme torse nu à qui appartenait ce soutien-gorge, qui était en train de se quereller avec un homme. Il lui tendait un chemisier et tentait de cacher sa nudité, mais elle persistait à le repousser, préférant plutôt rejeter la tête vers l'arrière et se tourner. L'homme lui lançait des regards noirs, tandis que les passants acclamaient et huaient la femme.

Kaidan sortit une flasque de la poche arrière de son pantalon et enfila une grande rasade d'alcool. Une odeur puissante de bourbon vint vers moi et me donna la nausée.

Les jumelles s'arrêtèrent sur le côté du trottoir devant une porte en verre qui avait été peinte en noir. Nous étions arrivés, c'était l'endroit. L'enseigne au-dessus de la porte portait comme nom « LE CHEVALIER DU RIRE » et arborait un joyeux chevalier. Les ducs avaient réservé un cabaret humoristique, situé dans un sous-sol, comme lieu de réunion pour leur sommet. L'ironie que révélait un tel choix me fit les haïr encore plus.

Tandis que Ginger tendait la main vers la poignée de la porte, je subis un nouvel accès de terreur. Je fis un pas vers l'arrière, et encore un autre, mon souffle s'accéléra jusqu'à ce que je sus que j'étais au bord de la crise de panique. Je me retournai pour m'enfuir, mais seulement pour me retrouver nez à nez avec un élégant gentleman au complet gris, qui me regarda, les sourcils froncés. Il avait les cheveux poivre et sel et un long visage de forme ovale. Mais ce qui le caractérisait le plus, c'était l'insigne pourpre géant qu'il arborait au milieu de sa poitrine. On aurait dit une aubergine vile et palpitante de fierté. C'était Rahab, le duc de l'orgueil.

Je me retournai pour cacher mon intention première de me sauver à toutes jambes. Je trébuchai presque en tentant de m'avancer vers la porte avec Monsieur Le Mal Incarné sur les talons. Les autres Neph, eux, étaient déjà entrés, tandis que Kaidan nous tenait la porte ouverte, les yeux baissés et le visage impassible.

— Après vous, duc Rahab, dit-il.

Je m'ôtai du chemin et je laissai Rahab me dépasser avec une brise glacée. Puis, mon regard rencontra celui de Kaidan, et nous restâmes un instant sans bouger.

— Entrez et fermez cette satanée porte ! hurla une voix d'homme à l'accent australien. Vous laissez entrer l'air froid.

Une seconde pleine de tension passa pendant laquelle Kaidan comprit que j'étais sur le point de m'enfuir et que si c'était le cas, il fuirait avec moi. Mais je ne pouvais lui faire une telle chose. Ainsi, je finis par pénétrer dans le cabaret et je le sentis me suivre à l'intérieur, après avoir fermé la porte.

Je dus ajuster ma vision dans la pénombre de l'entrée. L'endroit était défraîchi avec un relent de fumée de cigarettes accumulée pendant de nombreuses années et de moisissure cachée sous les vieux tapis mornes et gris, mais au moins il y faisait chaud. Les murs étaient recouverts d'affiches annonçant les spectacles de divers humoristes, passés et à venir. L'étroit couloir était vide, sauf un

lutrin que devait utiliser l'hôte du cabaret pour noter les réservations, près de la porte. Les autres étaient déjà dans la salle.

— Fils de Pharzuph, dit un Neph roux.

Il était petit et mince, mais avec le corps et la posture d'un bagarreur. Ses cheveux roux étaient si ras qu'on aurait dit qu'à peine un duvet recouvrait sa tête. À la main, il tenait un détecteur de métal.

Kaidan lui rendit son salut et le présenta :

— Fils de Mammon.

C'était donc le fils du duc de la cupidité.

— Lève les bras, mon pote, tu sais comment ça marche.

Il avait un lourd accent australien. Kaidan, se pliant à l'usage, leva les bras et écarta les jambes. Je devins nerveuse quand le détecteur frôla sa poche, mais il ne se déclencha pas. Ce ne fut pas le cas une fois arrivé à ses bottes.

— Retire-les, ordonna-t-il à Kaidan.

Celui-ci soupira et se pencha pour délasser ses bottes noires. Je me demandai si elles étaient renforcées par de l'acier. Je levai la tête, quand je sentis le regard du Neph sur moi. Il me regarda de la tête au pied d'une manière effrontée avant de me sourire à pleines dents.

— Qui es-tu ?

— Anna, la fille de Béliel.

Prononcer « Fille de Béliel » me semblait stupide, comme un personnage inspiré de *Beowulf*⁶. Le garçon fixait mon insigne.

Kaidan se redressa et se racla la gorge, pour rappeler le Neph à sa tâche et pour qu'il inspecte ses bottes. Il les examina avec peu d'enthousiasme avant de faire signe qu'il n'y avait aucun problème et de se retourner vers moi.

— Je m'appelle Flynn Fraser, se nomma-t-il en se rapprochant de moi.

Je fis un pas en arrière et levai les bras. Il se tenait près de moi plus que nécessaire pour passer le détecteur sur ma personne. Et évidemment, il n'hésita pas à me palper, s'attardant particulièrement à mes hanches et à mon derrière, à la vue de quoi Kaidan croisa les bras et se renfrogna.

Mon cœur se mit à battre à tout rompre, alors que le détecteur se rapprochait de ma cheville, mais il le passa à côté sans qu'aucun son soit émis et sans me toucher. Je soupirai nerveusement, quand Flynn recula et se passa la langue sur la lèvre inférieure.

— On attend encore quelques personnes. Je vous vois en bas.

De la tête, il nous indiqua une porte à l'extrémité du couloir. Kaidan prit encore une longue gorgée d'une seconde flasque, tandis que nous avancions dans le couloir sombre. Je me demandai combien de flasques il pouvait bien avoir sur lui, ce soir-là. À ce moment précis, j'aurais presque souhaité en avoir une, moi aussi. Mais je devais avoir toute ma tête.

Au bout du couloir, je mis la main sur la poignée de la porte et pris une grande respiration pour me calmer. Je sentis la présence chaude de Kaidan juste derrière moi. Huit mois de souvenirs me

traversèrent le cœur tous en même temps. À peine huit petits mois plus tôt, je ne savais ni qui ni ce que j'étais. Jamais, on ne m'avait embrassée avec passion. Si quelqu'un m'avait dit que je serais sur le point de trouver la mort entre les mains de démons prétendant être des gentlemen, j'aurais seulement éclaté de rire en me demandant si cette personne était saine d'esprit. Comme les choses pouvaient changer rapidement !

J'ouvris la porte, et de la musique monta jusqu'à nous à travers la cage d'escalier sombre. Les ducs écoutaient de la techno ? Ça semblait tellement bizarre que je fus presque sur le point, de manière très déplacée, d'éclater d'un rire nerveux. Mais je me repris et parvins à le contenir. Il était temps de descendre. Je mis un pied dans l'embrasure de la porte.

Tandis que je descendais dans le repaire vibrant de musique où attendaient les ducs, je me mis à me répéter une parole d'un psaume que j'avais lu un nombre incalculable de fois. J'avais toujours trouvé cette phrase d'une grande beauté, mais sans jamais considérer qu'un jour, je pourrais avoir besoin de toute la force dont regorgeait celle-ci : « Même si je marche dans un ravin d'ombre et de mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi⁷ ». ».

Je laissai le sens de ces mots résonner profondément dans mon âme, pendant que je m'engageais dans cette zone sombre en sondant la scène. C'était une pièce rectangulaire et plate, comme une salle de récréation, avec une trentaine de tables où quatre personnes pouvaient prendre place. Au centre se trouvait une petite scène d'une hauteur d'environ 50 centimètres. Le plafond peu élevé me donna l'impression d'être prise au piège, comme s'il risquait de s'écrouler sur nous à toute minute.

Je ne sais pas au juste à quoi je m'entendais en arrivant en bas, mais quoi qu'il en soit, je ne fus pas accueillie au son d'une fanfare, quand j'entrai dans la salle. Quelques Neph me regardèrent, mais les ducs, eux, ne semblèrent ni me remarquer ni s'intéresser à moi. Je pouvais respirer.

Les Nephilim étaient répartis dans la salle, assis seuls ou en petits groupes, sans dire un mot ni bouger. Il y en avait une centaine, des jeunes et des vieux. Je ressentis entre eux et moi un lien de parenté et de nombreux points en commun, tandis que je regardais ces visages inconnus. Combien d'entre eux ressentaient la même chose que mes amis au sujet du travail de leurs pères ?

Les ducs s'étaient mis à l'aise, l'air détendu, assis aux tables les plus rapprochées de la scène. Je les passai en revue à toute vitesse. Pharzuph était assis à une table en compagnie de ducs bruyants, le dos incliné contre sa chaise dans son complet gris. Ses pieds, élégamment chaussés en noir brillant, étaient perchés sur la table. Il riait.

C'était étrange de constater comme tous étaient beaux. Même ceux à l'apparence plus rude ou robuste se maintenaient en forme et prenaient soin de leurs corps. Ils affichaient des pauses pleines de confiance qui étaient attirantes. Je m'émerveillai de leur allure d'hommes d'affaires respectables, avec leurs complets italiens élégants ou leur costume traditionnel très orné en provenance des quatre coins du monde. Si ce n'avait été des insignes de péché de toutes les couleurs qui armoriaient leurs poitrines, ils auraient simplement eu l'air d'êtres humains puissants et sûrs d'eux-mêmes.

Puis, il y avait mon père, assis à la table à côté de celle de Pharzuph avec trois autres ducs

silencieux. Il me regarda. Je dus réprimer la poussée d'émotions qui faillit me submerger et que son regard provoqua en moi. Le fait de savoir qu'il y avait au moins l'un de ces grands pontes de mon côté me donnait un mince espoir sur lequel je ne comptais tout de même pas beaucoup. Puis, il détourna la tête et passa les doigts dans sa barbiche.

Kaidan me donna un coup de coude pour m'indiquer la direction où aller. J'avais aperçu mon groupe d'amis Neph à l'autre extrémité de la salle allongée, à l'endroit le plus éloigné des ducs, et je me dirigeai vers eux. Je longeai le mur la tête baissée, dans l'espoir que Pharzuph ne saisisse pas mon odeur, si je restais éloignée de lui.

Blake et Kopano étaient assis l'un à côté de l'autre, et les jumelles, pour leurs parts, étaient installées à la table d'à côté. Kaidan se joignit aux deux garçons, tandis que je m'assis avec les filles. Nous plaçâmes nos chaises de façon à faire face à la scène, nos dos au mur. Il n'y avait personne derrière nous.

Quand je m'assis, je pus sentir mon sang palpiter et bouillonner sous ma peau. Je gardai la tête baissée, le visage enchâssé dans mes cheveux. De cette manière, je pouvais voir tout ce qui se passait dans la salle et paraître complètement indifférente.

Marna me donna une petite tape sur la jambe, quand je me mis à la faire sautiller inconsciemment. Rester assise sans bouger exigeait un véritable effort, mais pour encore combien de temps ?

À la table d'à côté, Kaidan, lui, continuait de boire. La tension faisait en sorte que tout mon corps, plus que jamais, ressentait une puissante envie de drogue, ce moyen si simple de s'échapper, ce paradis artificiel. En même temps, ce désir si ardent, sombre et profond, m'accablait au point où j'aurais pu hurler et tout maudire.

Je relevai la tête, quand la porte du cabaret s'ouvrit quelque peu. Le garçon roux, Flynn, entra et ferma la porte derrière lui, se plaçant devant elle comme pour monter la garde. Il fit un signe de tête aux ducs, et la musique s'arrêta.

Le désir propre à ma nature coupable fut balayé comme du verre fragile pour être remplacé par une peur lourde, quand Pharzuph se leva et monta sur scène. Il hocha sa tête élégante avec approbation en examinant la salle. Ses cheveux étaient particulièrement brillants, ce soir-là.

— Bienvenu à vous tous. J'espère que vous avez fait bon voyage pour vous rendre dans cette merveilleuse ville qu'est New York. Je regrette que vous ayez eu à vous dépêcher, mais il y a trop longtemps qu'un certain problème dure sans que nous nous en soyons occupés. Avec tous les touristes que cette ville accueille cette fin de semaine, nous nous sommes dit qu'en plus, ce serait l'occasion parfaite de semer le chaos. Les ducs, les légionnaires et les Nephilim auront accès à un grand nombre d'âmes, ce soir. Alors, sans plus tarder, réglons la question qui nous a fait nous réunir, afin de passer aux plus grands plaisirs que nous réserve l'œuvre de nos vies. Êtes-vous prêts ?

Pharzuph nous adressa un sourire étincelant, et des acclamations d'approbation furent lancées par les ducs.

— Commençons par convoquer le messager Azaël, afin que notre seigneur Lucifer puisse être

informé de cette procédure.

Azaël ! C'était celui qui m'avait chuchoté des choses lors de cette fête, l'été dernier. Mon père avait confiance en lui.

Les ducs, à l'unisson, émirent un sifflement grave qui venait du fond de leur gorge — un sifflement long suivi de deux autres, plus courts, le tout répété une seconde fois. Ce son n'avait rien d'humain. Il provenait des profondeurs de leur âme et aurait parfaitement convenu dans un film d'horreur. Tous les Neph présents dans la salle furent cloués sur place. J'avais la chair de poule et je commençais à avoir des sueurs froides, en dépit des trois couches de désodorisant que je m'étais appliquées. J'aurais voulu m'essuyer le front, mais je n'osais pas bouger.

Azaël apparut comme s'il sortait du sol. Il voleta majestueusement, les ailes toutes déployées, puis les replia, avec l'air d'un fantôme gris flottant au-dessus de la scène, à côté de Pharzuph. Le visage d'Azaël semblait moins effrayant que celui des autres démons qui m'avaient hantée et de ceux qui m'avaient poursuivie toute la soirée, la veille. Il avait des traits de félin qui évoquaient ceux d'un lion.

— Bienvenu, Azaël. J'espère que notre seigneur Lucifer va bien.

Azaël inclina la tête, et Pharzuph poursuivit.

— Bon, très bien. Merci de te joindre à ce sommet. J'espère que tu pourras retourner à lui bien vite avec des nouvelles qui le réjouiront.

Puis, il se tourna vers les ducs :

— Et maintenant, convoquons les légionnaires.

Chaque duc se mit à émettre un sifflement, autant de messages personnels destinés à leurs légionnaires. Le climat d'étrangeté et d'inquiétude ne déclinait pas. Je dus user de toute ma volonté pour ne pas me couvrir les oreilles.

Ils arrivèrent de toutes les directions, s'installant les uns par-dessus les autres comme de vaporeuses feuilles de papier. Les esprits démoniaques faisaient écran à toute lumière, tel un morne brouillard en suspension au-dessus de nos têtes. Seules des bougies sur chacune des tables éclairaient la salle, d'une lueur faible et hésitante. Je dus activer ma vision nocturne. Il y avait une seule sortie, de sorte qu'il aurait été peu de dire que j'étais piégée.

— Bienvenue, loyaux légionnaires, déclama Pharzuph à cette masse sombre, les bras grands ouverts pour les accueillir.

Les esprits lui laissaient un peu de place sur la scène, mais il fallut tout de même que je me laisse glisser un peu plus bas sur ma chaise pour pouvoir continuer de le voir.

Pharzuph devait alors s'occuper des ducs.

— Vous avez fait du bon travail, depuis notre dernière réunion. Jamais les humains n'ont été aussi gâtés et pourris. Bientôt, très bientôt, nous aurons tout ce qu'il nous faut pour reprendre ce qui, en droit, nous revient, et personne ne pourra nous priver des royaumes de notre choix.

Les ducs approuvèrent ces paroles, les accompagnant du tumulte de leurs acclamations. Magnifique. Pharzuph se révélait une véritable meneuse de claque démoniaque. Il était tout sourire,

quand il invita Rahab à le rejoindre sur scène. C'était l'instant de grâce.

« Pitié, donnez-moi la force. Pitié, que cela se fasse vite. Pitié, donnez-moi la paix d'esprit. »

Je me sentis traversée par une onde de paix, sa froideur et sa fluidité emportant la panique qui s'accrochait encore à moi. Je fermai les yeux un instant pour me représenter le visage doux et aimant de Patti.

Rahab salua l'assemblée avec un fort accent français. Contrairement à Pharzuph, il ne souriait pas et ne tenta pas de stimuler les troupes. Son ton était froid et laissait à réfléchir.

— Bien des années se sont écoulées, depuis que nous avons eu besoin de nous occuper des Nephilim, affirma-t-il, crachant ce dernier mot avec dégoût. Et pourtant, comme les humains stupides, incapables de retenir les leçons du passé, ainsi est cette race inférieure, les Nephilim. C'est pourtant simple. Votre vie ne vous appartient pas. Vous êtes nés pour nous servir. Vous devez travailler pour nous, sinon vous perdez le privilège d'être sur terre. L'une d'entre vous a déjà été prévenue, et pourtant, elle persiste dans l'erreur. Le péché est une chose de toute beauté, mais même nous, nous devons faire en sorte de ne pas nous laisser dominer par lui, car lorsque le péché nous domine, il devient impossible de bien influencer les humains. Ce n'est pas compliqué, n'est-ce pas ?

À quoi voulait-il en venir ?

Les yeux globuleux de Rahab parcoururent la foule, et je dus retenir ma respiration un moment. Son regard nous survola et finit par s'arrêter à une table au milieu de la salle. Il avait les mains dans le dos et faisait les cent pas sur la scène. Pharzuph, sur le côté, le regardait du coin de l'œil avec dévotion. Rabab finit par s'arrêter et fixa la table du milieu, de nouveau. Je n'osai pas bouger, mais j'étendis ma vision, puis zoomai afin de déterminer qui il regardait. Or, il y avait au moins une douzaine de Neph attablés au centre de la salle.

— Gerlinda !

À la manière dont Rahab prononça ce nom, j'eus l'impression qu'il s'insinuait en rampant dans mon oreille.

— Fille de Kobal.

Kobal ? Ah, oui, le duc de la gourmandise. Mais qu'est-ce qui se passait ?

Rahab la désigna du doigt, les yeux pleins de dédain et de haine. Du centre de la salle, un gémissement plaintif s'éleva, comme si on avait donné un coup de pied à un chiot. Soudain, on entendit des chaises racler le vieux carrelage de la salle, pendant que ses voisins tentaient de prendre leur distance de Gerlinda. En effet, tous les Nephilim autour d'elle la fuyaient, la laissant seule, au milieu de la salle.

Gerlinda était une grande femme dans la trentaine, aux cheveux blond vénitien renvoyés vers l'arrière. Elle avait l'air propre, mais une chose chez elle me laissa perplexe. En effet, les ducs, tout comme les Neph, prenaient toujours bien soin d'être en forme. Or, même si j'avais toujours eu du mal à deviner combien une personne pouvait peser, il était clair que Gerlinda devait faire dans les 150 kilos.

Elle porta la main à sa bouche, d'où ce gémissement était probablement sorti sans qu'elle puisse le réprimer, et ses yeux reflétaient l'état de panique dans lequel elle était.

— Seras-tu capable de venir sur scène, Gerlinda, fille de Kobal ? lui lança Rahab de son ton méprisant, comme s'il cherchait à la piquer. Ou te faut-il une motivation ?

Il sortit une tablette de chocolat de sa poche et la remua pour la provoquer.

Gerlinda le regarda bouche bée, tandis que les autres ducs éclatèrent de rire.

— Jette-toi dessus, la grosse ! lui cria, dans un accent anglais, un duc à l'apparence de Fabio⁸.

C'était sans doute Astaroth, le père des jumelles. C'était révoltant.

Ensuite, toutes sortes de commentaires du plus mauvais goût s'élevèrent des ducs les plus démonstratifs.

— Peut-être faudrait-il la faire rouler jusqu'à la scène.

— J'ai quelque chose dans ma poche qui va te plaire, j'en suis sûr.

Et ainsi de suite.

Devant ce spectacle, je ressentis toute une série d'émotions. D'abord, la joie de savoir que j'étais sauvée, mais ensuite, le dégoût quant à la manière dont cette pauvre femme était traitée et l'effroi à la pensée de devoir subir ce qu'ils lui réservaient.

L'un des ducs lança quelque chose en direction de Gerlinda, et soudain, elle fut inondée de malbouffe qu'on lui envoya de toutes parts, que ce soit des pâtisseries, des gougères, des bonbons. Tout avait été prévu. Je regardai du côté de mon père. Il était assis aux côtés de Jézebet, Melchom et Alocer, les pères de Blake et Kope. Tous les quatre regardaient ce spectacle d'un air blasé, comme s'ils ne voulaient pas s'abaisser à y participer. Mais les autres ducs, vils comme ils étaient, eux, n'y manquaient pas.

De la nourriture continuait de s'accumuler autour de Gerlinda, et des larmes coulaient sur ses joues roses. Elle ne tentait même pas de se protéger ou de s'écarter. La voir me blessait le cœur. Le cas de cette pauvre femme était-il la seule raison pour laquelle ce sommet avait été convoqué, me demandai-je, ou n'était-ce qu'un prélude avant le spectacle ?

Un homme de grande taille, aux yeux froids comme l'acier et aux cheveux clairs, se leva et en la désignant du doigt, hurla en allemand :

— *Gerlinda ! Erhalten Sie auf der Bühne jetzt*⁹ !

Il lui montra la scène en prononçant ces mots. C'était sans doute son père, Kobal. Ses joues étaient rouges de colère, et quand il vit qu'elle ne bougeait pas, il poussa sa chaise vers l'arrière, la renversa et se leva pour se diriger droit sur elle. Il l'attrapa brutalement par le bras, et elle poussa un cri tandis qu'il la forçait à se lever, pour la rudoyer et la pousser vers la scène. Les ducs l'acclamèrent.

Je ne pouvais plus regarder. J'avais l'impression qu'on m'avait frappée à l'estomac, et tout le sens de la justice qui pouvait m'habiter hurlait devant ce spectacle. Combien de fois, tout au cours de l'histoire, des innocents avaient-ils été maltraités, tandis que d'autres regardaient, sans intervenir ? Je voulais me fermer les yeux et me boucher les oreilles, mais même sans voir ni entendre, je saurais

tout de même qu'une telle atrocité aurait été commise.

Il était peu probable que dans la vie de Gerlinda, il y ait une seule personne qui l'aime et lui donne du courage. Contrairement aux drogues, il était impossible de ne pas manger, chacun de nous devait le faire. Aurais-je su me dominer aussi bien, si mon péché avait été la gourmandise ? En effet, j'étais incapable de m'imaginer consommer de la drogue sans exagérer. C'était tout ou rien.

Une fois que Kobal eut réussi à faire monter sa fille sur scène, il retourna à sa place et reçut des claques dans le dos, pour le féliciter de la manière dont il avait su brutaliser sa fille de la part de ses « frères ».

Gerlinda se tenait alors sur la scène, aux côtés de Rahab, effondrée, sanglotante.

Rahab la regarda avec mépris.

— Assez pleurniché. Il y a quelques années, ton père avait eu la gentillesse de te prévenir. Il est même allé jusqu'à rechercher l'aide de médecins pour toi. N'as-tu pas fait l'objet d'une intervention chirurgicale ?

Gerlinda opina et gémit d'une manière à briser le cœur, comme si elle avait fait son possible pour le contenir, mais soudain n'en avait plus eu la force. Je serrai les dents et dus avaler ma salive plusieurs fois en clignant des yeux pour chasser les larmes qui les brûlaient.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Rahab s'était mis à crier, et son accent français le rendait plus difficile à comprendre. Il poursuivit en postillonnant :

— Tu laisses ton appétit trahir notre cause. L'abus, c'est pour les humains. Pas pour les Neph. Ceux de ton espèce n'ont pas à rechercher le plaisir et le réconfort. Tu n'es rien !

Rahab tourna la tête vers Pharzuph, qui saisit une petite table ronde à côté de la scène. Sur elle reposaient trois assiettes, chacune avec un plat différent : du gâteau au chocolat, un burger et une part de tarte au citron meringuée. Pharzuph plaça la table devant Gerlinda avant de descendre de scène et de rejoindre la table des ducs les plus agités.

— Puisque tu as passé toute ta vie à engouffrer de la nourriture, nous avons décidé de te faire la faveur de trépasser en mangeant. Tu as le choix, petite Neph. Quelle chance, n'est-ce pas ? Deux de ces gourmandises sont empoisonnées. L'un de ces poisons tue rapidement, l'autre te réservera toutes les souffrances, tu vomiras et saigneras tout ton sang, jusqu'à ce que tes intestins soient complètement rongés.

Rahab fit une pause, afin que ce qu'il venait de dire prenne tout son poids.

— Mais dans le troisième plat, il n'y a pas de poison. Si c'est cette assiette que tu choisis, tu auras un an pour faire tes preuves.

Non, ils ne pouvaient faire une telle chose. Mon père et les trois autres ducs avec lesquels il était assis regardaient cette scène avec un désintéret poli et sans prendre part aux murmures d'hilarité et aux rires occasionnels de leurs voisins. J'aurais tellement voulu qu'il mette un terme à cette torture. Sans doute put-il sentir que je le regardais, car il inclina la tête vers moi pour me regarder. Dans ses

yeux, je pus lire une sévère mise en garde : il ne voulait pas que je dise un mot.

Je sentis mon menton trembler et je dus me mordre la lèvre inférieure pour réprimer mes pleurs, tandis que le regard de mon père se reporta sur le spectacle.

— Alors, Gerlinda ? Quelle assiette choisis-tu ? lui demanda Rahab en lui présentant les assiettes. Ta mort sera-t-elle rapide, ou vas-tu te tordre de douleur tandis que le poison te ronge l'estomac ?

Il sourit en regardant le gâteau.

— Une mort au chocolat ! Je suis sûr que même dans tes rêves, tu ne pensais pas que cela puisse être tel.

— Prends le gâteau au chocolat ! hurla un des ducs.

À sa suite, toute la table des ducs bruyants se mit à lui faire des suggestions, comme si elle, Gerlinda, avait été en train de participer à un jeu télévisé.

Pour ma part, sur le point de vomir, je restai sur le bout de ma chaise, fascinée. Il y avait toujours un peu d'espoir, après tout. Peut-être choisirait-elle le plat qui n'était pas empoisonné ? J'aurais voulu regarder mes amis, mais j'étais incapable de détourner les yeux de la scène. Ce fut à ce moment que je m'aperçus que mon père s'était quelque peu tourné sur sa chaise et qu'il se grattait la barbe avec deux doigts. Il me lança un regard rapide tout en continuant de déplacer ses deux doigts sur son visage d'une manière très peu naturelle. Deux. Deux ! C'était un message. Il me regarda de nouveau, puis fixa la table sur laquelle reposaient les trois plats.

Donc, le deuxième plat n'était pas empoisonné. Mon père savait que j'avais une faculté qui me distinguait des autres Neph. En effet, je pouvais influencer les gens, ce qu'aucun autre des ducs ne savait, toutefois. Ainsi, ils ne pourraient jamais suspecter mon implication. J'espérai donc être assez proche de la scène pour pouvoir atteindre Gerlinda.

— Il est temps de choisir, ronronna Rahab.

Les ducs, eux, répétaient leurs propres suggestions, comme une mélodie, tandis que les esprits, dans les airs, rebondissaient d'excitation en anticipant la conclusion de cette scène.

— Quel plat choisis-tu, Gerlinda ? Quel sera le dernier goût que tu auras sur les lèvres, avant de faire connaissance avec notre maître vénéré ?

Gerlinda ne put plus se contenir. Elle se mit à pleurer en remuant la tête et en répétant :

— *Nein, nein, nein*¹⁰.

La deuxième assiette, Gerlinda !, tentai-je de l'influencer. *Choisis le burger !*

— Choisis, sinon je le ferai pour toi, lui dit Rahab, tandis qu'elle gémissait de manière de plus en plus incohérente. Et tu peux bien t'imaginer mon choix.

Elle finit par réussir à soulever sa fourchette, secouée de violents tremblements, et entama la tarte au citron.

Non !

Plusieurs des ducs l'acclamèrent, quand ils virent qu'elle avait suivi leur suggestion, tandis que d'autres la huèrent.

— Mange, *ma chérie*, lui dit Rahab en souriant. Profites-en. Pour ma part, je sais que nous n’y manquerons pas.

Pas la tarte, Gerlinda, non ! C’est le burger qui n’est pas empoisonné !

Je m’appuyai à la table avec une telle force qu’elle finit par bouger et je faillis presque tomber de ma chaise. Enfin, Gerlinda laissa tomber la fourchette, qui résonna sur la table, et se frotta les tempes du bout des doigts.

Bonne fille ! lui dis-je. *Prends le deuxième plat, c’est le bon.*

À bout de souffle, elle saisit le burger, et Rahab fronça les sourcils. Les autres ducs, eux, maugréaient de colère face à ce nouveau choix, tandis que ceux qui lui avaient conseillé le burger poussaient des cris de triomphe. Elle le tint devant son visage en grimaçant comme si elle avait été un rongeur. Puis, avec une grande respiration, elle arrêta de pleurer et se ressaisit, avant de finalement prendre une bouchée du burger.

Le silence se fit dans la salle. Gerlinda mâcha sa bouchée, penchée au-dessus de son assiette, avant d’y laisser retomber le reste du burger tout en se couvrant la bouche pour s’empêcher de tout recracher. Elle avala et plaça les deux mains sur la table, cherchant par tous les moyens à reprendre son souffle. Enfin, après ce qui sembla une éternité, elle se leva sans regarder aucun des ducs, releva le menton et regarda droit devant elle. Elle avait survécu.

Quand il devint clair qu’ils ne pourraient assister au spectacle de sa mort, les ducs devinrent fous de rage, se levèrent, remuèrent la tête d’un air scandalisé et hurlèrent à l’envi. Quant à moi, je me renfonçai sur ma chaise en retenant un sourire. Nous avions réussi !

Ce fut à ce moment que pour faire taire les autres ducs, Rahab leva la main. Ils finirent par se calmer et se remirent à l’observer, tandis que les mains dans le dos, il faisait le tour de Gerlinda.

— Tu te crois futée, ma petite ? Ou penses-tu simplement que tu as de la chance ? Hein ?

Elle ne répondit pas, continuant simplement à regarder devant elle. Puis, Rahab se plaça à ses côtés.

— Une année t’avait été promise, n’est-ce pas ?

Elle ne répondit toujours pas.

— Il est dommage pour toi que la bonne foi ne soit pas notre point fort.

Il tendit le bras derrière lui et saisit un pistolet muni d’un silencieux, qu’il plaça contre la tempe de Gerlinda. Le silence régnait dans la salle, mais on pouvait sentir la joie chez les ducs et les esprits. Gerlinda ferma les yeux, et la main de Rahab se raidit tandis qu’il se préparait à faire feu.

— Non !

Je fus aussi surprise que les autres d’avoir poussé ce cri. Je plaquai mes 10 doigts sur ma bouche. Toute la salle avait les yeux rivés sur notre groupe, tandis que mes amis regardaient droit devant eux, telles des statues. Je baissai les mains, sachant qu’il était trop tard. Je venais de me condamner.

— Qui d’entre vous a osé parler durant ce sommet sacré ? demanda Rahab.

M’agrippant au bord de la table, je me levai en priant que mes amis restent silencieux, contrairement à moi.

— Elle est à moi.

Mon père aussi s'était levé et il avait un air sombre, irrité et tendu.

— Elle est encore en formation. J'aurais dû la prévenir, elle n'a pas l'habitude de nos us et coutumes.

— C'est peut-être bien le cas, mon frère Béliat, lui répondit Rahab. Mais il faut que l'on donne une leçon à cette fille qui a osé intervenir et faire montre d'insubordination.

— Je suis tout à fait d'accord et je m'en occuperai. Mais finissons cette réunion afin de pouvoir nous consacrer à notre véritable travail, qui ne se trouve pas dans cette salle, lui répondit mon père le doigt levé vers la ville. Et maintenant, petite, assieds-toi et ferme-la.

Je m'assis.

— Ce n'est pas la procédure appropriée, mon frère.

La voix de Rahab était aussi irritée que celle d'un enfant gâté qui n'aurait pas eu ce qu'il voulait.

— Une faute de cette envergure devrait être punie immédiatement.

— Avec tout le respect que je te dois, Rahab, intervint une voix douce de femme.

Tous les yeux se tournèrent en direction de Jézebet.

— C'était sans doute le cas quand les Nephilim étaient des milliers à être à notre disposition. Considérant le peu qu'ils sont de nos jours, je crois que la punition devrait être à la discrétion de chaque duc. Kobal, lui, voulait que la punition de sa fille soit publique. C'est tout en son honneur. Mais comme Béliat, lui, souhaite que la punition de sa fille se fasse en privé, je suggère que nous lui permettions. Je suis certaine qu'elle souffrira de manière appropriée. Laissons un peu de marge de manœuvre à Béliat, n'est-ce pas ? Après tout, c'est sa *première* descendance.

Rahab grogna en la regardant.

— Alors, votons ! Que tous ceux qui sont en faveur de punir cette fille immédiatement lèvent la main.

Tous les ducs, à l'exception des quatre à la table de mon père, levèrent la main. Huit contre quatre. Nous avons perdu. Je sentis la peur monter en moi. Mon père regardait les ducs de tous côtés, la tête tournée à se briser le cou ; il se faisait craquer les jointures tout en plaidant ma cause. Je regrettais que mon comportement lui fasse vivre un moment pareil.

Pendant un moment, durant ce sommet, je m'étais laissée croire que j'arriverais à passer au travers de cette soirée. Mais il était louable de refuser d'être témoin de certaines choses. J'avais le cœur fragile et vulnérable, mais même au point où j'en étais, je refusais de penser que c'était une faiblesse.

— Fille de Béliat, avance. Immédiatement.

Le regard de Rahab me transperça, me défiant de le braver de nouveau — une chose qui n'avait sans doute jamais été faite durant un sommet.

Je ne pouvais pas sentir mes jambes, tandis que je me levai et commençai à marcher. Je me demandai vaguement si j'avais un air aussi drôle que ce que je ressentais. Il y avait un déluge de sons rauques dans ma tête en raison de la légion des démons chuchotant au-dessus de moi : des centaines

de voix s'accumulaient les unes aux autres pour résonner comme le vent soufflant dans les branches d'un arbre sec.

Je me dirigeai vers la scène du côté de mon père, restant le plus loin possible de Pharzuph. Mais ce n'était pas encore assez loin. Tandis que j'allais me placer à côté de Gerlinda, j'entendis quelqu'un tousser et s'étouffer de manière théâtrale. C'était Pharzuph, et il remuait la main devant son nez, comme pour chasser une odeur répugnante. Quel sens du spectacle !

— Par Hadès, Béliat ! Elle est *toujours* vierge ?

Tous les ducs en eurent le souffle coupé de surprise.

Mon père se leva, s'appuyant contre la table avec les poings serrés, durs comme la pierre, et avec un air encore plus dur, il dit à Pharzuph de s'occuper de ses propres affaires. Il utilisa aussi un vocabulaire plus coloré, qui me donna une bonne image de la vie qu'il avait menée en compagnie de criminels endurcis.

— Crois-tu que je ne sais pas qu'elle est vierge ? Elle est vierge parce que je lui ai dit de le rester. C'est l'argument que nous utilisons avec un garçon qui se montre des plus récalcitrants. Elle est sur le point d'en venir à bout, et alors, il en sera fini de sa virginité. Tout cela est mentionné dans mon rapport au patron, alors ferme ta gueule.

— Elle dégage une odeur répugnante, ajouta Pharzuph.

— Fais avec.

— La virginité n'est pas nécessaire pour attirer les hommes, continua d'argumenter Pharzuph. Les femmes ont réussi à se faire passer pour des vierges et à tromper les hommes depuis la nuit des temps

— Assez ! gronda Rahab.

Il poussa Gerlinda vers l'arrière, lui hurlant de déguerpir de sa vue. Avant que j'aie le temps de me retourner, il me donna un coup de poing sur le côté de la tête qui me fit vaciller et tomber sur le sol, atterrissant sur les deux mains pour amortir le choc. Mon oreille bourdonnait, et ma tête palpitait, mais tout doucement, je réussis à me relever. Je gardai la tête baissée, trop effrayée de voir la soif de sang dans ses yeux.

Je vis son bras se lever de nouveau et je me préparai. Il me frappa de l'autre côté de la tête. Cette fois, je ne tombai pas, mais la douleur vive que je ressentis à l'oreille me fit pousser un petit cri. À bout de souffle, je réussis à me redresser, gardant les poings serrés le long de mon corps.

Ce fut à ce moment que je pensai à la poignée d'épée. Mon père m'avait dit qu'il me ferait un signe, s'il était nécessaire de l'utiliser. À ce moment précis, il avait l'air de vouloir tuer. Mais il ne bougeait pas, et je fis de même.

Rahab se mit à côté de moi et déposa le pistolet sur la table.

— Prends-le, me dit-il.

Était-il sérieux ? La simple vision de ses yeux sauvages me le confirma. D'une main tremblante, je saisis l'arme à feu. C'était plus lourd qu'il n'y paraissait. Je la tins du bout de la main.

— En réparation pour avoir interrompu notre séance, tu vas la conclure pour nous.

J’avalai ma salive, mais elle ne voulut pas passer, tant ma gorge était sèche. Rahab recula et me désigna Gerlinda.

— Ce sera toi qui la tueras.

La réponse instinctive de tout mon être fut de remuer la tête de chaque côté, comme pour dire non, non, non.

— Rahab...

La voix de mon père semblait encore plus grave que d’habitude. Mais Rahab se contenta de sourire, sachant très bien qu’il avait choisi la punition parfaite. Le fait que ça ennuyait mon père n’ajoutait qu’un peu plus de piquant.

— Ou tu la tues et tu restes en vie, ou vous mourez toutes les deux.

Il eut un petit rire auquel plusieurs des ducs se joignirent. Tous ensemble, ces rires s’élevèrent jusqu’à m’en faire frissonner le cuir chevelu.

— Obéis, fille de Bélial. Lève ce pistolet.

Gerlinda et moi, nous nous regardâmes pour la première fois depuis que j’étais montée sur scène. Dans ses yeux, il n’y avait aucun espoir. Elle était convaincue que je la tuerais pour me sauver.

— Mon frère Rahab, lui dit un autre duc, qui lui lança un autre pistolet que Rahab attrapa.

Il le pointa contre mon front. Je retins ma respiration. C’était fini. J’allais mourir, et mon pauvre père, ainsi que mes amis, allait devoir regarder ce spectacle.

Seule une chose pouvait encore me sauver.

« Je vous en prie, venez-moi en aide. »

— C’est ta dernière chance, me nargua Rahab, avant d’armer le pistolet.

Juste à ce moment, des bruits de chaises raclant le sol se firent entendre du côté de la salle où mes amis étaient assis. Mais avant que quiconque ait le temps de regarder dans cette direction, quelqu’un fit briller une lampe de poche... Non, plutôt un *projecteur*, dans le fond de la salle, et toutes les têtes en même temps se tournèrent en direction de cette lumière aveuglante.

Aussi perplexe et curieuse que je pusse être, mon esprit retourna au bruit que j’avais d’abord entendu. Je détachai les yeux de la lumière qui brillait toujours davantage pour apercevoir Kopano et Kaidan, qui s’étaient levés. Dans la main de Kaidan, un couteau scintillait.

Asseyez-vous !, leur intimai-je en pensée.

Tous deux hésitèrent, et Kopano finit par se rasseoir. Le regard de Kaidan se riva sur le mien. Je le suppliai de se rasseoir, mais il restait debout avec obstination. Cette lumière éclairait encore davantage la salle, détournant l’attention de quiconque aurait pu s’apercevoir de notre échange.

Les ducs durent se protéger les yeux avec la main, mon père lui-même, et le bras avec lequel il tenait le pistolet retomba le long du corps de Rahab.

Je t’en prie, assieds-toi, tentai-je encore une fois d’influencer Kaidan en le suppliant.

Cette fois, il s’assit.

Une paix soudaine m’envahit, faisant disparaître de mon âme tout sentiment de peur et d’anxiété.

Je remarquai que la lumière créait alors une véritable trouée brillante dans le mur du fond de la salle. Et soudain, un ange en sortit, suivi d'un autre et encore d'un autre, jusqu'à ce que leur nombre remplisse tout l'espace de la salle.

Il ne s'agissait pas de ces anges à l'air doux qui servaient d'anges gardiens aux êtres humains. C'étaient des anges guerriers, débordant de justice. Ils portaient une armure qui brillait comme la poignée de mon épée. Tous avaient de belles chevelures de longueurs différentes et d'énormes ailes blanches. Tout dans ces anges était féroce, éthéré et vaillant. J'en avais le souffle coupé, à peine capable de respirer.

Les ducs, chancelants, se rapprochèrent de la scène. À la vue de tous ces anges, ils avaient arrêté de se moquer et de pousser des cris de joie. Quant aux esprits démoniaques, ils se collaient contre le plafond en crachant comme des chats de gouttière cernés.

— Que... que...

Rahab s'aperçut qu'il bégayait et se reprit en se redressant.

— Comment osez-vous venir ici ?

— Nous allons là où l'on nous envoie, lui répondit l'ange qui se tenait au milieu de la salle.

— Oui, oui, bien sûr, cracha Rahab. Vous n'avez pas le moindre libre arbitre. Que voulez-vous ?

— Tu ne tueras pas la fille de Béliel.

Le silence se fit dans la salle, et je sentis mon cœur se gonfler de gratitude.

— Vous ne vous êtes jamais occupés des Nephilim. Ils sont à *nous* !

— Rien de ce qui est sur terre n'est à vous, le Ténébreux.

À ces mots, Rahab devint rouge comme une bette-rave, et un peu d'écume s'accumula aux deux coins de sa bouche.

— Les vôtres ne sont pas censés intervenir dans nos œuvres ! Nous avons reçu le droit d'éprouver l'humanité et de faire régner l'ordre parmi les nôtres.

— Son temps n'est pas venu, lui répondit l'ange, qui me regarda ensuite, avant de poursuivre. Elle servira à mettre à l'épreuve un très grand nombre d'âmes.

Pendant un instant, plus aucun mot ne fut échangé, puis Rahab sourit.

— Très bien. Son temps n'est pas encore venu, à elle, dit-il en me désignant avec le pistolet.

— Mais à *elle*, si.

Avant que quiconque ait pu l'arrêter, il pointa son arme sur le front de Gerlinda et fit feu. Je poussai un cri à ce bruit horrible et à la vue de tout ce sang. Gerlinda tomba, se fracassa contre le mur et glissa sur le sol, morte. Son âme s'éleva de son corps avant d'être capturée par deux légionnaires qui l'enlevèrent de notre vue.

Le pistolet que j'avais toujours en main tomba au sol, et je m'accroupis pour attraper la poignée de l'épée, certaine que Rahab irait contre les ordres de l'ange et tenterait de me tuer, moi aussi. Ma main trouva l'étui de cuir et tenta de l'ouvrir.

Les anges s'avancèrent tous ensemble vers la scène, remplis d'une colère justifiée. Aucun des ducs

n'osa bouger. Rahab vacilla, tandis que plusieurs anges m'entourèrent pour me protéger.

Un ange aux cheveux longs s'aperçut de ce que j'étais en train de faire et fondit sur moi, caché par ses frères.

— Tu ne dois pas révéler l'existence de l'épée de vertu ce soir, mon enfant, me murmura l'ange.

Sa voix me fit l'effet d'un baume sur mon âme, et je détachai les doigts de la poignée, délivrée de l'instinct de survie que m'avait fait ressentir la peur. Je me relevai, ébranlée, mais étrangement apaisée.

Chacun des anges fixait Rahab, éprouvés et blessés d'avoir été témoins de cette perte de vie. Le meneur au centre de la salle semblait livrer une bataille intérieure et avait l'air de bien avoir envie de désobéir aux ordres qu'il avait reçus et de s'occuper de Rahab sur-le-champ.

— Un jour..., lui promit l'ange.

Rahab et lui se lancèrent des regards noirs, tandis que les anges, peu à peu, retournaient à la source de lumière par laquelle ils étaient apparus, disparaissant l'un après l'autre. Quand le dernier ange pénétra dans la lumière, la noirceur se fit de nouveau dans la salle.

Une tension palpable les remplaça.

— Un jour, nous reprendrons ce qui nous appartient, murmura Rahab, sur un ton cinglant.

Puis, se tournant en direction de mon père, il poursuivit :

— Tu la puniras de telle sorte qu'elle passe à un cheveu de la mort. Maintenant, enlève ton immonde descendance de notre vue. Vous tous ! Partez !

Ce fut le branle-bas de combat. Je quittai la scène en courant et je me précipitai jusqu'à ma chaise pour y attraper mon manteau. Les Nephilim saisissaient leurs affaires pour déguerpir, se prenant les pieds dans les chaises et tombant les uns sur les autres, tous pressés de sortir. Mes amis me regardaient avec un air incrédule. Leurs visages me disaient que ce qu'ils avaient vécu ce soir-là avait été un véritable enfer, tout comme pour moi. Même Ginger semblait anéantie. Mais ce fut le regard vide et vitreux de Kaidan qui me tua.

Pendant ces quelques secondes, je pus l'observer, avant qu'il ait le temps de se focaliser. Me voir sur la scène avait brisé quelque chose en lui.

Soudain, quelqu'un m'attrapa par le coude : c'était mon père.

— Sors ! grogna-t-il, me poussant vers le flot des Nephilim dans leur exode.

Ginger attrapa la main de Marna, et elles se sauvèrent, avec Blake juste derrière elle. Mon père me poussa, et nous nous mêlâmes à la foule.

Je me retournai, à la recherche de Kaidan. Je devais lui dire au revoir. Mon père remua la tête, pour m'en empêcher. Dans cette atmosphère de folie, mon regard croisa celui de Kopano, et ses yeux pleins d'inquiétude me déchirèrent.

Mon père continua de me pousser tout le long de l'étroit escalier, puis encore dans le couloir assombri qu'il fallut traverser côte à côte avec d'autres Neph. Je continuais de me retourner et tentai de voir à travers la masse imposante de mon père, éperdue de revoir Kai une dernière fois.

Enfin, je le vis. Il essayait de se frayer un chemin à travers la foule pour me rejoindre. Je tendis le bras dans sa direction et je sentis la main ferme de mon père me saisir à la taille. Soudain, les doigts chauds de Kaidan se fermèrent sur ma main, et nos regards se croisèrent. Dans ses yeux bleus, un regard brisé bouleversa mon âme.

— Assez ! gronda mon père de sa voix rauque, me tirant et mettant un terme à mon bref contact avec Kai.

Je poussai un cri dans sa direction. Nous pénétrâmes dans la nuit glacée, et mon père héla un taxi, ouvrit la portière et me jeta à l'intérieur, avant d'indiquer ma destination au chauffeur.

— Directement à l'hôtel ! me dit mon père en me jetant de l'argent sur les genoux. Je te parlerai plus tard.

Sur ce, il ferma la portière d'un coup brusque.

— Qu'est-ce qui se passe dans ce cabaret ? me demanda le chauffeur de taxi en appuyant sur l'accélérateur. Il y a le feu ou quoi ?

J'étais incapable de lui répondre. Je me retournai sur la banquette pour voir Kaidan sur le bord du trottoir, les mains sur la tête, sa respiration se condensant sur ses lèvres comme de la fumée, en train de me regarder m'éloigner.

[6](#). N.d.T.: *Beowulf* est un poème épique anglo-saxon composé entre le VII^e et la fin du premier millénaire ; il a inspiré notamment Tolkien.

[7](#). N.d.T.: Psaume 23, verset 4. Version de la TOB.

[8](#). N.d.T.: Fabio Lanzoni est un acteur et mannequin italien, né en 1961.

[9](#). N.d.T.: Ces paroles signifient en français : « Gerlinda ! Montez immédiatement sur la scène. »

[10](#). N.d.T.: En français, ce mot allemand signifie « non ».



LE DESSOUS DES CHOSES

Le fait de devoir retourner à l'école après une telle fin de semaine était surréel. Je tentai de me concentrer sur Jay et Roni, qui tous les deux souffraient. À ce moment, ils refusaient de s'adresser la parole, en dépit des efforts de Jay pour s'excuser. Mais en réalité, la profondeur de leur tristesse me donnait beaucoup d'espoir pour la possibilité de leur avenir ensemble. Il était évident qu'ils avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre.

Je pensais sans cesse à ce qu'avait dit l'ange : que je mettrai à l'épreuve d'autres âmes. Peut-être qu'il s'agissait de leurrer Rahab. Mais les anges ont-ils le droit d'user de duperie ? En dépit de ce qu'il avait dit, il n'était pas question que je fasse le travail de mon père. Plutôt mourir !

Marna était venue m'apporter de bien mauvaises nouvelles, le lendemain du sommet. Kaidan s'installerait incessamment à Los Angeles, et le reste du groupe le suivrait bientôt. Il avait donné des instructions pour que je ne lui téléphone pas et il était parti sans me dire au revoir. Savoir qu'il vivait si près de moi avait été ma bouée de sauvetage ; désormais, il habiterait loin.

Marna m'apprit quelque chose d'autre au sujet de ce qui s'était passé le soir du sommet. Kaidan avait caché un couteau dans la semelle de sa botte, ce qui expliquait qu'il ait pu en avoir un à la main quand il s'était levé, prêt à se battre pour moi. Heureusement, personne ne l'avait remarqué, étant donné que toute la salle était concentrée sur la source de lumière.

Au fond, cela valait mieux ainsi, me persuadai-je. C'était plus sûr. C'était ce que je me répétais sans cesse, comme un mantra.

Un après-midi, au retour de l'école, je ramassai le courrier et l'apportai dans l'appartement. Patti n'était pas encore rentrée du travail.

Je faillis mettre la petite carte postale à la poubelle avec le reste des prospectus sans m'en apercevoir, mais ce fut le cachet de la poste en provenance d'Arizona qui attira mon attention.

Il est difficile de dire combien de temps je contemplai cette carte postale, bouleversée, avant de finalement attraper les clés de ma voiture. Je sortis précipitamment de chez moi, pressée de conduire et de retrouver mes marques. J'avais juste besoin de prendre la route, peu importe où j'irais.

À mi-chemin d'Atlanta, je me retrouvai à Lookout Point. Comme on était en plein après-midi, il n'y avait personne d'autre que moi. Je ressentis de l'excitation du fait d'être à un endroit qui sinon m'était interdit, et tout en regardant ce vaste paysage au loin, je sus pourquoi cet endroit m'avait attirée.

J'arrêtai le moteur de la voiture et je restai là, assise, à regarder la carte postale sur mes cuisses. C'était une photo du Grand Canyon. En dépit de sa beauté, je savais qu'une simple photo ne pouvait

rendre justice à la majesté de ce paysage. Je retournai la carte postale et je lus cette écriture masculine, toute petite, peu soignée, à côté de mon nom et de mon adresse.

« Excuse-moi. »

Voilà tout ce qui était écrit. Mais ces deux mots m'en disaient tellement plus. Ils me parlaient de tristesse, de regret, de chagrin et d'une occasion ratée. Et en fin de compte, d'un sacrifice.

J'essayai d'imaginer Kaidan au volant d'un camion de déménagement contenant toutes ses affaires, faisant un détour pour se tenir au bord de cet énorme abîme. Comme il avait dû se sentir petit ! Comprendait-il, tout comme moi à cet instant, que tout cela nous dépassait tellement ?

Je sortis de la voiture, la carte postale à la main, les bras serrés contre le vent glacé de l'altitude. Je me dirigeai jusqu'à la corde sur le bord pour contempler la profondeur de cette gorge. C'était notre propre canyon, même s'il n'était pas si grand. La vallée devant moi descendait abruptement, et chaque centimètre de vie végétale était recouvert par des plantes rampantes et feuillues, comme dans la jungle d'une forêt tropicale. Cette plante s'appelle le « kudzu », qui signifie « la plante qui a mangé le Sud ». J'avais toujours trouvé qu'elle était belle, dans le genre sauvage, mais pas en ce jour. Cette journée-là, je souffrais à l'idée de tous les arbres qui étouffaient sous elle.

Je pris mon cellulaire, cherchai son numéro et le composai avant d'avoir le temps de changer d'avis. Je ne savais pas ce que je lui dirais ou ce que je voulais entendre de lui. En fait, même si nous nous taisions, ça n'avait pas d'importance. Le simple fait de partager un moment ensemble à chaque bout du fil compterait plus que tout.

— Il n'y a plus d'abonné au numéro que vous avez composé.

Vraiment ? Je raccrochai, remis le téléphone dans ma poche et baissai la tête, tandis que le vent se mit à souffler.

C'était fini, vraiment fini. Mes paupières se fermèrent, et j'entendis le son de la pluie quelques secondes après l'avoir sentie sur ma peau. Les gouttes froides venues du ciel étaient douces sur mon visage. À ce moment précis, j'étais étreinte par les éléments qui me réconfortaient comme si Patti m'avait serrée dans ses bras. Dans la sécurité de ce sentiment, je laissai la douleur sortir de mon cœur avec les pleurs que j'avais retenus. Je m'affligeai de douleur, le visage dans les mains, jusqu'à ce que mon corps se vide de tous ses pleurs. Puis, je levai mon visage vers le ciel une nouvelle fois, pour laisser la pluie me rincer de toutes ces larmes salées.

Je comprenais alors ce que Kai avait tenté de me faire voir : il n'y avait rien de sain dans le fait de vouloir désespérément une chose que l'on ne pouvait avoir. Je n'aurais jamais ni mari ni enfants. Lui n'aurait jamais la liberté de se laisser aimer. Et chaque fois que nous nous voyions, c'était un rappel douloureux de ces faits.

Patti m'avait dit que pour vraiment aimer une personne, il fallait la tenir la main ouverte. Voilà comment je devais aimer Kai. Je devais desserrer les doigts et le laisser partir.

Comme si cette soudaine révélation lui avait fait plaisir, la pluie cessa, et il y eut un nouveau coup de vent. Les nuages se déplacèrent jusqu'au moment où un rayon de soleil hivernal illumina la vallée

en face de moi et le sommet de Lookout Point, qui me réchauffait la figure et me donnait du courage. Je hochai la tête et pris une grande respiration, réussissant même à esquisser un sourire. Peut-être avais-je hérité d'un legs de péché de mon père, mais par ma mère, j'avais hérité de l'espoir, et c'était à cela que je devais m'accrocher.

Je ne savais pas si je reverrais Kaidan. Toutefois, je savais que je l'aimerais toute ma vie. Nous aurions toujours nos souvenirs : le son de nos rires et la sensation de nos lèvres. Je savais aussi fermement qu'il était prêt à mourir pour moi. Toutes ces choses, personne ne pourrait nous les confisquer.

Tout comme pour les humains, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait ni à quoi ma vie servirait dans l'ordre des choses. Mais il ne faisait aucun doute que je servirais. Si la vie était vraiment un jeu, comme tout le monde le disait, alors je voulais gagner. Je levai les bras au ciel.

Désormais, il faudrait compter avec moi.

* * *

INDEX DES NOMS ET DES RESPONSABILITÉS DES DUCS

Noms des ducs — description de leurs responsabilités — leurs enfants

(Les Neph présents dans *La beauté du mal*)

Alocer — *la colère* — rejet de l'amour ; tendance à la destruction ; colère ; rancune — Kopano.

Astaroth — *l'adultère* — bris des vœux de mariage ; tromper son époux — Ginger et Marna.

Bélical — *l'abus de stupéfiants* — accoutumances physiques ; en premier lieu la drogue et l'alcool — Anna.

Jézebet — *les mensonges* — malhonnêteté et tromperie.

Kobal — *la glotonnerie* — consommation dépassant les besoins de son propre corps : voire *l'indolence* — éviter le travail physique ou intellectuel ; paresse ; apathie — Gerlinda.

Mammon — *la cupidité* — appât du gain, avarice, ambition égoïste — Flynn.

Melchom — *l'envie* — désir de s'approprier ce qui caractérise autrui, son statut, ses habilités, son emploi ; convoitise — Blake.

Pharzuph — *la luxure* — désir insatiable de plaisirs charnels ; désir sexuel hors des liens du mariage — Kaidan.

Rahab — *l'orgueil* — confiance en soi excessive ; vanité ; le péché source d'autres péchés.

Shax — *le vol*.

Sonellion — *la haine* — promouvoir les préjugés ; mauvaise foi envers autrui ; hostilité.

Thamuz — *le meurtre* — ôter la vie d'une autre personne.

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier mon agent, Neil Salkind, mon éditrice, Alyson Day, et le personnel de HarperCollins ; ils ont donné une chance à une passionnée de l'écriture.

Je dois beaucoup à ma première lectrice et superbe amie, Courtney Fetchko. Je te remercie d'être tombée amoureuse de Kaidan dès les premières — et *horribles* — ébauches de ce roman. Ton enthousiasme m'a donné le courage de continuer bien plus que tu ne pourras jamais le soupçonner. À mes trois autres soutiens et anges terrestres, Ann Kulakowski, Janelle Harris et Joanne Hazlett, je dis merci de toujours m'avoir rappelé que c'était moi qui décidais. Oh, et je remercie aussi le mari de Janelle, Jimmy, à qui je dois les blagues sur les batteurs.

Je dois aussi remercier quelques autres personnes qui, à un moment ou à un autre, ont lu mon manuscrit : Meredith Crowley et trois de mes complices : Holly Andrzejewski, Hilary Mahalchick et surtout Carol Moore, un véritable œil de lynx. Je vous aime comme si vous faisiez partie de ma famille !

Et bien sûr, mon cœur déborde de gratitude pour les 500 personnes et plus qui, sur Inkpop.com, ont commenté mes différentes ébauches et m'ont encouragée à continuer de travailler à cette histoire, intitulée dans un premier temps *La prophétie de l'ange*, et plus particulièrement celles qui ont commenté la dernière version. Je voudrais les nommer toutes, mais je dois particulièrement souligner la contribution de Kelley Vitollo, Carolee Noury, Bobbi Doyle, Lia Sunny, Evelyn Burdette (EvieJ ! Tu passes à *Candid Camera*¹¹), Morgan Shamy, Leigh Fallon (ma grande sœur dans le milieu de l'édition) et sa véritable petite sœur, Jen Conroy, qui m'a aidée avec l'argot. C'est vraiment surprenant, tous les amis que l'on peut se faire par l'entremise d'Internet.

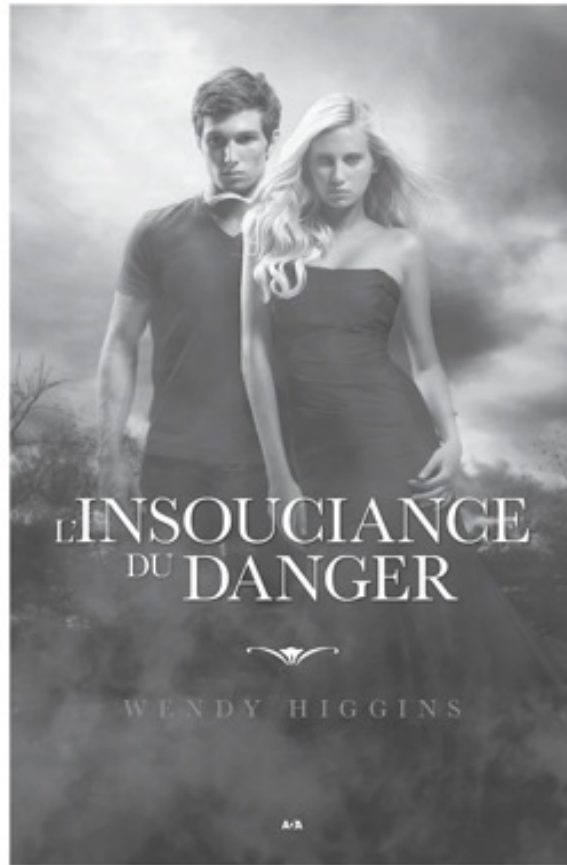
Par ailleurs, il est selon moi impossible d'écrire un livre et de passer à travers les diverses phases du processus d'édition sans le soutien de sa famille. À mes précieuses Autumn et Cayden, bisous, bisous, maman vous doit beaucoup de câlins. À mes merveilleux parents, à mes frères et sœur (Frank, Dan, Jeff et Lucy) et à mes beaux-parents : vous êtes tous formidables.

Merci !

En dernier lieu, j'ai la chance d'avoir un mari qui ne croit pas que je suis dingue, malgré tous mes tics d'écrivaine, les repas brûlés et mes accès d'impatience envers le processus littéraire. Nathan, merci d'avoir été convaincu que je réaliserais mon rêve, même quand, moi, je n'y croyais pas.

¹¹. N.d.T.: Équivalent américain des caméras cachées *Juste pour rire*.

Ne manquez pas la suite





LA FÊTARDE

Je m'étais promis que je n'accomplirais jamais le travail de mon père démoniaque : polluer des âmes, pousser des humains à abuser de leurs corps avec des drogues et de l'alcool.

J'avais été naïve de faire un tel vœu. En réalité, il y avait bien des choses au sujet desquelles j'avais été naïve.

La basse résonnait dans la pièce sombre où nous dansions tous. J'étais montée sur une table basse, faisant comme si je ne m'apercevais pas des regards fixés sur moi : la plupart étaient amicaux, voire pleins de désir, et d'autres me condamnaient ou m'enviaient. Ce soir-là, ma présence sur la table s'expliquait moins par le désir de me faire remarquer que par le choix du meilleur poste d'observation. J'avais aperçu un démon chuchoteur en train de rôder et je devais être sur mes gardes. Je n'en avais pas vu depuis une semaine — la plus longue période depuis le sommet du Nouvel An.

Jay et Veronica étaient quelque part dans les environs. Mes deux meilleurs amis humains formaient officiellement un couple depuis quatre mois. Ils s'étaient enfin réconciliés après le réveillon du Nouvel An, pendant lequel Jay avait embrassé mon amie Neph Marna, une des filles d'Astaroth, le duc de l'adultère. Marna avait un faible pour lui, mais elle l'avait embrassé en sachant qu'il y avait des sentiments très vifs entre lui et Veronica. Quoi qu'il en soit, ce qui s'était passé ce soir-là était devenu tabou.

Je me mis à chercher Jay et Veronica, mais ils devaient être au sous-sol en train de jouer aux cartes. Ils voudraient bientôt rentrer, mais je ne pouvais être vue en train de quitter une fête si tôt. Il n'était même pas encore minuit.

Et de nouveau, le chuchoteur apparut. Mon cœur se serra, mais je continuai de danser.

Juste à ce moment, l'atmosphère pleine de vie et de plaisir s'alourdit, devint sombre et sinistre, tandis que cette présence vile se déplaçait tout le long du plafond comme une marée noire. Mon estomac fut transpercé de terreur. Même après tout ce temps, les chuchoteurs me donnaient toujours la frousse. L'esprit examina la foule, jeta un regard mauvais aux fêtards, qui étaient tout sourire, et se déchaîna avec des sifflements mordants. L'agressivité se répandit parmi les danseurs. Des verres furent renversés, il y eut des éclats de voix, et la bousculade commença.

Je descendis de la table basse et me dirigeai vers la cuisine. Le démon, lui, changea de direction pour me suivre. Je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tous ces gens qui tentaient de m'arrêter pour me parler, tandis que je traversais la foule.

En l'espace de quelques secondes, le sombre chuchoteur fondit sur moi :

Fille de Bélial, cette fête est vraiment trop triste, me dit-il.

Je serrai les dents tout en réprimant un frisson par trop visible, alors que sa voix visqueuse s'infiltrait dans mon cerveau. Tout ce que je voulais, c'était qu'il sorte de ma tête.

Ouais, je sais, répondis-je par télépathie à l'esprit. *Mais c'est sur le point de changer.*

On m'accueillit avec enthousiasme dans la cuisine, on me salua en criant mon nom et en levant des verres à ma santé.

Mes camarades de classe m'avaient pardonné certains impairs, et celle que je fus avait été définitivement oubliée. Ils avaient tout à fait adopté la fêtarde, quand elle s'était manifestée de manière si peu naturelle six mois auparavant, comme une fleur forcée d'éclorre en plein hiver.

— Alors, quoi de neuf, vous tous ? leur demandai-je en affichant mon sourire le plus enjoué.

Une semaine après le sommet, les démons chuchoteurs avaient commencé à me suivre à la trace. Pendant six mois. Chaque jour. Jusqu'à la semaine précédente. Je m'étais dit que c'en était peut-être fini. Peut-être avais-je fait mes preuves, et allaient-ils me laisser en paix ? Raté.

J'avais été profondément surprise par mon brusque et féroce instinct de survie. En effet, mes yeux avaient été dessillés ce soir-là, à New York. Ma vie avait un sens, j'avais un rôle à jouer. On m'avait déjà tant retiré : tout ce dont j'avais rêvé, tout ce à quoi j'avais aspiré jusque-là. Mais je refusai d'abandonner ma vie après tout ce que j'avais traversé, de sorte que je devins une vraie battante, malgré mon côté doux et angélique.

Assoiffée de vie, je m'étais mise à faire la fête de manière presque désespérée. S'il y avait une soirée, j'y étais. Il m'arrivait de boire — mais la plupart du temps, je faisais semblant ; je me mis à m'habiller à la mode, me fis faire trois perçages dans une oreille et deux à l'autre, sans compter un anneau au nombril. Et pour finir, je m'en remis à la coiffeuse la plus tendance, afin qu'elle fasse ce qu'elle voudrait de mes cheveux, pourvu qu'ils restent blonds, très blonds. Parce que les blondes s'amuse plus, non ? Je donnais l'impression de m'éclater.

Comme c'est étrange, les apparences...

— Nous ferais-tu des Baisers cochons ? me demanda une des filles.

Lors d'une fête, j'avais inventé un cocktail que j'avais appelé « Baiser cochon ». Avec ce cocktail, qui était devenu ma marque de fabrique, une fois le contenu avalé, il fallait lécher le fond du verre à liqueur, dans lequel un peu de sirop au chocolat avait été versé.

Du bout des lèvres, je soupirai de déception.

— Je n'ai pas ce qu'il faut ce soir, mais ne vous inquiétez pas, je vais vous préparer quelque chose de bon.

Ils poussèrent des cris de joie, et le frisson de plaisir que leur attention provoqua en moi me fit honte. Je me tournai vers le réfrigérateur, l'estomac noué. En fait, j'étais devenue très habile quand il s'agissait de faire mon numéro sous la pression du regard d'un démon. Ainsi, à ce moment précis, je savais qu'il était en train de survoler les gens derrière moi. Le plus vite je pourrais m'en débarrasser, le mieux ce serait.

Et j'avais de la chance. Au fond du réfrigérateur se trouvaient deux plateaux de shooters remplis de

Jell-O.

— Tiens, mais qu'est-ce que j'aperçois ? m'interrogeai-je en les sortant.

J'ignorais où notre hôte pouvait être et si ces deux plateaux étaient destinés à un usage particulier, mais rien de tout cela n'avait d'importance. En soulevant ces petites beautés bleues, je m'exclamai :

— Et si on s'envoyait des shooters de Jell-O ?

Ils se mirent tous à hurler d'excitation, comme si j'étais leur héroïne.

À partir de ce moment, encouragés par les sombres chuchotements du démon, les fêtards perdirent tout résidu de libre arbitre. Les conducteurs désignés se jetèrent sur les cocktails les couvre-feux furent oubliés, des mains se mirent à peloter des corps sur lesquels elles n'auraient pas dû se trouver. Je souffrais de devoir sourire, tandis que je constatais le travail du démon.

Sur ce, le gloussement du démon résonna dans mes oreilles. J'étais la seule à l'entendre. La fête était lancée.

Je m'éveillai avec un mal de tête lancinant et la bouche sèche. Je saisis la bouteille d'eau à moitié pleine à côté de mon lit. J'étais en train de tout avaler en une gorgée, quand les événements de la veille commencèrent peu à peu à refaire surface, tant ma mémoire était encore endormie.

Un entonnoir à bière, un baiser alcoolisé dans la salle de bain avec un garçon quelconque, des gens vomissant dans les buissons, des disputes avec d'autres personnes qui avaient bu et qui voulaient tout de même conduire leur voiture. En particulier, un garçon du lycée, Matt, m'arrachant ses clés de force et se rendant en titubant à sa voiture avec Ashley, sa copine.

À ce souvenir, je me redressai subitement et je dus fermer la bouche pour ne pas recracher mon eau.

Oh, non, Matt conduisait. Oh, non, oh, non, oh, non.

Les mains tremblantes, je saisis mon cellulaire sur ma table de nuit. Il était seulement 9 h, trop tôt sans doute, mais je m'en fichais. J'envoyai un texto à Ashley pour m'assurer qu'ils étaient bien rentrés et je dus retenir ma respiration jusqu'au moment où elle me répondit et m'informa qu'ils allaient bien.

Avec un soupir rauque de soulagement, je me laissai glisser hors de mon lit, me cognai les genoux et me cachai le front dans mes mains. Je détestais tout ça : cette vie de Nephilim. Qu'arriverait-il le jour où quelqu'un *n'irait pas* bien ? Quand le fait d'avoir passé la nuit à faire la fête avec Anna Whitt se transformerait en tragédie ? Il était difficile de croire que par rapport à d'autres enfants de démons, ma vie était heureuse. Mon père était un « type bien », mais il jouait le rôle du mauvais démon à la perfection.

Légèrement remise d'aplomb, je me levai et me dirigeai jusqu'à ma commode, pour y prendre un petit poignard au manche noir. Je me plaçai en face d'une épaisse planche de contre-plaqué que j'avais fixée au mur et sur laquelle était peint un corps grandeur nature alors percé de petits trous, ce que Patti trouvait horrible. Motivée par les souvenirs tirés des six derniers mois, je me jetai dans une séance thérapeutique de lancers du couteau.

L'allié de mon père, le démon Azaël, qui, de manière ironique, était aussi le propre messager de Lucifer, était venu me trouver un soir, six mois auparavant, après que j'eus appris que Kaidan Rowe était allé s'installer à Los Angeles.

Rahab a ordonné que tous les Neph soient placés sous surveillance jusqu'à nouvel ordre. Et ton père, lui aussi, fait l'objet d'une enquête. Bonne chance, fille de Bélial.

J'atteignis ma cible au niveau de la main. Toute ma dernière année avait été pourrie, en particulier la seconde moitié. Alors que j'avais toujours été parmi les premiers de classe, je me mis à avoir à peine la moyenne. C'est étrange comme le fait de savoir qu'on ne pourra jamais réaliser ses rêves peut éliminer toute motivation à avoir de bonnes notes. Ainsi, au lieu de faire mes devoirs, je me mis à passer mes soirées à apprendre à lancer des objets tranchants. J'allai chercher mon couteau et je visai de nouveau.

Pendant six mois, j'avais été traquée. Il me fallait constamment rappeler à Patti qu'elle ne devait pas se montrer affectueuse avec moi, ce qui me brisa le cœur. Nous avions mis au point un signal pour lui indiquer que les esprits étaient parmi nous : je me grattais le menton. Dans de telles situations, elle me laissait seule, afin que les démons ne puissent voir ses couleurs. Il ne fallait absolument pas qu'ils sachent qu'elle s'en faisait pour moi.

Le couteau atteignit de nouveau la cible, cette fois au niveau du coude, en émettant un petit bruit sourd. *Chtonk*. Et ainsi de suite, chaque partie du corps y passa.

Cela faisait six mois que je n'avais pas pleuré, depuis ce jour où je m'étais trouvée à Lookout Point. La peur et le traumatisme avaient laissé des traces. Auparavant, je détestais mes conduits lacrymaux, car je pensais que les larmes étaient un signe de faiblesse. J'avais tenu leur pouvoir cathartique pour acquis, comme bien d'autres choses.

Chtonk.

Quelque part sur la planète, mon père était occupé à maintenir sa façade de duc de l'abus de stupéfiants. Mais il m'avait tout de même fait suivre des leçons d'autodéfense, juste après le sommet, des leçons épuisantes et d'une violence inouïe qui remettaient en question tous mes instincts pacifiques.

Chtonk. Dans l'œil. Si seulement Kaidan pouvait me voir.

Je n'avais parlé à aucun des Neph, ni reçu aucune nouvelle de Kai. L'inquiétude menaçait de se manifester des plus profondes régions de mon âme, pour m'emporter. Après tout, sans même que je le sache, il pouvait très bien être mort.

Chtonk.

Il y avait une grande variété de techniques de défense que je pouvais apprendre. Mes instructeurs voulaient que nous nous concentrons sur les techniques de lutte et de combat rapproché propres au judo, puisque selon eux, je disposais de la souplesse, de la force et de l'endurance nécessaires. Évidemment, ils ne pouvaient pas comprendre mon intérêt pour les couteaux, et il n'était pas question que je leur explique qu'ils me permettaient de me sentir proche du garçon que j'aimais. Que

penserait-il, me demandai-je, s'il me voyait viser la gorge et l'atteindre du premier coup ? Serait-il fier, ou atterré ? Se sentait-il encore concerné ? Le sommet, à New York, m'avait permis d'apercevoir une faille dans son armure émotionnelle, lorsqu'il s'était levé, prêt à se battre pour ma vie.

Chtonk.

Six mois insoutenables sans pouvoir sentir cette douce odeur de plein air qui semblait accompagner chacun des souvenirs que j'avais de lui. Six mois à jouer un rôle, qui n'était qu'un mensonge, au bénéfice du monde extérieur.

Quand le poignard atteignit le cœur du mannequin, je n'y touchai plus et m'assis lourdement sur mon lit.

Malgré toute la terreur qu'ils impliquaient, les événements du sommet avaient été incroyables — le paradis avait envoyé des anges pour me sauver la vie. Si les anges ne s'étaient pas montrés, il y aurait eu trois autres morts ce soir-là : la mienne, celle de Kaidan et celle de Kopano, qui s'était également levé pour prendre ma défense.

Je soupirai et pris mon téléphone pour appeler Jay. Je lui devais des excuses pour cette nouvelle nuit folle.

EMBRASSEZ L'INTERDIT



Imaginez si la vie des adolescents dépendait littéralement des mauvaises influences présentes en chacun d'eux !

Or, pour les fils et les filles d'anges déchus, c'est la réalité.

Anna Whitt, une jeune fille au cœur tendre née dans le sud des États-Unis, possède un sixième sens inné qui lui permet de voir et de ressentir les émotions des gens qu'elle côtoie. Depuis toujours, elle est consciente d'un tiraillement intérieur, de l'attraction inexplicable qu'exerce sur elle le danger. Pourtant, Anna, l'incarnation même de la bonne fille, a toujours réussi à équilibrer ce côté sombre grâce à la partie angélique de son être. C'est seulement à 16 ans, lorsqu'elle fait la connaissance du séduisant Kaidan Rowe, qu'elle découvre ses origines terrifiantes et que sa volonté est mise à l'épreuve. Kaidan est ce genre de garçon contre lequel nos pères nous mettent en garde. Si seulement quelqu'un avait averti Anna !

Forcée d'affronter son destin, Anna embrassera-t-elle son auréole ou ses cornes ?

ADA
editions

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com



ISBN 978-2-89752-181-3

